This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

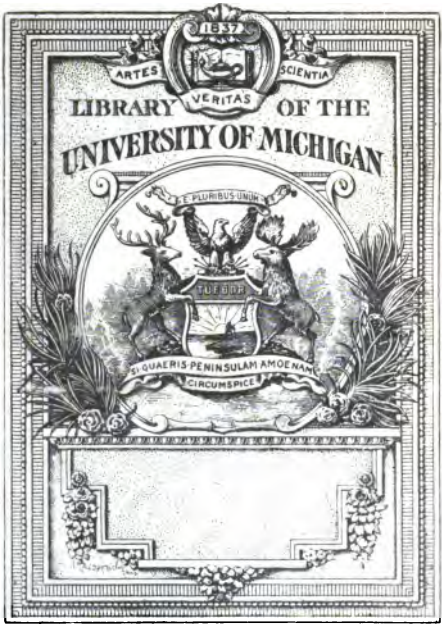
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

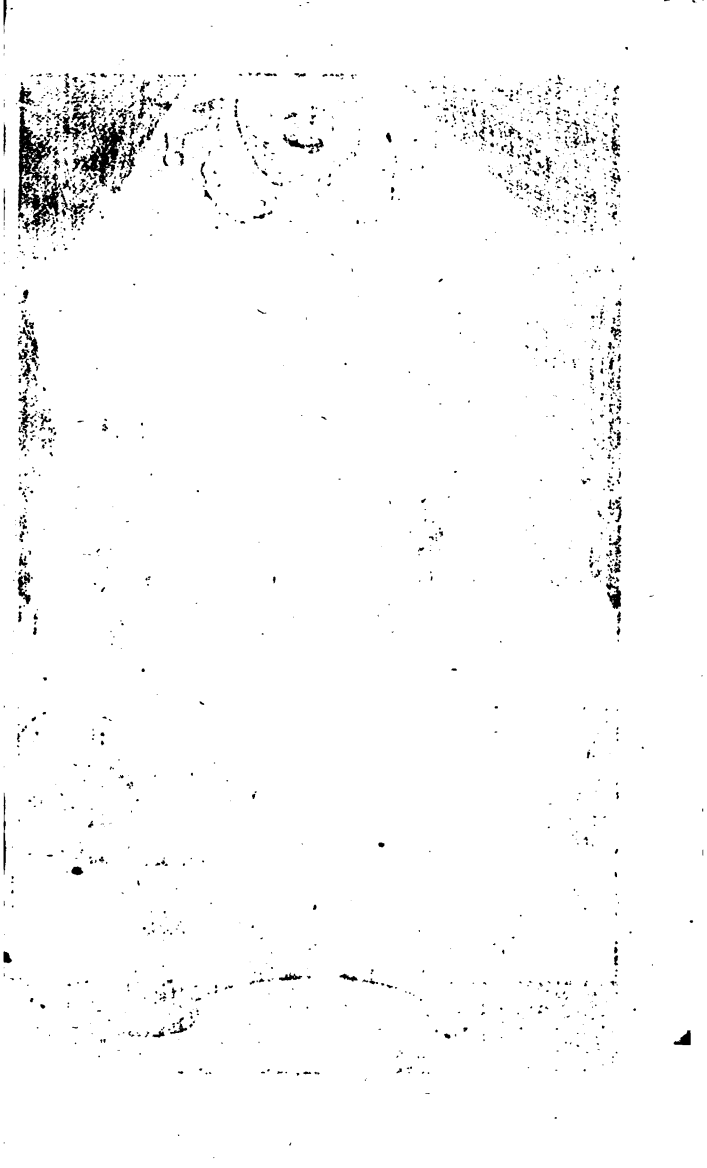
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

840.8
G41



RIDENDO
DEL
MORTE
ETERNA
VITA
LE
THEATRE ITALIEN
DE
GHERARDI.
Tome. II.

LE

THEATRE ITALIEN DE GHERARDI,

OU

LE RECUEIL GENERAL

de toutes les Comédies & Scênes Françoises joüées par les Comédiens Italiens du Roy, pendant tout le temps qu'ils ont été au service de sa Majesté.

Cinquiéme Edition, divisée en six Tomes, reveuë, corrigée, augmentée, & enrichie d'Estampes en Taille-douce à la tête de chaque Comédie.

Avec tous les Airs qu'on y a chantez, gravez, notez, & corrigez, avec leur Basse continuë chiffrée à la fin de chaque Volume.

TOME SECOND.

A AMSTERDAM,
Chez MICHEL CHARLES LE CENE,
MDCCXXII.

PIECES CONTENUES dans ce second Volume.

LA CAUSE DES FEMMES. Pag. 1

LA CRITIQUE DE LA CAUSE DES FEMMES. 53

LE DIVORCE. 75

LE MARCHAND DUPE'. 139

LA FEMME VENGE'E. 187

LA DESCENTE DE MEZZETIN AUX ENFERS. 247

LE GRAND SOPHY. 279

ARLEQUIN HOMME A BONNE FORTUNE. 317

LA CRITIQUE DE L'HOMME A BONNE FORTUNE. 369

LES INTRIGUES D'ARLEQUIN AUX CHAMPS ELISE'ES. 385

LA
CAUSE DES FEMMES

LA CAUSE DES FEMMES.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Mr. Deloſme de Montchenay,

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le 26. Decembre 1687.

26 1738

ACTEURS.

COLOMBINE.

Mr. DE BASSEMINE.

LA VIOLETTE, *Laquais.*

ISABELLE.

ARLEQUIN, *en More, en Baron, en Comteſſe & en Commiſſaire.*

UN LAQUAIS.

Mr. TUE-TOUT, *Medecin.*

PLUSIEURS PARENS.

SCE-

LA CAUSE DES FEMMES.

SCENE DE L'EXPOSITION DU SUJET.

COLOMBINE, Mr. DE BASSEMINE. (*en habit de deuil.*)

COLOMBINE.

AH pour le coup, Monsieur, j'y pers mon Latin. Votre femme morte depuis six mois, vous a laissé tout au moins deux cent mille livres, & pour plus d'un million de repos ; & cependant, malgré ce grand crêpe, & ce deuil qui ne devroit pas passer l'habit, je vous trouve un esprit aussi lugubre, que si l'on vous menaçoit de ressuscitez la défunte. Je vous avouë que cela me passe, & je n'aurois jamais crû qu'il y eût aucun chagrin assez bourru, pour oser s'attaquer à la personne d'un homme veuf.

BASSEMINE (*en soupirant.*)

Helas ! que pouvoit-il m'arriver de plus contraire, que le trepas de ma chére Epouse ?

COLOMBINE (*en riant.*)

Ah, par ma foy, voilà du fruit nouveau ; un Mary qui pleure sa femme ! Hé fy, Monsieur, ne faites

pas cette ſottiſe là devant le monde, vous feriez crier les petits enfans après vous.

BASSEMINE.

Ma pauvre petite femme, que j'ay perdu en te perdant!

COLOMBINE.

Et où eſt donc cette grande perte? Etiez-vous comme certains maris, qui ſçavent faire valoir leurs femmes à peu près comme un fonds de terre, ou une conſtitution de rente? A moins de cela, je ne vois pas ce que vous avez pû tant perdre à la mort de Madame.

BASSEMINE.

Je te le dis encore une fois, Colombine, tu ne ſçaurois concevoir la perte que j'ay faite.

COLOMBINE.

Oh, Monſieur, mon eſprit va peut-être plus loin que vous ne penſez. Vous comptez apparemment pour une grande perte, de n'avoir plus à criailler à toutes les heures du jour, comme vous faiſiez avec feuë Madame; & vous regardez ſans doute comme une gêne la liberté de pouvoir choiſir en toute ſeureté de conſcience des Domeſtiques un peu moins malotrus que ceux que vous mettiez auprès de la défunte: car on peut dire que de ſon temps votre maiſon étoit un Hôpital en raccourcy, & nous n'avions guéres d'honneur à être ſages parmy des louches, des borgnes, des manchots & des boiteux. Hé, Monſieur, quand le veuvage ne ſerviroit qu'à faire ceſſer les bruits qui ont couru de votre jalouſie, je croirois que vous gagneriez aſſez pour ne pas vous plaindre.

BASSEMINE.

Comment donc, Colombine, eſt-ce que le monde me croyoit jaloux?

COLOMBINE.

On ne diſoit pas cela preciſément, mais on avoit peine à digerer la ſortie precipitée d'un certain grand

Dia-

Diable, qui étoit toûjours ſi bien mis pendant qu'il demeuroit chez vous.... Là, ce Cadet à la haute taille, qui vous ſervoit de Facteur; ne vous en ſouvient-il plus?

BASSEMINE.

Bon, c'eſt un maraud que je chaſſay parce qu'il ne ſçavoit rien.

COLOMBINE.

Le monde dit pourtant que vous ne le chaſſâtes que parce qu'il en ſçavoit trop pour vous. Mais, parlons d'autre choſe: Avoüez, Monſieur, qu'on eſt plus leger de moitié quand on n'a plus de femme.

BASSEMINE.

Il faudroit pour cela, Colombine, n'avoir point une fille, qui me peſe plus que cinquante femmes enſemble.

COLOMBINE.

Ah, par ma foy, je vous trouve joly, de vous plaindre d'avoir une fille qui met tout en uſage pour ne point paſſer pour la fille d'un Bourgeois: car enfin vous n'êtes pas encore Secretaire du Roy, & juſqu'à ce que vos Proviſions ſoient expediées, votre fille vous fait honneur de chercher à débarbouiller ſa naiſſance par le commerce des beaux eſprits, & des gens de qualité.

BASSEMINE.

Elle ſe feroit bien plus d'honneur à ne voir perſonne, que d'attirer tous les jours chez moy cinquante pieds plats d'Auteurs, & autant de Joüeurs de profeſſion, qui font ſoir & matin de ma maiſon une double Académie.

COLOMBINE.

Il faut avoir l'eſprit bien à contrepoil, pour parler comme vous faites. Ah que vous auriez bon beſoin, pour vous polir, de vous trouver aux Conférences qu'on fait tous les jours icy. Je ne ſçay pas ſi c'eſt à cauſe que j'entens quelquefois les beaux eſ-

prits; mais depuis un temps vous me paroissez si barbare, que je crois qu'à vous prendre des pieds jusqu'à la tête, il n'y a pas dans toute votre personne un seul grain de politesse.

BASSEMINE.

Elle a l'esprit gâté aussi-bien que sa Maitresse. Voila ce qu'on gagne avec ces chiens de Poëtes. Et je souffrirois que ma fille en vît davantage? Non, Morbleu, je serois plutôt Banquier toute ma vie, que de ne pas exiler de chez moy tout ce trio de faineans, joüeurs & autres qui perdent ma file & mes gens, & m'exposent chaque jour à payer de grosses Amendes.

COLOMBINE.

Ah! ce sont donc les Amendes qui vous font peur? Vous n'en vaudriez que mieux, si vous en aviez payé cinq ou six, comme bien des gens qui ne sont peut-être pas loin d'icy. Pensez-vous que ce soit un honneur médiocre, que de se voir couché pompeusement sur le catalogue des Martyrs du Lansquenet & de la Bassette; & ne faut-il pas une intrepidité de Cesar, pour affronter généreusement les deffences qui sont faites de joüer à ces jeux-là? jusqu'icy l'on avoit fait la guerre aux femmes sur leur peu de courage; mais elles ont bien montré que dans de certaines occasions, elles ne sont pas les derniéres à donner l'exemple aux autres.

BASSEMINE.

Si bien donc que tu voudrois me persuader qu'il est galant de payer cinq ou six fois l'an mille écus tout à la fois.

COLOMBINE.

Vous ne sçavez donc pas que c'est la grand' mode? Vous avez un si bel exemple devant vos yeux. Pourquoy ce petit Abbé de vos voisins fait-il servir depuis si long-temps sa maison de retraire aux jeux deffendus? c'est qu'il épie l'occasion de payer une Amende de mille écus, qui le rendra fameux pour toute sa vie;

&

& cependant il plaindroit une épingle à ſon Pere. Mais dans les occaſions d'honneur, les plus vilains font gloire de ne pas paſſer pour ce qu'ils ſont.

BASSEMINE.

Ta Rhétorique ne me perſuade point. Je ſuis réſolu d'étranger d'icy les Joüeurs & les Poëtes. Il eſt temps de donner à ma fille une autre occupation que le Bel-Eſprit, la Baſſette & le Lanſquenet.

COLOMBINE.

Et à quel jeu voulez-vous donc qu'elle joüe dorenavant?

BASSEMINE.

Oh, c'eſt à un jeu qui doit lui plaire plus que tous les autres. J'ay deſſein de la marier.

COLOMBINE.

Quoy, marier votre fille? Et à qui donc?

BASSEMINE.

A un honnête Vieillard que je luy mitonne depuis long-temps. C'eſt Monſieur Tuëtout le Médecin.

COLOMBINE.

Quoy, marier votre fille à Monſieur Tuëtout le Médecin? Ah, Monſieur, quel meurtre! Avec le bien qu'elle a, votre fille peut pretendre à un des meilleurs Partis de la Robe.

BASSEMINE.

D'accord. Mais ces gens de Robe ſont trop ſujets à faire les entendus; ils regardent un Beaupere Marchand, comme un petit Vaſſal. Oh, que je n'ay garde de choiſir pour gendre, un homme qui deffendroit peut-être un jour à ma fille, de me voir trop ſouvent, de peur de s'encanailler! Nous ſommes dans un temps où l'on ne ſçauroit être trop ſur ſes gardes, il faut profiter des ſottiſes de ſes confréres.

COLOMBINE.

Vraiment, vraiment, les gens d'Epée ſont bien pis. J'en connois qui vont juſqu'à menacer leurs Beauperes de les jetter par les fenêtres.

BASSEMINE.

C'eſt pour cela que je choiſis prudemment un Médecin. C'eſt un homme qui ne ſe croira pas plus grand Seigneur que moy. Nous pourrons joüer enſemble à la boule toutes les Fêtes & les Dimanches en mon jardin, & delà manger bourgeoiſement notre gigot. Cela vaut mieux cent fois que ces gens de Robe. C'eſt un Opera que de donner à manger à ces Meſſieurs-là; il faut s'y preparer quinze jours auparavant, & encore au bout du compte, ils croyent qu'il eſt au deſſous d'eux de vous remercier.

COLOMBINE.

Mais en refuſant pour Gendre un homme de Robe, vous perdez un appuy, qui vous ſerviroit dans votre Procès qui eſt prêt à juger. Il eſt aſſez conſidérable, pour vous obliger à ne pas aigrir ce jeune Conſeiller, qui a demandé votre Fille en Mariage.

BASSEMINE.

Tu as raiſon; mais j'ay donné parole à Monſieur Tuëtout, qu'il vint ce ſoir pour convenir de nos faits.

COLOMBINE.

Il faut avoüer que vous êtes bien precipité! N'avez-vous pas peur que votre Fille échape à un Vieillard de ſoixante & dix ans? Vous devriez bien plutôt ſonger à ſolliciter vos Juges, cela ſeroit bien plus de ſaiſon.

BASSEMINE.

Mais je ne connois perſonne qui ait des habitudes auprès d'eux.

COLOMBINE.

Hé, mort de ma vie, falloit-il attendre à l'extrémité pour en chercher? Vous ne ſçavez encore guéres de Rubriques. Un homme d'eſprit ſçait ſe ménager de longue main la protection de quelque jolie femme, qui dans le beſoin appuye chaudement ſes intérêts auprès des Juges: au moins cela donne un grand branle à une affaire.

BAS-

BASSEMINE.

Cela eſt vray. Mais à qui en veut ce Gentilhomme ?

UN LAQUAIS (*entre, avec un juſt'au corps galonné.*)

LA VIOLETTE (*de loin à Colombine.*)

St, ſt, Colombine ?

COLOMBINE.

Hem, hem, la Violette ?

BASSEMINE (*à Colombine.*)

Es-tu folle de traiter de la Violette un Marquis chamarré comme celuy-là ?

COLOMBINE.

Vous êtes bon, avec votre Marquis ! C'eſt-là le Laquais du Chevalier Faquinet.

BASSEMINE.

Un Laquais, pauvre ſotte ! Eſt-ce qu'il n'eſt pas défendu aux Laquais de porter des juſt'aucorps galonnez, comme de porter des bâtons & des cannes ?

COLOMBINE.

Ouy, mais Monſieur la Violette eſt un Laquais privilégié : il a gagné ce juſt'aucorps de Maître de Camp à fournir des cartes de Baſſette.

LA VIOLETTE (*en s'approchant de Colombine, luy gliſſe un billet.*)

Tiens, voilà un Billet de mon Maître pour ta Maitreſſe.

BASSEMINE (*ſe ſaiſiſſant du billet.*)

Ouais ! que veut dire cecy ? (*il lit*) *Pour la ſpirituelle Finette.* Colombine, quelle bête eſt-ce que cette Finette ?

COLOMBINE.

Ne voyez-vous pas que c'eſt le nom de jeu de votre Fille ? Chaque Joueur prend des noms à ſa fantaiſie. L'un ſe fait appeller le Chevalier Tri-

chardin ; l'autre le Colonel la Réjouissance, & ainsi du reste.

BASSEMINE.

Bon, bon. (*Il lit la Lettre.*)

L'Abbé Paroly, nous pensa désoler hier avec son bonheur. C'est, Mignonne, le plus fortuné Tailleur que je connnoisse. Il m'emporta tout en un coup neuf cent pistoles.

BASSEMINE (*faisant une reflexion.*)

Voila un Tailleur qui fait payer sa façon bien cher. (*Il continue de lire.*)

Au reste, je dois vous amener ce soir un jeune Provincial, franc novice au jeu, qui vient icy consigner pour une Charge de Conseiller. De l'air dont il s'y prend, il pourra bien laisser sa Magistrature au fond de quelque Banque ; & il vaut encore mieux que nous en profitions, que l'Abbé Paroly, qui aussi-bien se voit engagé d'honneur à achever de ruiner cinq ou six familles, à qui il a déja fait d'assez bonnes bréches. Au moins, c'est moy qui tailleray ce soir. J'ay eu ce matin des pressentimens de fortune, qui ne me viennent jamais à faux. Bon courage, Mignonne, & bon jour.

LE CHEVALIER FAQUINET.

Ah, Monsieur le Chevalier Faquinet, vous n'en croquerez que d'une dent. Je vais de ce pas donner des ordres qui vous feront renguaîner vos pressentimens de fortune. Il est tantôt temps que je fois Maître dans ma maison.

COLOMBINE (*en s'en allant.*)

Oh, c'est bien tout ce que vous pourrez faire.

SCE-

SCENE

DE COLOMBINE ET D'ISABELLE

COLOMBINE.

A Qui diantre en avez-vous donc, pour être de ſi mauvaiſe humeur? On ne ſçauroit pas tirer une parole de vous. Eſt-ce que votre Pere s'eſt ſervy, en vous parlant, de quelque mot qui n'étoit pas de l'Académie?

ISABELLE.

Ma pauvre Colombine, épargne-moy la douleur de me faire ſonger que je ſuis fille d'un Mortel auſſi Marchand que mon Pere. Ses maniéres ſont plus rampantes que jamais. Son eſprit menace ruine plus il va en avant; ſa raiſon ne bat plus que d'une aîle, & je deſeſpere tout à fait de ſon bon ſens.

COLOMBINE.

C'eſt à dire en bon François, que votre Pere n'eſt pas loin des Petites-Maiſons.

ISABELLE.

Oh, ma petite chére, c'eſt-là le moins qui lui puiſſe arriver. Croirois-tu bien ce que je te vais dire?

COLOMBINE.

Selon.

ISABELLE.

Il ne veut plus que l'on joue icy.

COLOMBINE.

Et à quoy veut-il donc que l'on s'occupe? A faire de la Tapiſſerie, ou des Cornettes de Marly?

ISABELLE.

Pour moy, je trouverois moins étrange qu'il s'aviſât de retrancher le boire & le manger, que cette douce fondation de Jeu, qui a naturaliſé le beau monde icy. Il faut avoir l'eſprit furieuſement enfoncé dans la plus épaiſſe rouille du Comptoir, pour

oſer interdire le plus honnête amuſement de la vie. Quoy, vouloir empêcher qu'on joüe ? Ah, Colombine, ſoutiens-moy, je n'ay pas la force de ſurvivre un ſeul moment à une telle attaque.

COLOMBINE.

Mais pour mourir dans les formes, il vous faudroit un Livre de Baſſette à la main. C'eſt une circonſtance qui donne un merveilleux relief à la mémoire d'un Joueur.

ISABELLE.

Que tu fais la railleuſe hors d'œuvre !

COLOMBINE.

Ne voudriez-vous pas que je fuſſe l'écho de vos larmes & de vos doleances, & que j'appuyaſſe de ſens raſſis le bizarre deſſein que vous avez de mourir, parce qu'on vous défend de jouer ? Si vous ſçaviez le grand bien que votre Pere vous fait...

ISABELLE.

Et où eſt ce grand bien, je te prie ?

COLOMBINE.

Non, ce n'eſt pas vous faire un grand bien, que de vous ôter les occaſions d'altérer votre ſanté & votre jeuneſſe ? Penſez-vous de bonne foy, que des appas naiſſans comme les vôtres, trouvent fort leur compte dans ces agitations continuelles où vous jette à tout moment l'attente d'une carte, qui vous fait ſécher ſur le pied, & changer de couleur vingt fois en un inſtant ? Je ne parle point de la réputation que ſe fait une Fille qui n'a plus de mere, en attirant chez elle indifferemment toute ſorte de gens. Mais aujourd'huy ce ne ſeroit pas être de mode, que de s'embaraſſer de ſa reputation.

ISABELLE.

Tu crois donc ma réputation réduite au point de crier mercy à tout le monde ?

COLOMBINE.

Oh, ne vous y voila pas mal avec vos grands mots !

mots! Je vous dis que le Jeu, de quelque nature qu'on le prenne, eſt plein de dangereuſes conſequences pour une fille. Je veux que la fortune ſoit entiérement de votre party, & que vous gagniez tout ce que vous pouvez jouer: Il ne faut pas pouſſer les malheureux juſqu'à la derniére extrémité. Le gain vous engage à de certaines complaiſances, qui menent bien loin, quand un homme a l'adreſſe de profiter de ſon malheur. Si vous perdez au contraire, c'eſt bien le diable. Il faut emprunter; car le moyen de demeurer ſur ſa perte? En empruntant l'on fait voir ſes beſoins aux gens, & il eſt à craindre qu'à leur tour ils ne découvrent les leurs, & qu'on ne ſe tire d'affaire que par un ſoulagement reciproque.

ISABELLE.

Cela eſt bon entre Corſaires, qui ne donnent que pour recevoir.

COLOMBINE.

Et pour qui donc prenez-vous les Joüeurs. Vrayment c'eſt bien de ces gens-là que notre ſexe doit attendre des plaiſirs gratis! Ils ſe font une telle habitude du Jeu, qu'ils veulent joüer leur jeu en toutes rencontres.

ISABELLE.

Il s'en trouve pourtant, Colombine, de plus humains les uns que les autres.

COLOMBINE.

Oh, je voi bien qu'Aurelio a beaucoup de part à cette exception favorable, & les mille écus qu'il vous prêta derniérement, ſont ſans doute leur effet. Avoüez la dette, Aurelio ne vous eſt pas tout à fait indifferent.

ISABELLE.

Qui luy, Colombine? Il n'a point d'honnêteté. Voila trois jours, de compte fait, qu'il paſſe ſans me dire une ſeule douceur. Peut-on aimer les gens après une ſi longue diéte de galanterie?

COLOMBINE.

Vous êtes admirable avec vos raffinemens. Eſt-ce que vous prétendez aſſervir à une paſſion en forme un homme qui fait ſon capital de la Baſſette. Dame, il faut s'accoutumer de bonne heure à la fatigue. Vraiment ce ſera bien pis ſi vous êtes jamais mariée. Je connois des maris qui dans toute une année ne diſent pas ſeulement une fois Dieu te gard à leurs femmes.

ISABELLE.

C'eſt ce qui fortifie l'antypatie naturelle que j'ay pour le mariage.

COLOMBINE.

Vous êtes donc dans le deſſein de ne vous point marier.

ISABELLE.

Entre nous, je n'aime point encore aſſez l'homme pour en venir juſques-là.

COLOMBINE.

C'eſt à dire donc, puiſque vous renoncez au mariage, que vous allez faire divorce avec le Jeu.

ISABELLE.

Comment? eſt-ce qu'on n'oſeroit joüer ſi l'on n'eſt mariée?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela: mais il faut regarder le mariage comme l'emplâtre des entêtemens où l'on eſt ſujet à votre âge. Voulez-vous donner une couverture ſpecieuſe à l'acharnement que vous avez à joüer? mariez-vous. Une fille a toûjours cent meſures à garder, que la rage du jeu met le plus ſouvent en déroute. Il ne faut qu'une carte malheureuſe, pour faire avorter tous les plus beaux projets de fierté. Un ſix arrive avant un ſept, en voila aſſez pour faire bouquer la vertu la plus ferme: mais quand on eſt une fois muni d'un bon Surtout d'Hymenée, c'eſt alors qu'on peut joüer à viſage découvert: Plus de ſcrupules, plus de timi-

des

des bien-séances ; une femme auroit beau s'engager elle & son mary, qu'elle ne feroit que ce que toute femme a droit aujourd'huy de faire.

ISABELLE.

Voilà une belle morale. Mais où prend-on des maris assez indulgens pour donner une large carriére aux divertissemens de leurs femmes ?

COLOMBINE.

Où l'on les prend ? A la Cour, à la Ville ; rien n'est si commun à l'heure qu'il est. On a soin dans les commencemens d'endormir un époux par de petites singeries ; on descend avec luy jusqu'aux derniéres bagatelles du ménage : Dieu sçait comme la duppe mort à l'hameçon ! Il voudroit avoir toutes les Finances en manîment, pour en faire part à sa femme. Une femme n'est pas plutôt maitresse du coffre-fort, qu'elle craint de gagner le mauvais air auprès de son Mary. Elle ne mange plus avec luy qu'une fois la semaine. Elle ne rentre guéres au logis que la nuit ne soit fort avancée. Petit à petit elle s'émancipe à découcher. Un Mary se plaint, on le laisse dire ; il s'emporte, & se venge par fois sur quelque garniture de cheminée. Une femme ne laisse pas d'aller toûjours son train ; tant qu'à la fin un pauvre diable d'Epoux se voit forcé à faire disparoître un beau matin le Carosse & les Chevaux de sa femme. Oh, c'est-là où une femme bien sensée, & qui aime le jeu, sçait attendre son Mary.

ISABELLE.

Et que fait-elle encore, Colombine ?

COLOMBINE.

Elle n'a qu'à envoyer une Lettre circulaire à cinq ou six de ces Abbez du bel air ; en voilà assez pour attirer bientôt tout Paris dans une maison. Quand on se voit nombre competant pour arborer l'étendart de la Bassette, on commence par s'assurer du Commissaire du quartier, qu'on engage, traitable ou non,

non, à ſe tranſporter tous les jours en Robe pour voir ſi la Police eſt exacte parmi les Alpious & les Sept-&-le-va; & quand la Baſſette s'eſt une fois ancrée dans un logis, croyez-moy, une femme a des reſſources de plaiſir dont on ne s'aviſeroit jamais.

ISABELLE.

Mais ſi le Mary ſe jette à la traverſe, & qu'il en vienne à quelque extrémité avec ſa femme?

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous? un Mary auroit beau jeu à oſer ſouffler ſeulement, quand ſa femme eſt ſous la protection d'un Commiſſaire. Dieu ſçait comme les Informations voleroient. On prendroit plutôt à témoin les perſonnages de la tapiſſerie, & les bas reliefs de la cheminée, pour couler à fonds un pauvre idiot d'Epoux. Et de plus, où eſt le Mary aſſez hardy pour ſe mettre à dos tous les Aigrefins de la Ville?

ISABELLE.

Mais un Mary qui voit diſſiper ſon bien, ne peut-il pas demander une ſeparation?

COLOMBINE.

Vraiment, c'eſt bien pour le muſeau des Maris que ces morceaux-là ſont faits! On n'écoute pas ſeulement les femmes aujourd'huy en matiére de ſeparation? Mais voyons un peu ce que nous veut ce More.

SCENE DU MORE.

ISABELLE, COLOMBINE. ARLEQUIN (*en More.*)

ARLEQUIN.

UN Page de mes amis m'ayant fait connoître, Mademoiſelle, que votre équipage abboyoit après un More, j'aurois fait conſcience de tarder plus

plus long-temps à vous venir offrir mes petits ſervices.

ISABELLE.

Que ſçais-tu faire mon enfant?

ARLEQUIN.

Le bien & le mal, ſelon l'occaſion.

ISABELLE.

Tu as de l'eſprit, à ce que je vois?

ARLEQUIN.

C'en eſt une bonne marque, de chercher à demeurer auprès de vous.

ISABELLE.

Puis que tu ſçais dire des douceurs, tu entens bien apparemment quand on te parle par ſigne?

ARLEQUIN.

Aſſurément, Mademoiſelle. Si-tôt que je vois qu'on fouille dans la poche, je m'imagine toûjours que c'eſt pour me donner de l'argent.

ISABELLE.

Viens-ça, More. C'eſt qu'il ne m'arrive preſque jamais de parler à mes gens: je craindrois trop de me ſouiller par leur entretien. C'eſt ce qui fait que je ne reçois perſonne à mon ſervice, qu'il n'explique à point nommé tous les ſignes dont je puis m'aviſer; & juſqu'au plus petit Laquais, je demande une intelligence parfaite de toutes ſortes de geſtes & de grimaces.

ARLEQUIN.

Ah, pour les grimaces, j'y ſuis grec, ou peu s'en faut. J'ay ſervy ſans contredit les plus grands Grimaciers du Royaume. Mais l'endroit où je me ſuis le plus perfectionné, c'eſt chez deux jeunes Abbez qui me prirent à tour de role à leur ſervice. Ah, la belle Ecole pour un Valet!

ISABELLE.

Tu en es donc ſorty bien ſçavant?

ARLEQUIN.

Diable, ce n'eſt pas ſur le pied de Laquais que vous devez me regarder. En cas de beſoin, je vous ſerviray joliment de femme de chambre.

ISABELLE.

Ta capacité s'étend elle juſques-là?

ARLEQUIN.

Hé, je croy que quand on a ſervi des Abbez, on ſçait & au delà, tout ce qu'il faut faire auprès des femmes.

ISABELLE.

Quelle eſt la choſe où tu reüſſis le mieux?

ARLEQUIN.

Ma foy, Mademoiſelle, c'eſt dommage que vous n'ayez tant ſoit peu de barbe, vous avoüeriez bientôt qu'il n'y a point de trait d'arbalête que je ne ſurpaſſe en viteſſe, quand j'ay le raſoir à la main.

ISABELLE.

Le folâtre! Sçais-tu faire de la pâte pour les mains?

ARLEQUIN.

Voilà une choſe fort difficile! Pendant tout le temps que j'ay demeuré avec le Chevalier Faquinet, il ne s'eſt point ſervi d'autre pâte que de la mienne. Il me diſoit quelquefois que toutes les femmes de ſa connoiſſance, (& cela alloit bien à la moitié de Paris,) uſoient d'une pâte qui les deſſechoit d'une maniére qu'on eût pris leurs bras pour des bâtons de cotteret. Pour la mienne, elle entretient la peau dans une fraîcheur qui donneroit envie de patiner à un homme de quatre-vingt dix ans.

COLOMBINE.

Cela eſt admirable.

ARLEQUIN.

Je fais encore un certain ſyrop qui emporte en un clin d'œil le plus fin reſeau que la petite verole la plus endiablée puiſſe travailler de gayeté de cœur ſur un viſage; & je compoſe de certains fards qui ſont à l'épreuve de l'air, du Soleil, de la pluye, & des baiſers appliquez par des Flamans.

CO-

COLOMBINE (*à Iſabelle.*)

Voilà un treſor, Mademoiſelle!

ARLEQUIN.

J'ay en main cinq ou ſix vieilles de qualité & des plus dégoûtantes, qui feront foy qu'elles ne payent plus que demie penſion à de jeunes cadets, depuis qu'elles ſe frottent de ma pommade. Je voudrois de tout mon cœur vous voir decrepites l'une & l'autre, pour vous donner le plaiſir de voir vos deux teins ſavonnez de ma façon.

COLOMBINE.

Nous nous paſſerons bien de cela.

ARLEQUIN.

Sçavez-vous que c'eſt moy qui ay donné l'invention d'un certain petit inſtrument d'yvoire ou d'acier, que j'appelle à bon droit le Furet des Nouveautez, & la ſentinelle ordinaire du Théâtre? Malepeſte, il n'y a rien de plus ſouverain contre les Comédies à la glace. Cela eſt ſi vray, qu'un Acteur a beau paroître vêtu comme un Amadis; apoſtropher ſuperbement la mort, & morguer les deſtinées au plus juſte; ſans reſpect de ſa perruque blonde & de ſon cimeterre à la Romaine, dès qu'il commence à m'aſſoupir, je luy coupe raſibus la parole, & s'il fait mine ſeulement de broncher, je reçois bien-tôt mainforte de vingt écots des plus glapiſſans, qui eſcortent ſans miſericorde le pauvre diable de Comédien juſques ſur les frontiéres du Théâtre.

COLOMBINE.

Il eſt trop divertiſſant!

ARLEQUIN.

Croiriez-vous, à me voir, que je me mêle auſſi de faire des vers?

COLOMBINE.

Dis la vérité. Combien te valent par an les Menuets du Pont-neuf?

ARLEQUIN.

Fy, ma mie, cela eſt bon aux Invalides du Parnaſſe, de s'amuſer à des vaudevilles. Vive la Satire morbleu, c'eſt là où je m'attache uniquement. C'eſt le Thermomètre de la raiſon, & la bequille du bon ſens eſtropié.

ISABELLE.

N'as-tu point fait encore quelque Critique conſiderable?

ARLEQUIN.

Ma foy, je fais grace à bien des ſots, depuis que je m'occupe à clouer une Preface à un ouvrage fort pathétique, dont un de mes Confréres menace le Public.

ISABELLE.

Comment le nomme-t-on, cet ouvrage pathétique?

ARLEQUIN.

Les Aphoriſmes d'Hypocrate en vers burleſques.

COLOMBINE (*en riant.*)

Les Aphoriſmes d'Hypocrate en vers burleſques? Ah, ah, ah!

ARLEQUIN.

Pour moy, comme je ne veux pas me brouiller avec l'Académie, je ne produis pas un iota de tout ce que je fais. Crainte pourtant que ma modeſtie ne faſſe moiſir deux petites Piéces que j'ay en poche, je vais les mettre un peu à l'air: ça, gageons que vous allez vouloir devenir tout oreilles.

COLOMBINE.

Que ſçais-tu ſi l'on eſt d'humeur à t'écouter?

ARLEQUIN.

Voicy pour vous mettre en goût. (*Il lit.*) Recepte pour avoir à coup ſeur des enfans.

ISABELLE.

Ah, Colombine, quel abſynthe pour nos oreilles! J'entrevois là-dedans une cohuë d'obſcenitez.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que ce titre ne parle pas aſſez François? Voicy quelque choſe de plus.

ISA-

ISABELLE (*en luy arrachant la Piéce des mains, & la donnant à Colombine.*)

Vois vîte, Colombine, ſi cela eſt au niveau de la pudeur ?

COLOMBINE.

Bon ! Ne faut-il pas s'accommoder au temps ? (*Elle lit.*)

PROTOCOLE D'UN DAMOISEAU
ou le Portrait fidèle des Paſſe-volans de la Galanterie.

Aujourd'huy que le Sexe aiſément s'accommode
Des gens qui ſçavent badiner,
On ne doit pas trop s'étonner
Si les Abbez ſont à la mode.
Car qu'eſt-ce qu'un Abbé dans le tems d'apreſent.
C'eſt un ſurtout de bagatelles,
Un tiſſu de chanſons nouvelles,
Un petit Coquet tout plaiſant.
Qui ſçait du coin de l'ongle ouvrir la tabatiére,
Careſſer ſon petit colet,
Tourner ſon caſtor de maniére,
Qu'il faſſe toûjours le godet.
Entendant ſur tout à merveille,
A laiſſer entrevoir un petit bout d'oreille ;
A ſe mordre de temps en temps,
Par maniére de paſſe-temps,
Une levre qu'il tâche à rendre plus vermeille.
Affectant de rire de tout,
Pour montrer qu'il a les dents belles ;
Se plaignant qu'il ne peut rencontrer de cruelles ;
Pour avoir le plaiſir de les pouſſer à bout.
En garde dans les Thuilleries,
Pour éviter un pied prêt à crotter le ſien :
Faiſant ſon cours aux Comédies ;
Où, ſoutenant à l'aiſe un doucereux maintien,

Son

Son œil voltige autour des actrices jolies,
Et les has ne luy coûtent rien.
Voilà de legers traits de la délicateſſe
Où nos Petits-Collets ſont preſque tous tombez.
Avouons donc que la molleſſe
Eſt l'appanage des Abbez.

COLOMBINE (*après avoir lû.*)

Cela s'appelle un Laquais univerſel.

ARLEQUIN.

Fy, ma mie, avec ton Laquais! Je prétends bien être l'homme de chambre de Mademoiſelle.

ISABELLE.

Sur quel pied pretens-tu entrer chez moy?

ARLEQUIN.

Sur quel pied? Ma foy, ſur l'un & ſur l'autre.

COLOMBINE.

On te demande combien tu veux de gages?

ARLEQUIN.

Je gagnois chez le Partiſan d'où je ſors cinquante écus, ſans compter ce qu'on me donnoit pour mon vin, & pour ſiffler des linottes.

ISABELLE.

Pourquoi en es-tu ſorty?

ARLEQUIN.

Pour de petites niaiſeries, des bagatelles qui ne valent pas la peine qu'on en parle.

ISABELLE.

Mais encore?

ARLEQUIN.

Mon Maître s'imaginoit que j'étois d'humeur à me laiſſer cajoler par ſa femme, parce qu'un jour en revenant de la Doüane, il la ſurprit qui me donnoit de petits ſoufflets.

COLOMBINE.

Cela étoit dangereux au moins.

ARLEQUIN.

Moy donc voyant qu'on me mettoit dehors, j'en

vou-

voulus ſortir ; & c'eſt à cette ſortie bien heureuſe que je dois attribuer l'avantage que vous allez faire à votre ſerviteur.

ISABELLE.

C'eſt bien mon deſſein. Mais auparavant il faut avoir l'agrément de mon pere, & ſçavoir le nom du Partiſan, pour s'aller enquerir de toy. Où loge-t-il ?

ARLEQUIN.

Dans la ruë de la Femme ſans tête, Mademoiſelle.

ISABELLE.

Il ſe nomme ?

ARLEQUIN.

Monſieur Tirepartout, Mademoiſelle.

ISABELLE.

C'eſt aſſez, mon enfant. Tu n'as qu'à revenir tantôt.

ARLEQUIN.

Adieu, donc, Mademoiſelle, (*à Colombine,*) Adieu bonne piéce. (*En revenant vers Iſabelle.*) Si par hazard on vous alloit dire chez ce Partiſan, que j'ay la main ſubtile, je vous prie de croire que je ne ſuis pas homme à ſuivre les mauvais exemples.

ISABELLE.

Que cela ne t'inquiette pas. Je vais parler de toy à mon pere.

ARLEQUIN (*à Colombine.*)

A tes heures perduës, cinq ou ſix douzaines de ſoupirs pour le pauvre More ?

COLOMBINE.

Va te faire blanchir.

SCENE SUR LES ROMANS.

COLOMBINE, ISABELLE, (*aſſiſe dans un Fauteuil qui tient un Roman entre ſes mains.*)

COLOMBINE.

VOus voilà bien enfoncée dans la lecture de votre Cyrus ? Apprenez-vous-là les beaux ſentimens, pour édifier ce Monſieur Tuëtout, que votre pere vous veut donner en mariage ?

ISABELLE.

Laiſſe-moy, Colombine, m'étourdir un peu ſur les bizarreries de mon pere, & ne rappelle point à mon eſprit la ſale idée de l'alliance qu'il veut faire avec un Médecin. Fy, fy, que cela ſent mauvais !

COLOMBINE.

Oh ! je crois bien que cela ne ſent guéres bon auprès de ces Heros de Roman, dont vous vous rempliſſez la tête. Le moyen de goûter une ſimple Mule, quand on eſt faite à ces fameux Palefrois, qui ne tiennent point à terre, tant ils vont vîte. Le beau ragoût, je vous prie qu'une douceur aſſaiſonnée de Grec & de Latin, au prix de ces fleurettes appetiſſantes que l'eſprit ſavoure ſi délicieuſement dans les Clelies, & les Polexandres ! Il n'y a qu'une choſe qui me dégoûte des Romans ; c'eſt qu'ils ſentent le Plaidoyé à pleine bouche, on y bat trop la Campagne.

ISABELLE.

Il faut bien préparer les évenemens, & ne pas commettre l'honneur du ſexe en le rendant ſenſible au premier rayon de tendreſſe qu'il entrevoit.

COLOMBINE.

Ouy. Mais on ſe paſſeroit bien de tant de voyages, qui ne ſervent qu'à fatiguer deux Amans. Il faut

faut juſtement dix ans pour voyager, & dix ans pour ſe remettre de la fatigue du voyage. De plus, à votre avis, un Amant doit-il prendre ſans garantie une Belle qui aura été enlevée cinq ou ſix fois avant que de tomber entre ſes mains? On ſçait bien que ſa fidélité ſe ſuppoſe toûjours dans un Roman. Mais, voyez-vous, toutes ces courſes dans des Pays ſi éloignez m'allarment, quand je ſonge qu'il ne faut quelquefois qu'une Promenade au moulin de Javelle pour mettre à bout toute notre fierté.

ISABELLE.

C'eſt dommage qu'il n'y ait des hommes qui t'entendent, ils ne laiſſeroient pas tomber cela à terre.

COLOMBINE.

Mon Dieu! penſez-vous que les hommes ne nous connoiſſent pas? Il n'y a que les Poëtes & les Romanciers qui arment notre ſexe de pointes & de griffes, parce qu'ils ont preſque tous des mines qui nous convient à les faire enrager; mais quand nous trouvons quelque homme qui nous plaît, & qui prend ſoin de nous le dire avec aſſiduité, je voudrois bien ſçavoir ſi nous ſommes ſi méchantes qu'on nous fait, & ſi notre cœur ne paſſe pas pardeſſus tous les delais miſtérieux des Romans. Au moins, dans ces occaſions, la concluſion eſt bien-tôt trouvée.

ISABELLE.

Aurelio vient aſſez à propos pour t'interrompre.

COLOMBINE.

Vous m'avez dit que vous aviez à le quereller. Je vous laiſſe le champ libre.

SCENE DU BARON.

ARLEQUIN (*déguiſé en Baron.*) COLOMBINE, ISABELLE.

ARLEQUIN (*en entrant, & ſe tournant du côté d'où il eſt ſorty.*)

HOlà, hé, la Sauſſaye: Qu'on aille dire à la vieille Marquiſe, que je l'envoyeray paître, ſi je n'ay mon quartier avant la fin de la ſemaine. Faites ſçavoir à la Preſidente, que je prens demain des Pillules. Je la diſpenſe de me venir voir de toute la matinée.

COLOMBINE (*à Iſabelle.*)

Vous voyez bien que je ne me ſuis pas trompée.

ARLEQUIN (*après avoir regardé quelque temps Iſabelle.*)

Ouy, Mademoiſelle, la Renommée ne m'a point ſurfait, en me cornant aux oreilles, que vous étiez le plus joly tendron du monde.

ISABELLE.

Voilà, Monſieur, une ſurerogation d'encens, qui échaperoit à peine à la complaiſance la plus prodigue. Venez vous icy de guet à pens aſſiéger ma ſimplicité?

ARLEQUIN (*en s'aſſeyant.*)

Non, j'y viens pour me faire haïr. Je ne vois plus les femmes ſur un autre pied.

ISABELLE.

Vous n'apprehendez pas, Monſieur, d'être pris au mot?

ARLEQUIN.

Franchement, je ſuis aſſez ſeur de mon petit fait auprès du ſexe; & j'en enrage. Il faut être né ſous une étoile

étoile bien deteſtable, pour être aimé auſſi généralement que je le ſuis !

ISABELLE.

On plaindroit les gens à moins.

ARLEQUIN.

Avoüez entre nous, que les femmes ſont devenuës bien folles depuis un-temps. J'ay beau prendre tous les devans chez elles pour les degoûter de moy ; je crois, Dieu me ſauve, qu'elles ſont enſorcelées à me vouloir du bien pour me faire enrager.

COLOMBINE.

Le moyen de tenir contre une telle fatigue !

ARLEQUIN.

Je ſuis peut-être l'unique Gentilhomme de France, qui ne fais rien perdre à mes gens ; & j'ay le malheur de ne pas trouver un pauvre diable qui veüille entrer à mon ſervice. En devineriez-vous bien la raiſon ?

COLOMBINE.

C'eſt apparemment qu'il y a trop de poulets à porter à vos Belles.

ARLEQUIN.

Bon ! eſt-ce que je fais jamais réponſe à perſonne ? Sur ce pied-là, j'aurois de quoy employer quatre Secretaires, & pour le moins autant de Poſtillons.

COLOMBINE.

Il faut donc que vous ayez la reputation de maltraiter vos gens !

ARLEQUIN.

Encore moins. Je n'ay pas le naturel violent : je n'ay aſſommé que trente ou quarante Laquais en ma vie.

COLOMBINE.

Cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que les gens ſont miſerables avec moy. Ils ne ſçauroient faire un pas ſans que quelque Emiſ-

faire de Coquettes ou de Vieilles ne les vienne tirer par la manche, pour leur dire : Ah, mon Dieu, que vous avez un joly homme de Maître ! Ma Maitresse se donneroit à tous les diables, & de grand cœur, pour avoir un tête à tête avec luy. C'est une fatigue enragée de se voir tirailler à chaque pas qu'on fait; & les Valets me demandent cinquante écus d'augmentation de gages seulement pour faire rentraire toutes les manches qu'on leur déchire à mon service. Je vois bien qu'il faudra que je me supprime un de ces jours, pour rendre la liberté à toutes les femmes.

ISABELLE.

Mais avez-vous la dureté de laisser souffrir le pauvre sexe, sans luy enseigner du moins quelque remède contre les feux que vous luy causez ?

ARLEQUIN.

Hé, comment diable suffire à panser toutes celles qui sont folles de moy ? Je mets en fait qu'on meubleroit vingt Hôpitaux de toutes les filles & les femmes à qui ma froideur a causé la jaunisse.

COLOMBINE.

Ho, pour cela Monsieur le Baron, vous êtes un homme trop dangereux.

ARLEQUIN (*à Isabelle en luy passant la main sur le genouil.*)

Ah, ma belle Enfant, le pesant fardeau que d'avoir trop d'esprit ! Les Médecins m'ont menacé que je ne mourray jamais que d'une repletion de mérite.

ISABELLE.

Sur ce pied-là, vous ne devez guéres apprehender la mort.

ARLEQUIN.

Il y a pourtant vingt ans que je serois à tous les diables, si je n'avois eu pitié du monde. Mais je ne veux point mourir, que je n'aye entiérement dégoûté toutes les femmes des Partisans.

CO-

COLOMBINE.

Des Partiſans! Vous vous mocquez. Ce ſont des gens très-polis & fort conſiderez dans le monde. On leur adreſſe tous les jours des Epîtres dedicatoires.

ARLEQUIN.

Fy! c'eſt qu'il n'y a plus de police dans la Poëſie: l'Empire des Lettres va de droit fil à l'Hôpital. Il faut pourtant qu'un de ces quatre matins, je plante à toutes les entrées du Parnaſſe, cinq ou ſix Mouchars du bel Eſprit, qui arrêtent impitoyablement tous ces Panegyriques de contrebande, qui mettent l'honneur des Muſes à l'encan, & font paſſer Apollon pour le Menétrier de la Doüanne.

ISABELLE.

Tout franc, il y a long-temps que la Poëſie crie après une telle reparation.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moy faire: J'appaiſeray bien-tôt ſes cris. Mais j'ay bien un autre deſſein en tête.

ISABELLE.

Le peut-on ſçavoir?

ARLEQUIN.

C'eſt que comme tous les cœurs des femmes m'appartiennent de plein droit, & que je n'ay pas aſſez de chambres garnies pour les loger, je veux du moins que ceux à qui je cederay mes pretentions, ſoient tenus de me faire foy & hommage; & cela ſans préjudice de mes autres droits: Car je ne réponds pas que l'envie ne me prenne par fois d'aller galoper ſur leurs terres.

COLOMBINE.

Cela s'en va ſans dire.

ARLEQUIN.

Avoüez, mes pauvres enfans, que votre liberté ne tient plus qu'à un petit filet. Ça, ça, j'ay pitié de vous. Je permets à la plus malade des deux, de me venir ſauter au cou.

ISABELLE.

Vous n'y songez pas, Monsieur le Baron. Les conquêtes si aisées ne font pas d'honneur.

ARLEQUIN.

Hé, tête-bleu, c'est bien de l'honneur qu'on s'embaraſſe en ce temps-cy! Quand j'aime, je suis fougueux en diable: Je n'ay pas la patience de mettre pour en venir à mon but, aucun levrier d'amour en campagne; & s'il n'y avoit que moy, tous les Courtiers de la galanterie mourroient de faim. Aussi-bien, qu'en ay-je affaire, moy, que les Belles n'ont pas accoûtumé de faire soupirer un moment à credit.

COLOMBINE.

C'est à dire que vous payez si bien, qu'on ne vous sçauroit rien refuser.

ARLEQUIN.

Nenny, de par tous les diables, nenny. Il ne m'a jamais coûté un liard pour réüſſir auprès des femmes. Voilà encore une marchandiſe bien rare, pour obliger un honnête homme à mettre la main à la bourſe! Je pretens que le ſexe m'en doit de reſte, quand je m'abbaiſſe à l'aimer gratis.

COLOMBINE.

Il y a bien des gens qui ne pouſſeroient pas la générosité ſi loin.

ARLEQUIN.

Je le ſçay de reſte: Mais ſi j'allois faire le cruel, les Cordiers deviendroient trop riches. Il faut bien cimenter la tendreſſe des Belles par un peu de facilité, & ne pas rebrouer de plein saut les vertus commodes, qui cherchent à capituler de bonne heure avec notre mérite.

COLOMBINE.

Monsieur le Baron a l'ame belle. Il ne ſe plaît point à faire des malheureuſes.

ARLEQUIN.

Malepeſte, je n'en fais que trop. Mais quoy, on ne

ne ſçauroit être par tout. Ah l'aſſommante choſe que le mérite ! Si cela continuë, je vais faire penſion à des gens pour me décrier.

ISABELLE.

Cela ne ſervira qu'à vous mettre plus en crédit.

ARLEQUIN.

Eſt-il poſſible ?

ISABELLE.

Aſſurément.

ARLEQUIN.

Eh bien, Paris peut donc ſe hâter de venir en mon Hôtel, pour y recevoir mes adieux. A moins que la Ville ne s'engage par devant Notaires, à me fournir un ſecret pour être moins couru des Belles, dès demain je prens la poſte, pour aller ſubtiliſer les Habitans du Pays de la Garonne. (*à Iſabelle en la voulant embraſſer.*) Va, mon petit Bouchon, ne te deſeſpere pas. Je ſuis touché de ta tendreſſe. Il ne tiendra pas à moy que....

ISABELLE.

Doucement, Monſieur le Baron. Les maniéres de Cour ne ſimpatiſent point avec les miennes.

ARLEQUIN (*la voulant embraſſer de force.*)

Eſt-ce qu'on refuſe quelque choſe aux gens de ma qualité? Allons, qu'on me tende le bec inceſſamment. La friponne en a mardy plus d'envie que moy.

ISABELLE.

Ah le ridicule homme ! je n'y puis plus tenir. Sauvons-nous, Colombine.

ARLEQUIN.

Elles s'en vont ! Hola, chut, ſt, ſt. (*Il ſiffle.*) Elles font la ſourde oreille. Tant pis pour elles. Ma foy, elles y perdront plus que moy.

SCENE
DE BASSEMINE, D'ISABELLE, ET DE COLOMBINE.

BASSEMINE (*à Iſabelle.*)

Entendez-vous, ma Fille, entendez-vous?

COLOMBINE.

Eſt-ce que vous la croyez ſourde? Il y a une heure que vous l'étourdiſſez du mérite de votre Monſieur Tuëtout. Allez, avec vous il faut avoir bonne tête & bonne patience.

BASSEMINE (*à Colombine.*)

Paix, impertinente; eſt-ce à vous que je parle? Allez voir là-dedans ſi j'y ſuis.

COLOMBINE (*en s'en allant.*)

Ah, ſi j'étois en ſa place, je ſçay bien ce que je ferois,

BASSEMINE.

Il n'y a qu'un mot qui ſerve; ma Fille, Monſieur Tuëtout ſera bien-tôt icy: careſſez-le d'une maniére à luy perſuader que vous mourez d'envie d'être ſon Epouſe.

ISABELLE.

Moy, l'Epouſe de Monſieur Tuëtout? Vous vous mocquez, Monſieur. Moy, l'Epouſe d'un Médecin!

BASSEMINE.

Ouy vous, vous, vous, & cent fois vous. J'en ſuis d'avis ma foy, de luy donner quelque Seigneur de la Cour, qui n'attendra pas au lendemain des Nôces à me traiter de Bourgeois! quelque Tête évaporée, qui me viendra toûjours jetter au nez ſa Nobleſſe, & que je ne verray jamais que quand il ſera preſſé de ſes créanciers! Je n'ay que faire d'un Gendre qui croye être en droit de mettre tout par écuelles dans ma petite Maiſon de campagne, & qui me regarde plutôt comme ſon Banquier que comme ſon Beaupere. Ainſi fais ton compte de n'a-

n'avoir jamais d'autre Epoux que Monſieur Tuëtout.

ISABELLE.

Moy, j'épouſerois un homme, chez qui toutes les fluxions & les rhumatiſmes ont droit de bourgeoiſie! un Vieillard dont la perſonne eſt le Bureau d'adreſſe & le Rendez-vous de toutes les infirmitez humaines.

BASSEMINE.

Monſieur Tuëtout eſt un homme qui ſe porte mieux que moy. Il n'a que ſoixante & dix ans, & n'en paroît pas quarante-deux. C'eſt un homme qui a vêcu toute ſa vie comme un Hermite, & il y a peu de Vieillards auſſi ragoûtans que luy.

ISABELLE.

Il eſt vray que c'eſt un mets fort-ragoûtant pour une jeune perſonne, qu'un Vieillard & un Médecin tout enſemble! Le moyen de deſcendre à mille petites careſſes innocentes avec un Epoux qui vous porte aſſidûment le mauvais air qu'il vient de prendre chez ſes Malades? C'eſt tout ce qu'on pourroit faire de permettre à un jeune Médecin d'approcher ſa femme, après s'être fait parfumer chez La Cour au retour de ſes viſites.

BASSEMINE.

Ecoute, il n'y a point de milieu. J'attends Monſieur Tuëtout dans une heure au plus tard; tes Parens doivent s'y trouver. ſonge à prendre une bonne reſolution. (*Il s'en va.*)

ISABELLE (*ſeule.*)

Oh pour la reſolution, elle eſt toute priſe. O Ciel! un Pere auſſi déraiſonnable méritoit-il de me donner le jour?

COLOMBINE (*entre, riant à gorge déployée.*)

Ha, ha, ha, ha, ha!

ISABELLE.

Qu'as-tu donc à rire ſi fort?

COLOMBINE.

Vous êtes ma foy heureuſe en viſites aujourd'huy. Un des plus fieffez Originaux de la Cour monte avec moy.

ISABELLE.

Comment le nomme-t-on?

COLOMBINE.

Elle dit qu'elle s'appelle la Comteſſe de Merlet.

ISABELLE.

Je ne connois point de Comteſſe de ce nom-la.

COLOMBINE.

Oh pour elle, elle dit qu'elle vous connoît bien. La voicy. (*ſe mettant à rire*) Ha, ha, ha, ha!

ISABELLE.

Je ne ſuis guéres en état de la recevoir.

SCENE DE LA COMTESSE.

ARLEQUIN *déguiſé en Comteſſe.* ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN (*en entrant à ſon Laquais.*)

OH, oh, diable, Monſieur l'Eveillé, vous êtes curieux! A quelle Ecole avez-vous appris à lever ſi haut les juppes d'une Comteſſe? Le Public a-t-il quelque droit ſur ma peau, pour l'éventer comme vous faites? Que cela vous arrive une autrefois?

LE LAQUAIS.

Ne m'avez-vous pas dit, Madame, de faire en ſorte qu'on puiſſe remarquer que vous avez un beau gras de jambe?

ARLEQUIN (*luy donnant un ſoufflet.*)

Te tairas-tu, Pendart? veux tu me faire affront?

COLOMBINE (*à Iſabelle.*)

La plaiſante idole de Comteſſe!

A R-

ARLEQUIN (*à Iſabelle.*)

Ah, Mademoiſelle, la maudite engeance que les Valets! Vous me voyez le viſage tout en feu. Ce n'eſt pas de fard, au moins: car je ne mêle jamais de clinquant avec du bon or. Mais un de mes Coquins vient de m'échauffer d'une violence, d'une violence, que le compliment que je vous deſtinois m'eſt tombé des mains.

ISABELLE.

Vous n'avez pas perdu grand' choſe, Madame, ſi j'étois la matiére de....

ARLEQUIN.

Comment, pas grand' choſe, Mademoiſelle? La peſte m'étouffe ſi je ne donnerois mon Comté pour r'atraper ce que j'avois à vous dire. (*Il ſe campe ſur un Fauteuil.*) Attendez..... Je crois que j'y ſuis. Le tintamare de diable, Mademoiſelle, que votre humeur alaigre fait dans le quartier, n'a pas permis à la Comteſſe de Merlet de vivre plus long-temps dans l'indigence de votre veuë, & l'ignorance de vos plaiſirs.

ISABELLE.

Vraiment, Madame, je ſuis confuſe de la peine que vous prenez. C'étoit à moy de vous prévenir, par toutes ſortes d'endroits. Que je ſçay mauvais gré à mon Etoile de m'avoir laiſſé ignorer juſqu'icy votre demeure!

ARLEQUIN.

Et quand vous l'auriez ſçuë, ma petite Mignonne: A quelle heure me rencontrer chez moy? Suis-je de taille à demeurer un moment en place? C'eſt à faire à des Poupées comme vous, à garder la chambre comme des accouchées. Pour moy, je ſuis à toute heure par voye & par chemin. Il n'eſt ſaiſon ſi déterminée qui me puiſſe retenir. J'affronte en plein midy les incongruitez du plus ardent Soleil. Il y paroît aſſez à mon tein, ſans que je le diſe.

ISABELLE.

Vous voulez, Madame, apparemment vous attirer un compliment?

ARLEQUIN.

Bon! j'attens bien après cela pour vivre? Cela eſt bon à de petites mijaurées, qui mettent toûjours quelque mot en avant, pour le faire relever à leur avantage. Je penſay ces jours paſſez coller un jeune Abbé, qui faiſoit aſſaut de complimens avec une petite Precieuſe, qui vous reſſembloit comme deux gouttes d'eau. Car je ne vois rien de plus extravagant, que la conduite de la plupart des femmes. Elles ſont bien plus graſſes, quand quelque oiſif de la Cour vient leur dire dans un temps de pluye: En vérité, Madame, vous faites honte à la lumiére: Le Soleil ſe cache prudemment, de peur d'être obligé d'appeller vos yeux en duel. Un autre fat vous viendra dire: Madame, votre conſcience oſe-t-elle dormir en repos, quand vous avez à faire tant de reſtitutions? Vos levres ont dérobé le vermeil du corail; vos yeux le feu du Soleil, vos dents la blancheur de l'albâtre, & votre tein celle des lys. Dieu me damne, il faudroit avoir de ſurieux reſervoirs de complaiſance, pour applaudir de ſang froid à une telle multiplicité de ſottiſes.

ISABELLE.

C'eſt pourtant-là, Madame, le manége du grand Monde.

ARLEQUIN.

C'eſt que le grand monde, eſt un grand cheval; à propos de cheval votre pere ſonge-t-il à vous marier?

ISABELLE.

Cela ne preſſe pas, Madame.

ARLEQUIN.

Comment de par tous les diables, cela ne preſſe pas? Eſt-ce que je ne ſçay pas les petites néceſſitez du ſéxe? J'ay été fille, peut-être, en mon temps;

& l'on fit bien de me marier de bonne heure : Car dès l'âge de douze ans, je commençois déja à quitter la Poupée, pour m'attacher au ſolide.

ISABELLE.

Il falloit donc, Madame, que votre eſprit vous fit enviſager les choſes d'un autre biais que moy.

ARLEQUIN.

Malepeſte, c'eſt bien l'eſprit qui agit dans ces occaſions ! C'eſt bien là où le bât bleſſe ! Attendez à cinquante ans à me parler de l'eſprit des femmes : encore à cet âge-là, veulent-elles faire la leçon aux jeunes ſur le bel article.

ISABELLE.

Cela eſt bien juſte, Madame, puis qu'elles ont plus d'experience.

ARLEQUIN.

J'enrage tous les jours, que de vieilles carognes avec un tein de beterave, oſent empiéter ſur nos droits & attenter ſur nos meilleures pratiques. J'ay fait un ſerment que la premiére de ces vieilles Medailles, qui me tendra la jouë, je la luy choqueray ſi rudement, que je luy écacheray ſon ſurtout de plâtre.

ISABELLE.

Je plains d'avance la malheureuſe qui tombera la premiére entre vos mains.

ARLEQUIN.

O ça, Pucelle de haut goût, ferez-vous encore bien des façons pour vous ouvrir à moy ſur vos demangeaiſons d'être mariée ?

ISABELLE.

Il faudroit, Madame, que je les euſſe auparavant à ces demangeaiſons.

ARLEQUIN.

Vous verrez que c'eſt moy qui les auray pour elle ? Encore un coup, faut-il faire tant l'enfant ? Eſt-ce qu'on ſe cele rien entre femmes ?

ISABELLE.

Voulez-vous m'engager, Madame, à vous dire des fauſſetez ou des ſottiſes ?

ARLEQUIN.

Vraiment vous y ſeriez bien venuë, à me dire des ſottiſes! Des ſottiſes à la Comteſſe de Merlet! La Comteſſe de Merlet eſt bien femme à ſouffrir des ſottiſes! Afin que vous l'entendiez, ma Maiſon n'eſt ni plus ni moins qu'un Cloître. Je voudrois qu'un Valet eût la hardieſſe de prononcer ſeulement le mot de Pardy devant moy: Je me donne aux cinq cent milions de Diables, s'il boiroit du vin de plus de ſix mois. Il faut tenir la bride courte aux Domeſtiques ſur le chapitre de l'honnêteté; & c'eſt là ma principale occupation.

ISABELLE.

Elle eſt digne de vous, Madame.

ARLEQUIN.

Je ne veux pas qu'on diſe à la Cour, que ma maiſon eſt une maiſon d'ordure. Il ne faudroit qu'un étourdy, qui s'allât aviſer de conter quelque folie à quelque écervelé; que cette folie fût écoutée, & qu'elle attirât quelque autre folie: En voilà aſſez pour diſloquer la réputation de la maiſon la plus réguliére: Pour obvier aux inconveniens, je ne me ſers depuis un temps que de Laquais au deſſous de douze ans.

ISABELLE.

Vous faites voir en tout, Madame, une conduite admirable.

ARLEQUIN.

J'étois bien embaraſſée pour les Cochers: car on ne les ſçauroit prendre ſi jeunes. Mais j'ay jugé que le commerce des chevaux, & la ſenteur du fumier, les rendoient moins à craindre que les Laquais.

ISABELLE.

Il n'y a rien à dire à cela Madame.

ARLEQUIN.

Je ſuis ſi revêche ſur les matiéres de l'honneur, que j'obligeay Monſieur le Comte de Merlet à chaſſer un grand Laquais des mieux fabriquez & des plus

plus adroits, parce qu'il ſourioit quelquefois amoureuſement en me verſant à boire. Au moins quand j'étois ſeule avec luy, je ne me croyois pas en ſeureté.

ISABELLE.

Voilà, Madame, une roideur de vertu qui confond toutes les femmes du temps.

ARLEQUIN.

On ne dira pas auſſi de moy, que je fais faire des juſt'au corps brodez à mes Galans; & je n'ay pas peur qu'on oye jamais tympaniſer la Comteſſe de Merlet à l'Audience.

ISABELLE.

Ce ne ſont pas auſſi des femmes comme vous qu'on y tympaniſe.

ARLEQUIN.

Avec tout cela, j'aime fort à entendre les intrigues des petites filles. C'eſt pourquoy, ſi vous avez quelque petite oppreſſion de cœur; là, là, n'en faites point la fine: je vous y ſerviray de la bonne façon.

ISABELLE.

A ce que je vois, Madame, votre vertu cherche à s'égayer.

ARLEQUIN.

Diable m'emporte, ſi je ne le fais comme je le dis.

ISABELLE.

Je ſuis fâchée, Madame, de n'être pas en état de profiter de vos offres obligeantes.

ARLEQUIN.

C'eſt à dire, friande, que vous êtes aſſez bien avec votre godelureau, pour vous paſſer de mon ſecours. N'importe, dites-moy ſon nom?

ISABELLE.

C'eſt à moy, Madame, à l'apprendre de vous.

ARLEQUIN.

Adieu donc, Perronelle. J'ay la charité de vous épargner les ſottiſes d'une plus longue converſation. Laquais, mes gens, Franc goujat, Prêt-à-tout, l'In-

l'Intrepide? Où eſt donc cette valetaille? Que de coups de fouet! que d'étriviéres! (*à Iſabelle qui le ſuit.*) Etes-vous de ma ſuite?

ISABELLE.

Souffrez, Madame, que je m'acquitte de ce que je vous dois.

ARLEQUIN.

Allez, je vous remets tout ce que vous me devez. Au moins, ne vous aviſez pas de me rien demander: nous ſortons quittes.

ISABELLE.

Ah, Madame, je....

ARLEQUIN.

Ah, Mademoiſelle, je ſuis morte, ſi vous m'aſſaſſinez de façons.

ISABELLE.

S'il ne tient qu'à reſter pour vous rendre la vie, je ne priveray pas le public d'une choſe ſi precieuſe.

ARLEQUIN.

Vous me prenez donc, ma Mie, pour une femme publique?

ISABELLE.

Ah, Madame, uſez mieux de vos lumiéres.

ARLEQUIN.

J'en ay bon beſoin: car votre degré eſt bien obſcur. Juſques au revoir. Serviteur.

SCENE

DE MONSIEUR TUETOUT & *de* COLOMBINE.

COLOMBINE.

VOila une fille bien obſtinée, de ſe faire tenir à quatre pour vous regarder ſeulement! Que je vous plains, mon pauvre Monſieur Tuëtout, d'avoir à faire à ce petit Dragon-là!

M. TUE-

M. TUETOUT.

Il faut eſperer que l'arrivée de ſes Parens la rendra plus traitable. Mais après tout, Colombine, je ne tire point un mauvais augure du peu d'accueil qu'elle me fait. C'eſt ſa pudeur qui jouë de ſon reſte, & nous apprenons d'Hypocrate, qu'une fille, à la veille d'être mariée, ne ſent en ſoy que de petites ſemences de rebellion contre ſon Conjoint futur; d'autant que la nature ſe ſouleve à la veuë des conſequences du mariage: Mais le même Hyprocrate nous apprend auſſi, que ces mouvemens ne ſont que momentanez, & ne ſervent qu'à faire valoir à l'Epoux le mérite de la poſſeſſion.

COLOMBINE.

Mais votre Hypocrate ne dit-il point auſſi que ces petites ſemences de rebellion dont vous parlez, vont quelquefois juſqu'à vouloir deviſager les gens? Car j'ay veu l'heure qu'Iſabelle alloit ſauter ſur votre friperie, ſi vous n'euſſiez gagné au pied au plus vîte.

M. TUETOUT.

C'eſt que mon mérite n'a pas encore eu le temps de faire ſur ſon cœur toute l'impreſſion qu'il y fera. Voicy la premiére fois qu'Iſabelle me voit, & entre nous Monſieur de Baſſemine ſon pere nous marie en quelque façon à la mode des Turcs.

COLOMBINE.

Comment, à la mode des Turcs:

M. TUETOUT.

C'eſt que chez les Turcs la Mariée ne voit l'Epoux qui luy eſt deſtiné, que le jour du mariage.

COLOMBINE.

Ma foy j'approuve fort la methode des Turcs; car icy quelquefois, à force de s'être vûs avant le mariage, on n'a plus rien de nouveau à ſe dire le jour des nôces.

M. TUETOUT.

Au reſte, je ne ſuis pas en peine de charmer le cœur

cœur d'Iſabelle ; & quand elle aura fait un tour dans ma Bibliotèque, & que je luy auray montré toutes mes antiquitez, je ſuis ſeur....

COLOMBINE.

Vous croyez donc qu'Iſabelle ſoit d'humeur à ſe payer d'antiquailles ? C'eſt bien une fille de ſon âge qu'on amuſe avec des babioles ! Encore, ſi vous parliez de luy montrer chez vous cinq cent differentes ſortes de Jeux rangez tous par ordre alphabetique, & que vous vous engageaſſiez à luy fournir, étant ſon mary, autant de Joüeurs & d'argent qu'elle en ſouhaittera, peut-être....

M. TUETOUT.

Comment ? Iſabelle eſt donc une joüeuſe ? Hé ! Monſieur de Baſſemine ne m'en a rien dit.

COLOMBINE.

Voulez-vous qu'il aille vous dire que ſa fille joüe à perdre dix mille écus en une ſoirée ? Que depuis la mort de ſa femme elle a fait de ſa maiſon un Théâtre de Jeu & de Bel-eſprit ; qu'elle eſt infatuée de cent gredins de Poëtes ; & qu'en un mot elle a toutes les diſpoſitions néceſſaires pour vous faire tourner la cervelle, ſi vous l'épouſez ?

M. TUETOUT.

Ah ! Je ne ſçavois pas cela. Mais encore, Colombine, n'aime-t-elle que le Jeu ?

COLOMBINE.

C'eſt bien aſſez, ce me ſemble ; & le jeu eſt un achemineſment ſecret à tous les deſordres dont une femme peut être capable. On ſe fait d'abord une douce habitude de voir un certain nombre de gens, qui ne reſpirent que le plaiſir ; on les accoutume à de petites privautez à qui le Jeu ſert de couverture. Voilà déja la moitié du chemin fait. Il ne faut plus qu'un revers de fortune, pour donner occaſion à un Cavalier d'offrir à point nommé ſa bourſe. Si cette bourſe eſt acceptée, ce qui ne manque preſque jamais, à quoy tient-il, je vous prie, l'honneur d'une femme ? M. TUE-

M. TUETOUT.

Oh, ſi Iſabelle eſt jamais la mienne, je ſçauray bien la dégouter du jeu par un remède....

COLOMBINE.

Hé, Monſieur, la Médecine eſt déja aſſez décriée, ſans que vous l'alliez commettre, en voulant guérir un Joüeur de ſon entêtement. C'eſt comme ſi vous entrepreniez de faire deſcendre la Lune en terre.

M. TUETOUT.

A cela près, qu'Iſabelle ſoit ma femme, & que j'aye le vent de quelque galanterie; je ſçay bien comment je m'en vengeray.

COLOMBINE.

Sera-ce en allant encore luy faire excuſe, & vous jetter à ſes pieds, comme il eſt arrivé à certains maris de nos jours?

M. TUETOUT.

Tu me prens donc pour quelque ſot?

COLOMBINE.

Ou bien, ne ferez-vous pas comme ces Epoux commodes, qui ſe conſolent aiſément de leurs diſgraces domeſtiques, par les repreſailles? Mais je ſuis folle! Etes-vous d'un âge à repreſailles?

M. TUETOUT.

Que cela ne t'inquiéte pas. Je vais voir ſi Iſabelle eſt moins pigriêche que tantôt.

COLOMBINE (*après qu'il eſt party.*)

Il faut que ce diable de Vieillard ait bien la rage d'épouſer, pour n'avoir pas donné dans tous les piéges que je luy tendois. Mais il n'en eſt pas où il penſe, & je remüeray aſſurément Ciel & Terre, pour l'exiler d'icy avec toute ſa Parenté.

SCE-

SCENE
QUI PREPARE L'ARRIVE'E DU COMMISSAIRE.

Mr. DE BASSEMINE, COLOMBINE, Mr. TUETOUT.

Mr. DE BASSEMINE, (*entrant comme un deſeſperé.*)

AH! ah! ah! Je n'en puis plus, cette affaire-cy me cauſera la mort. Malheureux Pere que je ſuis, d'avoir donné le jour à un ſerpent!

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce donc, Monſieur? Qu'y a-t-il de nouveau?

BASSEMINE.

Ah Colombine! je ſuis deſperé, ce n'eſt pas une fille que j'ay engendré; c'eſt un Lutin, c'eſt un .... ah ah ah! je ſuis tout hors de moy.

COLOMBINE.

Mais le mal eſt-il ſi grand?

BASSEMINE.

Cela paſſe l'imagination. Dechirer en ma preſence les articles que nous avions dreſſez Monſieur Tuëtout & moy, avec ſes parens & les miens! Ah! ah! je n'en reviendray jamais.

COLOMBINE.

Hé là là, Monſieur, tâchez un peu à vous r'avoir.

BASSEMINE.

Non non, Colombine, je ſuis ſaiſi d'une maniére..... Ouf! Je ne crois pas paſſer la ſoirée. (*Il ſe laiſſe tomber ſur un Fauteüil.*)

COLOMBINE (*contrefaiſant la pleureuſe.*)

Il eſt vray que cela fait pitié. Un Pere.. ah! qui a une fille .... ah! qui refuſe... ah! de ſe marier .... ah! tout franc, Monſieur, cela me fait plus de peine qu'à vous.

BAS-

BASSEMINE.

Ma pauvre Colombine, n'as-tu point quelque conſeil à me donner ?

COLOMBINE (*continuant ſes fauſſes larmes.*)

Fille ingrate! ah ! veux-tu faire mourir . . . ah ! un Pere . . . ah! qui eſt la bonté même... . ah! ah! ah! ah.

BASSEMINE.

Parle-moy ſans pleurer, mon enfant ; que dois-je faire en cette extremité ?

COLOMBINE (*après avoir un peu rêvé, luy dit d'un ton dolent.*)

Monſieur, cette affaire ayant fait grand bruit dans le quartier, les méchantes langues ne manqueront jamais d'empoiſonner les choſes, à cauſe de cette convocation de parens qui s'eſt faite avec tumulte. C'eſt pourquoy.

BASSEMINE.

Hé bien ?

COLOMBINE.

Si pour éviter le ſcandale, vous vouliez rendre arbitre du fait le premier Commiſſaire du quartier, j'ay en main un homme de probité, & qui eſt de mes parens, qui meneroit les choſes du bel air, & peut-être que la preſence d'un Commiſſaire obligeroit votre fille. . .

BASSEMINE.

Où loge-t-il ce Commiſſaire de tes parens, que je l'envoye querir.

COLOMBINE.

Il viendra plutôt quand il me verra. Je vais luy dire que vous l'attendez.

BASSEMINE.

Ne tarde pas, car la choſe preſſe.

COLOMBINE.

Je ſuis à vous dans un moment.

M. TUETOUT (*arrive.*)

M. TUETOUT.

Je vous cherche par tout, pour vous dire que votre fille vient de faire ſa declaration, qu'elle n'aura jamais d'autre mary qu'Aurelio. Après cela il n'y auroit pas de ſeureté pour moy à l'épouſer, & vous trouverez bon que je tourne mes vœux du côté de cette petite Veuve, dont....

BASSEMINE.

Point, point, Monſieur Tuëtout, le mariage ſe va conclurre tout à l'heure. Colombine doit m'amener dans un moment un honnête Commiſſaire, qui ſçaura bien mettre notre Opiniâtre à la raiſon.

M. TUETOUT.

Mais ſi elle ne veut pas?

BASSEMINE.

Il faudra bien qu'elle le veuille quand la Juſtice s'en mêlera; & pourveu que ſes équipées n'ayent point rallenty votre ardeur pour elle....

M. TUETOUT.

Moy, je l'aime malgré tout ce qu'elle a fait: mais vous jugez bien Monſieur de Baſſemine, qu'il ſeroit fâcheux....

BASSEMINE.

J'entens du bruit. Voyons ſi ce ſont nos gens.

SCENE

DU COMMISSAIRE.

M. DE BASSEMINE, M. TUETOUT, ARLEQUIN (*déguiſé en Commiſſaire.*)

COLOMBINE (*à Baſſemine.*)

VOicy Monſieur le Commiſſaire. Il faut qu'il ſoit bien de mes amis pour l'avoir pû réſoudre à venir ſi promptement. (*Baſſemine & Arlequin ſe font des civilitez muettes.*) Mon-

BASSEMINE.

Monſieur avoit apparemment quelque affaire de conſequence ?

ARLEQUIN.

J'étois occupé après un petit démenagement; vous m'entendez bien. C'étoit chez une jeune Picarde. J'y ay trouvé deux Etudians en Droit, dont j'ay ſaiſi les Porte-feuilles ; & pour éviter le ſcandale, j'ay fait jetter les meubles par les fênetres.

BASSEMINE.

Meſſieurs les Commiſſaires ſont toûjours ſujets aux bonnes rencontres.

ARLEQUIN.

Ma foy, Monſieur, notre Métier ne vaut plus rien. Les Filles d'apreſent ont trop de vertu, pour notre profit ; & ſans quelques Joueurs de Baſſette, à qui nous tendons charitablement les bras, je crois qu'en toute une année nous ne trouverions pas de notre Charge, de quoy faire fouetter un chat.

COLOMBINE.

Oh, vous n'êtes pas ſi malade que vous vous faites.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que quand on a de l'honneur, on ſe tire d'intrigue le mieux qu'on peut. Pour moy, je laiſſe au commun de mes Confréres le ſoin de faire mettre à l'amende de pauvres diables de Pâtiſſiers qui vendent des chats pour des liévres. Fy, fy, cela eſt trop trivial. Quand on veut faire un métier noblement, il faut s'écarter de la route ordinaire ; & pour y réuſſir, on a beſoin d'une conſcience ſouple, d'un eſprit alerte, & ſur tout d'une effronterie courageuſe. C'eſt par là qu'on parvient, & qu'on fait fortune dans notre petite Profeſſion.

M. TUETOUT (*à Arlequin.*)

Monſieur, ſi vous voulez entrer ; il n'y a point de temps à perdre.

BAS-

BASSEMINE (*à Arlequin.*)

Monsieur, Colombine a du vous dire le sujet qui...

ARLEQUIN.

Ouy, ouy, elle m'a dit je ne sçais quoy, que votre Femme vous fait enrager.

BASSEMINE.

Ma Femme, Monsieur? Graces à Dieu je n'en ay plus.

ARLEQUIN.

C'est donc votre Fille? Et bien, Fille ou Femme, c'est toûjours même pâte.

BASSEMINE.

Ouy, Monsieur, ma Fille est une petite opiniâtre, qui ne veut point de l'Epoux que je luy veux donner. C'est un esprit de contradiction.

ARLEQUIN.

Cela vous étonne-t-il? On n'est peut-être pas femme ni fille pour rien. Mais ne vous inquiétez pas. Vous êtes tombé en bonnes mains, & je sçauray...

M. TUETOUT (*à Arlequin.*)

Ne perdons point de temps, Monsieur, je vous en conjure.

ARLEQUIN (*à Bassemine.*)

Voilà un homme bien empressé! Quel intérêt prend-il à votre affaire?

BASSEMINE.

C'est l'Amant de ma Fille, & qui par vos soins sera bien-tôt son Mary.

ARLEQUIN (*à Bassemine.*)

Quoy? ce vieux Ragot est l'Amant de votre Fille?

BASSEMINE.

Ouy, Monsieur.

ARLEQUIN.

Ma foy, vous avez bien fait de me le dire; car à son air, je l'aurois pris pour un vray remède d'amour.

M. TUETOUT (*à Arlequin.*)

Monsieur le Commissaire, je vais vous montrer le chemin.

ARLEQUIN (*bas.*)

Tu n'as que faire de te tant preſſer, tu ne ſeras que trop tôt arrivé au but.

SCENE DU PLAIDOYE' D'ISABELLE.

ARLEQUIN (*en Commiſſaire.*) M. DE BASSEMINE, M. TUETOUT, ISABELLE, COLOMBINE. *Pluſieurs Parens.*

ARLEQUIN (*entrant à côté d'Iſabelle.*)

CA, ça, nous allons bien rire. Un ſiége? (*à Iſabelle.*) C'eſt donc vous, petite perſonne ... Hola, qu'on apporte un ſiége. (*Un laquais donne un ſiége à Arlequin, qui dit après s'y être aſſis :*) Il eſt bien dur.

LE LAQUAIS.

C'eſt qu'aujourd'huy la Juſtice eſt diablement molle. On ne ſçauroit trop prendre de précaution.

BASSEMINE (*à Arlequin.*)

Vous ſçavez, Monſieur, que vous êtes l'arbitre de tout. Faites bien votre devoir.

ARLEQUIN (*en élevant ſa voix.*)

Comment? que je faſſe mon devoir! Eſt-ce que vous me croyez homme à forligner dans l'exercice de ma Charge?

BASSEMINE.

Ah, Monſieur, je n'ay garde ...

ARLEQUIN.

Apprenez que c'eſt moy qui renouë tous les mariages diſloquez de Paris, & que j'ay facilité plus de cent hymens clandeſtins en ma vie.

BASSEMINE.

Monſieur, je ne vais pas là contre.

ARLEQUIN (*à Iſabelle.*)

C'eſt donc vous, la belle Iſabeau, qui refuſez

d'épouſer un membre de la Faculté ? Vous auriez bon beſoin pourtant de quelqu'un qui vous chaſſât vos mauvaiſes humeurs.

ISABELLE (*à Arlequin.*)

Monſieur, daignez m'écouter.

ARLEQUIN.

Et qu'avez-vous à dire ?

ISABELLE.

Des raiſons où tout mon Sexe n'eſt pas moins intéreſſé que moy. Il s'agit de l'intérêt public.

ARLEQUIN.

Nous ne ſçaurions nous diſpenſer de luy donner audience. Mon Clerc, faites faire ſilence. La Cour a beſoin de repos.

ISABELLE (*deffendant ſa Cauſe.*)

Meſſieurs, dans le déplorable état où la galanterie ſe trouve aujourd'huy, il n'eſt pas étrange qu'une femme ſoit reduite à entreprendre la Cauſe de toutes les autres. Notre ſexe attendroit longtemps en vain qu'un autre prit le ſoin de le venger. Depuis que les Cabarets & les Manufactures à Tabac ſont devenuës ſi fort à la mode, les femmes ont ceſſé d'y être ; & l'amour tout puiſſant qu'il eſt, ne ſçauroit plus balancer dans l'eſprit des jeunes gens, le fade & brutal plaiſir d'une débaûche faite à l'Alliance ou à la Galére.

ARLEQUIN.

Diable, Meſſieurs, ſi l'Exorde nous mene à la Galere, garre que la Peroraiſon ne nous faſſe tomber à la Grève !

ISABELLE (*continuant.*)

Où eſt le temps que le beau ſexe voyoit aſſiduëment à ſes pieds une jeuneſſe floriſſante ? Ce temps qu'on pouvoit à bon droit nommer l'Age d'or de la tendreſſe, où les cœurs venoient par eſcadrons reconnoître notre pouvoir ! Dans ce temps heureux, il n'y eût pas eu de ſeureté à nous choquer ; & la peine ſuivoit de près le moindre tort qu'on pouvoit nous faire.

faire. Mais les choſes ont bien changé de face ; & nous éprouvons ſenſiblement, que l'empire de la tendreſſe n'eſt point à l'épreuve des révolutions. On ne voit plus à l'heure qu'il eſt, mille infatigables Avanturiers arpenter d'office tout l'Univers, pour ſoutenir nos querelles ; & l'amour qui ſervoit autrefois à enrichir le ſexe, ne ſert aujourdhuy qu'à le ruiner.

ARLEQUIN.

Il eſt vray ! Car je ſçay des femmes qui ont vendu juſqu'à la houſſe de leur lit, pour équiper leurs galants.

ISABELLE (*continuant.*)

Ce n'eſt point dans notre ſiécle qu'il faut chercher ces Heroïnes magnifiques, qui s'offroient à reparer du revenu de leurs appas les plus cruelles deſolations de la guerre, & ſe mettoient par là de pair avec les plus fameux Conquerans. Aujourd'huy la galanterie n'eſt pas reconnoiſſable ; on leſine juſques ſur les petits ſoins, & bien loin de ſe dépoüiller de tout en faveur de l'objet aimé, on ne donne ſon cœur qu'avec des reſerves. Mais ce qui a le plus contribué à décrier la galanterie, c'eſt l'indigne profanation qu'on fait de nos appas, en nous uniſſant tous les jours à d'imbecilles vieillards : Nation de tout temps réprouvée dans toute l'étenduë de l'Empire amoureux. Ces aſſortimens bizarres, que l'avarice ſuggére à nos peres, ouvrent la porte à des abus ſans nombre. C'eſt la pepiniére des ſeparations, & le revenu le plus clair & le plus liquide de tant d'Abbez coquets qui ſont ſans ceſſe à l'affus de ces ſortes de mariages. Auſſi penſe-t-on qu'il n'y ait qu'à nous extorquer un conſentement pour des liens que notre cœur abhorre, & contre qui notre liberté (pour ne rien dire de plus) ne ceſſe point de reclamer ? Croit-on qu'il y ait des filles aſſez novices, pour prendre aiſément le change en fait de mariage ! Et la douce idée que nous nous en faiſons, n'eſt elle pas incompatible avec les auſtéritez où nous veulent accoutu-

mer les maris à lunettes. Ne ſçavons-nous pas que l'hymen eſt une eſpèce de milice, dont les enfans & les vieillards ſont également incapables ? Ne ſçavons-nous pas qu'il en eſt du mariage, comme du feu ſacré des Veſtales, qu'il falloit entretenir religieuſement, ſous peine de la vie . . .

ARLEQUIN.

Il eſt vray ; & le moyen qu'un vieillard entretienne le feu, puis qu'il ne peut ſouffler que du derriére ?

ISABELLE (*continuant.*)

Quelle figure veut-on que faſſe un vieux Barbon ſous la banniére de l'hymen, ou plutôt quelle figure veut-on que faſſe une jeune perſonne auprès d'un époux qui la catechiſe à toute heure, qui compte tous les pas qu'elle fait, qui n'ouvre la bouche que pour la contredire, ou pour la regaler de ſes proueſſes du temps paſſé ? Un bourru, qui fait un crime a ſa moitié d'un ruban ajoûté à ſa coëffure, & qui donne la queſtion à ſes ſerviteurs ſur les démarches les plus innocentes de ſa femme. Je ne parle pas de ces legions de maladies, dont la vieilleſſe eſt exercée, ny de cette toux inſupportable qui eſt la Muſique ordinaire d'un vieillard. Ah, Meſſieurs, que de raiſons pour juſtifier une femme qui peut gagner ſur elle de n'être pas la duppe d'un vieillard ! Ce n'eſt pas que je ne trouve quelque choſe d'héroïque dans la triſte fidélité dont on a le courage de ſe picquer envers des maris faits de la ſorte: Mais il faut que je confeſſe hautement ma foibleſſe. Dans une pareille extrémité, je ne puis répondre que d'une inflexibilité de rocher à ne jamais démordre de la haine que j'auray conceuë une fois pour le vieillard qui oſera attenter à ma liberté.

COLOMBINE (*veut deffendre les Vieillards, en faveur de Monſieur Tuetout : Mais luy qui connoît ſon ironie, l'en empêche ; & renonçant au Mariage d'Iſabelle, dégage Baſſemine de la parole qu'il luy avoit donnée. Iſabelle épouſe Aurelio, & la Comédie finit.*)

LA

La Critique de la cause des femmes

LA CRITIQUE
DE LA
CAUSE
DES
FEMMES.

COMEDIE EN UN ACTE.

MISE AU THEATRE

Par Mr. Deloſme de Montchenay,

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi, dans leur Hôtel de Bourgogne, le 14. *Fevrier* 1688.

ACTEURS.

CINTHIO, *Vieillard.*,
ISABELLE, *Femme de Cinthio.*
COLOMBINE, *Baronne.*
ARLEQUIN, *Chevalier.*
MEZZETIN, *Comte.*
PIERROT, *Valet de Cinthio.*

La Scêne eſt à Paris chez Cinthio.

LA CRITIQUE DE LA CAUSE DES FEMMES.

SCENE I.

PIERROT, CINTHIO.

PIERROT.

QUand je penſe à part moy ce que c'eſt qu'une Femme, franchement ça me démantibule tout mon pauvre eſprit; car il n'y a point de lime ſi rude, ny de charette ſi mal-aiſée à gouverner. J'ay beau fermer la porte, notre maiſon ne deſemplit point de Chevaliers & de Marquis. Un Laquais apporte une Lettre; le Maître en vient querir la réponſe; toute la nuit au Bal; tant que le jour dure en feſtins, ou à la Comédie. Ah, le bon petit train pour un Bourgeois de l'âge de notre Maître! Si j'étois propre au mariage, pour ſi peu que ma Femme m'envoyeroit à ſouper ſur une aſſiette: Ma foy, on n'endormiroit pas comme cela le petit.

CINTHIO (*ſortant de Table, ſa Serviette à ſa main, & ſe rinſant la bouche, dit en approchant de Pierrot:*)

Pierrot.

PIERROT.

Monſieur?

CINTHIO.

A la fin pourtant me voilà Maître chez moy, & une fois en la vie j'ay soupé à huit heures. Il n'eſt rien tel, mon amy, que de ſe faire craindre; & d'avoir de la vigueur dans le commencement d'un ménage. Malepeſte, du train que ma Femme y va, ſi je n'y mettois ordre, on me prendroit bientôt pour un....

PIERROT.

Vous avez beau faire, Monſieur, on vous prendra toûjours pour ce que vous êtes.

CINTHIO.

Que veux-tu dire, Faquin?

PIERROT.

Moy? rien, Monſieur, je ne parle pas.

CINTHIO

Comment Maraut, tu ne parles pas? Ne viens-tu pas de dire que j'ay beau faire, qu'on me prendra toûjours pour ce que je ſuis.

PIERROT.

Ouy, Monſieur.

CINTHIO.

Hé bien Coquin, qu'eſt-ce que je ſuis?

PIERROT.

Puiſque vous le voulez ſçavoir, vous êtes un fou d'avoir épouſé une Chévre de dix-ſept ans, qui ne trouve point de pire maiſon que la votre; & qui a toûjours à ſes trouſſes un tas de gens de Cour, dont la hantiſe à la fin produira quelque Biceſtre.

CINTHIO (*à part.*)

Voicy un Marouſle qui ſçait quelque-choſe.

PIERROT.

Franchement, ces drôles-là ſont un peu trop fringans.

CINTHIO.

Comment donc?

PIER-

PIERROT.

En un quart d'heure ils en font plus entendre à Madame, que vous ne luy en diriez en trois ans.

CINTHIO (*à part.*)

Oüais! qu'eſt-ce que tout cela veut dire! Tâchons de nous éclaircir. Il eſt vray que la jeuneſſe d'à-cett'-heure va terriblement vîte.

PIERROT.

Vous ne ſçauriez le croire, Monſieur.

CINTHIO (*à part.*)

Ouf! il y a là quelque choſe. Mais, dis-moy, Pierrot, ma Femme a t'elle quelque accointance avec des gens de qualité? En vois-tu venir quelqu'un au logis?

PIERROT.

Hé fy donc, comme vous faites? Eſt-ce que vous ne le voyez pas auſſi-bien que moy? Leur Caroſſe bouche toûjours notre porte, & vous empêche la plupart du temps de rentrer.

CINTHIO.

Eſt-ce que tous ces Caroſſes-là ne vont pas chez cette Baronne qui demeure au ſecond étage?

PIERROT.

Ouy, de par tous les Diables ils y vont, mais la Baronne les envoye chez nous dès que vous avez le dos tourné.

CINTHIO.

Sur ce pied-là j'en tiens. Et quand ils ſont chez nous, Pierrot, vois-tu quelque choſe.... qui ſoit.... là.... quelque choſe contre....

PIERROT.

Je n'en vois ma foy que trop, je voudrois bien n'en avoir pas tant veu.

CINTHIO (*à part.*)

Ah Ciel! Mais encore qu'as-tu veu?

PIERROT.

Ce que je voudrois n'avoir point veu.

CINTHIO (*à part, & en ſe touchant la tête.*)

C'eſt-à-dire.... (*Haut.*) Et qu'eſt-ce que tu voudrois n'avoir point veu ?

PIERROT.

Ce que j'ay veu, Monſieur.

CINTHIO.

Ah l'infidelle ! Au bout de trois mois de mariage ! Mon pauvre Pierrot, ne me fais point languir, dis-moy bonnement comme tout cela s'eſt paſſé ?

PIERROT.

Tenez, je vous vas tout dire, car je ſuis franc comme oſier. Je faiſois ſemblant de donner à boire au Perroquet.

CINTHIO.

Hé bien ?

PIERROT.

Il eſt arrivé qu'en lanternant autour de la Cage....

CINTHIO.

Tu as veu apparemment....

PIERROT.

Non, je ne pouvois pas voir ; car, ſauf votre reſpect, je tournois le dos à Madame.

CINTHIO.

Mais enfin Pierrot, que diſoient-ils ? que faiſoient-ils ? veux-tu me faire perdre patience ?

PIERROT.

Vous ne le ſçaurez que trop tôt ; Monſieur. Ils diſoient.....

CINTHIO.

Quoy ?

PIERROT.

Hé mais, ils diſoient....

CINTHIO.

J'enrage.

PIERROT.

Ils diſoient, Monſieur, qu'il étoit heure d'aller à la Comédie, & que s'ils ne ſe dépêchoient, ils trouveroient toutes les Loges priſes.

CIN-

CINTHIO.

Coquin ! depuis un quart d'heure tu me tiens le poignard dans l'ame pour me faire confidence d'une ſottiſe.

PIERROT.

Hé non, ce n'eſt rien d'aller à la Comédie avec un Chevalier ! ce n'eſt rien d'être placée aux premiéres Loges ! ce n'eſt encore rien à une Femme comme la votre, de ſe faire rouler dans un beau Caroſſe !

CINTHIO.

Que tu es brutal mon amy avec ton Caroſſe ! quel mal cela fait-il à l'honneur d'une Femme ?

PIERROT.

Ho, puiſque vous ne ſçavez que cela, je vous apprends moy, que c'eſt une pernicieuſe drogue, & que tous ces Prêteurs de Caroſſes ne cherchent qu'à mettre des Bourgeoiſes à mal.

CINTHIO.

Au travers de ces ſottiſes, je ne laiſſe pas d'entrevoir que ma Femme depuis un temps eſt chagrine d'aller à pied, & que ces Meſſieurs qui la promenent pourroient à mes dépens demander le payement de leurs courſes. Dis-moy un peu, Pierrot, quand ma Femme parle de moy avec ce Chevalier, comment s'en explique-t'elle ?

PIERROT.

Ho pour cela, Monſieur, fort honnêtement ; c'eſt morguoy une gentille Commére, qui vous rend bien juſtice.

CINTHIO.

Eſt-il poſſible ?

PIERROT.

Vous ne ſçauriez croire tout ce qu'elle en dit.

CINTHIO.

Mais encore ?

PIERROT.

Elle dit ma foy, que ſes parens l'ont ſacrifiée ;

que vous êtes trop vieux pour elle ; que vous ne faites que cracher la nuit ; & que si vous ne mourez pas au plus tard dans un an, elle priera ses amis de vous enterrer tout en vie. Ma foy, Monsieur, elle arrange cela tout au plus juste.

CINTHIO.

Et que répond le Chevalier à cela ?

PIERROT.

Pour un homme d'épée, je le trouve assez posé, il la console du mieux qu'il peut ; il luy promet de l'épouser si-tôt qu'elle sera veuve ; il badine avec elle ; il place des mouches sur son visage. Tout franc, Monsieur, je pardonne à Madame, de s'en divertir, car c'est un drôle de corps, qui a de petites gestes aussi bouffonnes. Je gage que vous l'aimeriez si vous aviez veu toutes les singeries qu'il fait autour de votre Femme.

CINTHIO.

Tais-toy animal, je n'en veux pas sçavoir davantage.

PIERROT.

C'est pourtant un Compagnon qui a de bonnes reparties, & qui .... Malepeste comme on frappe ! Oh dame, ce coup-là, c'est Madame qui revient ; la voilà justement avec sa diable de Baronne.

CINTHIO.

Je luy vais laver la tête, & de la bonne sorte.

SCENE II.

ISABELLE, LA BARONNE, CINTHIO, PIERROT.

ISABELLE.

AH ma chére, que de pauvretez, que de fadaises, que d'impertinences dans une seule Comédie ? N'admirez-vous point la Cause des Femmes chez les Italiens ? Oh pour le coup nous tombons-là en d'assez plaisantes mains.

CIN-

CINTHIO (*à part.*)

Pierrot a raiſon, elle eſt trop jeune pour moy.

COLOMBINE.

Oh pour cela, Madame, vous en voulez d'ailleurs aux Italiens; car à tout prendre, la Piéce n'eſt pas mauvaiſe, & ma complaiſance ne ſçauroit décrier une choſe qui plaît à tout Paris. Pour moy, Madame, j'en ſuis charmée, ce qui s'appelle charmée.

ISABELLE.

Ah, Madame! quelle playe vous faites au bon ſens! Je crois que voilà la premiére fois que votre diſcernement eſt tombé en deffaut. Votre eſprit là-deſſus vous doit faire de violens reproches. Vous n'y penſez pas, Madame, quand vous accordez votre eſtime à une ſatyre ſi empoiſonnée.

COLOMBINE.

Oh, Madame, ne frondez point la ſatyre, s'il vous plaît. C'eſt tout ce qu'il y a de joly; elle eſt d'un piquant & d'un âpre qui fait plaiſir, je vous jure.

CINTHIO (*à part.*)

Que de ſottiſes! Elles ſont toutes deux folles.

ISABELLE.

Chacun a ſon goût, Madame. Pour moy je ne ſçaurois ſouffrir qu'on y déchiſe les Femmes, & qu'on ne diſe qu'un mot en paſſant de ces brutaux de Maris. (*à Cinthio.*) Ah! vous voilà, Monſieur! Et que veut dire ce Curedent? Auriez-vous bien ſoupé ſans moy?

CINTHIO.

Me ſuis-je obligé par mon Contract à vous attendre tous les jours à dix heures, & à ne pouvoir ſouper ſans vous? Madame, vos maniéres vous attireront du chagrin; & une fois pour toutes, je pretens être maître chez moy.

ISABELLE.

Vous le maître? & depuis quand donc? Vous ne l'aviez pas encore pris d'un ton ſi familier.

CINTHIO.

Je le prendray du ton qu'il faut, pour vous faire rendre à mes heures, & pour vous empêcher de courir les ruës avec un tas de faineants, qui....

ISABELLE.

Pauvre homme! vous me faites pitié! Croyez-moy, allez vous mettre au lit, vous en avez besoin? Les gens de votre âge devroient être couchez dès six heures.

COLOMBINE.

Cela ne commence point trop mal.

CINTHIO.

Vous pretendez donc, Madame l'étourdie, me traiter à peu près comme un honnête Valet! Non, morbleu, non; je ne le souffriray pas, & j'y mettray bon ordre.

ISABELLE.

Je vois bien que vous avez soupé tout seul, & que pour vous desennuyer, vous avez pris soin de boire. Laquais qu'on le mène doucement à sa chambre, & qu'on le soûtienne de peur qu'il ne s'estropie.

CINTHIO.

Prenez garde vous-même que je ne vous redresse, s'il vous arrive jamais de faire de pareilles équipées.

ISABELLE.

Quand il sera couché, qu'on ferme bien ses rideaux, de peur qu'il ne s'enrhume.

PIERROT.

Voilà mardy ce qu'on appelle une maitresse Femme!

COLOMBINE.

En vérité, Madame, c'est à vous à gouverner un mary. Oh. que je vous sçais bon gré de le mettre d'abord sur le bon pied! Avec ces animaux-là; si on ne tient la bride un peu haute, ils se donnent un droit d'empire, dont ils ne reviennent jamais. Une Femme avisée ne sçauroit trop tôt montrer les dents à son mary.

ISA-

ISABELLE.

Oh, il eſt en bonne main, Madame, laiſſez-moy faire.

COLOMBINE.

La franche ruſée! on ne diroit pas qu'elle y touche. Ce n'eſt pas qu'à tout prendre, vous avez encore trop d'égards pour ce vieux fou-là. Il y a mille Femmes à votre place qui le feroient interdire, & qui ſe ſaiſiroient de la cleſ du coffre fort.

ISABELLE.

C'eſt par où j'ay commencé, Madame.

COLOMBINE.

Mais voicy le Chevalier Sbrufadel? C'eſt luy-même, Madame, qui nous a abandonné à l'indiſcretion de la foule, & qui aura pris party avec quelque Marquiſaille.

SCENE III.

ISABELLE, ARLEQUIN (*en Chevalier*,) LA BARONNE.

ISABELLE.

CEla eſt fort beau, Chevalier, que des Femmes de notre qualité reviennent de la Comédie ſans homme!

ARLEQUIN.

A ma place, Madame, vous euſſiez été plus embaraſſées que moy. Sçavez-vous qu'à la lettre j'ay eu trente Caroſſes ſur les bras, & que tout ce qu'il y a de Chevaux à Paris, étoient aujourd'huy à la Comédie? Hé bien, qu'a dit le Bourru à votre retour?

ISABELLE.

Ce que diſent d'ordinaire les gens de ſon âge. Il a grondé, je l'ay crû yvre, un Laquais l'a mené coucher, & voila tout. La Violette, qu'on nous prepare à manger?

CO-

COLOMBINE.

O ça, Chevalier, en attendant le souper, dites-nous de bonne foy ce que vous pensez de la Comédie ?

ARLEQUIN.

Moy, Madame, Dieu me damne si j'en pense rien. Et où est le mot pour rire dans cette Piéce-là !

ISABELLE.

Vous voyez pourtant, Baronne, que le Chevalier est de mon party.

ARLEQUIN.

Fy, cela crie vengeance, c'est une farce à Laquais.

COLOMBINE.

Mais tout Paris la voit.

ARLEQUIN.

C'est que tout Paris ne sçait que faire, & que la Comédie est le Rendez-vous des Faineans.

COLOMBINE.

Mais encore, Chevalier, qu'y trouvez-vous de si detestable ?

ARLEQUIN.

Moy ? Tout.

ISABELLE.

Et le Baron de Troufignac, Madame, l'approuvez-vous, quand il se vante que ses conquêtes l'importunent, & que l'empressement des Femmes luy fera abandonner la Ville ?

ARLEQUIN.

Je luy pardonnerois s'il étoit fait comme moy. Mais ils font joüer ce rôle-là par le plus damné visage & par le plus maudit Comédien.... Je vous dis encore un coup qu'il n'y a rien d'assorty dans cette Piéce-là. Diable ! je m'y connois, il m'en passe assez par l'oreille.

ISABELLE.

O ça, Madame, comment sauverez-vous cet abominable endroit du Moulin de Javelle, où l'on pretend qu'une colation fait trebucher l'honneur des Fem-

Femmes ? Le Théâtre ne rougit-il point d'un ſi horrible ſentiment ?

COLOMBINE.

Pour une jeune perſonne, Madame, vous prenez les choſes bien au pied de la lettre. Ne voyez-vous pas que c'eſt un coup de verge qu'on donne à mille coquettes, qui prennent la leur lieu d'aſſemblée ?

ARLEQUIN (*en riant.*)

Ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah !

COLOMBINE.

C'eſt une vraye convulſion, Chevalier, qui vous vient de prendre.

ARLEQUIN.

Le diable m'emporte, ſi je puis ſonger ſans rire à la coëffure de la Comteſſe de Merlet. C'eſt ſelon moy le meilleur endroit de la Piéce.

ISABELLE.

Baronne, quand vous me devriez battre, il faut, ma petite chére, que je fronde encore, *Apollon Menétrier de la Doüanne.* La groſſiéreté !

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas le plus foible endroit, Madame, ſongez-y bien.

ARLEQUIN.

A vous dire vray, il m'a frappé ; & je trouve que ſi Apollon pouvoit une fois entrer dans les Groſſes Fermes, les Poëtes en ſeroient mieux vêtus de moitié, & les Auteurs auroient de quoy porter des manteaux d'Ecarlatte.

COLOMBINE.

Croyez-moy, il y a un peu de bile ſur le jeu.

ARLEQUIN.

Non, ou la peſte m'étouffe. Mon Médecin m'a purgé il n'y a que trois jours.

COLOMBINE.

Comment trouveriez-vous cette Piéce bonne, Madame ? vous n'avez fait que cauſer d'un bout à l'autre.

ARLEQUIN.

Pour moy, je n'en aurois pas perdu une goutte, ſans une maudite Brandebourg qui me cornoit à tous moments aux oreilles, que la Piéce ne valoit pas le Diable, mais que les Comédiens y gagneroient furieuſement d'argent. Je me ſoucie morbleu bien que les Comédiens profitent d'une Piéce qui me déplaît!

COLOMBINE.

Malgré votre chagrin, Monſieur le Chevalier, n'en avez-vous rien retenu?

ARLEQUIN.

Ouy da, ouy, j'en ay retenu: A vous dire vray, je ne m'applique guéres qu'aux grandes choſes. Je n'ay pas perdu un de ces *glou*, *glou*, *glou*, *glou*; cela fait ma foy le ſublime de la Piece; & entre nous, s'il y a quelque choſe de paſſable, c'eſt le rôle du Laquais de la Comteſſe. Tout le reſte n'eſt que bagatelle.

COLOMBINE.

Avoüez, Madame, que la bourſe de deux cent Louis trouvée par Arlequin, eſt une Scéne à manger.

ARLEQUIN.

C'eſt là de par tous les Diables où je vous attends. Avec votre Arlequin! Depuis que je me connois, je n'ay jamais veu un ſi effronté marouffle. Il vient inſolemment dire à tout un Parterre, qu'il a trouvé deux cent piſtolles. Sur ſa parole on le croit, tout le monde en eſt bien-aiſe. Quand ce vient au fait & au prendre, le coquin l'a rêvé. Voilà-t-il pas une belle excuſe à ſept ou huit cent perſonnes qui en ſont la duppe?

COLOMBINE.

Tout au moins, vous me paſſerez la Scéne de la Hotte; car malgré vous elle eſt inimitable.

ARLEQUIN.

Ah, la diabolique choſe! Il faut que le Maître d'Hôtel n'ait ny foy ny loy, pour faire porter à Arlequin cinquante livres de viande, vingt pains de Go-

Gonesse, & le reste de la provision. Fy, c'est se moquer d'éreinter comme cela un homme sans misericorde & sans conscience! Voilà qui est fait. De mes jours je n'y retourne.

ISABELLE.

Vous ne tiendrez pas votre courage, Chevalier, vous êtes trop accoquiné à la Comédie, pour la quitter.

ARLEQUIN.

J'iray peut-être comme beaucoup d'autres, voir encore cette Piéce quatre ou cinq fois, mais ce n'est ma foy que pour la haïr, & pour me confirmer qu'elle ne vaut rien.

COLOMBINE.

Et moy, je soutiens que les Scênes Françoises sont sans reproches, & que l'économie de la Piéce est très judicieuse.

ARLEQUIN.

Qu'osez-vous dire là, Madame? En donne-t-on à garder à un homme comme moy, qui a le contrepoids des régles du Théâtre dans sa tête? Je vous dis qu'il n'y a point d'unité dans le sujet; car les Acteurs se rossent perpetuellement sur le Théâtre; point de temps observé, puis que les Italiens joüent en un soir ce qui se doit passer en vingt quatre heures. Jamais on n'ensanglante la Scêne; Mezzetin creve l'œil d'un homme en duel. Enfin c'est un desordre & un charivary du Diable, & somme totale, j'abhorre la Cause des Femmes; je la deteste, & quoy que l'on m'en puisse dire, je n'en veux jamais entendre parler.

ISABELLE.

En un mot comme en mille, Madame, le Chevalier n'en veut point démordre, il n'y trouve rien de bon.

ARLEQUIN.

Ma foy, si on avoit ôté les Entr'Actes, je ne vous en dédirois pas.

COLOMBINE.

Ah pour le coup, Chevalier, c'eſt là (*en montrant le front*) où il vous tient; car il n'y a point dans la Piéce d'Entre'Actes.

ARLEQUIN.

Il n'y a point d'Entr'Actes! Comment appelez-vous donc toutes ces piroüe es, ces grands accueils, & ces chaudes embraſſades que les gens du bel-air font ſur le Théâtre pendant qu'on mouche les chandelles? C'eſt cela qu'on appelle de véritables Scênes de mouvement & d'action. Demandez plutôt au Parterre; je ſuis ſeur qu'il ſera de mon avis.

COLOMBINE.

Depuis que je vous connois, Chevalier, je ne vous avois point veu ſi farouche. Tout de bon, c'eſt une maladie.

ARLEQUIN.

Ouy, Madame, dont je ne guériray jamais, car la Piéce, les Acteurs, le Théâtre, tout m'offenſe, & tout me ſcandaliſe.

ISABELLE.

Cela paſſe la raillerie, Madame; le Chevalier eſt fâché. Quoy! votre fiel ſe répand juſques ſur les Acteurs?

ARLEQUIN.

Sur les Acteurs, ſur les Actrices, & même ſur les Chandelles qui éclairent de ſi méchantes choſes.

COLOMBINE.

N'eſt-ce point auſſi, Chevalier, que la premiére Loge vous a ſemblé un peu chére; car trois Loüis d'or de dépenſe diminuent beaucoup le mérite d'une Piéce.

ARLEQUIN.

Avec les Femmes l'argent ne me coûte rien: mais j'enrage tout vif, quand je paye une Comédie Italienne, & que je ne vois point Scaramouche, & que je n'entends parler que François.

CO-

COLOMBINE.

Vous mocquez-vous ? c'eſt où Arlequin triomphe.

ISABELLE.

Hé bon Dieu ! ne ſe deſabuſera-t-on jamais de cet Arlequin ? Pour moy, je luy trouve ſi peu de naturel, & des geſtes ſi forcez, que la plupart du temps je ne l'écoute que par complaiſance.

ARLEQUIN.

Voilà ce qu'on appelle une Femme toute paîtrie de raiſon !

COLOMBINE.

Et Scaramouche, Madame ?

ISABELLE.

C'eſt ma bête, je ne le ſçaurois ſouffrir.

ARLEQUIN.

L'Ombre de cet homme-là, vaut pourtant mieux que toute la Cauſe des Femmes.

ISABELLE.

Je ne ſçaurois que vous dire, je m'accommoderois mieux de Pantalon.

ARLEQUIN.

Diable ! vous avez le goût bon ! Voyez s'il font joüer pas un de ces gens-là dans leurs Piéces ? & vous voulez que je la trouve bonne ? Non, morbleu, non, il ne ſera pas dit que j'auray proſtitué mon eſtime. Point de Pantalon dans une Piéce ? C'eſt là de par tous les Diables, c'eſt là où le bon ſens des Italiens a beſoin de bequille.

COLOMBINE.

Ah, Madame, nous allons avoir un vray plaiſir. Voilà le Comte Conſtantin, le plus fat de tous les hommes, & celuy qui s'en fait le plus accroire.

ISABELLE.

Chevalier, c'eſt un vray homme à vous prêter le colet.

ARLEQUIN.

Il me ſemble que je n'ay point veu ce viſage-là à la Cour. Qu'il a l'air épais ! CO-

COLOMBINE.

Comment l'auriez-vous veu ? C'eſt un Seigneur d'Italie qui n'eſt icy que depui peu de jours.

ARLEQUIN.

On voit bien qu'il a l'air étranger.

SCENE IV.

ISABELLE, LA BARONNE, LE CHEVALIER, & le COMTE CONSTANTIN.

MEZZETIN (*en Comte.*)

Buona notte, Signori, ſervitor Signori. Che fate? come ſtate? dove ſiete andati?

ARLEQUIN.

Signori, Signore, ſati, ſtati, andati! Oh, par grace, Monſieur le Perroquet, parlez mieux que cela. *Fati, ſtati, andati Signori!* ha! ha! ha! (*Il rit.*)

ISABELLE.

Tout beau, Chevalier, tout beau, voilà des coups à brûle-pourpoint.

MEZZETIN.

La Lingua Italiana è bella, e buona, ma non per voi che non l'intendete.

ARLEQUIN.

Comment, morbleu, je ne l'entends pas ? Eſt-ce que j'ay la phyſionomie ſourde ? Quand vous voudrez, Monſ. de l'Italie, nous ferons aſſaut d'oreilles enſemble.

COLOMBINE.

Ne vous fâchez pas, Monſieur le Comte, des maniéres du Chevalier. C'eſt un folâtre qui n'aime qu'à rire. Avez-vous été à la Comédie Italienne ?

MEZZETIN.

Si Signora.

ARLEQUIN.

Eſt-ce là parler Italien, ventrebleu ? *Si Signora, ſi Signora.* Il faut dire à pleine bouche : Ouy, Madame, & voilà parler le bon Italien de France.

MEZZETIN.

Che ſpropoſito !

ARLEQUIN.

Vous autres Italiens, vous avez beaucoup de matériel, rien de mignon, point de délicateſſe, Hé morbleu, vive les François. (*Il ſe donne des airs en ſe promenant.*)

ISABELLE.

Oh, pour cela, j'en demeure d'accord, ne vous en déplaiſe Monſieur Conſtantin.

MEZZETIN.

Son bene ſfortunato di non piacervi, Madama. Ma che trovate in me di più mal fatto che nel Cavaliere ?

ARLEQUIN.

Hola, l'amy, hola. Eſt-ce que vous voudriez faire comparaiſon avec moy ? Avez vous la taille auſſi dégagée que la mienne ? Vous ſçauriez-vous donner des airs panchez comme moy ? Pour ce qui eſt de la démarche, après moy il faut tirer l'échelle. Danceriez-vous un menuet auſſi mignonement que moi ? (*Il dance.*)

MEZZETTIN (*en riant.*)

Ha, ha, ha !

ARLEQUIN.

De quoy riez-vous, Magot ? Eſt-ce que vous y trouvez à redire ? Croyez-moy, mettez-vous de mode, pour familiariſer avec des gens de qualité comme moy.

MEZZETIN.

Forſe il mio veſtito non è alla moda ?

ARLEQUIN.

Vous n'avez rien à la mode que le viſage ? Voyez, Madame, c'eſt du Caffé tout pur.

MEZ-

MEZZETIN.

Oh, queſto è troppo.

COLOMBINE.

Trève de complimens, Meſſieurs; & vous, Chevalier, faites-luy plus de quartier. Il le mérite bien, c'eſt un honnête Gentilhomme.

MEZZETIN.

Madama, io sò il riſpetto ch'io vi devo.

COLOMBINE.

Dites-nous de bonne foy, Monſieur le Comte, à votre avis, quel eſt le meilleur endroit de la Piéce?

MEZZETIN.

Benche Italiano non voglio moſtrarmi partiale d'una Comedia che non mi piace. A dir' il vero, io non vi hò trovato niente che vaglia. Tutto è deteſtabile; ma in particolare la Scena dove Mezzetino gioca con la bocca di diverſi ſtrumenti.

ARLEQUIN.

Il eſt vray qu'il fait là un plaiſant carillon avec ſes inſtrumens! Il ne luy manque que la Vielle. *Glou, glou, glou; tin, tin, tin; ziun, ziun, ziun;* que diable cela veut-il dire?

MEZZETIN.

Seconde me non vi è nulla di più impertinente.

PIERROT.

Madame on a ſervi.

ISABELLE.

Laiſſe-nous de repos; on va ſouper dans un moment. Hé, Monſieur le Comte, faites nous ce regal avant d'aller ſouper; chantez-nous cet air de votre façon.

MEZZETIN.

Lo farei volontieri; ma ſon arrumato.

COLOMBINE.

Voilà le prelude de tous les habiles gens. Je vois bien, Monſieur le Comte, qu'il faut vous en prier.

ARLEQUIN.

Peut-on refuſer Madame ? Je chanteray moy ſi elle m'en prie.

COLOMBINE.

Ah, Chevalier, ne nous aſſaſſinez pas de votre voix. Chantez, chantez, Monſieur de Conſtantin.

MEZZETIN.

Per ſervir queſte Dame, canterò una canzone, où je feray le Roſſignol.

ARLEQUIN.

Pourveu que ce ne ſoit point d'Arcadie.

MEZZETIN (*chante un air Italien, où il contrefait le chant du Roſſignol. Cet air eſt aſſez connu dans Paris. On le dit de l'invention de Monſieur Philbert.*)

ISABELLE.

Ah, Monſieur le Comte, pour vous remercier, devant que vous mettre à table, vous allez danſer aux chanſons un Menuet avec nous.

ARLEQUIN.

Ah parbleu je ſuis ſous la poutre ; c'eſt à moy à chanter. Ça je m'en vais vous mener au bon train.

ARLEQUIN (*chante.*)

CINTHIO (*arrivant.*)

Ah, je vous en ſçais bon gré, de commencer le Bal à deux deux heures après Minuit ! Quoy, il faut qu'il m'en coûte un plancher, pour avoir épouſé une folle ? Ah, ventrebleu, Monſieur le Chevalier, vous denicherez pourtant tout à l'heure.

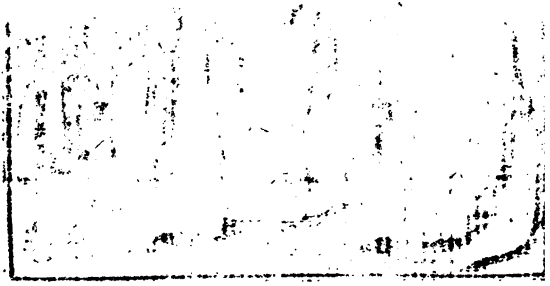
ARLEQUIN.

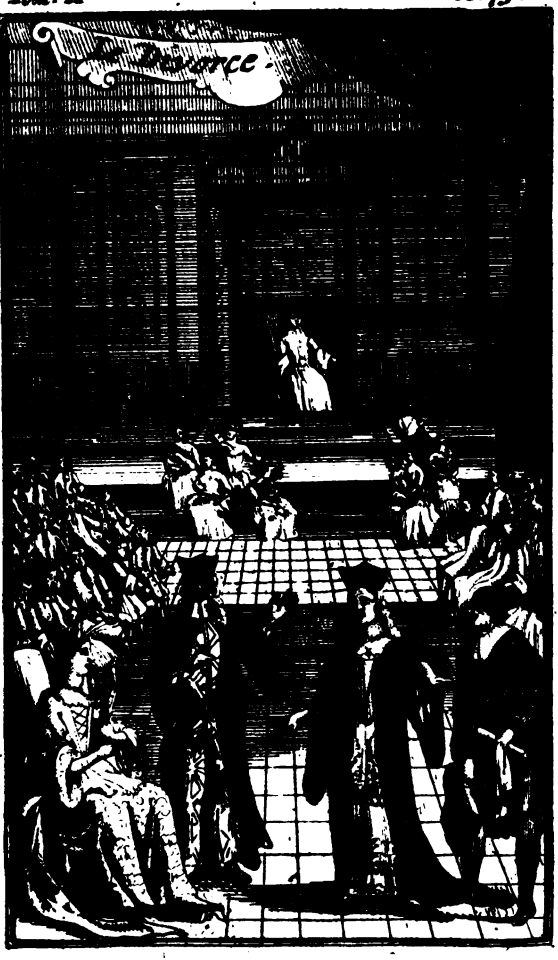
Plaît-il ?

CINTHIO (*luy donne un ſoufflet.*)

ARLEQUIN.

Morbleu ſi ce n'étoit pour le reſpect de votre femme, vieux fou, je vous remettrois ce ſoufflet dans le ventre. (*Ils s'entrebattent, & la Critique finit.*)





LE

DIVORCE.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur **Regnard**,

Et repreſentée pour la prémiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le dix-ſeptiéme jour de Mars 1688.

ACTEURS.

M. SOTINET, *Vieillard.*

ISABELLE, *Femme de Sotinet.*

AURELIO, *Frere d'Iſabelle.*

ARLEQUIN, *Valet d'Aurelio.*

COLOMBINE, *Servante d'Iſabelle.*

MEZZETIN, PASQUARIEL, PIERROT, *Valets de Sotinet.*

La Scène eſt à Paris.

LE DIVORCE,

COMEDIE.

PROLOGUE.

ARLEQUIN, MEZZETIN (*en Mercure.*)
PIERROT (*en Jupiter monté sur un Dindon.*

ARLEQUIN (*seul, sortant en colére.*)

HÉ que diable, Messieurs, ne sçauriez-vous mieux prendre votre temps pour être malades? Cela est de la derniére impertinence, de se trouver mal quand il faut gagner de l'argent. Que voulez-vous que je fasse de tout ce monde là? (*Aux Auditeurs.*) Messieurs, ce que je vais vous dire vous déplaira peut-être: mais en vérité j'en suis plus fâché que vous, & personne n'y perd tant que moy. Nous ne pouvons pas jouer la Comédie aujourd'huy; voilà notre Portier qui vient de se trouver mal, & Pantalon qui devoit faire un rôle de Patrocle, est indisposé. On va vous rendre votre argent à la porte. Vous voyez, Messieurs, que nous ne suivons pas les mauvais exemples, & que nous rendons l'argent, quoy que la Comédie soit commencée.

MEZZETIN (*en Mercure.*)

Terminez vos regrets, que votre douleur cesse.
Dans votre sort Jupiter s'intéresse,
Et vient pour empêcher que tu rendes l'argent;
Je le vois qui descend.

(*Pendant que Jupiter descend, Mezzetin continue de chanter.*)

Qu'un changement favorable
Nous arrête dans ces lieux,
Pour voir un spectacle aimable.
C'est l'ordre irrevocable
Du Souverain des Dieux.

JUPITER.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Jupiter ?

JUPITER.

Je descends exprès des Cieux pour voir une repetition de la Piéce nouvelle qu'il y a si long-temps que tu promets. On dit qu'on-y separe un Mary d'avec sa Femme ; & comme Junon est une carogne qui me fait enrager, je pourray bien en faire venir la mode là-haut.

ARLEQUIN.

Mais, Monsieur Jupiter, quelle apparence ? Nous ne la sçavons pas encore. Il va venir un débordement de sifflets de tous les Diables.

JUPITER.

Ne te mets pas en peine. J'ay fait provision de quantité de foudres de poche ; & le premier Sifleur qui branlera, par la mort... je luy brûleray la mousiache.

ARLEQUIN.

Oh, tout doucement, Monsieur Jupiter. Ne choquons point le Parterre, s'il vous plaît. Nous en avons besoin ? cela ne se gouverne pas comme votre tête. (*Au Parterre.*) Messieurs, puis que Jupiter l'ordonne, & que d'ailleurs... l'occasion... de la faveur... votre bonté... votre argent... qu'on a de la peine à rendre... Vous voyez bien, Messieurs, que nous vous allons donner le Divorce.

JUPITER.

Je vais me placer aux troisiémes Loges pour mieux voir.

AR-

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur Jupiter, un Gentilhomme comme vous aux troisiémes Loges!

JUPITER.

Je me suis amusé en venant, à jouer à la Boule aux Petits Carreaux, contre quatre Procureurs qui ne m'ont laissé que trente sols.

ARLEQUIN.

Où diable vous êtes-vous fourré-là? Ces Messieurs-là sçavent aussi bien rouler le bois que ruiner une famille. (*Jupiter remonte en l'air, & Arlequin le rappelle.*) Monsieur Jupiter, si vous vouliez me laisser votre monture, je la ferois mettre à la daube; aussi-bien les Dieux de l'Opera qui sont bien montez quand ils viennent, s'en retournent toûjours à pied.

MEZZETIN.

O déplorable coup du sort!

O malheur!

ARLEQUIN.

Je fremis. Parle.

MEZZETIN.

Patrocle est mort.

ACTE I.

SCENE I.

AURELIO, MEZZETIN.

AURELIO.

Où è, Mezzetino.

MEZZETIN.

Je le sçais bien, j'étois dans la chambre de Madame votre Sœur, quand son mary Monsieur Sottinet, mon Maître & votre Beaufrére, la surprit comme elle vous écrivoit la derniére Lettre que vous avez reçuë d'elle, où elle vous mande de venir au

plutôt à Paris, afin de prendre des mesures avec vous pour se mettre à couvert du chagrin que son vieux mary luy fait tous les jours.

AURELIO.

T'assicuro, Mezzetino, ch'il matrimonio di mia Sorella con Sottinetto non è stato mai di mio gusto; e se ne fossi stato creduto, egli non si sarebbe mai conchiuso. Mache? Al fatto non vi è rimedio.

MEZZETIN.

Cela est vray, ce qui est fait est fait. Mais quand on ne peut pas changer sa condition, & qu'elle est mauvaise, il faut tâcher de l'adoucir autant qu'il est possible.

AURELIO.

Benissimo. Mà per addolcir lo stato di mia Sorella, io non vedo altro mezzo, ch'una buonissima separazione.

MEZZETIN.

D'accord: & c'est à quoy il faudroit songer, si vous aviez de ce qui se couche, Mais malheureusement vous êtes gueux comme un Rat, & il y a long-temps que votre Noblesse seroit tombée par terre, si la Roture ne l'avoit soutenuë. Mais laissez-moy faire. Si votre Sœur consent à la separation, je m'engage moy, de faire trouver tout l'argent qu'il faudra pour l'obtenir; & si, je veux que ce soit mon Maître qui le fourniſſe.

AURELIO.

Sotinetto?

MEZZETIN.

Ouy, Sotinet. J'ay une dent contre luy, pour certains coups de bâton qu'il me donna une fois, à cause qu'il me surprit à la cave avec la Servante du logis.

AURELIO.

E che cosa facevi in cantina con la serva?

MEZZETIN.

Je luy aidois à mettre un muid de vin en perce.

AU-

AURELIO.

Orsù, vado a trovar mia Sorella; farò il possibile per risolverla a separarsi da suo Marito. Tu pensa in tanto a quello vieni di promettermi. Adio.

MEZZETIN.

Serviteur, Monsieur. Ah! que je pense de jolis tours pour délivrer ma Maitresse des mains de son vieux Mary! Mais la difficulté est de trouver des gens qui les executent. Si mon cher amy Arlequin étoit encore au monde, c'est-là justement l'homme qu'il me faudroit; mais le pauvre garçon s'est avisé de se faire pendre, &.....

SCENE II.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN (*en habit de voyage, avec une méchante surveste, un chapeau de paille, des bottes, & un bâton à la main. Vers la Cantonnade.*)

OUy, Messieurs, Etranger, Etranger, arrivé tout à l'heure dans cette Ville. Le Diable emporte toute la race Badaudique, je n'ay jamais veu des gens plus curieux ny plus insolents. Ils crient après moy. Il a chié au lit, il a chié au lit, comme si j'étois un Masque. Mais... (*Il apperçoit Mezzetin.*)

MEZZETIN (*regardant Arlequin.*)

Je crois....

ARLEQUIN.

Il me semble....

MEZZETIN.

Que j'ay veu cet homme-là pendu quelque part.

ARLEQUIN.

D'avoir veu cette tête-là sur un autre corps.

MEZZETIN.

ARLEQUIN.

Mez....

MEZZETIN.

Arlequin ?

ARLEQUIN.

Mezzetin ?

Ensemble.

Ah Parente, Parente! (Ils s'approchent. Mezzetin levant les bras pour embrasser Arlequin, laisse tomber son manteau, Arlequin qui fait semblant d'embrasser Mezzetin, passe sous son bras, ramasse le manteau, & s'en va.)

MEZZETIN (*l'arrêtant.*)

Mais ce manteau-là m'appartient.

ARLEQUIN.

Je l'ay trouvé à terre.

MEZZETIN.

En vérité, je suis ravy de te voir. Je parlois tout à l'heure de toy. Tu arrives fort à propos pour rendre service à Monsieur Aurelio dans une affaire de conséquence.

ARLEQUIN.

Qui ? Monsieur Aurelio, mon ancien maître ? Celuy qui a tant de Noblesse, & qui n'a jamais le sol ?

MEZZETIN.

Luy-même. Il est aussi gueux à present, comme il étoit du temps que tu le servois.

ARLEQUIN.

Tant pis, car je ne suis pas si sot que j'ay été moy ; & je ne m'employeray jamais pour qui que ce soit, qu'auparavant je ne sois assuré de la récompense.

MEZZETIN.

Va, va, le Seigneur Aurelio est honnête homme. Sers-le bien, & ne te mets point en peine. Tes gages te seront bien payez ; & si l'affaire que j'ay en tête réüssit, je te réponds d'une bonne récompense. Mais tire-moy d'un doute. Il a couru un bruit que tu avois été pendu, & je te croyois déja bien sec.

ARLEQUIN.

Eh point du tout, je me porte le mieux du monde. Il eſt vray que j'ay eu quelque petite indiſpoſition, & j'ay été ſur le point de mourir de la courte haleine: mais je m'en ſuis bien guéry.

MEZZETIN.

Conte-moy donc ta maladie.

ARLEQUIN.

Ouy-da. Tu ſçais bien que j'ay toûjours aimé les grandes choſes. Dès le temps même que nous avions l'honneur de ſervir enſemble le Roy ſur les Galéres..

MEZZETIN.

Ne parlons point de cela. Je ſçais que tu as toûjours été homme d'eſprit.

ARLEQUIN.

Je n'eus pas plutôt quitté la rame, que je me jettay malheurement dans les Medailles. *

MEZZETIN.

Comment dans les Medailles? Dans les Antiques?

ARLEQUIN.

Non, dans les Medailles; c'eſt-à-dire que quand je n'avois rien à faire, pour me deſennuyer, je m'amuſois à mettre le Portrait du Roy ſur des piéces de cuivre, que je couvrois d'argent; & que je donnois à mes amis pour du pain, du vin, de la viande, & autres choſes néceſſaires. Mais comme il y a toûjours des envieux dans le monde, (Voyez, je vous prie, comme on empoiſonne les plus belles actions de la vie!) on fut dire à la Juſtice que je me mélois de faire de la fauſſe monnoye.

MEZZETIN.

Quelle apparence!

ARLEQUIN.

D'abord la Juſtice m'envoya prier de luy aller parler.

* Il étoit faux monnoieur.

MEZZETIN.

Qui envoya-t-elle ? Des Pages ?

ARLEQUIN.

Nenny, diable c'étoit tous gens de distinction, & qualifiez. Ils avoient des épées, des plumets bleus, des mousquetons.

MEZZETIN.

Je vous entends, poursuivez.

ARLEQUIN.

Ces Messieurs monterent donc dans ma Chambre, & le plus honnêtement du monde me prierent, de la part de la Justice, de luy aller parler tout à l'heure ; qu'il y avoit un carosse à la porte qui m'attendoit.

MEZZETIN.

Et vous ?

ARLEQUIN.

Et moy, j'eus beau dire que j'avois affaire, que je ne pouvois pas sortir, que j'irois une autre fois, il me fut impossible de resister aux honnêtetez, & aux empressemens de ces Messieurs-là.

MEZZETIN (*à part.*)

Aux honnêtetez des poussculs.

ARLEQUIN.

Oh pour cela, rien n'est plus vray ; Je n'ay jamais veu de gens plus honnêtes. L'un m'avoit pris par un bras, aussi m'avoit fait l'autre, en me disant le plus obligemment du monde : Oh puisque nous avons été assez heureux que de vous trouver, vous ne nous échaperez pas ; & nous aurons le plaisir de vous emmener avec nous ; & à force de civilitez, ils m'entraînerent dans leur Carosse, & me conduisirent à la Justice. D'abord que je fus arrivé, on me presenta à cinq ou six Visages vénérables, qui étoient assis sur des fleurs de lys.

MEZZETIN.

Fort bien ! Et ces Messieurs ne vous prierent-ils point aussi de vous asseoir ?

A R-

ARLEQUIN.

Assurément. Celuy qui étoit au milieu d'eux me dit : N'est-ce point vous, Monsieur, qui vous mêlez des Medailles ? A quoy je répondis fort modestement : Ouy, Monsieur, pour vous rendre mes très-humbles services. Vous êtes un honnête homme, ajouta-t-il ; tout à l'heure nous allons parler à vous, asseyez-vous toûjours en attendant.

MEZZETIN.

Et où t'asseoir ? Dans un fauteüil ?

ARLEQUIN.

Bon, sur une petite chaise de bois, qu'on avoit mise à côté de moy. Ces Messieurs donc après s'être parlé à l'oreille, me demanderent encore si véritablement c'étoit moy qui avoit cet heureux talent. Je leur repliquay qu'ouy, que je leur demandois excuse, si je ne faisois pas aussi-bien que je l'aurois souhaitté, mais que j'avois grande envie de travailler, & qu'avec le temps, j'esperois devenir plus habile.

MEZZETIN.

Fort bien. Et eux parurent fort contens de votre declaration ?

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Je remarquay que mon discours les avoit réjoüis ; mais cela n'empêcha pas qu'ils ne me condamnassent sur l'heure à être pendu & étranglé à la Croix du Tiroir.

MEZZETIN.

Quel malheur ?

ARLEQUIN.

Quand j'entendis qu'on m'alloit pendre, je commençay à crier : Mais Messieurs, vous n'y pensez pas. Me pendre, moy ! Je ne suis qu'un jeune homme qui ne fais que d'entrer dans le monde ; & d'ailleurs je n'ay pas l'âge competant pour être pendu.

MEZZETIN.

C'étoit une bonne raison, celle-là.

ARLEQUIN.

Auſſi y eurent-ils beaucoup d'égard, & pour faire les choſes dans l'ordre, ils me firent expedier une diſpenſe d'âge. Me voilà donc dans la charrette. Je ne diſois mot, mais j'enrageois comme tous les diables. Nous arrivons enfin à la Croix du Tiroir, au pied de cette fatale Colonne, qui devoit être le *Non plus ultra* de ma vie, & qu'on appelle vulgairement la potence. Comme j'étois fort fatigué du voyage, j'avois ſoif, je demanday à boire, on me propoſa ſi je voulois de la Biére. Je dis que non, & que cela pourroit par la ſuite me donner la Gravelle, je priay ſeulement les Archers de me laiſſer boire à la Fontaine. On ſe range en haye, je m'approche de la Fontaine, je donne un coup d'œil autour de moy, & zeſte, je m'élance la tête en avant dans le robinet de la Fontaine Les Archers ſurpris courent à moy, & me tirent par les pieds; & moy je m'enfonce toûjours avec les mains, de maniére que j'entray tout entier dans le tuyau de la Fontaine, & il ne reſta aux Archers que mes ſouliers pour les pendre. Du robinet de la Fontaine, je deſcendis dans la Seine; de là je fus à la nage juſqu'au Havre de Grace; au Havre de Grace, je m'embarquay pour les Indes, d'où me voilà preſentement de retour; & voicy mon hiſtoire achevée.

MEZZETIN.

Il ne me reſte qu'une difficulté, qui eſt de ſçavoir, comment gros comme tu es, tu as pû te fourer dans le robinet de la Fontaine.

ARLEQUIN.

Va, va, mon amy, quand on eſt prêt d'être pendu, on eſt diablement mince.

MEZZETIN.

Tu as ma foy raiſon. Va m'attendre au petit Trianon, dans un moment je ſuis à toy, & je te meneray chez Monſieur Aurelio. Mais d'où vient que

que tu n'enfonces pas tes pieds jusques au fond de tes Bottes, & que tu marches sur la tige ?

ARLEQUIN.

Je le fais exprès pour épargner les semelles. (*Il s'en va.*)

MEZZETIN (*seul.*)

Je tire bon augure de l'affaire de Monsieur Aurelio, & la fortune ne nous a pas renvoyé Arlequin pour rien. Mon Maître m'a ordonné tantôt de luy amener un Barbier. Il ne faut pas manquer cette occasion pour luy voler sa bourse. Elle servira à mettre nos affaires en train. Allons-trouver Arlequin.

SCENE III.

Le Théâtre represente l'Appartement de Monsieur Sotinet.

M. SOTINET, PIERROT.

M. SOTINET.

ENtens-tu bien ce que je te dis ?

PIERROT.

Ouy, Monsieur, vous me dites d'empêcher que Madame n'entre dans la maison, & de luy fermer la porte au nez.

M. SOTINET.

Animal, c'est tout le contraire. Je te dis de ne laisser entrer personne pour voir ma femme, & de fermer la porte au nez à tous ceux qui se presenteront.

PIERROT.

Hé bien, Monsieur, n'est-ce pas ce que je dis. Mais à propos, vous êtes donc jaloux ?

M. SOTINET.

Ce ne sont pas là tes affaires.

PIERROT.

Ah, ah, ah ! cela est plaisant ! De quoy diable vous

vous êtes vous aviſé de vous marier à l'âge que vous avez ? Ne ſçavez-vous pas bien qu'un vieux mary eſt comme des arbres qui ne portent point de fruits, & qui ne ſervent que d'ombre ?

M. SOTINET.

Impertinent, tes épaules te demangent bien.

PIERROT.

Il y a là-dedans un Barbier.

M. SOTINET.

Fais-le entrer.

SCENE IV.

M. SOTINET. ARLEQUIN (*en Barbier.*) MEZZETIN.

ARLEQUIN (*à Sotinet.*)

ON m'a dit, Monſieur, que vous aviez beſoin d'un homme de ma profeſſion ; je viens vous offrir mes ſervices.

M. SOTINET.

Ah, Monſieur, je ſuis ravi de vous voir. Faites-moy, s'il vous plaît, la barbe le plus promptement que vous pourrez.

ARLEQUIN.

Ne vous mettez pas en peine, Monſieur, dans deux petites heures votre affaire ſera faite.

M. SOTINET.

Comment dans deux heures ! Je crois que vous vous mocquez.

ARLEQUIN.

Oh, que cela ne vous étonne pas. J'ay bien été trois mois entiers après une barbe, & tandis que je raſois un côté, le poil revenoit de l'autre ; mais preſentement je ſuis plus habile, vous allez voir. (*Il déploye ſes outils, ôte ſon manteau, & le met au col de Sotinet, au lieu de linge à barbe.*)

M. SO-

M. SOTINET.

Mais qu'eſt ce donc que vous m'avez mis au col ?

ARLEQUIN.

Ah, ma foy, je vous demande pardon. L'empreſſement de vous raſer m'a fait prendre mon manteau pour le linge à barbe. Allons toy, donne-moy le linge, vîte. (*Mezzetin luy donne le linge.*)

M. SOTINET (*regardant Mezzetin.*)

Qui eſt cet homme-là ?

ARLEQUIN.

C'eſt Maître Jacques, celuy qui accommode mes outils. Venez, Maître Jacques, repaſſez-moy ce raſoir pour faire la barbe à Monſieur.

MEZZETIN (*prend le raſoir, & contrefaiſant le Remouleur, d'une jambe figure la rouë de la meule, & avec la bouche il contrefait le bruit que fait le raſoir quand on le poſe ſur la meule pour le repaſſer, & celuy que font les gouttes d'eau qui tombent ſur la rouë pendant qu'on repaſſe. Ce qu'Arlequin explique à meſure à Sotinet. A la fin après pluſieurs lazzi de cette nature, Mezzetin chante un air Italien ; puis donnant le raſoir à Arlequin, luy dit :*) La bourſe eſt de ce côté-cy, ne la manque pas ; *& s'en va.*

M. SOTINET.

Voilà un plaiſant homme !

ARLEQUIN.

Allons, allons, Monſieur, je n'ay pas beaucoup de temps à perdre. Mettez-vous là. (*Il le pouſſe rudement dans un fauteuil, & lui, prenant le nez, luy met des morailles.*)

M. SOTINET (*criant.*)

Hai, hai, hai ! (*Il arrache les morailles, & les jette par terre*) Et que diable faites-vous là ? Me prenez-vous pour un cheval ?

ARLEQUIN.

Point du tout, Monſieur ; mais c'eſt qu'il y a des gens qui ſont terriblement retifs ſous le fer ; & avec

vec cet inſtrument-là on leur couperoit la gorge qu'ils ne diroient mot.

M. SOTINET.

Vraiment, je le crois bien.

ARLEQUIN (*prend un baſſin fait en forme de pot de chambre, & le met ſous le menton de M. Sotinet pour le laver.*)

M. SOTINET (*prenant le baſſin.*)

Qu'eſt-ce que cela?

ARLEQUIN.

C'eſt un baſſin à deux mains. (*Arlequin le lave, en luy donnant de temps en temps des ſouffiets; puis tire une groſſe boule, dont il ſe ſert pour ſavonette; & après en avoir bien frotté le viſage de Sotinet, il la luy laiſſe tomber ſur un pied.*)

M. SOTINET.

Qu'eſt-ce donc que cela ſignifie? Avez-vous entrepris de m'eſtropier? (*Il ſe leve.*)

ARLEQUIN (*repouſſant violemment Sotinet ſur le fauteuil.*)

Que de babil? Tenez-vous donc ſi vous voulez. Croyez-vous que je n'aye que vous à raſer? (*Il le raſe avec un raſoir d'une grandeur à faire peur.*)

M. SOTINET.

Allez donc doucement. Vous m'écorchez tout vif.

ARLEQUIN.

C'eſt que vous avez le cuir ſi dur, que vous ébrechez tous mes raſoirs. (*Il prend un cuir à repaſſer, & l'accroche par un bout au col de Sotinet, tenant l'autre bout de la main gauche; & pour avoir plus de force à repaſſer ſon raſoir qu'il tient de la main droite, il leve un de ſes pieds, & l'appuye rudement à l'eſtomac de Sotinet, & puis tirant le bout du cuir de toute ſa force, il y repaſſe deſſus ſon raſoir, de maniére qu'il étrangle Sotinet, qui peut à peine crier.*)

M. SOTINET.

Miſericorde! je ſuis mort, au ſecours, on m'étrangle.

trangle. (*Il ſe lève pour appeller du monde.*)

ARLEQUIN (*le prenant, & l'obligeant de nouveau à ſe raſſeoir dans le fauteuil.*)

La peſte m'étouffe! ſi vous branlez, je vous coupe la gorge. Quel homme êtes-vous donc?

M. SOTINET (*bas.*)

Il faut filer doux; ce coquin-là le feroit comme il le dit, il a une mauvaiſe phiſionomie. (*Haut, pendant qu'Arlequin le raſe.*) Dis-moy, mon amy, de quel pays es-tu?

ARLEQUIN.

Limouſin, Monſieur, pour vous rendre ſervice.

M. SOTINET.

Limouſin? Et y a-t-il des Barbiers de ce pays-là? Je croyois qu'il n'y en avoit que de Gaſcons.

ARLEQUIN.

Je crois auſſi être le premier de mon pays qui ay embraſſé le party de la Savonette. J'étois auparavant Tailleur de pierres; & comme on diſoit que j'avois beaucoup de légéreté dans la main, je crus que je ſerois plus propre à ce métier-cy, (*Il luy met la main dans la poche*) & de Tailleur de pierres, je me ſuis fait Tailleur de barbes.

SOTINET (*luy ſurprenant la main dans ſa poche.*)

Il me ſemble que vous avez la main gauche bien plus légére que la droite.

ARLEQUIN.

Ah, Monſieur, vous vous mocquez. Ce ſont de petits talens qu'on reçoit de la nature, dont un honnête homme ne doit pas ſe glorifier.

M. SOTINET.

Avez-vous bien des pratiques?

ARLEQUIN.

Tant, que je ne n'y ſçaurois ſufire. C'eſt moy qui fais la barbe & les cheveux à tous les Limouſins qui viennent icy travailler; & j'ay une penſion de la Ville pour faire tous les quinze jours le crin au Che-

Cheval de Bronze. (*Il luy vole la bourſe ſans qu'il s'en apperçoive, & ceſſe de le raſer, en criant*) Hai! hai!

M. SOTINET.

Qu'avez-vous? Vous trouvez-vous mal?

ARLEQUIN.

Point, point, voilà qui eſt paſſé. (*Il le raſe, puis ſe met à crier:*) Hai! hai!

M. SOTINET.

Comment donc? Mais vous avez quelque choſe?

ARLEQUIN.

Oh pour le coup je n'y puis plus tenir. Hai, hai, hai! Une colique épouvantable qui me prend... Je ſuis à vous tout à l'heure. Hai, hai, hai! (*Il s'en va, & revient ſur ſes pas.*)

M. SOTINET.

Je n'ay jamais vu un pareil Original ... Mais vous voilà! Avez-vous déja été à la Garderobe?

ARLEQUIN.

Point du tout, Monſieur, cela n'en valoit pas la peine. J'ay changé d'avis, & j'ay aimé mieux inſulter la doublure de ma culotte, que de vous faire attendre plus long-temps.

SOTINET (*portant ſa main devant ſon nez.*)

Comment, impudent, je vous trouve bien hardy de vous approcher de moy en l'état où vous êtes?

ARLEQUIN.

Qu'appellez-vous donc, Monſieur, s'il vous plaît? Chacun ne fait-il pas de ſa culotte ce qu'il luy plaît?

M. SOTINET.

Sortez, inſolent. Si je faiſois bien, je vous ferois jetter par les fenêtres.

ARLEQUIN.

Comment, mardy, par les fenêtres? Eſt-ce ainſi qu'on inſulte un Officier public? (*Il s'approche de Sotinet qui veut le battre, & luy fait un collier de ſon baſſin, qu'il luy caſſe ſur la tête, & s'enfuit. Sotinet court après, en criant:*) Arrête, arrête, arrête.

SCE-

SCENE V.

Le Théâtre repreſente l'Appartement d'Iſabelle.

ISABELLE ET COLOMBINE.

ISABELLE.

AH, Colombine, quel bruit épouvantable! quelle rumeur! Mais, il faut qu'on ait perdu l'eſprit, de faire un tintamarre ſemblable dans mon antichambre! Quelle brutalité de m'éveiller à l'heure qu'il eſt! Non, je ne crois pas qu'il ſoit encore midy; & il n'y a pas trois heures que je ſuis rentrée. Je crois, Colombine, que je ſuis faite d'une jolie maniére? (*Elle ſe regarde dans un miroir.*) Ah l'horreur! quelle extinction de tein!

COLOMBINE.

Et là, là, conſolez-vous, Madame. Vous avez des yeux à defrayer tout un viſage. Et de quoy vous embaraſſez-vous de votre tein? Il ne tiendra qu'à vous de l'avoir comme il vous plaira. Que ne me laiſſez-vous faire? Je ne veux qu'une petite couche de rouge pour reparer de trente méchantes nuits la plus obſtinée.

ISABELLE.

Ha fy, Colombine, avec ton rouge! Tu me mets au deſeſpoir. Crois-tu que je puiſſe me reſoudre à donner tous les jours un habit neuf à mes appas? J'ay une conſcience ſi delicate, que je me reprocherois les conquêtes qui ne ſe ſeroient pas faites de bonne guerre; & je crois que je mourrois de honte d'avoir dix années plus que mon viſage.

COLOMBINE.

Bon, bon, Mademoiſelle, vous avez là un plaiſant ſcrupule! La beauté que l'on achete n'eſt-elle pas à ſoy? Qu'importe que vos jouës portent les couleurs d'un

d'un Marchand ou les votres, pourveu que cela vous faſſe honneur? Pour moy je trouve quelques femmes d'aujourd'huy d'un parfaitement bon goût. De toute l'année, elles en ont fait un Carnaval perpetuel. Elles peuvent aller au Bal à coup ſûr, ſans crainte d'être connuës.

ISABELLE.

Mon Dieu! les femmes ne ſont-elles pas aſſez déguiſées, ſans ſe maſquer encore? Et pourquoy veulent-elles peindre leur peu de ſincérité juſques ſur leur viſage? Pour moy, je ne ſuis point de ce nombre-là: j'aime mieux qu'on me trouve moins jolie, & être un peu plus vraye.

COLOMBINE.

Ho par ma foy voilà une belle délicateſſe de ſentimens! il n'y a plus que le rouge qui ſe met à la toilette, qui marque la pudeur de la plupart des femmes d'aujourd'huy. Elles ne rougiroient jamais ſans cela. Et que ſeroit-ce donc, Madame, s'il vous falloit peler avec de certaines eaux, comme la derniére Maitreſſe que je ſervois, qui changeoit tous les ſix mois de peau?

ISABELLE.

Bon! tu te mocques, Colombine. Eſt-que tu as veu cela?

COLOMBINE.

Si je l'ay veu? Cétoit moy qui faiſois l'operation. Elle me faiſoit prendre la peau de ſon front, que je tirois de toute ma force. Elle crioit comme un beau diable; & moy je riois comme une folle. Il me ſembloit habiller un levreau. Mais ce qui eſt de meilleur, c'eſt qu'elle portoit toûjours ſur elle dans une boëtte la peau de ſon dernier viſage calciné, & diſoit qu'il n'y avoit rien de ſi bon pour les élevûres & les bourgeons.

ISABELLE.

Tu veux t'égayer, Colombine.

UN

UN LAQUAIS.

Mademoiſelle, voilà un homme qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Qu'on le faſſe entrer.

SCENE VI.

ARLEQUIN, (*en Maître à danſer, ſur un petit Cheval.*) ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

JE crois, Mademoiſelle, que vous n'avez pas l'honneur de me connoître. Mais quand vous ſçaurez que je m'appelle Monſieur de la Gavotte, ſieur de Trottenville, vous devinerez aiſément que je ſuis Maître à danſer.

ISABELLE.

Votre nom, Monſieur, eſt aſſez connu dans Paris; & j'eſpere devenir une bonne Ecoliére, ayant pour Maître le plus habile homme du métier.

ARLEQUIN.

Ah, Madame! vous mettez ma modeſtie hors de cadence: & quand on n'a, comme moy, qu'un mérite leger & cabriolant, pour peu qu'on l'elève par des loüanges un peu fortes, il court riſque en tombant de ſe caſſer le cou.

COLOMBINE.

Miſericorde! Que Monſieur de Trotenville a d'eſprit!

ISABELLE.

Il eſt vray que voilà une penſée qui eſt tout à fait bien miſe en œuvre! C'eſt un Brillant.

ARLEQUIN.

Pour de l'eſprit, Mademoiſelle, les gens de notre profeſſion en regorgent. Et qui en auroit ſi nous n'en avions pas? Nous ſommes tous les jours parmy tout

co

ce qu'il y a de gens de qualité. Je ſors preſentement de chez la Femme d'un Elu, où je me ſuis fait admirer pour mon eſprit. J'ay deviné une Enigme du Mercure Galant. Vous ſçavez, Madame, que c'eſt là preſentement la pierre de touche du bel-eſprit.

COLOMBINE.

Ah par ma foy, les beaux eſprits ſont donc bien communs; car la moitié du Mercure n'eſt remplie que des noms de ceux qui les devinent. Pour vous, Monſieur, vous n'avez pas beſoin qu'on imprime le votre pour faire connoître votre mérite au public. On ſçait aſſez que vous êtes l'honneur de l'Eſcarpin. Mais-je vous prie de me dire pourquoy vous avez un ſi petit cheval?

ARLEQUIN.

J'avois autrefois un Caroſſe à un cheval; mais mes amis m'ont conſeillé de changer de voiture, afin de ne pas cauſer une erreur dans le public, qui prend ſouvent dans cet équipage-là un Maître à danſer pour un Levrier d'Hypocrate.

COLOMBINE.

Vous devriez bien avoir un Caroſſe à deux chevaux? Depuis qu'on ne jouë plus, il y a tant de Chevaliers qui en ont à vendre.

ARLEQUIN.

Je ne donnerois pas ce petit cheval-là pour les deux meilleurs chevaux de Paris. C'eſt un diable pour aller. Toutes les fois que je veux aller à la Baſtille, il m'emmene à Vincenne. Nous appellons ces petits animaux-là parmi nous: *Un tendre engagement.*

COLOMBINE.

Comment donc? qu'eſt-ce que cela veut dire? *Un tendre engagement.*

ARLEQUIN.

Vraiment oui. Eſt-ce que vous ne ſçavez pas qu'*Un tendre engagement va plus loin qu'on ne penſe.* (*Il chante ces derniers mots.*)

CO-

COLOMBINE.

Ah, ah, on voit bien que Monsieur sçait son Opera, & qu'il en est !

ARLEQUIN.

Moy, de l'Opera, moy ? Fy, fy !

COLOMBINE.

Comment donc, fy, fy ?

ARLEQUIN.

Hé fy, vous dis-je. J'en ay été autrefois : mais il m'a fallu plus de vingt lavemens & autant de médecines, pour me purifier du mauvais air que j'y avois respiré.

ISABELLE.

Vous me surprenez, Monsieur. J'avois toûjours crû que l'Opera étoit le lieu du monde où on prenoit le meilleur air.

COLOMBINE.

Bon, bon ! Monsieur de Trotenville a beau dire : il voudroit y être rentré, comme tous ceux qui en sont sortis. C'est un Perou : il n'y a pas jusqu'aux violons qui n'ayent des juste-au-corps bleus galonnez.

ARLEQUIN.

Je veux que le premier entre-chat que je feray me rompe le cou, si jamais j'y mets le pied ! Vous moques-vous ? quand on me donneroit un tiers dans l'Opera, je n'y rentrerois pas, moy. Pour quelques .... quelques femmes qu'on achete bien, de par tous les diables, j'irois prostituer ma gloire, & figurer avec le premier venu ? Nous sommes glorieux comme tous les diables, dans notre profession. Voulez-vous que je vous parle franchement ? l'Opera n'est plus bon que pour les filles. Il n'y a pas aussi une meilleure condition au monde. Je ne conçois pas l'entêtement des jeunes-gens. C'est une fureur, Mademoiselle, & toutes les coquettes s'en plaignent hautement, & disent que l'Opera leur enlève leurs meilleures pratiques, & qu'elles sont ruinées de fond en comble.

COLOMBINE.

Je le crois bien. Ces perſones-là ont grande raiſon ; & ſi j'étois d'elles, je leur ferois rendre juſqu'à la moindre petite faveur qu'elles auroient receuë.

ARLEQUIN.

Et là là, donnez-vous patience. On leur fera peut-être tout rendre. Mais cependant elles uſent en toute rigueur de leurs privilèges, & un Amant qui n'exprime ſon amour qu'avec des fentanges & des bas de ſoye, ſe morfond dix ans derriére leur porte.

ISABELLE (*regardant l'habit de M. de Trotenville.*)

Mon Dieu ! que voilà un joly habit! Je vous trouve un fond de bon air, que vous répandez ſur tout.

ARLEQUIN.

Fy, Madame ! vous vous mocquez. C'eſt une guenille ! Que peut-on avoir pour cinquante ou ſoixante piſtoles? Je voudrois que vous viſſiez ma garderobbe: elle eſt des plus magnifiques ; & ſi ſans vanité, elle ne me coûte guéres.

COLOMBINE.

Ho bien, Monſieur, nous la verrons une autre fois: mais preſentement, je vous prie de danſer un Menuet avec moy.

ARLEQUIN.

Ouy da, très-volontiers. Allons.

COLOMBINE.

Qui eſt cet homme-là qui eſt avec vous ?

ARLEQUIN.

C'eſt ma poche Tel que vous le voyez, il n'y a point d'homme au monde qui gourmande une chanterelle comme luy. Il feroit danſer, s'il l'avoit entrepris, tous les Invalides & leur Hôtel. Vous allez voir. (*L'homme prend la Poche dans la queue du Cheval, & en joüe.*)

COLOMBINE (*& Arlequin danſent.*)

ARLEQUIN.

Hé bien, Madame, que dites-vous de ma danſe ?

ISA-

ISABELLE.

J'en ſuis charmée !

ARLEQUIN.

Ne voulez-vous point que j'aye l'honneur de danſer avec vous ?

ISABELLE.

Pour aujourd'huy, Monſieur, il n'y a pas moyen. Je ſuis d'une fatigue, cela ne ſe conçoit pas. Mais avant que de me quitter, je vous prie de me dire combien vous prenez par mois ?

ARLEQUIN.

Par mois, Madame ! Cela eſt bon pour les Maîtres à Dancer fantaſſins. On me donne une marque chaque viſite ; & je veux vous montrer quel a été le travail de cette ſemaine. Hé, qu'on m'apporte ma Valiſe ? Vous allez voir : allez donc. (*On détache une Valiſe, qu'on apporte pleine de marques faites de cartes.*)

COLOMBINE.

Ah, mon Dieu ! Vous avez été plus de vingt ans à faire toutes ces leçons-là ?

ARLEQUIN.

Bon, bon ! C'eſt le travail d'une ſemaine ; & ſi ce que je vous montre là, c'eſt de l'argent comptant. Je n'ay qu'à aller chez le premier Banquier, je ſuis ſeur de toucher un demi Louis d'or de chaque billet.

COLOMBINE.

Un demi Louis d'or pour une Leçon ! On ne donnoit autrefois aux meilleurs Maîtres, qu'un écu par mois.

ARLEQUIN.

Il eſt vray. Mais dans ce temps-là, les Maîtres à Danſer n'étoient pas obligez d'être dorez deſſus & deſſous, comme à preſent, & une paire de Galoches étoit la voiture qui les menoit par toute la Ville. Mais preſentement on ne nous regarde pas, ſi nous n'avons le Cheval & le Laquais.

COLOMBINE.

Ah, Mademoiſelle! Voilà votre Maître à Chanter, Monſieur A mi la re, Becare.

ISABELLE (*à Monſieur de Trotenville.*)

Ne vous en allez pas, Monſieur, je vous prie. Je veux que vous entendiez chanter cet homme-là; c'eſt un Italién.

ARLEQUIN.

Très volontiers, Madame, cela me fera bien du plaiſir; car tel que vous me voyez, je ſuis à deux mains, & je chante auſſi-bien que je danſe.

SCENE VII.

MEZZETIN (*en Maître à chanter,*) ARLEQUIN, ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN (*après avoir examiné Mezzetin.*)

VOilà un viſage bien baroc! Les Muſiciens Italiens ſont de plaiſants Originaux! Ne diroit-on pas que ce ſeroit-là un Siamois échappé d'un Ecran? Comment vous appellez-vous, Monſieur?

MEZZETIN (*repete une douzaine de noms.*)

ARLEQUIN.

Voilà bien des noms! Il faut, Monſieur, que vous ayez bien eu des Peres! C'eſt un Calendrier que cet homme-là!

ISABELLE.

Je ſuis ravie, Meſſieurs, que vous vous trouviez enſemble. L'on n'eſt pas malheureux quand on peut unir deux Illuſtres. (*Au maître à chanter*) Je vous prie, Monſieur, de vouloir chanter un air.

MEZZETIN (*bégayant.*)

Je, je, je, je, le, le, veux bien.

ARLEQUIN.

Quoy? C'eſt-la un Maître à chanter? Miſéricorde!

MEZ-

MEZZETIN (*chante.*)

ISABELLE (*après qu'il a chanté.*)

Hé bien, Monsieur, que dites-vous de ce chant-là?

ARLEQUIN.

Ah, ah, voilà une voix d'un assez beau métail. Cela n'est pas mal.

COLOMBINE.

Comment, pas mal? Il faut se jetter par les fenêtres, quand on a entendu chanter ainsi.

ARLEQUIN.

Ho, tout doucement, s'il vous plaît! Je ne sçay point faire de ces cabrioles-là. Voyez-vous, Mademoiselle, je ne suis pas de ces gens qui louent à plein tuyeau. Un homme comme moy, qui a été toute sa vie nourry de Diesis & de B mols, est diablement délicat en Musique.

MEZZETIN (*en begayant.*)

Monsieur apparemment n'aime pas l'Italien: mais j'ay fait depuis peu un petit Duo en François que je veux chanter avec luy, & je suis seur qu'il ne luy deplaira pas. (*Mezzetin lui presente un papier de Musique.*)

ARLEQUIN.

Voyons. Qu'est-ce donc, s'il vous plaît, que tous ces pieds de mouches qui sont au commencement des lignes?

MEZZETIN.

Ce sont des Diesis, pour montrer que c'est en A-mi la re becare. Je ne compose jamais que sur ce ton; & c'est pour cela que j'en porte le nom.

ARLEQUIN.

Ah ah, vous composez donc toûjours sur ce ton-là?

MEZZETIN.

Ouy Monsieur.

ARLEQUIN (*rendant le papier.*)

Et moy, Monsieur, je n'y chante jamais.

MEZZETIN.

Hé bien, Monsieur, voilà un autre air en D la re sol.

ARLEQUIN.

La Riſſole, vous même, Je vous trouve bien admirable, de me donner des ſobriquets !

MEZZETIN.

Voilà un homme qui eſt bien fâcheux ! Je vous dis, Monſieur, que cet air là eſt en D la re ſol, & qu'il n'eſt pas ſi difficile que l'autre.

ARLEQUIN.

Qu'il n'eſt pas ſi difficile que l'autre Croyez-vous, mon amy, que la Muſique m'embaraſſe ? Je vous trouve plaiſant !

MEZZETIN.

Je ne dis pas cela.... Allons.

ARLEQUIN (*Ils chantent enſemble.*)

Cupidon ne ſçait plus de quel bois faire fléche.

MEZZETIN.

Cela ne vaut pas le diable. (*begayant.*) Cu, cu, cu.

ARLEQUIN.

Cu, cu, cu.... Voilà un air bien puant !

MEZZETIN.

Allons, Monſieur, tout de bon. Cu, cu, cu.... Chantez donc juſte, ſi vous voulez.

ARLEQUIN (*luy jettant le papier au nez.*)

Oh, chantez juſte, vous même ; je ſçay bien ce que je dis. Eſt-ce que je ne vois pas bien qu'il faut marquer là une diſſonance, & que l'octave s'entrechoquant avec l'uniſſon, vient à former un Dieſis b mol. Mais voyez cet ignorant !

MEZZETIN.

Monſieur, avec votre permiſſion, ſi les Muſiciens n'en ſçavent pas plus que vous, ce ſont de grands Anes.

ARLEQUIN.

Plaît-il, mon amy ? Sçavez-vous que vous êtes un ſot par nature, par b mol, & par becare ? Je vous apprendray à inſulter ainſi la Croche Françoiſe.

MEZ-

MEZZETIN.

Un sot, à moy! (*Il donne de son chapeau dans le visage d'Arlequin.*)

ARLEQUIN (*mettant la main sur son épée.*)

Par la mort, par le sang.... Mesdames, je vous donne le bon soir. (*Et s'en va.*)

COLOMBINE.

Ah, ah, ah! De la maniére qu'il s'y prenoit, je croyois qu'il alloit tout tuer. (*Ils s'en vont.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

Le Théâtre représente une Place publique.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

ARLEQUIN.

OCa, je vous dis encore une fois, que nous nous brouillerons, si vous ne me tenez parole. J'ay fait le Barbier, j'ay volé la bourse: il y avoit cent Louis d'or dedans; vous m'en avez promis dix; je prétens les avoir, ou je ne me mêle plus de rien.

MEZZETIN.

Que tu es impatient! Je te les ay promis, & tu les auras, & de plus je te promets de te faire épouser Colombine: mais il faut faire encore une petite fourberie.

ARLEQUIN.

Pour épouser Colombine; j'en ferois cinquante des fourberies.

MEZZETIN.

O çà, tiens-toy un peu en repos, & laisse-moy rêver au moyen de t'introduire chez Monsieur Sotinet, pour rendre cette Lettre à Isabelle.

ARLEQUIN (*pendant que Mezzetin rêve.*)
J'auray Colombine, au moins?

MEZZETIN.

Ouy, vous dis-je, vous l'aurrez. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

Et Colombine m'aura-t-elle auſſi?

MEZZETIN.

Et morbleu ouy, vous l'aurez & elle vous aura. Laiſſez-moy en repos. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN (*comptant les boutons de ſon juſt'aucorps.*)
Je l'auray, je ne l'auray pas, je l'auray, je ne l'auray pas; je l'auray, je ne l'auray pas. Je ne l'auray pas! (*Il pleure.*)

MEZZETIN.

Qu'eſt-ce? qu'avez-vous? pourquoy pleurez-vous?

ARLEQUIN (*pleurant.*)
Je n'auray pas Colombine! Hi, hi, hi!

MEZZETIN.

Qui eſt-ce qui vous a dit cela?

ARLEQUIN (*montrant ſes boutons.*)
C'eſt la Boutonomancie.

MEZZETIN.

Que le Diable t'emporte, toy & ta Boutonomancie. Laiſſe-moy ſonger en repos. Je t'aſſure encore une fois, que tu auras Colombine, le Colombier, les Pigeons, & tout ce qui a relation à elle. Conſole-toy donc, & ne m'interromps pas davantage. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

Voilà Colombine; (*Il montre le doigt index de ſa main droite*) & voicy Arlequin. (*Il montre le doigt index de ſa main gauche.*) Arlequin dit: Bon jour, ma Colombelle. Colombine répond: Bon jour, mon Pigeonneau. Adieu, ma Belle; adieu mon...

MEZZETIN (*luy donnant un coup de pied au cul.*)
Adieu vilain Magot. Tu ne veux donc pas te tenir un moment en repos?

AR-

ARLEQUIN.

Je repetois les complimens de Nôce.

MEZZETIN.

Pour vous empêcher de complimenter davantage, venez-ça. (*Il luy prend les mains, & les luy fourre dans sa ceinture.*) Si vous ôtez vos mains de là, vous n'épouserez point Colombine. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN (*les mains dans sa ceinture.*)

Mezzetin?

MEZZETIN.

Que vous plaît-il?

ARLEQUIN.

Y aura-t-il des violons à ma Nôce?

MEZZETIN.

Ouy, il y aura des violons, des violes, & de toutes sortes d'instrumens. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

Mezzetin?

MEZZETIN.

J'enrage! Que vous plaît-il?

ARLEQUIN.

Et y danſera-t-on, à la nôce?

MEZZETIN.

On y danſera, ouy bourreau; ne te tairas-tu jamais? (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

On danſera à ma Noce, & je danſeray avec Colombine. Ah! quel plaiſir. (*Il danſe.*)

MEZZETIN.

Oh, pour le coup, c'en eſt trop. Couchez-vous. Vîte. (*Arlequin ſe couche par terre.*) Nous verrons un peu à preſent, ſi vous vous tiendrez en repos. Imaginez-vous que vous êtes dans un lit, & que vous dormez.

ARLEQUIN.

Je ſuis dans un lit?

MEZZETIN.

Ouy, dans un lit, & Colombine eſt couchée avec vous. (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

Mezzetin?

MEZZETIN.

A la fin il faudra que je change de nom. Que voulez-vous?

ARLEQUIN.

Fermez les rideaux du lit, de peur du vent.

MEZZETIN (*faiſant ſemblant de tirer les rideaux du lit.*)

Quelle patience! (*Il rêve.*)

ARLEQUIN.

Mezzetin?

MEZZETIN.

Encore? Qu'eſt-ce qu'il y a, double enragé chien?

ARLEQUIN.

Donnez-moy le pot de chambre.

MEZZETIN (*prend ſon bonnet, & le met auprès de la tête d'Arlequin.*)

Tiens, voilà le pot de chambre. Puiſſe-tu piſſer la parole!

ARLEQUIN.

Ah, ma chére Colombine, que je t'embraſſe, mon petit cœur, m'amour. (*Il ſe roule ſur le théâtre.*)

MEZZETIN.

Tenez, tenez! Si je prends un bâton, je te rompray bras & jambes à la fin. Veux-tu t'arrêter. Leve tes pieds. (*Il luy fait lever les pieds, & s'aſſied ſur ſes genoux, un bâton à la main.*) Si tu remues à preſent, ou que tu parles, nous allons voir beau jeu. (*Après avoir rêvé, il ſe dit à luy-même:*) J'habilleray Arlequin en Chevalier. Il ira heurter à la porte de Sornet. D'abord, voilà Colombine....

ARLEQUIN.

Colombine! Et où eſt-ce qu'elle eſt? (*Il ouvre ſes genoux*

genoux & se leve pour voir Colombine. Mezzetin tombe, se relève, & court après Arlequin pour le frapper.)

SCENE II.

Le Théâtre représente l'Appartement d'Isabelle.

M. SOTINET, ISABELLE, COLOMBINE.

M. SOTINET.

MAdame, je vous déclare pour la dernière fois, que je ne veux plus voir tout ce train-là dans ma maison. Je ne sçais plus qui est le Maître. Que ne payez-vous les gens à qui vous devez; & pourquoy faut-il que j'aye tous les jours la tête rompuë de vos folles dépences qui me menent à l'Hôpital? Je ne vois icy que des Marchands qui apportent des parties, ou des Maîtres qui demandent des mois.

ISABELLE.

Ah, vraiment je vous trouve plaisant! j'aime assez vos airs de reproches! Et depuis quand donc les maris prennent-ils ces hauteurs-là avec leurs femmes? Sçachez, s'il vous plaît, Monsieur, qu'un homme comme vous, qui a épousé une fille de qualité comme moy, est trop heureux quand elle veut bien s'abaisser à porter son nom. Mon mérite n'est-il pas bien soutenu d'avoir pour pied d'estal le nom de Monsieur Sotinet? Madame Sotinet, Ah! quelle mortification! Je sens un soulevement de cœur quand j'entends seulement prononcer le nom de Monsieur Sotinet.

COLOMBINE.

Et que n'en changez-vous, Madame, n'est-ce pas la mode. Je connois un homme qui s'appelle Monsieur Iocot, & sa femme se fait appeler Madame la Marquise de Bas-Aloy.

M. SOTINET.

Taisez-vous impertinente, on ne vous parle pas. Est-ce à vous à mettre-là votre nez ? Vous n'êtes pas plus sage que vôtre Maitresse.

ISABELLE.

Pourquoy voulez-vous qu'elle se taise quand elle a raison ? Ne sçait-on pas assez dans le monde l'honneur que je vous ay fait, quand je vous ay épousé ! Mais vous devez vous mettre en tête, que je vous ay plutôt pris pour mon homme d'affaire, que pour mon mary ; & je vous prie de ne vous plus mêler de ma conduite.

COLOMBINE.

Madame parle comme un oracle, toutes les paroles qu'elle dit sont des sentences que toutes les femmes devroient apprendre par cœur.

M. SOTINET.

Vous devriez mourir de honte de la vie que vous menez. On n'entend parler d'autre chose que de votre jeu, & de vos dépenses. Nous demeurons dans la même maison, & il y a huit jours que je ne vous ay rencontrée. Vous vous allez promener quand je me couche, & vous ne vous couchez que quand je me leve.

ISABELLE.

Ah, Colombine, ne te souviens-tu point de ce petit air que m'apprit hier Monsieur le Marquis ? Je l'ay oublié.

COLOMBINE.

Non, Madame ; mais si vous voulez, je vais vous en chanter un que je viens d'apprendre, La, la, la.

M. SOTINET.

Te tairas-tu donc, Coquine ? Il y a long-temps que je suis fou de tes impertinences ? C'est toy qui me la gâtes, & un grand traîneur d'épée qui ne bouge d'icy ; mais j'empêcheray bien que cela ne dure, & je veux que tu sortes tout presentement de chez moy. Allons, qu'on deniche tout à l'heure.

CO-

COLOMBINE.

Moy, je n'en feray rien.

M. SOTINET.

Tu n'en sortiras pas?

COLOMBINE.

Non, je n'en sortiray pas.

M. SOTINET.

Comment donc? Est-ce que je ne suis pas le Maître icy?

COLOMBINE.

Pardonnez-moy.

M. SOTINET.

Je ne pourray pas mettre dehors une Coquine de servante quand il me plaira?

COLOMBINE.

Je ne dis pas cela.

M. SOTINET.

Et pourquoy dis-tu donc que tu ne sortiras pas?

COLOMBINE.

C'est que je vous aime trop.

M. SOTINET.

Je ne veux pas que tu m'aimes moy, je veux que tu me haïsses.

COLOMBINE.

Il m'est impossible. Je sens pour vous une tendresse. Allez, cela n'est guéres bien, de n'avoir pas plus de naturel pour des gens qui vous affectionnent. (*Elle pleure.*)

M. SOTINET.

Oh, la bonne bête!

ISABELLE.

Hé bien, Monsieur, aurez-vous bientôt fait? Sçavez-vous que je ne m'accommode point de tous vos dialogues. Je vous prie, Monsieur, de vous en aller dans votre Appartement, & de me laisser en repos dans le mien. Si-tôt que je suis un moment avec vous, mes vapeurs me prennent d'une violence épouvantable.

M. SOTINET.

Je m'ennuye bien auſſi d'y être, Madame, & je voudrois....

ISABELLE.

Ah, Colombine, je n'en puis plus! ſoutiens-moy! de l'eau de la Reine d'Hongrie. Hai!

COLOMBINE.

Hé, Monſieur, retirez-vous, voilà Madame qui trepaſſe, & je la garantis morte ſi vous ne decampez tout à l'heure. (*Il ſort.*)

COLOMBINE (*après qu'il eſt ſorty.*)

Là, là, revenez, il eſt party. Cela vaut bien mieux qu'une bouteille d'eau de la Reine d'Hongrie.... Ma foy, Madame, je ne ſçais pas ce que vous faites de cet homme-là; mais je ſçais bien moy ce que j'en ferois ſi j'étois à votre place. Quel moyen de vivre avec luy? Il a toute la journée le goſier ouvert pour faire enrager tout le monde.

ISABELLE.

A te dire vray, Colombine, je ſuis bien laſſe de la vie que je mene. C'eſt un homme qui n'eſt jamais dans la route de la raiſon, Il a des travers dans l'eſprit qui deſolent. Mais que veux-tu, je ſuis mariée; c'eſt un mal ſans remède. Toute ma conſolation eſt que nous nous ferons bien enrager tous deux.

COLOMBINE.

Mariée! voilà une belle affaire! Eſt-ce-là ce qui vous embaraſſe? Bon, bon, on ſe démarie auſſi facilement qu'on ſe marie? & je ſçavois toûjours bien moy, que tôt ou tard il en falloit venir là. Il n'y auroit pas de raiſon autrement. Il ne tiendra donc qu'à faire impunément enrager les femmes ſous pretexte qu'elles ſont douces, & qu'elles n'aiment pas le bruit? Oh, vous en aurez menty, Meſſieurs les maris; & quand il n'y auroit que moy, j'y brûleray mes Livres, ou cela ſera autrement. Donnez-moy la conduite de cette affaire-là, vous verrez comme je m'y prendray.

ISA-

ISABELLE.

Mon Dieu, Colombine, je voudrois bien n'en point venir-là. Je fais même tout ce que je puis pour avoir quelque estime pour Monsieur Sotinet; mais je ne sçaurois en venir à bout. Je voudrois, Colombine, que tu fusses mariée, tu verrois si c'est une chose si aisée que d'aimer un mary.

COLOMBINE.

Bon, est-ce que je ne le sçais pas bien? N'allez pas aussi vous mettre en tête de le vouloir faire, vous y perdriez vos peines & votre temps.

ISABELLE.

Et va va, je n'y tâche que de bonne sorte. Mais nous perdons bien du temps. Je dois aller passer l'aprêdinée chez la Marquise: Viens achever de m'habiller dans mon Cabinet.

COLOMBINE.

Mais, Madame, qui est-ce qui entre-là?

SCENE III.

ARLEQUIN (*en Chevalier de Fond-sec.*) ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

UN devoiment, Madame, causé à ma bourse par les frequentes cruditez d'une fortune indigeste, m'a obligé d'avoir recours au remède astringent d'un petit billet payable au Porteur, que j'apportois à Monsieur votre Epoux. Mais n'y étant pas, j'ay cru qu'un homme de ma qualité pouvoit entrer de volée chez les Dames, & que vous ne seriez pas fâchée de connoître le Chevalier de Fondsec. (*Tout ce rôle du Chevalier se prononce en Gascon.*)

ISABELLE.

Je suis ravie, Monsieur de l'honneur que je reçois: Mais je voudrois que ce ne fût pas une suite

de

de votre malheur ; & devoir à ma bonne fortune, & non pas à votre mauvaise, la visite que je reçois. Mais il faut espérer que vous serez plus heureux.

ARLEQUIN.

Comment voulez-vous, Madame ? Pour être heureux, il faut joüer : Pour joüer, il faut avoir de l'argent ; & pour avoir de l'argent, que Diable faut-il faire ? Car nous autres Chevaliers de Gascogne, nous n'avons jamais connu ni patrimoine, ni revenu.

COLOMBINE.

Il est vray que de mémoire d'homme, on n'a jamais vû venir une Lettre de Change de ce païs-là.

ISABELLE.

Monsieur le Chevalier voudra bien passer toute l'après-dinée avec nous ?

ARLEQUIN.

Ma foy, Mame, je ne sçay pas si je pourray me prostituer à votre visite : Car c'est aujourd'huy mon grand jour de femmes. Je m'en vais voir sur mes Tablettes. (*Il tire ses Tablettes & lit* :) Le Mecredy, à cinq heures chez Dorimène. Oh, ma foy, il est trop tard. A cinq heures & un quart chez la Comtesse qui m'a envoyé cette épée d'or. (*en riant*) Ah ! ah ! La sotte prétention ! Vouloir que je rende une visite pour une épée qui ne pese que soixante Loüis ! non, Madame, je n'iray pas, non, vous dis-je, j'y perdrois. A six heures & demie, promis à Toinon au troisiéme étage, ruë Tireboudin. Oh, ma foy, cette visite-là se peut remettre. Allons, Madame, je suis à vous pendant toute l'après-dînée ; & pendant toute la nuit si vous voulez. Il en coutera la vie à trois ou quatre femmes : Mais qu'y faire ? Le moyen d'être par tout ?

UN LAQUAIS.

Monsieur, vos Laquais sont là-bas, qui demandent à vous parler.

ARLEQUIN.

Dis-leur que je n'ay rien à leur dire.

LE LAQUAIS.

Ils font un bruit de diable ; ils disent qu'il y a trois jours qu'ils n'ont mangé.

ARLEQUIN.

Voilà de plaisans marauts. Est-ce à faire à ces coquins-là à manger ? Et que feront donc les Maîtres ! (*vers Isabelle.*) Madame, voyez là-bas s'il y a quelque chose de reste, & qu'on le leur donne, seulement pour les empêcher de crier.

ISABELLE (*au Laquais.*)

Dites là-bas qu'on leur donne à manger.

COLOMBINE.

Il faut dire la vérité, Monsieur le Chevalier est d'un bon naturel ; il ôteroit volontiers le morceau de sa bouche, pour le donner à ses gens.

ARLEQUIN.

Ces gueux-là sont trop heureux avec moy. C'est une Commission que de me servir.

COLOMBINE.

Ils sont quelquefois trois jours sans manger ; mais aussi je croy que vous leur donnez de gros gages ?

ARLEQUIN.

Je le crois vrayment ! Au bout de trois ans, je leur donne congé pour récompense.

COLOMBINE.

Ils ne sont pas malheureux ! Voilà le meilleur de votre condition.

ISABELLE.

O ça, Monsieur le Chevalier, voilà un chagrin qui me saisit. Que ferons-nous après la Collation ? Quand je n'ay plus que deux ou trois plaisirs à prendre dans le reste du jour, je suis dans une langueur mortelle ; & je m'ennuye presque tout ours dans la crainte que j'ay de m'ennuyer bien-tôt. Il faut envoyer voir ce que l'on joüe aux Italiens. Broquette, Broquette ?

UN

UN LAQUAIS.

Madame ?

ISABELLE.

Allez voir ce qu'on joüe aujourd'huy à l'Hôtel de Bourgogne.

COLOMBINE.

Je ne ſçais pas, Madame, ce que vous voulez faire ; mais je vous avertis que Monſieur a enfermé une roüe du Caroſſe dans ſon Cabinet, pour vous empêcher de ſortir.

ISABELLE.

Qu'importe ? nous irons dans le Carroſſe de Monſieur le Chevalier.

ARLEQUIN.

Cela ne ſe peut pas, Madame, mon Cocher s'en ſert. C'eſt que je luy donne mon Caroſſe un jour la ſemaine pour ſes gages. C'eſt aujourd'huy ſon jour ; & il l'a loüé à des Dames qui ſont allées au Bois de Boulogne.

COLOMBINE.

Cela ne doit pas nous arrêter. Si Madame veut aller à l'Opera, je trouveray bien un Caroſſe.

ISABELLE.

Ah fy, Colombine, avec ton Opera Peut-on revenir à la Demie Hollande, quand on s'eſt ſi long-temps ſervy de Baptiſte ? J'y allay dès deux heures, à la premiére Repreſentation ; j'eus tout le temps de m'ennuyer avant qu'on commençât ; mais ce fut bien pis, quand on eut une fois commencé.

COLOMBINE.

Je ne conçois pas comment on peut s'ennuyer à l'Opera. Les habits y ſont ſi beaux !

ISABELLE.

Je vois bien que nous ne ſommes pas engoüées de Muſique aujourd'huy, & qu'il faudra nous en tenir à la Comédie Italienne.

AR-

ARLEQUIN.

En vérité, Madame, je ne ſçai pas quel plaiſir vous trouvez à vos Comédies Italiennes! Les Acteurs en ſont déteſtables. Eſt-ce qu'Arlequin vous divertit? C'eſt une pitié! Excepté cet homme qui parle Normand dans l'Empereur de la Lune, tout le reſte ne vaut pas le diable. J'étois dernièrement à une Piéce nouvelle. Elle n'étoit pas encore commencée, que j'entendois accorder les ſifflets au Parterre, comme on fait les Violons à l'Opera. Je m'en allay auſſi-tôt peſtant comme un diable contre ces Nigauds-là, & je n'en voulus pas voir davantage.

ISABELLE.

Vous n'attendites donc pas que la toile fût levée.

ARLEQUIN.

Hé vrayment non. Ne voit-on pas bien d'abord à ces indices-là qu'une Piéce ne vaut rien?

ISABELLE (*au Laquais.*)

Approchez, petit Garçon. Hé bien, quelle Piéce joüe-t-on?

LE LAQUAIS.

Madame, on joüe le Sirop pour purger.

ARLEQUIN (*à Iſabelle.*)

Ne vous l'avois-je pas bien dit, Madame? Ces gens-là ne jouent que de vilaines choſes.

LE LAQUAIS.

Madame, combien mettra-t-on de couverts?

ISABELLE.

Deux, un pour Monſieur le Chevalier & l'autre pour moy.

LE LAQUAIS.

N'en mettra-t-on pas auſſi un pour Monſieur?

ISABELLE.

Non. Ne ſçavez-vous pas bien que Monſieur ne mange point à table, quand il y a compagnie?

ARLEQUIN (*au Laquais.*)

Parle, mon amy, mets deux couverts pour moy; je mangeray bien pour deux perſonnes.

SCÉ-

SCENE IV.

PASQUARIEL, MEZZETIN.

(*Ils disent qu'ils ont concerté Arlequin en Ambassadeur du Roy de la Chine, & font une Scène de culbuttes, où ils ne parlent presque point. Cette Scène est toute dans le goût Italien; c'est à dire point susceptible de raisonnement.*)

SCENE V.

Le Théâtre represente l'Appartement de Madame Sotinet.

ISABELLE, COLOMBINE, UN LAQUAIS.

COLOMBINE.

JE crois qu'aujourd'huy, Madame, vous devez être contente de vous. Vous voilà faite de maniére à donner échec & mat aux cœurs les plus indifferens.

ISABELLE.

Tout de bon, Colombine, me trouve-tu bien? Je crains furieusement que mon teint ne m'ait joüé de quelque mauvais tour. Hier Monsieur le Marquis en me voyant joüer, me disoit que les roses l'emportoient sur les lys; mais je crois que s'il me voyoit presentement, il diroit bien le contraire.

COLOMBINE.

Je vous dis, Madame, que vous êtes à charmer. Mais que nous veut Champagne?

UN LAQUAIS.

C'est l'Ambassadeur du Roy de la Chine qui demande à vous parler.

C O-

COLOMBINE.

Fais-le entrer, & au plus vîte.

SCENE VI.

ARLEQUIN (*Ambaſſadeur, avec un Cortége d'Inſtrumens burleſques, & de Violons.*) ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

L'Amour eſt un diable, Madame, & j'aimerois mieux être mordu d'un chien enragé, que d'être piqué du moindre de ſes dards. Le Roy de la Chine, mon Maître, tombe en charpie pour vos divins appas, & les traits de vos yeux ſont autant de lardoires dont ſon cœur eſt piqué, qui le rendent le plus fin gibier qui pende preſentement au croc de l'amour. Cela ſuppoſé, Madame, il dit qu'il veut vous épouſer, & il le fera comme il le dit; car mon Maître eſt un gaillard qui n'entend point de raillerie là-deſſus.

ISABELLE.

Le Roy de la Chine m'epouſer! Il m'aime! Il ne m'a jamais veuë.

ARLEQUIN.

Il ne vous a que trop veuë de par tous les diables. Il vient preſque tous les jours dans la Gazette pour l'amour de vous, & il eſt cloüé toute la journée ſous les Charniers, dans l'eſperance de vous y voir paſſer.

COLOMBINE.

Mais Seigneur Ambaſſadeur, votre Maître ſçait-il que ma Maitreſſe eſt mariée?

ARLEQUIN.

S'il le ſçait? Il étoit un des garçons de la nôce. Mais il ne s'embaraſſe pas de cela; & il faudra que le mariage ſoit diablement dur, s'il ne le fait caſſer.

En

En tout cas, nous avons la voye de la mort aux Rats qui ne nous peut manquer. Il n'y a rien qui assure plus promptement une séparation que cette procedure. Mais j'espere que tout se passera dans la douceur, & que nous ne serons pas obligez d'en venir au grand remède. Quel âge a votre mary?

ISABELLE.

Il peut bien avoir soixante & dix ans.

ARLEQUIN.

Tant-pis pour luy, & pour vous. Et vous, quel âge avez-vous?

ISABELLE.

J'en ay dix-sept, ou dix-huit.

ARLEQUIN.

Tant mieux pour vous, & pour mon Maître, vous en vivrez plus long-temps. Mais voyons la dent, car je me defie diablement des femmes sur l'article de l'âge. Combien y a-t-il que vous êtes mariée?

ISABELLE.

Il y a déja cinq ou six mois.

ARLEQUIN.

Et combien avez-vous d'enfans?

COLOMBINE.

Monsieur l'Ambassadeur veut rire. En six mois combien d'enfans.

ARLEQUIN.

Oh, ne vous y trompez pas. Je connois des filles qui sont bien-aises d'être équipées de tout en entrant en ménage. A propos de menage, croyez-vous que les femmes de qualité de mon Pays se donnent la peine de porter leurs enfans pendant neuf mois? Bon, bon, elles s'amusent bien à cela! Quand elles les ont portez deux ou trois mois, elles les donnent à porter à leurs Filles de Chambre qui s'en acquittent aussi-bien que leurs Maitresses.

COLOMBINE.

Ah, Madame! voilà un merveilleux Pays.

ARLEQUIN.

Combien Croyez-vous qu'on vive en ce Pays-là?

ISABELLE.

Je crois que l'on n'y vit pas plus qu'ailleurs, soixante, soixante-dix ans.

ARLEQUIN.

Bon, bon! on y a l'ame cramponnée dans le corps; il faut y assommer le monde; on n'y connoît aucune maladie. En sçavez vous bien la raison! C'est qu'il n'y a point de Médecins, & c'est un axiome très véritable, que *sublatâ causâ tollitur effectus.*

COLOMBINE.

Point de Médecins! Mais il faut que ces gens-là ne soient pas Chrétiens.

ARLEQUIN.

Pendant que j'y étois, il en vint un dans un petit Carosse, traîné par une Mule, & l'Empereur de la Chine voyant ces deux Animaux-là qu'on ne connoissoit point dans le Pays, les fit mettre dans sa Menagerie, & les Chinois qui les alloient voir prenoient souvent la Mule pour le Médecin, & le Médecin pour l'Enfant de la Mule.

COLOMBINE.

Sans leur Robe & leur barbe je m'y tromperois, ma foy, le plus souvent. Madame, voilà un Pays comme il nous le faut; je voudrois déja y être.

ARLEQUIN.

Madame, je vois dans vos yeux que vous brûlez d'envie d'être Reine de la Chine, j'en avertiray le Roy mon Maître, & je ne doute pas que les étincelles de vos yeux ... venant à tomber ... sur le bassinet ... de son cœur ... la poudre de son amour ... Madame ... je vous donne le bon jour. A propos, Madame, j'ay des presens à vous faire de la part du Roy mon Maître. (*Il appelle ses gens qui*

qui apportent deux Baſſins qu'il preſente à Iſabelle; l'un plein de Pipes, & l'autre de Tabac en cordes. Elle les refuſe, diſant que cela n'eſt pas de ſon uſage. Il ôte ſon Chapeau, qui eſt un Cabaret garni de taſſes à Caffé pleines, & il luy en offre; ce qu'elle ne veut pas non plus accepter. Arlequin voyant cela dit:) Hé, bien, je vais vous faire un preſent qui ſera bien de votre goût; c'eſt une Demoiſelle du Pays, qui chante, qui danſe, & qui eſt faite à peindre. Hola, faites venir Mademoiſelle Dorotée.

MEZZETIN (*vient habillé en Naine.*)

ARLEQUIN (*à Mezzetin.*)

Mademoiſelle Dorotée, faites la révérence à Mademoiſelle.

MEZZETIN (*fait la révérence groteſquement.*)

ARLEQUIN (*à Iſabelle.*)

Mademoiſelle Dorotée eſt une fille de qualité, & des meilleures familles du Pays.

MEZZETIN (*fait un diſcours en galimatias, & en begayant.*)

ARLEQUIN (*à Mezzetin.*)

Mademoiſelle Dorotée, voilà une Demoiſelle qui meurt d'envie de vous entendre chanter: je vous prie, une petite Chanſon.

MEZZETIN.

Volontiers. (*Il chante un air Italien toûjours en begayant.*)

M. SOTINET (*arrive avec Paſquariel habillé en femme, & voyant tout ce monde chez luy, dit:*)

Quels Carême-prenans ſont-ce là? eſt-ce qu'on donne le Bal chez moy?

ARLEQUIN.

A qui en a ce vieux fou-là, avec ſa gueuſe?

PASQUARIEL.

Comment impudent? à une perſonne de ma qualité, gueuſe? (*Elle donne un ſoufflet à Arlequin, qui*

ſe

se jette sur elle, & appelle au secours. Ses gens accourent, & entr'autres Mademoiselle Dorotée qui fait un combat très plaisant avec Pasquariel; l'une étant fort petite, & l'autre très grand. Après quoy ils s'en vont.)

ACTE III.

SCENE I.

AURELIO, MEZZETIN.

AURELIO *dit à Mezzetin, que sa Sœur Isabelle est presque déterminée à souffrir qu'on la sepaye d'avec son mary; que Colombine qui travaille de concert avec luy; est après elle pour la determiner entiérement; qu'on plaidera devant le Dieu de l'Hymen, & que luy-même sera la Divinité qui prononcera l'Arrêt. Mezzetin s'en réjoüit, & dit qu'il cherchera un Avocat pour plaider en faveur d'Isabelle. Après quoy ils s'en vont.* ●

SCENE II.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

DIeu mercy, Madame, ce que je demandois est enfin arrivé. Nous plaiderons, morbleu, nous plaiderons. La gueule du Juge en petera, & je ne souffriray pas que vous soyez plus long-temps le rendez-vous des violences de Monsieur Sotinet. Vous ne serez plus Madame Sotinet, ou j'y perdray mon latin. Je viens de consulter un Avocat de mes amis sur votre affaire; Bon! il dit que cela ira son grand chemin, & qu'il y auroit-là de quoy faire casser aujourd'huy vingt mariages.

ISABELLE.

En vérité, Colombine, j'ay eu bien de la peine à me resoudre à ce que tu as voulu. On me va tympaniser par la ville, & je vais donner la Comédie à tout Paris.

COLOMBINE.

Ah vraiment nous y voilà, on va vous tympaniser! Et mort non pas de ma vie, Madame, c'est vous éterniser que de faire un coup d'éclat comme celuy-là. Dites-moy, je vous prie, auroit-on tant d'empressement à lire l'Histoire galante de certaines femmes, si une separation ne les avoit renduës celèbres? Sçauroit-on la magnificence de Madame Lycidas en just'aucorps de soixante pistoles? les discretions qu'elle perd avec son Galant, si elle n'avoit pas plaidé contre son mary? & l'on n'auroit jamais connu tout l'Esprit d'Artemise sans ses lettres qui ont été produites à l'Audience. Je vous le dis, Madame, il n'y a rien tel que de bien debuter dans le monde, & voilà le plus court chemin. On avance plus par là en un jour d'Audience, qu'en vingt années de galanterie, & vous me remercierez dans peu des bons avis que je vous donne.

ISABELLE.

Il falloit donc, Colombine, que je m'appriſſe de longue-main à mépriser, comme ces femmes dont tu me parles, les chimères & les fantômes de réputation & d'honneur qui font peur aux simples esprits comme le mien. Je conviens avec toy, qu'il y a beaucoup d'honnêtes femmes qui sont lâsses de leur métier & de leur mary; mais du moins elles n'en instruisent pas la Ville par la bouche d'un Avocat, & ne se font point déclarer sieffées Coquettes par Arrêt de la Cour.

COLOMBINE.

C'est qu'elle n'ont pas un Mary aussi bourru que vous en avez un. Vous êtes trop bonne, & vous gâtez

gâtez les maris. Une bonne séparation, Madame, une bonne séparation, & le plutôt c'eſt le meilleur. Il y a déja près de deux ans que vous êtes femme de Monſieur Sotinet, & quand ce ſeroit le meilleur Mary du monde, il ſeroit gâté depuis le temps.

ISABELLE.

Fais-donc tout ce que tu voudras. Mais faudra-t-il que j'aille ſolliciter toutes ces jeunes barbes de Juges, qui me riront au nez, & qui ſont ravis d'avoir des affaires de cette nature-là?

COLOMBINE.

Oh, Madame, ne vous mettez point en peine, vous n'irez point aux Juriſdictions ordinaires. Le Dieu d'Hymen eſt arrivé depuis quelque temps en cette Ville, pour demarier toutes les perſonnes qui ſont lâſſes du mariage. Il aura de la pratique, comme vous pouvez juger. Je veux qu'il commence par vous; laiſſez-moy faire. J'ay une peſte de tête!

SCENE III.

ARLEQUIN, ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

AH, mon pauvre Arlequin, tu viens icy bien à propos. (*à Iſabelle.*) Tenez, Madame, voilà l'Avocat que je vous veux donner. (*à Arlequin.*) Viens-ça, ſçais-tu plaider?

ARLEQUIN.

Si je ſçais plaider? j'ay été quatre ans Cocher du plus fameux Avocat de Paris. Il me fit une fois plaider en ſa place pour un homme qui avoit fait quelque petite friponnerie. Il devoit naturellement, & ſuivant toutes les régles de la Juſtice, aller droit aux Galéres. Je luy épargnay la fatigue du chemin, je fis tant qu'il n'alla qu'à la Gréve, je criay comme un diable.

COLOMBINE.

Tu plaides donc bien ; il n'en faut pas davantage pour gagner le procès le plus deſeſperé. Allons viens, ſuis-moy. Je te diray ce qu'il faut que tu faſſes.

ISABELLE.

Je ne ſçais pas, Colombine, dans quelle affaire tu m'embarques-là.

COLOMBINE.

Ne vous mettez pas en peine, Madame, je vous en tireray. Je ne vous dis pas ce que j'ay envie de faire.

SCENE IV.

MEZZETIN, ARLEQUIN.

MEZZETIN.

JE te cherchois. Colombine m'a dit que tu avois ſervi chez un Avocat.

ARLEQUIN.

Cela eſt vray.

MEZZETIN.

Etois-tu Clerc ?

ARLEQUIN.

Non. C'étoit moy qui recouſois les ſacs & les étiquettes.

MEZZETIN.

J'ay beſoin de toy. Voicy là derniére fourberie que tu feras. Il faut que tu plaides la Cauſe de Mademoiſelle Iſabelle devant le Dieu de l'Hymenée.

ARLEQUIN.

Et comment m'y prendre ! La profeſſion d'Avocat n'eſt pas ſi aiſée.

MEZZETIN.

Bon ! il n'y a rien au monde de ſi aiſé. (*à part*) Il faut le prendre par la gueule. (*haut*) Un Avocat va le matin en robe au Palais. Dès qu'il y eſt, il entre à la Buvette, où il mange des ſauciſſes, des roignons, des langues, & boit du meilleur. AR-

ARLEQUIN.

Un Avocat mange des ſauciſſes ? oh, ſi cela eſt, je ſeray Avocat, & bon Avocat ; car je mangeray plus de ſauciſſes qu'un autre, je les aime à la folie.

MEZZETIN.

D'abord tu commenceras ton Plaidoyé en diſant : Meſſieurs, je parle pour Mademoiſelle Iſabelle, contre ſon Mary, qui eſt un débauché, un puant, un fou, & autres choſes ſemblables.

ARLEQUIN.

Laiſſe-moy faire, pourvu que les ſauciſſes marchent.

MEZZETIN.

Oh, cela s'en va ſans dire. O ça, prens que je ſois le Juge. Commence par plaider.

ARLEQUIN.

Je ne puis pas.

MEZZETIN.

Et d'où vient ?

ARLEQUIN.

C'eſt que je n'ay pas encore été à la Buvette.

MEZZETIN.

Nous irons après ; repetons toûjours auparavant.

ARLEQUIN.

Mais repetons donc auſſi la Buvette.

MEZZETIN.

Voilà une Buvette qui te tient bien au cœur ! Tiens, prens que je ſois le Juge. (*Il fait ſemblant de s'aſſeoir dans un fauteuil, puis dit* :) Avocat, plaidez.

ARLEQUIN.

Meſſieurs...

MEZZETIN.

Fort bien.

ARLEQUIN.

Meſſieurs ... Meſſieurs ... Meſſieurs, je conclus.

MEZZETIN.

A quoy concluez-vous ?

ARLEQUIN.

Je conclus à ce que nous allions manger les saucisses avant qu'elles refroidiſſent. (*Il s'en va, Mezzetin court après.*)

SCENE V.

M. SOTINET, PIERROT.

M. SOTINET.

HE' bien, que t'a dit, Monſieur de la Griffe mon Avocat? Viendra-t-il bientôt?

PIERROT.

Monſieur, il eſt bien malade, il ne pourra pas venir. En taillant ſa plume il s'eſt coupé un peu le doigt, il dit qu'il ne pourra pas plaider en l'état où il eſt.

M. SOTINET.

Comment! eſt-il fou?

PIERROT.

Il m'a dit qu'il alloit envoyer un jeune homme en ſa place qui plaide comme un diable, & qui vous fera auſſi-bien perdre votre procès que luy-même.

M. SOTINET.

Cette affaire-là me fera mourir, je n'en ſortiray jamais à mon honneur. Ma femme m'a fait aſſigner devant le Dieu d'Hymen, on n'eſt guéres favorable aux maris à ce Tribunal-là. Ce qui me fâche le plus, c'eſt qu'on me fera rendre vingt mille écus que je n'ay point reçus. Allons.

PIERROT.

Hé, Monſieur, conſolez-vous, il y a bien des gens qui voudroient être quittes de leurs femmes à ce prix-la.

SCE-

SCENE DERNIERE.

(*Le Théâtre repreſente le Temple de l'Hymenée, au milieu duquel eſt un Tribunal ſoutenu de Bois de Cerfs & de Cornes d'abondance. Le Dieu de l'Hymen vêtu de jaune, avec une très grande Mante doublée de ſoucy, & parſemée de petits croiſſans, ſort au ſon des Inſtrumens. Il eſt précedé de la Joye & des plaiſirs, & ſuivi du chagrin, & de la triſteſſe. Après qu'il a fait le tour du Théâtre il va ſe mettre ſur ſon Tribunal, qui eſt entouré tout auſſi-tôt par une infinité d'Enfans, & de Nourriſſes qui tiennent des Berceaux, des Poëlons, des Langes, & autres uténciles qui ſervent à élever les petits Enfans.*)

LE DIEU D'HYMEN, *pluſieurs Aſſiſtans.* BRAILLARDET & CORNICHON, *Avocats*, MONSIEUR SOTINET, & ISABELLE, *Parties.*

BRAILLARDET *plaidant.*

POur Meſſire Mathurin Blaiſe Sotinet, ſous-Fermier: Contre la Dame Sotinet ſa Femme, demandereſſe en ſéparation.

Je ne ſuis pas ſurpris, Meſſieurs, de voir à ce nouveau Tribunal une femme qui veut ſecoüer le joug d'un mary; mais je m'étonne de n'y pas voir avec elle, la moitié des femmes de Paris.

CORNICHON.

Donnez-vous un peu de patience. Nous n'aurons pas plutôt demarié la premiére, qu'elles y viendront toutes les unes après les autres.

BRAILLARDET.

En effet, Meſſieurs, une jeune femme qui épou-

se un vieillard dans l'esperance de l'enterrer six mois après, n'est-elle pas en droit de luy demander raison de son retardement? Et n'est elle pas bien fondée à faire rompre un mariage, puisque son mary n'a pas satisfait à l'article le plus essentiel du Contract, par lequel il s'est tacitement obligé à ne pas passer l'année? Celuy pour qui je parle après avoir long-temps contemplé du port les nauffrages de tant de malheureux Epoux, s'embarqua enfin sur la mer orageuse du mariage: & quand il fit ce soleciſme en conduite, qu'il souffrit cette lethargie de bon sens, cette eclipse de raison; s'il se fût mis une corde au cou, ou qu'il se fût jetté dans la riviére, il n'auroit jamais tant gagné en un jour.

CORNICHON.

Ny sa femme aussi.

BRAILLARDET.

Il fit ce qu'ont accoûtumé de faire les gens sur le retour, quand ils épousent de jeunes filles: C'est à dire, qu'il confessa avoir receu vint mille écus, quoy qu'elle ne luy eût jamais rien apporté en mariage qu'un fond de galanterie outrée, & une fureur effrenée pour le jeu. Voilà la dot de la Dame Sotinet.

CORNICHON.

Avec votre permission, Maître Braillardet, vous ne vous tiendrez pas pour interrompu, si je vous dis que vous en avez menti. Il a receu vingt mille bons écus.

BRAILLARDET.

Des démentis, Messieurs, des démentis! Il est vrai que voilà le Stile ordinaire de Cornichon.

CORNICHON.

Et allez allez votre chemin: Je vous voy venir avec vos suppositions. Une fureur pour le jeu! Une femme qui n'a pas vingt ans, une fureur pour le jeu!

BRAILLARDET.

Ouy, ouy, Messieurs, quand je dis que voilà la dot

dot de la Dame Sotinet, je n'avance rien que de véritable: mais ne croyez pas que parce qu'elle n'a rien eu en mariage, elle en dépense moins en se mariant. Les jeunes filles qui se vendent à des Vieillards, achetent en même temps le droit de les envoyer à l'Hôpital promptement par leurs dépenses extravagantes. C'est ce qu'a presque fait la Dame Sotinet: Car enfin le pauvre homme ne fut pas plutôt marié, qu'il vit bien, comme presque tous les autres qui s'enrôlent dans cette milice, qu'il avoit fait une sottise; que le mariage est une affaire à laquelle il faut songer toute sa vie: Qu'un bon singe & la meilleure femme sont souvent deux méchans animaux; & que ce grand Philosophe avoit bien raison de s'écrier, en voyant trois ou quatre femmes penduës à un arbre: Que les hommes seroient heureux, si tous les arbres portoient de semblables fruits!

CORNICHON.

Ce fruit-là seroit diablement âcre; & il ne seroit bon, tout au plus, qu'en compôte.

BRAILLARDET.

Il vit dès le jour même de son mariage, introduire chez luy l'usage des deux Lits: Usage condamné par nos Peres, inventé par la Discorde, & fomenté par le Libertinage: Usage que je puis nommer icy, la perte du ménage, l'ennemy mortel de la reconciliation, & le couteau fatal dont on égorge sa postérité.

CORNICHON.

Est-ce qu'on se marie pour coucher avec sa femme? Fy! Cela est du dernier Bourgeois!

BRAILLARDET.

Il vid fondre chez luy dès le lendemain tous les faineants de la ville, Chevaliers sans Ordre, beaux-Esprits sans aveu, cent petits Poëtes crottez, vrais Chardons du Parnasse, de ces fades Blondins, minces Collifichets de ruelles. En un mot, il vid faire de sa maison une Académie de jeux défendus, &

fut obligé de payer une grosse amende, à quoy il fut condamné. Ouy, ouy, Messieurs, je n'avance rien que de véritable; & malgré toutes les precautions, il n'a pas laissé de la payer cette amende, dont voicy la quittance, signée, Pallot. Mais qui fut le dénonciateur? Vous croyez peut-être que ce fut, comme d'ordinaire, quelque fripon de Laquais enragé d'avoir été chassé de la Maison, ou quelque joüeur outré d'avoir perdu son argent? Non, Messieurs, non. Ce fut-la Dame Sotinet. La Dame Sotinet! Ouy, Messieurs, ce fut elle qui ne sçachant plus où trouver de l'argent pour joüer, alla dénoncer elle-même qu'on joüoit chez elle. Elle fut condamnée à trois mille livres d'amende. Son mary les paya: elle receut son tiers, comme denonciatrice. Que direz-vous, races futures, d'un pareil brigandage?

—— *Quid non muliebria pectora cogis,*
Auri sacra fames?

CORNICHON.

Vous devriez garder vos passages pour une meilleure cause. Voilà bien du Latin perdu. S'il ne tient qu'à parler Latin....

BRAILLARDET.

Hé, je parle bon François, Maître Cornichon: On m'entend bien. Mais ce n'étoit-là qu'un prelude des piéces qu'elle devoit faire dans la suite à son mary. Les pierreries engagées, la vaisselle d'argent vendue, des Tableaux d'un prix extraordinaire enlevez: Car le Sieur Sotinet a été toûjours extrémement curieux d'originaux, & se connoissoit parfaitement en peinture.

CORNICHON.

Je le crois bien. Il a porté les couleurs assez longtemps pour s'y connoître.

BRAIL-

BRAILLARDET.

Cela eſt faux : Il n'a jamais porté que du gris chez un homme d'affaires ; & cela s'appelle, Apprentif ſous-Fermier & non pas Laquais, Maître Cornichon, & non pas Laquais. Mais, Meſſieurs, s'il n'y avoit que de la diſſipation dans la conduite de la Dame Sotinet, vous n'entendriez pas retentir votre Tribunal des plaintes de ſon Mary. Mais puis qu'il eſt aujourd'huy obligé d'avoüer ſa honte & ſon malheur, approchez Financiers, Plumets, Chevaliers ; & vous Godelureaux les plus déterminez, paroiſſez ſur la Scéne. Ouy, ouy, Meſſieurs, nous trouverons de tous ces gens-là dans l'équipage de la Dame Sotinet : Equipage qu'elle promene ſcandaleuſement par toute la Ville & la nuit & le jour. Mais que dis-je, le jour ! Non, ce n'eſt point pour elle que le Soleil éclaire. Elle mepriſe cette clarté Bourgeoiſe : Elle ne ſort de chez elle qu'avec les Oublieux, & n'y rentre qu'à la faveur des Crieurs d'Eau de Vie.

CORNICHON.

La pauvre femme y eſt bien obligée. Son mary a la cruauté de luy refuſer un flambeau ; il faut bien qu'elle attende le jour pour s'en retourner chez elle.

BRAILLARDET.

On ne manquera pas de vous dire que celuy pour qui je ſuis, eſt un brutal : j'en tombe d'accord. Un yvrogne : je le veux. Un débauché : j'y conſens. Un homme même qui eſt quelquefois attaqué de vertiges : cela eſt vray. Mais, Meſſieurs...

M. SOTINET.

Mais Monſieur l'Avocat, qui vous a donné charge de dire tout cela ?

BRAILLARDET.

Hé, taiſez-vous, ignorant. Ce ſont des figures de Rhetorique, qui perſuadent. (*Aux Juges*) Quand tout cela ſeroit, dis je, Meſſieurs, ſont-ce des raiſons pour faire rompre un Mariage ? Si je

vous parlois des intrigues de la Dame Sotinet, de ſes avantures galantes, de ſes ſubtilitez pour tromper ſon mary ; mais

Ante diem clauſo componet veſper Olympo.

Vous rougiriez, illuſtres & vieilles Coquettes de notre temps, de voir qu'une femme de dix-huit ans vous a laiſſé bien loin après elle dans la carriére de la galanterie. & j'apprendrois aux femmes qui m'écoutent de nouveaux tours de ſoupleſſe. (Elles n'en ſçavent déja que trop.) Et après cela, Meſſieurs, une femme qui eſt le Preſſis, l'Elixir, la Mere-goutte de la plus tranſcendante Coquetterie, viendra vous demander une ſeparation ? Ne tiendra-t-il qu'à donner de pareilles detorſes à l'Hymen ? Ordonnerez-vous qu'un mary ſoit declaré veuf avant que d'avoir eu le plaiſir d'enterrer ſa femme ? Non, non, vous n'autoriſerez point une telle injuſtice. Nous eſperons au contraire que vous obligerez la Dame Sotinet à retourner avec ſon mary, pour mieux vivre avec luy, s'il eſt poſſible. C'eſt à quoy je conclus.

CORNICHON.

Voilà une belle concluſion ! O ça, ça, nous allons voir. *Il plaide.*

MESSIEURS, Je parle pour Demoiſelle Zorobabel de Roqueventreuſe, demanderesſe en ſeparation : contre Mathurin Blaiſe Sotinet, Sous-Fermier ; cy-devant Laquais, & defendeur.

L'aſpect de ce Sénat Cornu, pompes dignes de l'Hymen, cet attirail funeſte & menaçant, tout cela je l'avouë, m'inſpire quelque terreur. Mais d'un autre côté l'équité de ma cauſe *me recreat & reficit* ; puiſque je parle icy pour quantité de femmes qui vous diſent par ma bouche, qu'un mary eſt à preſent un meuble fort inutile ; & que quand il n'y en auroit point, le monde ne finiroit pas pour cela.

Le

Le mois de Mars 87. Mathurin Blaiſe Sotinet âgé de ſoxante & dix ans, ſentit un prurit pour la nôce, une demangeaiſon pour le mariage. Cette vieille roſſe refaite & maquignonée, cette méche ſéiche & ridée, prit feu aux étincelles des yeux de celle pour qui je parle. Il l'épouſa, & il ne tint qu'à luy de voir qu'il avoit mis dans ſa maiſon un treſor de ſageſſe & de prudence, puis qu'elle ne dépenſa en ſe mariant que les vingt mille écus qu'elle avoit eu en mariage. Rare exemple de moderation pour les femmes d'aujourd'huy, qui montent inſolemment ſur une groſſe dotte pour inſulter l'œconomie de leur maris!

BRAILLARDET (*en riant.*)

Ah! ah! ah! l'œconomie de la Dâme Sotinet! J'avois oublié de vous dire, Meſſieurs, que le mariage fut preſque rompu, parce que le futur n'avoit envoyé qu'un carreau de cinq cens écus.

CORNICHON.

Je le croy bien. Je connois la fille d'un Drapier qui en a renvoyé un de deux mille livres; & ſi dans ce temps-là, les Drapiers n'avoient pas gagné leur procès contre les Marchands de ſoye.

BRAILLARDET.

La femme d'un Sous-Fermier, un carreau de cinq cens écus.

CORNICHON.

Oh, taiſez-vous donc ſi vous pouvez. Si on n'impoſe ſilence à Maître Braillardet, je n'acheveray jamais ma Plaidoirie. C'eſt une femme que cet homme-là; il ne débabille point.

Vous la voyez, Meſſieurs, à votre Tribunal, cette innocente opprimée, cette femme qui engage ſes pierreries, vend ſa vaiſſelle d'argent. Mais pourquoi fait-elle tout cela? Pour tirer ſon mari de priſon.

Le ſieur Sotinet étoit mal-heureuſement entré dans l'affaire du bois quarré. Tous ſes aſſociez

ſont en fuite : on l'apprehende au corps ; on l'entraîne au Fort-l'Evêque. Cette chaſte Tourterelle privée de ſon Tourtereau, que d'impitoyables Sergens lui ont enlevé, va, court, engage tout. Mais pourquoy, Meſſieurs ? Pourquoy encore une fois ? Pour tirer ſon mary d'un cul de baſſe foſſe.

BRAILLARDET.

En vérité, Meſſieurs, voilà une calomnie atroce ! Le ſieur Sotinet n'a jamais été en priſon. Je demande reparation.

CORNICHON.

Un ſous-Fermier jamais en priſon! Hé bien, donnez-vous un peu de patience, nous l'y ferons bientôt aller.

Mais que dirons-nous, Meſſieurs, de ſes débauches, ou pour mieux dire, que n'en dirons-nous-nous ? Car juſqu'à quel excès de crapule cet homme-là ne s'eſt-il point laiſſé emporter ? Mais que dis-je, un hommme ? Non, Meſſieurs, c'eſt plutôt une futaille, ou pour mieux dire un rapé, qui ne fait que s'emplir & ſe vuider à tous momens. C'eſt un bouchon ambulant, c'eſt une éponge toute dégoutante de vin, dont les vapeurs obſcurciſſent & ſoufflent enfin la chandelle de ſa raiſon.

BRAILLARDET.

Je vous arrête là. C'eſt une calomnie diabolique. Le Sieur Sotinet ne boit que de l'eau : cela eſt de notoriété publique.

CORNICHON.

Un homme qui a été toute ſa vie dans les Aydes ne boit que de l'eau ! N'avoit-il bû que de l'eau, maître Braillardet, quand ſortant tout chancelant d'un cabaret pour aſſiſter à l'Enterrement d'un de ſes meilleurs amis, il ſe laiſſa tomber dans la foſſe où il ſeroit encore, ſi par malheur pour ſa femme on ne l'en eût retiré ? N'a-t-il bû que de l'eau, quand il venoient chez luy le ſoir, amenant avec ſoy des femmes

ès d'une vertu délabrée ; & qu'il mal-traite celle pour qui je ſuis, de paroles & de coups !

BRAILLARDET.

De coups ? Ah, Meſſieurs, on ne ſçait que trop que c'eſt le pauvre homme qui les a receus. Il a porté plus de trois mois un emplâtre ſur le nez, d'un coup de chandelier que ſa femme luy a donné.

M. SOTINET (*en pleurant.*)

Cela eſt vray. Je ne ſçaurois m'empêcher de pleurer toutes les fois que j'y ſonge.

CORNICHON.

Vous êtes Sous-Fermier, Monſieur ; & vous pleurez ? Mais s'il n'y avoit que des coups à eſſuyer, je ne m'en plaindrois pas : car on ſçait bien qu'une femme veut être un peu panſée de la main. Mais de ſe voir à tous momens expoſée aux extravagances d'un fou !

M. SOTINET.

Moy fou !

CORNICHON.

Ouy, Meſſieurs, je vous le garantis tel, & des plus foux qui ſe faſſent. On n'a qu'à lire les dépoſitions des témoins, on verra qu'on l'a encore veu aujourd'huy courir les ruës à pied, la barbe faite d'un côté, & le baſſin paſſé à ſon col.

M. SOTINET.

Je n'ay jamais fait d'autre folie que celle de prendre ma femme. Hé morbleu, plaidez votre cauſe ſi vous voulez. (*Il leve ſa canne, & en menace Cornichon.*)

CORNICHON.

Vous voyez, Meſſieurs, que votre preſence ne ſçauroit ſervir de Gourmet à ce furieux. Que ſeroit-ce ſi cette pauvre innocente ſe trouvoit toute ſeule avec luy ? Approchez, mal-heureuſe opprimée, venez, épouſe infortunée. C'eſt à l'ombre de ce Tribunal que vous trouverez un azile aſſuré contre la petulence de votre perſecuteur. Souffrirez-vous, Meſſieurs, qu'une

qu'une femme qui (comme dit fort éloquemment un ſçavant Philoſophe) doit être *vas dignitatis non voluptatis*, devienne un grenier à coups de poing; qu'une femme qui doit être la Soucoupe des plaiſirs d'un mary, ſoit le balon de ſes emportemens? Non, Meſſieurs, vous ne ſouffrirez pas que ces innocentes brebis ſoient ſi cruellement égorgées par ces loups raviſſans? Et qui voudroit dorenavant ſe mettre en ménage, ſi vous fermiez les portes aux ſéparations?

Le Divorce ayant été de tout temps tout ce qu'il y a de plus piquant dans le mariage; ce ragoût de veuvage anticipé, cette viduité prematurée que vous allez ſervir à la Dame Sotinet, va faire venir l'eau à la bouche à quantité de femmes de Paris: Elles en voudront tâter. Songez, Meſſieurs, aux honneurs que vous allez recevoir, *Cornu quanta ſeges!* Vous aurez plus d'affaires que toutes les Juriſdictions de la France. L'Hôtel de Bourgogne crevera de monde: Vous en aurez toute la gloire, & les Comédiens Italiens tout le profit. *Dixi.*

(*Pendant que le Dieu de l'Hymen va aux opinions, les Avocats parlent tous deux à la fois.*)

BRAILLARDET.

Quand il y auroit quelque petit grain de folie, il a des intervales....

CORNICHON.

Ah, taiſez-vous, taiſez-vous. (*Cela ſe dit à haute voix.*)

JUGEMENT.

LE DIEU D'HIMEN.

Ayant aucunement égard à la Requête de la partie de Maître Cornichon, le Dieu de l'Himen a ordonné que la Dame Sotinet demeurera ſéparée de corps & de biens d'avec ſon mary; qu'elle reprendra les

les vingt mille écus qu'elle a apportez en mariage ; qu'elle joüira dès à present de son doüaire, étant reputée veuve, & d'une pension de trois mille livres. Et attendu la démence averée du sieur Sotinet, nous avons ordonné qu'à la diligence de sa femme, il sera incessamment enfermé aux Petites Maisons, ou à saint Lazare.

M. SOTINET.

Moy enfermé ! moy à saint Lazare !

CORNICHON.

Bon ! il y a dix ans que vous devriez y être.

(*On emmene le sieur Sotinet, Aurelio se découvre à Isabelle*)

CORNICHON.

Monsieur l'Himenée, ce n'est pas le tout. Vous venez de défaire un mariage ; mais il s'agit d'en refaire un autre entre Colombine & moy.

COLOMBINE.

Ah ! très volontiers, à condition qu'on nous démariera au bout de l'an.

ARLEQUIN.

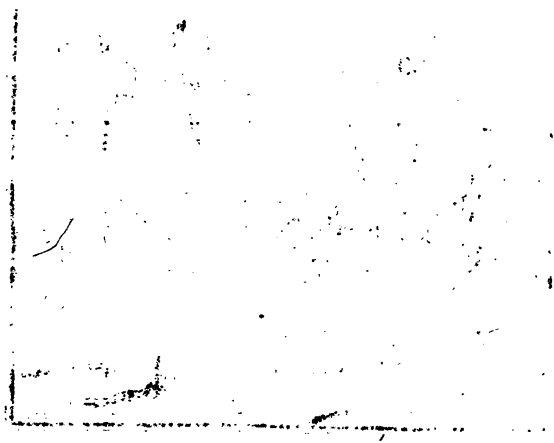
Je le veux bien. Car j'ay toûjours oui dire, qu'une femme & un Almanach sont deux choses qui ne sont bonnes tout au plus que pour une année.

Fin de la Comédie.

CEtte Comédie n'avoit point reüssi entre les mains de feu Monsieur Dominique. On l'avoit rayée du Catalogue des Piéces qu'on reprenoit de temps en temps, & les Rôles en avoient été brûlez. Cependant moy (qui de ma vie n'avois monté sur le Théâtre, & qui sortois du Collége de la Marche, où je venois d'achever mon Cours de Philosophie sous le docte Monsieur Ballé) je la choisis pour mon coup d'essay, qui arriva le 1. *Octobre* 1689.

1689. *lorsque je parus pour la premiére fois d'ordre du Roy, & de Monseigneur ; & elle eut tant de bonheur entre mes mains, qu'elle plut generalement à tout le monde, fut extraordinairement suivie, & par consequent valut beaucoup d'argent aux Comédiens.*

Si j'étois homme à tirer vanité des talens que la nature m'a donnez pour le Théâtre, soit à visage découvert, ou à visage masqué, dans les principaux Rôles Serieux ou Comiques, où l'on m'a veu briller avec applaudissement aux yeux de la plus polie & de la plus connoisseuse Nation de la Terre, j'aurois icy un fort beau champ à satisfaire mon amour propre. Je dirois que j'ay plus fait en commençant, & dans mes tendres années, que les plus Illustres Acteurs n'ont sçu faire après vint années d'exercice, & dans la force de leur âge. Mais je proteste que bien loin de m'être jamais enorgueilly de ces rares avantages, je les ay toûjours regardez comme des effets de mon bonheur, & non pas comme des conséquences de mon mérite ; & si quelque chose a sceu flater mon ame dans ces rencontres, ce n'a été que le plaisir de me voir universellement applaudy après l'inimitable Monsieur Dominique, qui a porté si loin l'excellence du Naif *du caractére d'Arlequin, que les Italiens appellent* Goffaggine, *que quiconque l'a vû joüer trouvera toûjours quelque chose à redire aux plus habiles, & aux plus fameux Arlequins de son tems.*



e Marchand Duppe

LE MARSCHAND DUPPÉ,

COMEDIE EN TROIS ACTES.

MISE AU THEATRE

Par Monsieur D * * * *

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi, dans leur Hôtel de Bourgogne, le premier de Septembre 1688.

A C-

ACTEURS.

FRIQUET, *Marchand.*

MEZZETIN, *fils de Friquet.*

ISABELLE, *Demoiſelle étrangére, puis niéce du Docteur.*

COLOMBINE, *Suivante d'Iſabelle.*

AURELIO, *Amant d'Iſabelle.*

LE DOCTEUR, *Oncle d'Iſabelle.*

PASQUARIEL, *Tailleur.*

UN LAQUAIS.

UNE SERVANTE.

Pluſieurs Archers.

La Scéne eſt à Paris.

LE MARCHAND DUPPE.

ACTE I.

SCENE I.

Le Théâtre repreſente un Magazin, où des Garçons de Boutique reployent des étoffes ſur un Comptoir.

FRIQUET, (*Pluſieurs Garçons de Boutique.*)

FRIQUET (*à ſes Garçons.*)

PRetendez-vous, Meſſieurs, que je laiſſeray diſſiper mon bien ſans me plaindre? Non ventrebleu, non, je ne le ſouffriray pas. Si eſt-ce qu'à la fin il faut ſçavoir ce que mes étoffes deviennent; car c'eſt vous ou c'eſt moy qui volons la Boutique. Comment, diable! voilà mon Magazin vuide, & je ne trouve point d'argent dans ma quaiſſe.

I. GARCON.

Vous n'avez pourtant que d'honnêtes gens chez vous; votre fils ſera notre caution.

FRIQUET.

Mon fils eſt un coquin, à qui je rompray les bras.

I. GARCON.

Voilà un beau remercîment, pour les peines que nous prenons à contenter les femmes qui n'ont jamais été ſi fantaſques en habits! Vous vendriez gros, ma foy, ſi nous n'avions l'adreſſe de leur faire acheter des chiffes pour des étoffes de conſequence?

II. GAR-

II. GARCON.

S'il y a icy des voleurs, c'eſt vous qui vous volez vous-méme. Monſieur Friquet, il ne faut pas ſans raiſon ſcandaliſer des gens qui valent mieux que vous, & qui ſont honneur & profit à votre Boutique. Dès à preſent nous nous retirons & vous baiſons les mains.

FRIQUET.

Mais, mes Enfans, quand je dis cela, ce n'eſt pas que je vous ſoupçonne; c'eſt que je ſerois bien-aiſe de m'éclaircir; car mes marchandiſes ne me rendent pas la moitié de ce que je les achete.

I. GARCON.

Si vous ne trouvez pas d'argent, Dieu-mercy ce n'eſt pas faute que votre Boutique ne ſoit bien achalandée. Votre fils a vendu pour plus de vingt-mille francs de Brocard d'or en trois jours.

FRIQUET.

Le maraut!

II. GARCON.

Bon! Monſieur rêve quand il ſe plaint. Nous avons livré en une ſeule matinée à ce fameux Tailleur qu'on appelle.... helas.... Monſieur... Monſieur...

FRIQUET.

Paſquariel?

II. GARCON.

Juſtement. Votre Fils luy a livré tout à la fois ſept cens aunes de Damas verd pour faire des Veſtes à des Officiers d'Infanterie.

FRIQUET.

Il prenoit donc à credit?

I. GARCON.

Non; Monſieur, il a payé rubis-ſur-l'ongle, en beaux Louis d'or.

FRIQUET.

Et Friquet les a reçus.

II. GAR-

II. GARCON.

Il les mit dans la quaiſſe en notre preſence.

FRIQUET.

Il faut que je mette ce coquin-là entre quatre murailles, ou que je l'envoye aux Indes. C'eſt luy qui me vole aſſurément.

I. GARCON.

N'eſt-ce point auſſi, Monſieur, que vous faites quelque dépenſe ſourde? Car Madame Friquet s'en plaint terriblement. Elle dit que vous poudrez vos cheveux, que vous noirciſſez votre barbe, que vous revenez à minuit, & que tous les jours vous allez voir une jeune perſonne dans un certain quartier. Ce ne ſont pas là nos affaires, premiérement; mais on entend parler le monde.

FRIQUET (*à part.*)

Ouf! je ſuis perdu, ſi ma femme découvre le myſtére. Elle eſt ſans quartier ſur la jalouſie. (*Se tournant vers ſes Garçons.*) Allez, mes amis, ce que j'ay dit ne vous doit pas fâcher. Comme vous ſçavez, Marchand qui perd ne peut rire.

II. GARCON.

Quand un Marchand ne perd que par ſa faute, ſes gens n'en doivent point patir.

FRIQUET (*à part.*)

Diable, il faut filer doux; ces drôles-cy ſçavent quelque choſe. (*haut.*) Continuez, je vous prie, avec affection.

I. GARCON.

Nous ne ſommes pas des voleurs, une fois; nous voulons ſortir.

FRIQUET.

Hé, mes chers Enfans, m'abandonneriez-vous pour une parole, que la foibleſſe de l'âge m'a fait échaper? Je vous jure que mes ſoupçons ne tombent point ſur vous. Ne parlez de rien, remettez ſeulement les étoffes par ordre; comptez les piéces, &

& me laiſſez faire du reſte ; je ſçauray bien-tôt où eſt l'enclouëure. (*Les Garçons rentrent dans le Magazin.*)

SCENE II.

FRIQUET (*ſeul.*)

LA ſotte choſe que d'avoir une Femme jalouſe, & des Garçons de boutique qui veillent à vos actions ! On a beau dire, il faut être maître de ſoy quand on veut faire l'amour ; & je crois, Dieu me le pardonne, que je permettrois à Madame Friquet d'être coquette, pour être paiſible dans mes plaiſirs. C'eſt ma ſottiſe auſſi, de l'avoir accoquinée pendant quarante-huit ans à mes careſſes. Preſentement tous les Diables ſont déchaînez quand je tire le chapeau à une femme. C'eſt un Dragon qui ſe feroit ſeparer de corps & de biens, ſi elle ſçavoit que je ſuis aimé d'Iſabelle. Il me ſemble pourtant qu'une Femme devroit laiſſer un Mary en repos après quarante-huit ans de mariage. (*à part appercevant Mezzetin.*) Voicy mon voleur de Fils qui paroît. Ne l'effarouchons point, je luy feray tantôt mettre la main ſur le collet.

SCENE III.

FRIQUET, MEZZETIN.

FRIQUET.

HE'bien, Friquet, cette Princeſſe a-t-elle acheté notre velours ?

MEZZETIN.

Elle en a pris ſeulement trois Tentures ; une aurore, une rouge, & une verte.

FRIQUET.

Bon. Et à combien l'a-t-elle payé ?

MEZ-

MEZZETIN.

Payé ? Eſt-ce que ces gens-là payent ? Elle l'a pris à crédit. (*à part.*) J'en ay pourtant l'argent dans ma poche.

FRIQUET.

Ah, malheureux ! voilà pour nous abîmer.

MEZZETIN.

Ne vous ay-je pas dit cent fois, mon Pere, qu'il ne faut jamais porter des marchandiſes chez les gens de qualité ? Quand ils tiennent un garçon, ils l'emboiſent de leur caquet, & le remenent à la porte avec des révérences. Ma foy, vive les Financiers pour payer comptant !

FRIQUET.

Et le Damas caffar qu'on a porté chez cet Organiſte ?

MEZZETIN.

Oh, c'eſt de l'or en barre, cela. Il en envoyera demain l'argent par ſon Commis.

FRIQUET.

Plaît-il ? A un Organiſte, un Commis ?

MEZZETIN.

Ouy, cet homme... là... cet homme qui luy ſouffle.

FRIQUET.

Ah, cela s'appelle un Commis ?

MEZZETIN (*à part.*)

J'ay encore mis cela du côté de l'épée.

FRIQUET (*à part.*)

La Princeſſe prend à credit, & l'Organiſte envoyera ſon Commis. Ho, ho, ho... il y a là quelque choſe. (*haut.*) O ça, Friquet, avons-nous bien de l'argent dans notre quaiſſe ?

MEZZETIN.

Je crois qu'il ſeroit à propos de faire travailler à cette diable de quaiſſe-là.

FRIQUET.

Comment donc ?

MEZZETIN.

Tout franc, mon Pere, je croy qu'elle s'enfuit par quelque endroit ; car depuis un temps l'argent n'y tient point.

FRIQUET.

En voilà bien d'un autre !

MEZZETIN.

Il n'y a pourtant que vous & moi qui y fouillions ; je ſuis bien ſeur que je n'en ay jamais détourné un double.

FRIQUET.

A ce compte-là, c'eſt donc moy ?

MEZZETIN.

Ce n'eſt pas aux Enfans à gloſer ſur les actions de leurs Peres. Tant y a que ce n'eſt pas moy.

FRIQUET.

C'eſt moy, vous dis-je !

MEZZETIN.

Ma Mere le croit comme cela, toûjours ; & cette Femme-là ne ſe trompe guéres. Elle dit que depuis un temps vous donnez un peu carriére à vos eſprits, & qu'une certaine Dame de par le monde... Ne faites-vous pas bien de vous réjoüir ? Après tout, le plaiſir eſt le lait des vieilles gens.

FRIQUET.

Et ma femme ſçait-elle le nom de cette Dame ?

MEZZETIN.

Bon ! qui eſt-ce qui le luy auroit dit ? A cet'heure, je croy que ce ſont des médiſances.

FRIQUET.

Oh aſſurément.

MEZZETIN.

Elle a pourtant une grande demangeaiſon de compter l'argent de la quaiſſe ; il faut qu'elle ſe défie de quelque choſe.

FRI-

FRIQUET (*à part.*)

Pour l'empêcher de crier, il faut vîtement la remplir. (*vers son fils.*) Friquet, de peur d'accident, allez un peu recevoir cette Lettre de Change de quarante mille francs ; vous sçavez bien, de ce Marchand de Lion.

MEZZETIN.

S'il n'en vouloit payer qu'une partie ?

FRIQUET.

Prenez, prenez, il n'est que de recevoir.

MEZZETIN (*en s'en allant.*)

Pour recevoir je suis le premier homme du monde.

FRIQUET (*seul.*)

Oh, Amour, que de couleuvres tu me fais avaler ! Mon fils me vole, ma femme me harasse, & il faut l'endurer, parce que j'aime Isabelle, & que je ne veux point que ma passion soit traversée par ma Famille. Ma chére Isabelle, que ne puis-je te sacrifier davantage.

SCENE IV.

PIERROT, FRIQUET.

PIERROT.

AH, Monsieur ! quelle drôle de priére faites-vous là tout seul ?

FRIQUET.

Je me donnois de l'air avec mon Chapeau, à cause de la grande chaleur.

PIERROT.

C'est avoir de l'esprit, cela ! Je vois bien que vous n'avez pas perdu votre temps à l'Ecole.

FRIQUET.

Hé bien, Pierrot, quelle nouvelle ?

PIERROT.

J'en ay, mardy, qui vallent de l'or.

FRIQUET.

Ma femme ne seroit pas morte ?

PIERROT.

Vraiment, c'est bien autre chose ! Allons, accollez-moy la cuisse.

FRIQUET.

Ne me mortifie point avec tes bouffonneries.

PIERROT.

C'est ce coup-cy, ma foy, qu'il me faut hausser mes gages.

FRIQUET.

Te hausser tes gages ?

PIERROT.

Je le crois.

FRIQUET.

A qui en veut ce coquin-là ?

PIERROT.

Oh, ce n'est pourtant pas avec des injures qu'on fait parler le monde.

FRIQUET.

Non ; mais nous allons voir si avec un bâton je n'en viendray pas à bout.

PIERROT.

St, st, st, écoutez, Monsieur, faites les choses honnêtement, nous n'aurons point de bruit ensemble.

FRIQUET.

Maraut, tu me feras perdre patience.

PIERROT.

Tenez, Monsieur, prenez des balances. Si mon secret ne pese pas trois Loüis d'or, je n'en demande pas une maille.

FRIQUET.

Je vois bien que tu as besoin d'une piéce de trente sols. (*Il luy donne une piéce.*)

PIERROT.

J'ayme autant vous le dire pour votre amitié. (*A l'oreille parlant haut.*) Cette Dame est arrivée de

là

la Campagne, ſa ſervante me le vient de dire.

FRIQUET.

Tiens, voilà un écu.

PIERROT.

L'argent ne me fait de rien quand j'oblige un honnête homme.

FRIQUET.

Ah, Pierrot, tu me rends la vie.

PIERROT.

J'ay bien encore autre choſe à vous dire.

FRIQUET.

Voilà encore un demy Louis.

PIERROT.

Vous mocquez-vous de moy, Monſieur? Eſt-ce que je ſuis un garçon intéreſſé? Si je ſçavois pis que pendre de vous, je le dirois pour rien.

FRIQUET.

Hé bien, dis-moy donc.

PIERROT.

Oh, la plaiſante choſe! Tous nos Voiſins diſent qu'il vous faudroit enfermer.

FRIQUET.

Et pourquoy?

PIERROT.

Parce que vous vous ruinez avec cette jeune femme.

FRIQUET.

Et de quoy ſe mêlent mes Voiſins?

PIERROT.

Bon! ils diſent comme cela, que ſi votre fils étoit ſage, il devroit vous faire mettre à Saint Lazare, comme ces bons garnemens qui ont fricaſſé leur bien.

FRIQUET.

Un homme eſt bien malheureux de ne pouvoir dépenſer une piſtolle ſans qu'on y trouve à redire!

PIERROT.

C'eſt ce que j'ay répondu, moy, à ces maroufles-là: Comme ſi à votre âge on n'avoit pas la liberté

d'être fou ! Voilà encore de plaisans visages, de vouloir gourmander l'inclination d'un vieux homme.

FRIQUET.

En ces rencontres-là il n'est que d'aller son chemin.

PIERROT.

Mettez la main sur la conscience, avez-vous bien soixante & quinze ans ?

FRIQUET.

Je n'ay guéres davantage.

PIERROT.

Quel meurtre, d'empêcher un homme de se divertir à la fleur de son âge ! Ma foy, il n'est que de se contenter.

FRIQUET.

C'est l'unique secret pour vivre long-temps. (*Il s'en va.*)

PIERROT.

Travaillez, Monsieur, je vous en sçais bon gré. Aussi bien Madame est trop vieille pour se venger.

SCENE V.

Le Théâtre represente l'Appartement d'Isabelle.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

QUand vous me donneriez trois fois plus de gages, je ne voudrois pas rester un quart d'heure avec vous. C'est bien l'argent, vrayment, qui me gouverne ! J'ayme ma réputation, Mademoiselle, & puis c'est tout.

ISABELLE.

Il me semble, Colombine, que ta reputation n'a point couru de risque avec moy.

COLOMBINE.

Tout cela est beau & bon, mais je veux sortir.

ISA-

ISABELLE.

Quoy tu ne me diras point pourquoy tu me quittes?

COLOMBINE.

Je vous quitte, parce que j'ay le cœur bien placé, & que je meurs de honte de voir qu'en six mois de temps vous n'êtes non plus façonnée que le premier jour. Depuis le matin jusqu'au soir je me tuë le corps & l'ame à vous remontrer, que la beauté toute seule ne prend point de duppes, & qu'une fille à marier doit joüer toutes sortes de rôles pour se bien établir. Au lieu d'en faire votre profit, vous vous reposez tranquillement sur vos charmes, & vous laissez le soin de votre fortune à votre étoile. C'est bien comme cela, ma foy, qu'on les attrappe.

ISABELLE.

Tu as grand tort de me gronder, Colombine. Depuis que tu es avec moy, je ne suis que l'Echo de tes remontrances, & je ne parle jamais en Compagnie que sur la tablature que tu me donnes.

COLOMBINE.

Vous vous y prenez d'un bon biais, je ne m'en étonne pas! Vertu dè ma vie, quand on a le mariage en tête, il faut bien ruser d'une autre sorte!

ISABELLE.

Il me semble pourtant que je te copie assez juste.

COLOMBINE.

Point du tout. Je vous ay recommendé cent fois, d'affecter un air sévére & hautain avec ceux qui vous recherchent en mariage.

ISABELLE.

Et pourquoy cela ma Mie?

COLOMBINE.

Parce que l'homme est un espèce d'animal qui veut être maîtrisé, & qui ne s'attache qu'à ce qui le rebute. Dès que vous paroissez douce & complaisante, un fat d'épouseur s'imagine que vous en tenez, & que ses perfections vous garottent le cœur.

Mais quand vous le traitez avec indifférence, & que vous paroiſſez haute à la main, vous voyez mon drôle ſouple, rampant, qui s'empreſſe, & qui n'épargne ny ſoins ny dépenſes pour parvenir à vous plaire.

ISABELLE.

Je ſuis donc encore bien Novice! Car je penſois moy qu'une humeur ſincére, ſoutenuë de beaucoup de probité, engageoit plus fortement.

COLOMBINE.

Et d'où venez-vous, avec votre probité? Il n'y a qu'à chanter ſur ce ton là, pour mourir gueuſe & vieille fille. Mademoiſelle, mettez-vous en téte, qu'avec les hommes d'aujourd'huy il faut être ruſée, fourbe, allerte, ſcélérate même quand le cas y échoit.

ISABELLE.

Quel cas peut-on faire d'une fille, quand on la reconnoît de cette humeur-là? Je ſuis perſuadée, pour moy, qu'on ne l'aime guéres.

COLOMBINE.

On ſe ſoucie bien d'être aimée d'un homme quand on l'a épouſé! Le grand talent eſt de devenir femme, tout le reſte va comme il plaît à Dieu.

ISABELLE.

Tu condamnes donc le plaiſir que je me ferois d'épouſer Aurelio pour l'aimer de toute l'étenduë de mon cœur?

COLOMBINE.

Oh, voilà votre quinte qui vous reprend. On ne diſpute point des goûts; mais, ma foy, telle que je ſuis, je ne voudrois pas d'un grand Dandin comme cela. Dieu veüille que vous ſoyez heureuſe avec luy; mais franchement il n'eſt point libéral: & quand un homme a ce défaut là, tous les autres talens ne luy ſervent de guéres. A cette heure, je le crois volage, on dit qu'il aime une Veuve de par le monde qui eſt bien plus riche que vous.

ISA-

ISABELLE.

Ah, Colombine, cela seroit-il bien possible? Il en faudroit mourir.

COLOMBINE.

A votre place, je m'en retournerois à Lyon, ou bien je me determinerois tout d'un coup, car franchement, nous faisons icy une sotte figure. Nous n'avons plus d'argent, vous n'entendez rien à plumer les duppes, le jeu ne bat plus que d'une aîle, j'ay usé toutes mes ruses à vous faire subsister. A moins que Monsieur Friquet ne nous secoure je trouve que nous sommes bien bas percées.

ISABELLE.

Quand il seroit de bronze, je luy ay écrit une lettre qui le mettra à la raison, & qui nous tirera d'intrigue. Tu verras, Colombine, si j'ay de l'esprit. Pourveu que tu la donnes en main propre, c'est de l'argent comptant.

COLOMBINE.

Ces Vieillards-là sont bien coriasses.

ISABELLE.

Ma pauvre Enfant, ne m'abandonne point. Si j'épouse Aurelio, je te jure que tu ne te repentiras pas de m'avoir obligée.

COLOMBINE.

Hé faites donc ce qu'il faut faire pour en venir-là. Ayez toûjours des Amans à vos trousses, recevez de l'encens de toutes parts, faites des jaloux à outrance; le bruit de vos conquêtes l'allarmera; & dans l'apprehension de vous perdre, il sera trop heureux de vous épouser. Mais à qui en veut Serpentin?

SERPENTIN (*Laquais.*)

Mademoiselle, Monsieur le Marquis d'Oripeau demande s'il ne vous incommodera point.

COLOMBINE.

Ah, Mademoiselle, c'est le Marquis qui est si riche. Malepeste, va le faire monter. Mettons vî-

tement des Fauteuils en place. C'eſt un Pigeon pattu qu'il faudroit prendre par le pied. A telle fin que de raiſon prenez vos airs de Coquette, & me luy en donnez à travers de la viſiére.

SCENE VI.

MEZZETIN (*en Marquis.*) ISABELLE, & COLOMBINE.

MEZZETIN.

PEtit Laquais, je te prie, dis à mes gens, qu'ils ne s'écartent pas. Je ne ſuis jamais plus d'un quart-d'heure chez les Bourgeoiſes.

COLOMBINE.

Voilà qui ne debutte point mal!

MEZZETIN.

Ma belle Demoiſelle, comment vous accommodez-vous d'un ſi petit trou de maiſon? Vous n'avez point d'antichambre pour mes Laquais.

ISABELLE.

Une fille de ma qualité n'eſt guéres conſiderée par ſon logement.

MEZZETIN (*vers Colombine.*)

Elle a l'eſprit gentil. (*vers Iſabelle.*) Dites-moy, je vous prie, qui voyez-vous dans votre quartier?

ISABELLE.

Je n'ay pas encore eu le loiſir de rendre des viſites. Ce qu'il y a de Dames à la Cour m'enlevent tous les jours pour me divertir.

MEZZETIN.

Je vous ſçais bon gré de ne vous point encanailler.

COLOMBINE (*à Iſabelle.*)

Le Baron de Tourmentiére eſt là-bas, qui veut entrer à toute force.

ISABELLE.

Ah l'inſupportable homme! Colombine, deli-

vre-

re-moy de cet étourdy-là. C'eſt un extravagant qui pretend qu'on le doit épouſer, parce qu'il a vingt mille écus de rente.

MEZZETIN.

Le fat!

COLOMBINE.

Je m'en vais luy dire que vous avez pris un remède.

ISABELLE.

Fais comme tu voudras: mais je ne puis conſentir que ce Cancre-là ſe trouve en la compagnie de Monſieur le Marquis.

MEZZETIN.

Un homme oſe-t'il ſe produire avec vingt mille écus de rente? Avant la mort de mon pere je me retiray en Hollande, parce que je n'avois que cent mille francs à manger par an. (*En parlant au petit Laquais.*) Mon fils, ai-je là un Laquais?

COLOMBINE.

Mademoiſelle, que voilà un habit qui ſent ſon bien! c'eſt-là ce qu'on appelle ſe mettre du bon tour!

MEZZETIN.

Les gens de qualité ſont à plaindre quand il fait chaud; on n'oſeroit ſurcharger un habit de dorure. C'eſt ce qui fait bien ſouvent que les Bourgeois ſe licencient, & qu'ils ont l'inſolence de compagnonner avec nous. A propos, aimez-vous la Muſique? J'ay un Timballier qui accompagne divinement la voix.

COLOMBINE.

Monſieur le Marquis, vous êtes donc d'épée?

MEZZETIN.

J'en enrage aſſez; car nous ne faiſons que blanchir auprès des gens de Robe. Peut-être que les femmes s'en lâſſeront, & que nous redeviendrons à la mode.

ISABELLE.

Il me ſemble qu'un homme fait comme vous, n'appréhende point de ſi foibles rivaux.

MEZZETIN.

A vous dire vray, je me fais bien juſtice là-deſſus. Cependant j'entrevois quelquefois ceans un certain Vieillard.... helas... cet homme de Boutique. Avoüez la vérité, il ne vous eſt pas indifférent.

COLOMBINE.

Qui? Monſieur Friquet? La pauvre Carcaſſe! Hors pour venir querir l'argent de ce qu'il nous livre, il n'y fait pas grande ordure.

MEZZETIN.

Si je l'y rencontre, il ne deſcendra que par les fenêtres.

ISABELLE.

Un Marchand peut-il faire ombrage à un homme de votre qualité? Eſt ce que mon portrait, & mes lettres, ne vous mettent pas l'eſprit en repos?

COLOMBINE.

Monſieur le Marquis a raiſon. Un homme de cinquante mille écus de rente ne doit jamais rien trouver en ſon chemin. (*à part.*) Voila un plaiſant Magot pour être jaloux!

ISABELLE (*à Mezzetin qui éternuë.*)

Dieu vous aſſiſte, Monſieur le Marquis.

MEZZETIN (*riant.*)

La civilité eſt un peu bourgeoiſe.

ISABELLE.

Quoy? on offenſe les gens en leur ſouhaitant du bien?

MEZZETIN.

Quand on a l'air du monde, il faut voir crever un homme en éternuant, ſans luy rien dire. Ma Princeſſe, quand nous marierons-nous?

COLOMBINE (*à Iſabelle.*)

Repondez-donc à Monſieur. Ce qu'il vous demande là eſt poſitif, & ces ſortes d'affaires ſe doivent conclure ſur le champ.

ISABELLE.

Le mérite de Monſieur le Marquis ne donne pas le temps de ſe reconnoître. Il ſuffit qu'il ſouhaite les choſes, pour n'y point trouver d'obſtacles. Quoy que cent mille écus de rente ne bornent pas les pretentions d'une fille de ma naiſſance, je ne ſonge plus au bien, du moment que je ſuis prevenuë par des maniéres auſſi engageantes que les ſiennes.

MEZZETIN.

Ecoutez, je crois que nous aurons du plaiſir enſemble, ouy. (*à Colombine*) Friponne, je te feray ta fortune; mais auſſi tu m'aimeras un peu.

COLOMBINE.

On ne hait jamais les gens qui donnent.

ISABELLE.

Si vous m'en voulez croire, nous ne prierons perſonne à la nôce.

MEZZETIN.

Dieu mercy, je n'ay ny pere ny mere; ainſi je n'ay pas grand monde à prier. (*à Colombine*) Ma grand fille, faites-moy monter un Laquais.

ISABELLE.

Vous ne ferez pas grande dépenſe avec moy; car je puis dire ſans vanité, qu'il eſt peu de filles mieux équipées. Véritablement je n'ay que pour cinquante mille francs de pierreries.

COLOMBINE.

Je n'ay point trouvé de Laquais, Monſieur; mais voila un de vos Gentilshommes que je vous amene.

MEZZETIN (*au Laquais.*)

La Prairie, a-t-on fait réponſe à ma lettre?

LE LAQUAIS.

Cette Dame a dit qu'elle vous la fera de bouche.

ISABELLE.

Voilà un Garçon de bonne mine.

COLOMBINE.

N'eſt-ce pas une conſcience d'habiller comme cela un Laquais?

MEZZETIN.

Dites-moy, Monsieur le Maraut, d'où vient que vous n'avez point d'écharpe?

LE LAQUAIS.

C'est qu'elle est trop pesante, Monsieur, par le chaud qu'il fait.

MEZZETIN.

Comment, Coquin, je mets tout mon revenu en écharpes, & la votre sera dans un coffre, quand je vous envoye chez une Dame? (*tirant son épée*) Par la mort....

ISABELLE (*en l'arrêtant.*)

Monsieur le Marquis, cela vaut-il la peine...,

MEZZETIN,

Je tuë un Laquais pour rien, vous allez voir.

COLLOMBINE.

Misericorde! (*Mezzetin court après le Laquais l'épée à la main, & les femmes le suivent.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

COLOMBINE (*seule.*)

VOicy pourtant une lettre écrite en bon François. Je ne sçais pas comme Monsieur du Marchand y répondra; mais voilà, ma foy, de quoy luy faire sauter le bâton. Il verra bien que ma Maitresse est une Chévre, & qu'elle ne sçait pas encore comme on seigne un vieillard amoureux. Je luy avois conseillé de demander dix mille francs, mais c'est une novice qui n'a jamais veu quinze pistoles à la fois. Vaille que vaille: si Monsieur Friquet est piqué au jeu, il en sera quitte pour cinq cent pistolles. Ma foy, le jeu ne vaut pas la chandelle.

SCENE II.

LE DOCTEUR, COLOMBINE.

LE DOCTEUR (*fait la révérence de loin à Colombine.*)

COLOMBINE.

Voilà un Corbeau assez bien appris. Est-ce à moy à qui cet animal-là fait des révérences ?

LE DOCTEUR (*la prie de faire ses complimens à sa Maitresse. Il luy dit qu'il en est éperduëment amoureux, & luy fait entendre qu'il est très sçavant.*)

COLOMBINE.

Sçavant ? Diable, tant pis. Je ne cherche que des duppes, moy. Mais, Monsieur, comment pretendez-vous aimer ma Maitresse ? Car il n'entre chez nous que des gens à mariage.

LE DOCTEUR (*dit qu'il ne pretend l'aymer que sur ce pied-là, & qu'il veut l'adorer toute sa vie.*)

COLOMBINE.

Ah ! les ruës ne sont pavées que de ces adorateurs-là. Il y a quelque temps qu'il tomba sous ma coupe un transi à peu près de votre taille, qui la devoit aimer, qui la devoit cherir, enfin c'étoit des merveilles. Moy sottement je donnay dans le panneau, & luy promis de luy rendre service, en tout bien & en tout honneur dea. Croiriez-vous que cet homme qui vouloit épouser ma Maitresse, eût l'effronterie de me mettre trente Loüis d'or à la main. Je vis bien par son present qu'il n'étoit guéres amoureux. Aussi ne manqua-t-on pas de luy donner son congé au bout de vingt quatre heures. Voyez, Monsieur, ne me faites point porter de méchantes paroles. L'aimerez-vous beaucoup ? l'aimerez-vous long-temps ?

LE DOCTEUR (*se gratte la tête, & dit, que cette Ruſée en ſçait beaucoup pour ſon âge ; que neanmoins il*

il eſt bon de l'engager à porter ſes intérêts.) (*Il tire une bourſe de cinquante Louis.*)

COLOMBINE.

Vous n'êtes pas Joüeur, Monſieur, apparemment? Car votre bourſe eſt trop petite.

LE DOCTEUR.

Il y a pourtant cinquante piſtolles dedans. Hé bien, ma fille, que diras-tu à ta Maitreſſe?

COLOMBINE.

Hé... mais, pour cinquante Louis, je luy diray que je vous ay rencontré; que vous êtes vêtu de noir, & que vous avez envie de l'aimer. Oh, ne vous embaraſſez pas; je meneray votre affaire du bon train.

SCENE III.

FRIQUET, COLOMBINE, LE DOCTEUR.

FRIQUET (*obſervant de près le Docteur, & tournant autour de luy.*)

HE... (*Il le tire par la manche*) Monſieur, quel pour parler avez-vous avec cette fille-là?

COLOMBINE.

Peſte ſoit des jaloux! A chaque pas que l'on fait, on les a ſur les talons.

FRIQUET (*au Docteur.*)

Monſieur, vous ne me répondez rien?

COLOMBINE (*à Friquet.*)

Que voulez-vous qu'il réponde? C'eſt un paſſant qui demande la Ruë Fremanteau.

LE DOCTEUR.

Vous êtes bien curieux, Monſieur, pour un vieillard! Puis que vous le voulez ſçavoir, j'aime ſa Maitreſſe, & ſi cela vous fait mal au cœur, tant pis pour vous.

FRIQUET (*en riant.*)

Ah, ventrebleu, je vous en ſçais bon gré? C'eſt bien à un Marouſle comme vous...

LE DOCTEUR.

Petit Faquin de Bourgeois, vous vous ſerez étriller.

FRIQUET.

Etriller, moy? Par la mort...

COLOMBINE.

Meſſieurs, & pour qui me prendra-t-on dans tout ce vacarme-là? Allez au Diable avec vos peſtes de querelles.

LE DOCTEUR.

Un moment de patience. Je reviens à vous tout à l'heure. Mais mardy, tenez-vous droit ſur vos pieds, & faites proviſion d'une bonne épée, car je vous mettray l'ame au jour. (*Il ſort.*)

FRIQUET.

Tout Marchand que je ſuis; avec l'aune de ma boutique, je te feray manger les pavez. Va, va, tu as trouvé ton homme.

COLOMBINE.

Monſieur Friquet, vous avez le ſang bien chaud.

FRIQUET.

Mardy, pour Iſabelle je tuërois deux mille hommes.

COLOMBINE.

C'eſt donc tout de bon que vous l'aimez?

FRIQUET.

Malepeſte, ſi je l'aime! Hé, cet homme-là vous le dira tantôt. Je l'écraſeray comme une Punaiſe.

COLOMBINE.

Ca, ça, je croy que j'ay d'un baume qui va rabattre vos fumées. Tenez, fleurez-le. *Elle luy donne la lettre.*)

FRIQUET (*prend la lettre & la fleure.*)

Je ne ſens rien.

CO-

COLOMBINE.

Quoy l'ardeur de ma Maitreſſe ne vous prend pas au nez! Ah, ah, combien y a-t'il de gens qui donneroient leur vie pour en recevoir autant? A vous dire vray, je n'étois pas d'avis d'une lettre ſi tendre; mais ſon cœur l'a emporté.

FRIQUET.

Ma pauvre enfant, que je te ſuis redevable! (*Il baiſe la lettre.*)

COLOMBINE.

Je le crois bien! C'eſt la premiére lettre qu'elle a jamais écrit à perſonne. Voila ce qu'on appelle la franche crême d'un cœur.

FRIQUET.

Ah, quelle félicité!

COLOMBINE.

Penſez que vous ne manquerez pas de la remercier tantôt, & de venir ſouper tête à tête avec elle.

FRIQUET.

Me veut-elle faire cet honneur-là? (*Il baiſe encore la lettre.*)

COLOMBINE.

Vrayment, elle vous en fera bien d'autre, ça, ça, ne baiſez point tant cette lettre. Liſez ſeulement, & me donnez là reponſe.

FRIQUET.

Ah, le precieux treſor! (*Il lit la lettre.*) *Je conte ſur vous comme ſur le meilleur amy que j'aye au monde* ... Ma chére Enfant, eſt-il poſſible?

COLOMBINE.

Ne vous ay-je pas dit qu'elle eſt folle de vous?

FRIQUET (*continuant de lire.*)

Je conte ſur vous... Elle a bien raiſon! (*Il baiſe la lettre & ſoupire, puis continuë de lire.*) *Si vous voulez que j'en ſois entiérement perſuadée, quittez toutes ſortes d'affaires, pour venir ſouper avec moy*... Ah, l'obligeante perſonne! (*Il continuë de lire.*) *Et apportez cinq cent piſtoles avec vous*... CO-

COLOMBINE (*à part.*)

Oh, voilà l'angoisse!

FRIQUET.

Hé, hé, hé... (*Il continuë de lire.*) *Il faut être furieusement amy des gens, quand on leur confie ſes petits beſoins. Adieu, je vous attens; ne me privez pas du plaiſir dont je me flate, & ſi vous m'aimez, ne perdez pas l'occaſion d'obliger.*

ISABELLE.

FRIQUET.

C'eſt à dire, cinq cent piſtoles... (*Il ſoupire & rêve.*)

COLOMBINE.

Hé bien, Monſieur, viendrez-vous?

FRIQUET.

Cinq cent piſtoles!

COLOMBINE.

Eſt-ce que vous êtes retenu quelque part?

FRIQUET.

Hé, mais, pas autrement.

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce que cela veut dire, Pas autrement? Oh, je vois bien à votre air, que vous avez partie faite ailleurs, & que vous n'aimez pas tant Iſabelle que vous en faites le ſemblant. Elle eſt bien duppe de s'attacher à des gens qui ſe font tirer l'oreille quand on les prie! Vrayment, vrayment, cet homme qui eſt allé querir ſon épée, ne ſongeroit pas ſi long-temps que vous.

FRIQUET.

Cinq cent piſtoles!

COLOMBINE.

Monſieur, vous ne répondez rien?

FRIQUET.

Si fait, je penſe que.... j'iray.

COLOMBINE.

N'y allez pas manquer, au moins. Mademoiſelle ſeroit inconſolable.

FRI-

FRIQUET.

Ouy, ouy, va, j'iray... Cinq cent piſtoles! Il faut ſe faire juſtice; l'on n'aime pas les vieilles gens pour des prunes.

SCENE IV.

MEZZETIN, PASQUARIEL.

Pasquariel dit à Mezzetin que ſon Pere Friquet a eu querelle avec le Docteur, & qu'il croit que cela pourroit avoir des ſuites. Mezzetin dit qu'il va ſe déguiſer en Prevôt, ſuivre ſon Pere, & le faire contribuer s'il le trouve avec une épée.

SCENE V.

LE DOCTEUR & FRIQUET, (*tous deux avec des épées.*)

LE DOCTEUR (*ſans appercevoir Friquet.*)

Monſieur le Courtaut, vous allez paſſer un vilain quart d'heure, ſi je vous puis joindre; je ne laiſſeray pas de poudre ſur vos étoffes. Allons, faiſons paſſer toute ma doctrine dans le bras.

FRIQUET (*ſans appercevoir le Docteur.*)

Je n'y ay mardy pas ſongé, quand j'ay promis de me battre. Ma Nourrice me l'a dit mille fois, que j'avois un vray temperament à me faire étriller. Ça ça, il faut pourtant trouver du cœur, n'en fût-il point. Heureuſement voicy un baudrier de buffle, qui met toutes mes parties nobles à couvert. Si cet homme vétu de noir pouvoit oublier que nous devons nous battre, ce ſeroit bien de la beſogne épargnée. Il eſt vray auſſi que j'ay le ſang trop chaud, mais l'amour m'a emporté.

LE

LE DOCTEUR.

Il me ſemble que j'entrevois notre brave. Hola, l'Amy ?

FRIQUET.

Cela n'eſt point vray ; je n'ay jamais été des vôtres, & ventrebleu je n'en veux point être. Allons, allons, (*Il bat ſes flancs*) Allons, Monſieur de la Doctrine, mettez-vous en garde contre ma Boutique.

LE DOCTEUR.

Mais c'eſt donc tout de bon que vous voulez vous battre ?

FRIQUET.

Oh, je n'appelle pas cela ſe battre ; je veux ſeulement vous tirer trois ou quatre palettes de ſang, par gaillardiſe.

LE DOCTEUR.

Pour un Vieillard, il va droit à ſon homme.

FRIQUET.

Allons Coquin la vie....

SCENE VI.

MEZZETIN (*traveſty en Prevôt.*) LE DOCTEUR, FRIQUET (*pluſieurs Archers.*)

MEZZETIN.

Diable, demander la vie ! Ce ſont gens qui ſe battent en duel. (*à Friquet.*) Qui êtes-vous ?

LE DOCTEUR.

Il va tout avoüer. Il vaut mieux que je me ſauve. (*Il ſort.*)

FRIQUET.

Hé mais, Monſieur, je ne ſuis pas ce que vous penſez.

MEZZETIN.

Pourquoy l'épée à la main ?

FRI-

FRIQUET.

Eſt-ce qu'il n'eſt pas permis de roſſer un Fiacre qui vous fait payer d'avance la premiére heure, & qui s'enfuit à toutes jambes quand vous deſcendez pour faire de l'eau? Par la mort! Dans la rage où je ſuis, je l'allois tuer ſans vous.

MEZZETIN.

Oh, il eſt vray que ces Coquins-là ſont inſolens. Mais ce baudrier de Bufle?

FRIQUET.

Monſieur, c'eſt que mon fils eſt d'une Tragédie au Collège des Graſſins où il repreſente un Prevôt; & je m'en allois le luy porter moy-même, de peur que mon Valet ne fit quelque ſottiſe dans les ruës avec l'épée.

MEZZETIN.

Oh bien, votre fils joüera la Comédie ſans épée, & vous ne laiſſerez pas de venir au Fort-l'Evêque. Il n'y a point de quartier pour les duels.

FRIQUET.

Hé Monſieur, je m'appelle Friquet; ma Boutique n'eſt qu'à trois ruës d'icy: j'ay encore livré ce matin plus de quatre-vingts aunes de drap d'Eſpagne.

MEZZETIN.

Il n'eſt pas défendu aux Bourgeois d'avoir du cœur.

FRIQUET.

Ouy ventrebleu j'en ay; & tout Fiacre qui me ſcandaliſera....

MEZZETIN.

Allons, mes enfans, liez-le puis qu'il fait le fâcheux.

FRIQUET.

Monſieur le Prevôt, auriez-vous la conſcience de mener un homme de mon âge en priſon?

MEZZETIN.

Pour duel on pend à toutes ſortes d'âge.

FRI-

FRIQUET.

Pendre ! Et si je vous priois pour l'amour de moy de mettre ce diamant-là à votre doigt, me refuseriez-vous ? Il n'est que de cinq cent écus.

MEZZETIN (*aux Archers, après avoir pris le diamant.*)

Et de quoy vous aviſez-vous de me venir dire que ce pauvre Marchand ſe battoit en duel ? Il ſe donne au diable que cela n'eſt point vray ; & un homme ſur le bord de ſa foſſe ne voudroit pas mentir.

FRIQUET.

Voila ce qu'on appelle un tour d'amy ! Monſieur le Prevôt, Dieu vous ſoit en aide, & à tous les gens de bien qui protegent les innocens.

MEZZETIN.

Bon homme, prenez un autre Fiacre, & vous en allez aux Graſſins voir la Tragédie de votre fils. (*Il s'en va.*)

FRIQUET (*ſeul.*)

Ah, jernie, que je l'ay échappé belle ! Sans mon diamant, j'étois flambé. Contre fortune bon cœur ; ne laiſſons pas de voir Iſabelle, & de luy raconter notre combat.

SCENE VII.

Le Théâtre repreſente l'Appartement d'Iſabelle.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

HE' bien, Colombine, notre Marchand, fera-t-il ſon devoir ?

COLOMBINE.

Ma foy, il a bien eu de la peine à entrer dans ſes bottes. Il étoit charmé du commencement de votre lettre ; mais, ma foy, les cinq cent piſtolles

luy

luy ont un peu navré le cœur ; & ſi je ne luy euſſe donné vivement de l'eperon dans le flanc, nous ne tenions ma foy rien.

ISABELLE.

Quoy ? un homme à cet âge-là s'eſt fait tirer l'oreille ?

COLOMBINE.

A quelqu'âge que ce ſoit, cinq cent piſtolles valent toûjours cinq mille francs ; & ces ſortes de ſaignées ne rempliſſent pas la bourſe d'un homme.

ISABELLE.

Tiens, le voilà qui les apporte.

COLOMBINE.

Dieu me pardonne, je penſe qu'il a pris une épée pour eſcorter ſon argent.

SCENE VIII.

ISABELLE, COLOMBINE, FRIQUET.

ISABELLE.

AH ! quel ſpectacle ! Une épée toute nuë ! Et d'où venez-vous, Monſieur Friquet, en cet équipage ?

FRIQUET.

Je viens de châtier ceux qui ont l'inſolence de venir ſur mes briſées.

COLOMBINE.

Comment donc, Monſieur Friquet ?

FRIQUET.

Vous ſouvenez-vous de cet homme vêtu de noir qui ſe faiſoit tenir à quatre ?

COLOMBINE.

Quoy ? quand vous badiniez tantôt ?

FRIQUET.

En badinant, je luy ay allongé une douzaine de bottes,

bottes, qui ont fait rebrouſſer chemin à ſa doctrine.

ISABELLE.

Ah bon Dieu !

FRIQUET.

Je luy allois cribler le corps, ſi d'honnêtes gens ne m'avoient empêché. Je ſuis un mauvais plaiſant ſur le chapitre de l'amour.

ISABELLE.

Vous n'êtes pas bleſſé ?

FRIQUET.

Non, graces au Ciel ; & les plus rudes coups ſont ceux de vos yeux.

ISABELLE.

Ah ! que vous m'avez fait une étrange frayeur ! Je n'en ſuis pas encore bien revenuë. Colombine fais-moy ſentir du vinaigre. (*Elle feint de s'évanouir.*)

FRIQUET (*donnant la bourſe à Colombine.*

Colombine, mets cela quelque part ſur la table de Mademoiſelle..... (*à Iſabelle, ſe mettant, à ſes genoux.*) Ah, charmante Damoiſelle, eſt-il poſſible que vous preniez tant d'intérêt à ce qui me regarde ? (*Il luy baiſe la main.*)

COLOMBINE.

Mademoiſelle, qu'eſt-ce que ce Monſieur me veut dire ? Il me donne une bourſe pleine de Loüis d'or ; la ſerreray-je ?

ISABELLE.

Ah, Monſieur Friquet, vous faites trop bien les choſes ! Je ne vous avois dit cela qu'en riant.

COLOMBINE.

Un Marchand a plus d'honneur, que toute la Nobleſſe enſemble.

ISABELLE.

Mais ſerieuſement, Monſieur, n'avez-vous point été bleſſé ? Voulez-vous prendre un bouillon ?

COLOMBINE.

C'eſt bien la peine ! Voilà le ſoupé qu'on apprête.

ISABELLE.

Il y a long-tems, Monſieur Friquet, que je ſouhaittois de vous voir chez moy le verre à la main.

FRIQUET.

Ah, Mademoiſelle, vous vous mocquez de moy peut-être.

ISABELLE.

Non, je vous parle à cœur ouvert. Je ne croy pas de ma vie avoir receu de viſite ſi agreable.

FRIQUET.

Vous me faites trop d'honneur, Mademoiſelle, & je ſuis trop glorieux de ce que mes reſpects m'ont introduit chez vous.

COLOMBINE (*à part.*)

Sans votre argent, vous n'y feriez guéres de preſſe. (*haut*) Il eſt bien de ſaiſon, ma foy, de faire des complimens, quand la viande eſt ſur table! Un homme qui ſe vient de battre, a beſoin de prendre des forces. Allons, Serpentin, apportez à laver?

ISABELLE.

Colombine, n'aurons-nous pas quelque ſymphonie, quelque voix pendant le ſouper?

COLOMBINE.

Vous aurez de tout, ne vous mettez pas en peine.

ISABELLE.

Allons, Monſieur Friquet, mettez-vous dans ce Fauteuil. (*à Colombine.*) Colombine, encore un Carreau, à Monſieur Friquet?

FRIQUET.

Vous me faites bien plus d'honneur qu'à moy n'appartient, Mademoiſelle.

COLOMBINE.

On ne ſçauroit trop dorlotter un homme comme vous. Helas, où en étions-nous, ſi ce malheureux Docteur vous eût bleſſé?

ISA-

ISABELLE.

Pour moy, j'en ſerois morte.

COLOMBINE.

On moûroit à moins. (*aux Violons*) Jouez, Meſſieurs les Violons, jouez. (*Les Violons jouent.*)

COLOMBINE (*au Laquais.*)

Serpentin, à boire à Monſieur Friquet, & rinſez bien le verre à Monſieur, (*On apporte à boire.*)

FRIQUET (*au Laquais.*)

Mon Mignon, apportez-moy de l'eau, je vous prie.

COLOMBINE.

Oh, ne nous faites pas cet affront-là, Monſieur. Notre vin eſt aſſez fort ſans eau.

FRIQUET (*à Iſabelle.*)

Mademoiſelle, trouvez bon que j'aye cet honneur que de boire à vos bonnes graces.

COLOMBINE.

Que toutes les vôtres ſurpaſſent.

ISABELLE.

Colombine, ſers donc quelque choſe à Monſieur Friquet. Le pauvre homme ne mange point.

PIERROT (*en Servante de cuiſine.*)

Ah, Mademoiſelle, pendant que vous êtes icy en train de rire, il y a là bas des gens qui font un beau grabuge! Ils ne diſent pas moins que de brûler la porte. Dame, je n'en connois pas un au viſage. Que ſçais-je, moy, s'il les faut laiſſer entrer?

COLOMBINE.

Oh! vous verrez que ce ſont des Maſques qui entendent les Violons, & qui croyent que c'eſt un Bal!

PIERROT.

Hé bien, acheveront-ils de brûler la porte?

ISABELLE.

Nenny nenny, il vaut mieux les laiſſer entrer.

FRIQUET.

Et pourquoy, Mademoiſelle? Nous voilà ſy en repos!

COLOMBINE.

Oh, il n'y a repos qui tienne. Si le feu prenoit à la porte, il auroit bien-tôt gagné le haut, & la maiſon ne dureroit guéres.

SCENE IX.

MEZZETIN (*en Maſque, accompagné d'autres Maſques.*) ISABELLE, FRIQUET, COLOMBINE.

MEZZETIN (*entre en chantant, prend Colombine par la main, & danſe avec elle.*)

COLOMBINE (*après avoir danſé.*)

Ma foy, voilà de drôles de Maſques!

MEZZETIN (*prend Friquet par le nez, l'ôte de ſa place, ſe met à table ſur ſon ſiége, & dit:*)

Allons, Mademoiſelle, réjouiſſons-nous.

FRIQUET.

Mademoiſelle, voilà une grande impudence!

ISABELLE

Maſques, prend-on de ces libertez-là chez une Fille de mon rang?

MEZZETIN.

Quand une Fille de votre rang ſoupe tête à tête avec un Courtaut de Boutique, des gens de notre air & de notre façon ne gâtent pas leurs parties. (*au Laquais*) A boire.

FRIQUET.

A votre place, Mademoiſelle, j'envoyeroís querir le Commiſſaire.

MEZZETIN (*à Friquet,*)

Le vieux penard! Ha, ha, ha! (*Il luy rit au nez. On donne à boire à Mezzetin, & il chante les paroles qui ſuivent:*)

Un Vieillard melancolique
Peut gâter tout un feſtin ;
Ses yeux font aigrir le vin,
La viande en devient étique.
Celuy qui rechigne, chigne,
Celuy qui rechignera,
La Troupe l'échigne, chigne,
La Troupe l'échignera.

(*Les Maſques qui ſont avec Mezzetin, repetent en chœur ces quatre derniers vers, en donnant des coups de pied & des nazardes à Friquet.*)

ISABELLE (*aux Maſques*)

Ah, Meſſieurs, c'eſt pouſſer la choſe trop loin. Qu'on ôte la table, & voyons un peu qui ſont ces inſolents-là.

MEZZETIN.

Ces inſolents-là ſont gens à jetter votre Bourgeois par la fenêtre ; (*Il luy ſauve le chapeau ſur la tête.*) Et ſi de ſa vie il remet les pieds ceans, je vous feray un entremets de ſon nez & de ſes oreilles.

FRIQUET.

De mon nez & de mes oreilles ?

COLOMBINE.

Taiſez-vous, Monſieur Friquet ; ces gens-là le feroient comme ils le diſent, il n'y a point de cérémonie avec eux. Il n'y a qu'à appeller le Guet. On ne vient pas comme cela aſſaſſiner le monde dans les maiſons d'honneur.

MEZZETIN.

Mademoiſelle, de peur des filoux, je m'en vais ramener Monſieur du Bourgeois chez luy. Allons, Faquin, gagnez la porte. (*Il le fait ſortir à coups de pied au cul, & les Maſques s'en vont.*)

COLOMBINE.

Quelle peſte de contretemps ! Voila un pauvre

homme qui n'a guéres paru pour ſa dépenſe!

ISABELLE.

Il me peſoit bien ſur les bras!

COLOMBINE.

Vous êtes aſſez bien payée de votre méchant quart d'heure.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE I.

FRIQUET *ſeul.*

CE n'eſt pas à un Marchand d'être amoureux. Le négoce des femmes eſt encore plus périlleux que le Commerce. Un combat, une bague de cinq cens écus, cinq cens piſtoles d'argent comptant; les étriviéres, ou peu s'en faut; en un même jour voila bien de la beſogne taillée! Ceux qui défendent le Bal, ont fort grande raiſon. Je vois fort bien, par l'échantillon d'aujourd'huy, qu'un Bourgeois bien ſage ne doit jamais ſouper hors de chez luy. Si Pierrot peut découvrir qui ſont les Maſques, je mangeray dix mille écus pour en avoir raiſon. A la veille d'être Echevin, morbleu, me voir donner des coups de pied au cul! (*Il ſe mord les doigts.*) Ah, voicy mon Fils. De peur qu'il ne ſçache ma diſgrace, je veux l'éloigner de Paris.

SCENE II.

FRIQUET, MEZZETIN.

FRIQUET.

HE' bien, Friquet, le Commis de cet Organiſte n'a point apporté d'argent?

MEZ-

MEZZETIN.

Il eſt pourtant venu un homme au Logis, qui avoit quelque choſe ſous ſon bras. Mais comme vous n'y ſoupiez pas, il a dit qu'il reviendroit.

FRIQUET.

Ah, ah, cela n'eſt pas mal trouvé! Ecoutez, mon Amy, je ne ſuis plus d'âge à avoir de l'emportement. Je m'apperçois il y a long-temps que vous me volez. De peur que la Juſtice ne le ſçache, diſpoſez-vous à quitter Paris dans trois jours. Dieu mercy, je me ſuis fait des amis, & par leur crédit je pourray bien vous faire donner la Commiſſion du Papier marqué à Quimpercorentin.

MEZZETIN.

Si c'étoit en quelque ville de Baſſe-Normandie, où le procès va ſon train, patience. Mais il n'y a pas là de l'eau à boire.

FRIQUET.

Voulez-vous une Brigade dans le Sel?

MEZZETIN.

Je n'y pourrois pas entrer, mon Pere: dans ces emplois-là il faut être noble de trois races.

FRIQUET.

Voulez-vous le Contrôle des Perroquets à Dieppe?

MEZZETIN.

Non, j'aime encore mieux votre Quaiſſe.

FRIQUET.

Comment, Maraut, vous refuſez tout ce qu'il y a d'honorable en France, pour faire la débauche à Paris? Si je prends un bâton....

MEZZETIN.

Si je fais la débauche, c'eſt que les bons chiens chaſſent de race. (*Il s'en va*)

SCENE III.

PIERROT, FRIQUET.

PIERROT.

AH, Monſieur, vous ne ſçauriez le croire ; non, vous dis-je, vous ne ſçauriez le croire.

FRIQUET.

Qu'eſt-ce qu'il y a donc, Pierrot ?

PIERROT.

Il y a des choſes inormes ; & quand je vous le diray, vous ne le croirez pas.

FRIQUET.

As-tu ſuivi les Maſques ?

PIERROT.

Ouy, Monſieur.

FRIQUET.

Les as-tu veu entrer quelque part ?

PIERROT.

Ouy, Monſieur.

FRIQUET.

Les as-tu découverts ?

PIERROT.

Ouy, Monſieur.

FRIQUET.

Hé bien qui eſt ce ?

PIERROT.

Ne vous ay-je pas dit, Monſieur, que vous ne le croiriez pas ?

FRIQUET.

Je n'ay garde de le croire, puis que je n'en ſçay rien.

PIERROT.

Mais quand je vous le diray auſſi, le croirez-vous ?

FRIQUET.

Oh, dépêche donc, ſi tu veux.

PIER-

PIERROT.

Eſt-ce que la nature ne vous dit rien, Sentez-vous point là quelque choſe .... comme ſi c'étoit .... par exemple .... Je ne vous le donne pas aſſez clair à entendre?

FRIQUET.

Non, de par tous les Diables.

PIERROT.

Et bien, puis que vous êtes ladre, je m'en vais vous le dire. C'eſt votre fils.

FRIQUET.

Mon fils!

PIERROT.

Ouy, votre fils, avec ce Diable de Tailleur qui ont fait la maſcarade.

FRIQUET.

Mon fils m'auroit menacé d'étriviéres?

PIERROT.

Ouy, Monſieur, d'étriviéres. Je leur ay entendu dire chez un Vendeur de Bierre où ils ſe ſont deshabillez.

FRIQUET.

Il eſt donc amoureux d'Iſabelle?

PIERROT.

Vrayment, je le crois. Il en a des Lettres & ſon Portrait. Vous ne ſçauriez croire, Monſieur, tout ce qu'ils en diſent.

FRIQUET.

Il en a le Portrait? Tout à l'heure, Pierrot, qu'on m'aille querir un marteau & une hache, que j'enfonce le coffre de ce Coquin-là. Ah, malheureux Pere! ton propre ſang ſe revolte contre toy!

PIERROT.

Voila qui eſt bien terrible, Monſieur; mais c'eſt pourtant vray.

SCENE IV.

Le Théâtre repreſente l'Appartement d'Iſabelle.

COLOMBINE, ISABELLE.

COLOMBINE.

DE ce train là, je vois bien que votre peſte de conduite nous portera guignon, & qu'à la fin la chanſe tournera.

ISABELLE.

Va va, Colombine, avec un peu de réſolution & d'eſprit, on mene les hommes bien loin. Pourvû qu'une fille ne ſe reproche rien ſur le chapitre de l'honneur, tout le reſte n'eſt que bagatelle.

COLOMBINE.

Vous appellez bagatelle, de promettre mariage à cinquante hommes tout à la fois?

ISABELLE.

Je le promettrois à cent, pour groſſir mes conquêtes. Te mocques-tu? La foule des Amans fait honneur à une fille.

COLOMBINE.

Elle fait auſſi par fois de cuiſans chagrins. Un Amant qui découvre qu'on le berne, eſt un vipére envenimé. Tenez, je ſuis fort trompée ſi le Maſque d'hier n'a quelque fiel ſur le cœur.

ISABELLE.

Oh, ſi c'eſt par jalouſie, je luy pardonne. Rien n'eſt ſi drôle que de voir comme cela les hommes dans leurs bourades.

COLOMBINE.

Garre que votre Pere ou votre Oncle ne ſoient inſtruits de vos gentilleſſes? Vous courriez, ma foy, riſque d'épouſer un Couvent. (*Appercevant le Marquis*) Oh, voila le reſte de notre écu!

SCE-

SCENE V.

MEZZETIN (*en Marquis.*) ISABELLE, COLOMBINE.

MEZZETIN.

JE sortis un peu brusquement hier de chez vous. Mais avoüez qu'un Laquais sans écharpe est capable de décrier un homme de qualité?

COLOMBINE.

Diantre! Comme vous les redressez! Est-il mort ce pauvre Diable?

MEZZETIN.

Bon! Ils sont accoutumez à cela.

ISABELLE.

Hé bien, Monsieur le Marquis, travaille-t'on fort & ferme pour notre mariage?

MEZZETIN.

Avec qui?

ISABELLE.

Je vous le demande! Avec vous.

MEZZETIN.

Vous ne voulez pas des gens si étourdis. Oh ça, de bonne foy, à quoy avez-vous passé le temps depuis que je n'ay eu l'honneur de vous voir?

ISABELLE.

Le chagrin de vous voir partir en colére me donna un si cruel mal de tête, que je n'en ay pas reposé toute la nuit.

MEZZETIN.

N'est-ce point une indigestion aussi, pour avoir trop mangé?

COLOMBINE (*à part.*)

Il y a là quelque chose.

ISABELLE.

Je vous assure que je me mis au lit sans souper.

MEZZETIN.

Eſt il poſſible ?

ISABELLE.

Ah, Marquis, le grand repas eſt de ſonger à ce qu'on aime.

MEZZETIN.

L'aimable Enfant !

COLOMBINE.

Cette fille-là vous aime trop. Je crains qu'elle n'en devienne folle.

MEZZETIN.

Mes gens m'ont pourtant dit, qu'il y avoit de grands preparatifs dans votre Cuiſine.

COLOMBINE.

Ah la plaiſante choſe ! C'eſt que la fille de notre hôteſſe a épouſé un Armurier. Comme c'étoit les Accordailles, on avoit emprunté notre Cuiſine pour faire le Feſtin.

MEZZETIN.

C'eſt donc cela. Y eut-il des violons après ſoupé ?

ISABELLE.

Cela ſe demande-t-il ? Je penſe même qu'il y vint des Maſques.

MEZZETIN (*en colére.*)

Oüy, perfide, & ces Maſques vous trouverent à table avec Monſieur Friquet.

COLOMBINE.

Comme on prend les choſes de travers ! Vous ne ſçavez donc pas que ce Monſieur Friquet eſt un gros Marchand, & que Mademoiſelle avoit une Lettre de Change à prendre ſur luy, dont il apporta l'argent le plus obligeamment du monde ; & comme il prit une foibleſſe à ce pauvre homme on luy offrit du vin par honnêteté. Cependant voilà comme on empoiſonne tout dans le monde.

ISABELLE.

A quoy bon tout cet éclairciſſement, Colombine ?

ne? Que Monſieur en croye ce qu'il voudra. (*à Mezzetin*) Ouy ouy, allez, c'eſt un vieillard que j'aime, & que je prefere à toutes mes connoiſſances.

MEZZETIN (*à genoux.*)

Ah, pardon, Mademoiſelle, je vois bien que j'ay pouſſé la jalouſie trop loin.

ISABELLE.

Je vous dis ſerieuſement, que je l'aime.

MEZZETIN.

Cruelle!

ISABELLE.

Que voulez-vous, Marquis? Les amitiez ſont libres, il faut ſuivre le penchant de ſon cœur.

COLOMBINE (*à part.*)

J'ay bien envie de voir comme cette fuſée-là ſe démêlera.

MEZZETIN.

Quoy? Vous m'abandonnez, après tant de ſermens d'amitié, après des lettres ſi tendres, après m'avoir donné votre Portrait?

COLOMBINE (*à part.*)

Les Marquis ſont d'auſſi ſottes gens que d'autres. (*voyant venir Friquet.*) Voicy l'homme aux cinq cent piſtolles, qui n'en eſt pas encore bien tué. (*Mezzetin voyant venir ſon Pere, ſe leve tout étonné.*)

SCENE VI.

FRIQUET, MEZZETIN, ISABELLE, COLOMBINE.

FRIQUET (*à Mezzetin.*)

AH, Monſieur le Marquis, ne vous contraignez point, je ne ſuis pas vénu pour déranger votre paſſion.

ISABELLE (*d'un ton fier.*)

Sçavez-vous, Monſieur le Marchand, que je ſuis

fort indignée contre la liberté que vous prenez d'entrer dans ma chambre ſans me faire demander ſi je le trouve bon ? Marquis, vous devriez me venger de cette inſolence.

MEZZETIN (*tout confus.*)

Ah, Madame !

FRIQUET.

Nous ne ſommes plus icy en Maſque ; Monſieur le Marquis n'a pas l'ame meurtriére.

COLOMBINE.

Maſoy, pour moy, j'y perds mon latin.

FRIQUET (*ôtant ſon Chapeau.*)

Quand on vient pour rendre ſervice, on entre un peu plus bruſquement.

ISABELLE.

Un homme de votre trempe eſt-il capable de quelque choſe ?

FRIQUET.

Il eſt vray qu'aujourd'huy je ne viens pas pour apporter de l'argent.

COLOMBINE.

Ouf !

FRIQUET.

Je ne laiſſeray peut-être pas d'être bien receu. (*vers Colombine*) Colombine, quand tu pris la peine de m'aporter cette lettre de la part de ta Maitreſſe, elle n'avoit encore jamais écrit à perſonne qu'à moy ? Eſt-il pas vray ?

COLOMBINE.

A qui en a ce vieux fou-là ? Eſt-ce que je tiens la main de Mademoiſelle, moy ?

FRIQUET.

Non, mais je tiens les lettres qu'elle a écrites au Marquis d'Oripeau. Tenez, Mademoiſelle la Coquette, voilà des cautions de votre tendreſſe.

COLOMBINE (*à Mezzetin*)

Monſieur le Marquis, que ne faites-vous monter

vos

vos gens pour jetter ce Marouſle-là par les fenêtres ?

ISABELLE.

Mes lettres en des mains étrangéres ? (*vers Mezzetin*) Ah lâche ! tu m'as trahie !

FRIQUET.

Non, il vous aime de bonne foy, & je crois que vous l'aimez de même ; car ſans cela vous ne luy auriez pas donné votre Portrait.

COLOMBINE.

Petit à petit, la méche ſera découverte.

ISABELLE.

Ces ſortes d'amuſettes ne ſe refuſent guéres quand on les demande. (*Se tournant vers Mezzetin*) Infame !

COLOMBINE.

Seroient-ils de concert enſemble ? Je m'étonne qu'un Marquis n'étrangle ce vieux Coquin-là.

FRIQUET.

Nous ſommes dans un Pays où les Enfans n'étranglent pas ſi volontiers leurs Peres.

ISABELLE.

Quoy ? c'eſt-là votre fils ?

FRIQUET.

Ouy, très aſſurément, que je vais faire conduire aux Capettes, pour luy aprendre à inſulter ſon Pere.

SCENE V.

LE PREVOT, (*& les Acteurs de la Scéne precedente.*)

MEZZETIN (*aux pieds de ſon Pere.*)

AH, mon Pere, eſt-ce un crime à votre fils d'être amoureux ?

FRIQUET.

Monſieur le Prevôt, droit aux Capettes, s'il vous plaît ; au pain & à l'eau, & les étriviéres tant & plus ?

MEZ-

MEZZETIN.

Pour éviter les frais, on feroit bien de vous emmener avec moy ; car auſſi-bien ma Mere vous fera loger aux Petites Maiſons. (*On emmene Mezzetin.*)

COLOMBINE.

Voilà un Marquis mal ajuſté.

ISABELLE (*à Friquet.*)

Si votre femme étoit ſage, elle vous y feroit mener à votre tour ; & peu s'en faut, Monſieur le Bourgeois, que je ne vous faſſe charger de mille coups, pour vous apprendre le reſpect que vous devez à ma maiſon.

FRIQUET.

Ce n'eſt pas tout à fait comme cela qu'on paye cinq mille francs.

COLOMBINE.

Vous les a-t'on emprunté, pour les rendre le lendemain ? (*à part*) Ah, vieux Penard, que je vous vais faire décamper en diligence ! (*Elle ſort.*)

ISABELLE.

On vous a fait trop d'honneur de ne vous demander que cinq cent piſtolles. Une fille comme moy, ne met pas d'ordinaire la main à la plume pour ſi peu de choſe. J'avois cent de mes amis qui ſe ſeroient fait une joye de m'obliger. C'eſt ma ſottiſe de m'être adreſſée à une ame baſſe qui n'a que l'uſage du Comptoir, & qui ne fait un plaiſir que pour le regretter.

FRIQUET.

Tout ce que vous dites-là eſt à peindre ; mais de l'argent m'accommoderoit mieux.

SERPENTIN (*Laquais, à Iſabelle.*)

Ah, Mademoiſelle, il y a là-bas Madame Friquet, qui cherche ſon Mary pour le déviſager. Elle crie comme un aſpic.

ISABELLE.

Fais-là monter. (*vers Friquet.*) Elle ſera peut-être plus raiſonnable que vous.

COLOMBINE.

Oh, je crois que ſi ma Maitreſſe luy fait ſon billet, elle s'en contentera.

FRIQUET (*tout épouvanté.*)

Ma femme? Ah, je ſuis un homme perdu. Douze Diables ne ſont pas ſi dangereux. (*vers Iſabelle.*) Ma chére Demoiſelle, faites-moy ſortir par quelque porte de derriére, & ne parlons plus des cinq mille francs.

COLOMBINE.

Mademoiſelle eſt bonne, c'eſt une fille ſans fiel.

ISABELLE.

J'en ay quand il en faut avoir; mais quand on demande quartier je ne ſçaurois faire de mal à perſonne. (*à Colombine.*) Tâche de le faire évader par la porte du Jardin.

FRIQUET (*ſe proſternant.*)

Que je vous ſuis redevable!

COLOMBINE.

Allons vîte, point de complimens.

FRIQUET (*à Iſabelle.*)

Dites luy bien que vous ne m'avez point veu, au moins.

COLOMBINE.

Hé bon Dieu, dépêchons.

ISABELLE (*ſeule.*)

Je vois bien que Colombine m'a délivrée de cet importun-là fort à propos. Mais à qui en veut Aurelio.

SCENE VI.

AURELIO, ISABELLE.

AURELIO.

JE vous apporte un cœur tout plein d'amour, & des nouvelles qui peuvent vous ſatisfaire. Votre Oncle eſt arrivé, qui m'a dit que votre Pere vous pardonne, pourveu que je vous épouſe.

Vous

Vous ne doutez pas que mon cœur ne ſoit à vous, & que je ne fuſſe mort de douleur ſi vous en aviez épouſé un autre. Le Contract eſt dreſſé, le feſtin eſt tout prêt; allons, ſans differer, conclure une affaire ſi ſouhaitée.

COLOMBINE (*revenant.*)

Hé bien, où en étiez-vous ſans moy?

ISABELLE (*faiſant taire Colombine.*)

St, ſt. (*haut*) Ah, Colombine, j'ay bien avancé mes affaires depuis que tu es partie.

COLOMBINE.

Comment donc?

ISABELLE.

Je ſuis mariée avec Aurelio. Suis moy, nous allons faire la nôce.

COLOMBINE.

A la bonne heure, pourveu que j'épouſe Paſquariel.

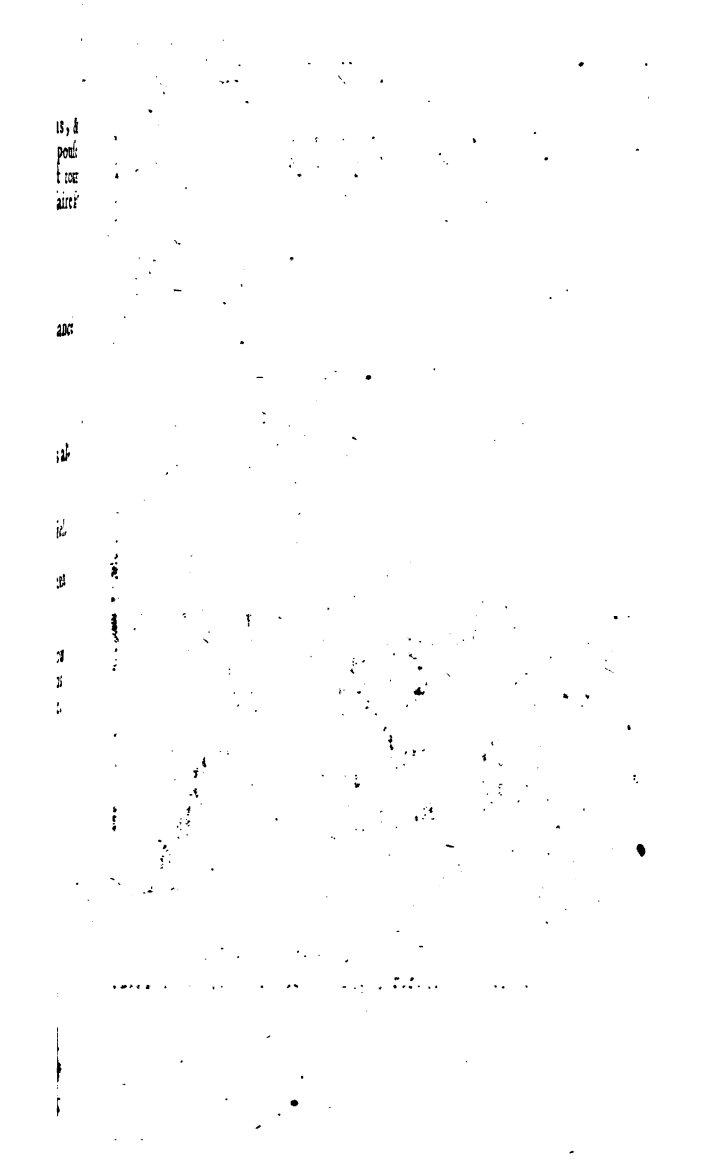
ISABELLE.

Oh, cela vaut fait. Tu peux conter ſur l'argent du Bourgeois.

COLOMBINE (*ſeule.*)

Ma foy, il n'eſt que d'avoir de l'eſprit. Tôt ou tard on ſe tire d'affaire. Pour de jeunes gens, nous n'avons point trop mal mené notre petite barque.

Fin de la Comédie.



COLOMBINE

FEMME VANGE'E,

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monſieur D ****

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le quinziéme de Janvier 1689.

ACTEURS.

COLOMBINE, *Femme de Mezzetin.*

MEZZETIN, *Mary de Colombine, & Amant d'Olivette.*

OLIVETTE, *Puis Iſabelle fille du Docteur.*

AURELIO, *Amant d'Iſabelle.*

EULARIA *Sœur d'Aurelio.*

GABRION, *Nourrice de Colombine.*

LE DOCTEUR, *Pere d'Iſabelle.*

PASQUARIEL, } *Valets de Mezzetin.*
PIERROT, }

UN FINANCIER, *M. Eliſidor.*

UN COMTE.

UN CONSEILLER.

UN COMMISSAIRE.

UN LAQUAIS.

La Scène eſt à Paris.

COLOMBINE FEMME VENGÉE

ACTE I.

SCENE I.

GABRION (*en Nourrice.*) COLOMBINE.

GABRION.

SI je ne vous avois donné la mammelle, eſt-ce que je vous ſarmonerois avec tant d'amiquié? Mais tout le ſang me tribouille quand on me vient à dire: votre fille par-cy, votre fille par-là, qui d'une façon, qui de l'autre. Mercy de moy, ça me met hors des gonds, & quand j'entends flagorner les babillardes du quarquié.

COLOMBINE.

Je ne penſois pas, Nourrice, que mon quartier prit tant d'intérêt à ma conduite.

GABRION.

Vous vous êtes flanquée là dans la plus maudite ruë pour les caquets! Voyez cette Lingére, pour être devenuë groſſe, ce qu'on en a dit; & ſi, le garçon l'a épouſée deà, à ſon deuxiéme enfant: mais c'eſt que le monde a toûjours la rage de cauſer.

COLOMBINE.

Je ne ſçauray donc point ce qu'on dit de moy?

GABRION.

Hé mais, ce qu'on dit de vous: ce n'eſt pas de même. Vous avez un mary; & un mary eſt un écran bien gentil pour une Femme. Cependant, ſi on en vouloit croire les Prudes qui ſont autour de no-

notre maiſon, y ne laiſſent vraiment pas de marmuré.

COLOMBINE.

Te mocques-tu, Gabrion ? Ce ſont des femmes retirées, qui ne médiſent de perſonne, & qui...

GABRION.

Mon Dieu ! Ils ne médiſent de perſonne : mais ils ſont pourtant bien-aiſes de reboucher les crevaſſes de leur jeuneſſe aux dépens d'autruy. Vertu de ma vie, des femmes ſur le retour, ſont des raſoirs bien affilez.

COLOMBINE.

Le monde a parlé de tout temps, Nourrice, & de tout tems on l'a laiſſé parler. Quoy ! Parce que je ſuis jeune, folâtre, enjoüée, & que j'aime à voir compagnie, il faudra, pour être en bonne odeur parmy les vieilles Critiques de mon voiſinage, que j'aye toûjours quelqu'une de ces Anticailles-là à mes trouſſes ? J'aime mieux que mon Quartier babille, que d'avoir relation avec des Viſages fanez, qui glacent toutes les parties dont on a la charité de les mettre : Auſſi-bien les jeunes femmes commencent peu à peu à ſe paſſer de chaperons. Après tout, pourquoy ſe rendre malheureuſe pour le Qu'en dira-t-on ?

GABRION.

Ce que je vous en dis, mon Enfant, c'eſt parce que votre Mary ne veut pas que vous hantiez compagnie ; & ces eſprits bourus-là s'effarouchent la plupart du temps ſans ſçavoir pourquoy.

COLOMBINE.

Eſt-ce qu'on trouve à redire aux gens qui viennent chez moy ? Il n'y entre point de Canailles, toûjours.

GABRION.

Hé nenny, ma fille, nenny ; C'eſt que, comme vous ſçavez, dès qu'une nouvelle Mariée eſt un petit brin gentille & friande, un bouru de Mary croit que

que les hantiſes qui entrent chez elle, y vont pour autre choſe. Et puis, comme vous portez un gros état, on s'imagine que vos moyens n'ont pas la ſuffiſance d'être ſi brave. Oh! que le monde eſt malin quand y s'y met!

COLOMBINE.

Mes voiſins devroient bien me laiſſer en repos, car il me ſemble que je ne les importune guéres, je ſuis toûjours en promenades ou en divertiſſements.

GABRION.

Vous ne ſçauriez mieux faire.

COLOMBINE.

Je vais le Lundy à Vincenne, le Mardy à l'Opera, le Mecredy aux Italiens, le Jeudy le cours le Bal, le Vendredy à la Comédie Françoiſe, le Samedy je fais des viſites, & le Dimache on joüe chez moy depuis le matin juſqu'au ſoir. O ça de bonne foy, Nourrice, peut-on paſſer ſon tems avec plus de retenuë, & quand le Diable y voudroit mordre, tout Diable qu'il eſt, que pourroit-il reprocher à une femme de mon âge qui partage ſa ſemaine avec tant de jugement & d'économie?

GABRION.

Mais moy, je ne dis pas que non.

COLOMBINE.

Ma pauvre Gabrion, les femmes les plus auſtéres vivent comme moy; & quand je me mets ſur le pied des autres, je pretends que je fais mon devoir.

GABRION.

Vous avez bien raiſon.

COLOMBINE.

Sommes-nous faites pour vivre priſonniéres dans nos maiſons? Et ne vaut-il pas mieux être occupée de ſon plaiſir, que de mille chagrins domeſtiques que la nôce traîne après elle?

GABRION.

Je le penſe, ma foy!

COLOMBINE.

Le bel employ pour une perſonne, que le detail d'un petit ménage! Oh, que les Maris ſont ſots, quand ils croyent que leurs femmes ſe contenteront pour toute lecture d'un papier journal de dépenſe, où la moutarde, le poivre & le charbon reviennent à toutes les pages! Voila-t-il pas une belle Bibliotèque pour façonner un eſprit.

GABRION.

Fy, fy!

COLOMBINE.

Pour moy, nourrice, je ſuis accoûtumée à voir du monde, & j'en verray toûjours pour me deſennuyer.

GABRION.

Allez, ma chére Enfant, le Ciel vous aidera; car vous avez-là de trop bons ſentimens.

COLOMBINE.

Ce n'eſt pas que je n'envoyaſſe promener volontiers toutes les viſites, ſi je croyois que ma réputation en fût bleſſée.

GABRION (*à part.*)

Diantre! ce ne ſeroit pas là mon compte: je n'ay de profit qu'avec les viſites. (*Haut*) Vous ſeriez bien folle, ma pauvre enfant, de vous retirer toute en vie du monde! Quand on ne voit que des gens de bien, tant pis pour ceux qui en parlent.

UN PORTEUR (*de Lettres entre, un paquet de Lettres à la main.*)

COLOMBINE.

Ma pauvre Maman-Teton, je penſe que voila des Lettres de mon Mary.

LE PORTEUR.

Ca, trois ſols?

COLOMBINE.

D'où viennent ces Lettres-là, mon Enfant?

LE PORTEUR.

D'Orleans.

COLOMBINE (*prenant la lettre.*)

Ah, c'eſt de mon petit homme. Je cours à ma Chambre pour la lire en repos.

GABRION (*ſeule.*)

Que je me ſçais bon gré d'avoir fait une ſi gentille nourriture! Cet Enfant-là avoit des dents à trois mois. Auſſi (Dieu la béniſſe) la voila bien avancée pour ſon âge. Il y a mille Femmes à Paris, qui n'en ſçavent pas tant à leur troiſiéme Mary que celle-là à ſon premier; & ſi, il faut dire, il n'y a pas encore trois ans qu'a tient ſon ménage. Mais c'eſt que la nature eſt comme ça fantaſque, & donne bien plus d'ouvarture d'eſprit à d'aucunes femmes qu'à d'autres. Si ſte creature-là n'avoit d'entendement, on ne verroit pas tant de caroſſes débaclé devant notre porte. Ah, voicy notre vieux cracheux de Financier. Tenez, croiroit-on que ce vieux cadavre-là eût la hardieſſe de faire l'amoureux tranſi? Ah, vieux penard, on vous en garde, ma foy, des femmes à dix-huit ans! Oh, que je m'en vais vous renvoyer chez vous d'une grande vîteſſe!

SCENE II.

GABRION, ELISIDOR.

GABRION.

AH, Monſieur Eliſidor, qu'ou prenez mal votre tems! Y faut que j'aille aux angonies d'une femme qui me donne tout ſon bien par teſtament. Ces occaſions-là ne ſe trouvent pas toûjours; & comme vous ſçavez, il eſt fort peu de gens qui donnent.

ELISIDOR.

Ma Mie, une ſeule parole pour le repos de mon cœur; tu ne perdras point ton temps avec moy.

GABRION.

Oh, Monſieur, l'intérêt ne me fait rien faire quand je ſars mes amis. Dieu m'eſt à témoin ſi ce n'eſt pour les obliger.

ELISIDOR.

Ma chére Gabrion, dis-moy je t'en prie, comment ſuis-je dans l'eſprit de ta Maitreſſe.

GABRION.

Vous y êtes comme un bon Voiſin, qui a des cheveux blancs, & une poitrine fort embaraſſée. Peu s'en eſt fallu que Madame ne vous ait envoyé un bonnet de laine de Sigovie, & une peau de vautour pour votre eſtomac. Oh! ſte femme-là tient un grand compte de vous. Il y a un vieux coq chez nous qu'on auroit tué trente fois, n'étoit que Madame le garde pour vous faire des bouillons quand vous ſerez bien malade.

ELISIDOR.

L'obligeante Perſonne! J'ay toûjours remarqué qu'elle avoit de grands égards pour moy.

GABRION.

Ouy, Dieu mercy, & le ſoin que je prends de ly parler en votre faveur.

ELISIDOR.

Mais, ma chére Gabrion, crois-tu qu'à la fin du temps je puiſſe mériter quelque petite place dans ſon ſouvenir?

GABRION.

Laiſſez-moy faire, avant qu'il ſoit trois ſemaines, Madame vous menera prendre l'air au Pré aux Clercs, ou à quelque autre promenade. Sans ſte maudite fluxion qui vous aſſaſſine, on vous auroit mis l'autre jour d'une partie de Saint Cloux; mais dans l'état, où vous êtes, n'y a pas d'apparence de riſquer votre ſanté.

ELISIDOR.

Adieu, ma chére Gabrion.

GA-

GABRION.

Adieu, Monsieur Elisidor, mettez une bonne lavette bien chaude sur votre poitrine. (*Il s'en va.*) Le vieux fou avec son amour ! Voila-t-il pas un homme d'un bon tour, pour vouloir plaire aux femmes !

SCENE III.

GABRION, LE COMTE.

GABRION.

C'Est st'homme cy, ma foy, qui est la perle de nos visites ! Ah ! comme la nature se divartit à faire comme ça de biaux hommes !

LE COMTE.

Ma pauvre Gabrion, que j'ay de joye de te revoir !

GABRION (*d'un air badin.*)

Monsieur le Comte, dites-vous ça tout de bon ? Je ne suis pas grand' Dame; mais quoy que Nourrice, chaque chose vaut son prix. (*à part.*) Ah, si mon Bâtié d'homme étoit fait comme ça !

LE COMTE.

Comment se porte ta Maitresse ? jouëra-t-on après dîné chez elle ?

GABRION.

J'irois bien ly demander; mais elle repose. Une colique l'a pensé faire mourir ste nuit. (*Regardant amoureusement le Comte, & luy passant la main sous le menton.*) Vous êtes donc bien-aise d'avoir comme ça tant de belles parfections ?

LE COMTE.

Serieusement, Nourrice, me trouves-tu à ton gré ?

GABRION (*en niaisant.*)

Vous y seriez de reste : mais à cause que j'ay nourry un enfant, vous croyez possible, que.... Oh, ne vous y trompez pas, il y a tout plein de Madames qui ne valent pas leurs Nourrisses.

LE COMTE.

Je n'en fais pas de doute.

GABRION.

Qué beau vermeil de tein !

LE COMTE (*à part.*)

Je penſe que cette folle-là a l'amour dans la moëlle des os ! Voyons où cela peut aller. (*à Gabrion.*) O ça Nourrice, ſi je t'aimois du bon du cœur, m'en ſçaurois-tu quelque gré ?

GABRION.

Si vous m'aimiés de bonne foy, je vous donnerois...

LE COMTE.

Hé bien ?

GABRION.

Je vous donnerois...

LE COMTE.

Acheve, ma mie, acheve.

GABRION (*ſoupirant.*)

Eſt-ce qu'ou n'entendez pas à demy-mot ? Je vous donnerois un cœur tout neuf & tout entier.

LE COMTE.

Tout entier ? Et que diroit ton Mary ?

GABRION.

Ce que diſent tous les Maris en pareils cas.

LE COMTE.

La vieille folle !

SCENE IV.

LE COMTE, GABRION, COLOMBINE (*qui les ſurprend.*)

COLOMBINE.

AH Monſieur le Comte, je vous y prends, vous cajolez ma Nourrice !

GA-

GABRION.

Bien au contraire, ma Fille, j'ay toutes les peines du monde à le retenir. Croiriez-vous qu'il vouloit s'en aller ſans vous voir ? Et je luy diſois, moy, que ça n'eſt pas honnête.

COLOMBINE.

Monſieur le Comte ne me feroit pas l'affront d'entrer chez moy ſans me voir ; il ſçait trop bien ſon monde.

LE COMTE.

Gabrion ſe divertit à mes dépens.

COLOMBINE.

Vous la connoiſſez de longue main. Monſieur le Comte, voulez-vous que nous faſſions un tour de Jardin? auſſi-bien j'ay tout plein de choſes à vous dire.

GABRION (*tirant le Comte par le bras.*)

Ne parlez pas de cette colique au moins ; car elle ne veut pas qu'on le ſçache.

LE COMTE.

Je ne gâte jamais rien. (*Il s'en va avec Colombine.*)

GABRION (*regardant le Comte partir.*)

Ah le biau jeune homme ! Ah le biau jeune homme ! (*Appercevant l'homme de Robe qui s'avance vers elle.*) En voicy encore un, à qui j'ay bien la mine de tirer une plume de l'aîle.

SCENE V.

LE CONSEILLER, GABRION.

LE CONSEILLER.

NOurrice, tu me vois dans un chagrin mortel.

GABRION (*à part.*)

Il n'a point d'argent, peut-être. (*haut*) Eſt-ce qu'ous avez perdu au jeu ?

LE CONSEILLER.

C'eſt que ta Maitreſſe me deſole.

GABRION.

Comment donc ?

LE CONSEILLER.

Tu ſçais que je n'épargne rien pour luy plaire ; cependant je vois toûjours à ſes trouſſes un certain Juſt'aucorps bleu.

GABRION.

Qu'ous êtes ſimple ! C'eſt un viſage qu'a ne peut ſouffrir ; ly a trois jours que je la tourmente la-deſſus comme une ame damnée.

LE CONSEILLER.

Et que t'a-t-elle répondu ?

GABRION.

A la fin je l'ay miſe à la raiſon. Je ly ay fait entendre que les hommes d'épée ſont des gueux, des étourdis, & des gens ſans reſſource.

LE CONSEILLER.

Et comment a-t-elle pris cela ?

GABRION.

Bon ! Je ly ay mis en tête qu'un Conſeiller eſt un fort bon appuy. Je ly en aurois bien dit davantage, mais depuis quelque temps a ne dépleure point.

LE CONSEILLER.

Hé ſur quoy, la nourrice ?

GABRION.

C'eſt qu'a l'eſt affligée d'une Tapiſſerie de Hauteliſſe & d'un Lit de Damas que ſon Mary luy refuſe. Acoutez, ça eſt bian dur tout franc à une jeune femme, de n'être point meublée.

LE CONSEILLER.

Que je te ſuis redevable, ma pauvre nourrice, de l'avis que tu me donnes ! Je feray apporter tantôt ceans la plus belle Tenture & le plus beau Lit de Paris. Tu luy diras que des gens de ta connoiſſance t'ont priée de la faire tendre pendant qu'ils ſeront à la campagne, de peur que les vers ne s'y mettent. Dans la ſuite on trouvera quelque autre ruſe pour les luy faire accepter.

GA-

GABRION.

Voila ce qu'on appelle faire des presens en honnête homme ! Vous ne sçauriez croire comme les Connoissances de Madame m'ont parsecutée pour leur dire le sujet de son chagrin ! Mais je n'en ay jamais voulu ouvrir la bouche qu'à vous.

LE CONSEILLER.

Pour une si agreable préférence, je te prie, Nourrice, d'agréer trente pistoles, en attendant mieux: Adieu, ma Mie, je la viendray voir quand la Tapisserie sera tenduë.

GABRION (*seule.*)

Ce sont encore trente pistoles à quoy je ne m'attendois pas. Je crois qu'il n'y a pas d'argent mieux gagné au monde; car je ne l'y ay pas forcé. Ma foy, vive les conditions, où il y a de belles femmes! Que seroit-ce, s'il ne venoit pas comme ça de petits hazards à la traverse? Si on n'avoit que ses gages, on ne s'y pourroit pas sauver. (*Elle s'en va.*)

SCENE VI.

COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE (*baisant la lettre de son Mary.*)

MOn pauvre petit homme! Il est donc vray que tu arriveras ce soir? Ah, qu'il est doux après une longue absence de recevoir un Mary qu'on aime! (*Elle baise encore une fois la lettre.*) Mon cher petit Bouchon, tu arriveras ce soir? L'heureuse journée! Pour moy je ne sçaurois comprendre comme un tas de sottes femmes se passent volontiers de leurs Maris. Vous diriez presentement, que la tendresse est bannie des Ménages, & que la bonne amitié est une foiblesse attachée à la Bourgeoisie. Ma foy je ne seray jamais à la mode par cet endroit-là. Mezzetin n'est pas un bel homme, il en faut convenir; mais il a de

petites maniéres friponnes, & par dessus tout, une attache pour moy qui m'enchante. Si tu ne revenois pas ce soir, mon petit Mary, je serois pourtant bien chagrine. *En regardant la lettre*) Oh, il n'y manquera pas, puis qu'il me le promet dans sa lettre. (*En baisant la lettre.*) Ah, mon petit cœur! Songeons à le bien recevoir, & à luy preparer à souper... Pierrot?

PIERROT (*derriére le Théâtre.*)

Patience.

COLOMBINE.

En voilà d'un autre! Pierrot?

PIERROT.

Patience.

COLOMBINE.

C'est une mort d'avoir à faire à cet animal-là. (*En se fâchant*) Pierrot?

PIERROT.

Patience, vous dis-je.

COLOMBINE.

Oh, qu'il en faut avoir avec les bêtes! Hé bien, viendras-tu à la fin?

PIERROT (*sortant brusquement.*)

Hé mort non pas de ma vie, ne seray-je jamais un quart d'heure en repos dans mon Cabinet, sans entendre criailler, Pierrot, Pierrot? Comment diable feriez-vous s'il n'y avoit point de Pierrot dans le monde?

COLOMBINE.

Oh si tu te fâches, c'est une autre affaire. Je t'appelle pour te dire que mon petit Mary viendra ce soir.

PIERROT.

Ce soir.

COLOMBINE.

Ouy, Pierrot, je reverray ce soir mon petit homme.

PIERROT (*à part.*)

Je sçais bien qui en enrage de nous deux.

CO-

COLOMBINE.

Je t'assure que je ne m'en sens pas de joye.

PIERROT.

Hé, bon ! il faut toûjours dire comme ça.

COLOMBINE.

Oh, je suis une femme toute unie ; il n'y a point de déguisement à mon fait. J'aime mon pauvre Mezzetin d'une force....

PIERROT.

Ca vous a donc pris tout à coup ; car, entre nous, qui sçavons le grimoire, depuis qu'il est party, vous n'avez pas fait grande dépense en chagrin.

COLOMBINE.

Est-ce qu'on aime mieux quand on pleure ?

PIERROT.

Mon Dieu nenny, mais....

COLOMBINE.

Hé quoy, mais ?

PIERROT.

Hé mais .... on voit ce qu'on voit une fois.

COLOMBINE.

Qu'as-tu donc tant veu, Pierrot ?

PIERROT.

Moy ? rien, ce ne sont pas là mes affaires ; mon Maître a voulu épouser une jeune femme, &....

COLOMBINE.

Hé bien, qu'en veux-tu dire ?

PIERROT.

Je dis qu'il a fort bien fait ; notre maison n'étoit qu'un champêtre, où l'herbe croissoit par tout ; mais depuis que vous y êtes, Dieu mercy on ne manque point de compagnie.

COLOMBINE.

A t'entendre parler ; il semble que je voye tout Paris ; cependant je ne fais guéres de connoissances, & quand j'en fais j'ay mes raisons pour cela.

PIERROT.

Oh, je m'en fie bien à vous.

COLOMBINE.

Pour être Bourgeoiſe, ce n'eſt pas à dire qu'on ſera toute ſa vie priſonniére, & qu'on n'oſera hanter les gens du grand monde.

PIERROT.

Ca mon, ma foy, vous y entendez fineſſe avec votre grand monde! Je vous vois jargonner tous les jours avec un balourd de Marchand, qui eſt le plus ſot Bâtié....

COLOMBINE.

Que tu es fou! c'eſt un Innocent que je tiens à l'hameçon, & que je mitonne de longue main; car vois-tu, Pierrot, ſi l'on n'a un peu de prevoyance dans la vie, tout va ſens deſſus deſſous. Quand mon cher Mary m'a épouſée, nous avons bien fait de la dépenſe, il ne ſera peut-être pas toûjours en état de la ſoutenir. Pour moy j'aime à être propre, & un animal comme cela ſe tient trop honoré de faire credit à une jolie femme.

PIERROT.

Oh, c'eſt une raiſon cela. Et ce vieux Financier, qu'en pretendez-vous faire?

COLOMBINE.

Ce qu'on fait d'une très bonne connoiſſance. C'eſt un vieux garçon qui ne demande plus qu'amour & ſimpleſſe. Quand il vient au logis je luy fais de petites ſingeries qui aboutiſſent à rien; & avec cela je ſuis ſeure qu'en mourant il me donnera tout ſon bien. Bon! il rougit quand il n'offre que mille piſtoles?

PIERROT.

Et vous les refuſez.

COLOMBINE.

Juſqu'à preſent l'argent ne m'a point tentée, mais il eſt toûjours bon d'avoir une poire pour la ſoif.

PIER-

PIERROT.

En voila donc deux de bon compte, que vous ne ſouffrez que par politique? Mais ce Juſt'au-corps brodé, qui dépave tous les jours notre ruë avec ſon carroſſe, ne vous a-t-il point un peu échancré le cœur? C'eſt mardy un drôle bien tourné, & ſi, il ne m'a pas donné quatre piſtoles en ſa vie; mais c'eſt que je le trouve bonne perſonne.

COLOMBINE (*ſoupirant.*)

Ah, Pierrot, qu'il a bon air, & qu'il eſt bien fait!

PIERROT.

Voicy l'encloüeure!

COLOMBINE.

Je ne le vois, je t'aſſure, que pour me deſennuyer.

PIERROT.

On ſçait bien cela.

COLOMBINE.

J'aime la promenade; il a un bon équipage. Aujourd'huy a Saint-Cloud, demain au Cours, une autre fois a Boulogne.

PIERROT.

Et revenez-vous à jeun de toutes ces parties-là?

COLOMBINE.

Te mocques-tu, Pierrot? C'eſt l'homme de France qui fait manger le plus agréablement.

PIERROT.

Penſez que le long des chemins il vous dit quelque petite choſe?

COLOMBINE.

Jamais Cavalier ne s'eſt expliqué en meilleurs termes. Il me diſoit l'autre jour, mais ne va pas dire cela, au moins.

PIERROT.

Oh!

COLOMBINE.

Il me diſoit, en me baiſant la main, qu'il étoit au

deſeſpoir de ne m'avoir point connuë pendant que j'étois fille.

PIERROT.

Et pourquoy ?

COLOMBINE.

Parce que je méritois, à ce qu'il dit, un meilleur ſort, & que très aſſurément il m'auroit épouſée.

PIERROT.

Et celà ne vous a pas fendu le cœur ?

COLOMBINE.

A ne point mentir, il eſt bien engageant. Quelquefois à force de ſoins, on ne laiſſe pas d'entamer le cœur d'une femme.

PIERROT.

C'eſt à dire que mon Maître arrive à la bonne heure, & que le pauvre homme fera bien de ne pas abandonner ſa maiſon, car les abſents ont toûjours tort.

COLOMBINE.

Mais auſſi, Pierrot, que me viens-tu lanterner avec tes queſtions ? Ne t'ay-je pas dit cent fois que je n'aime au monde que mon petit Mary ?

PIERROT.

Et le Juſt'aucorps brodé.

COLOMBINE.

O ça ne raiſonne point tant ; ſonge ſeulement à nous faire à ſouper, & que tout aille par haut.

PIERROT.

Moy faire à ſouper ? Oh je ne me mêle plus de cuiſine depuis que je me ſuis mis dans l'étude.

COLOMBINE.

Va va, ne t'embaraſſe point ; mon Mary amene avec luy la Niéce de Paſquariel, qui eſt une fille adroite dont il me mande que je ſeray fort bien ſervie.

PIERROT.

Il faudra voir ce que c'eſt.

SCE-

SCENE VII.

MEZZETIN, COLOMBINE, OLIVETTE, PIERROT.

MEZZETIN.

HE' où eſt donc tout le monde ceans?

PIERROT.

Ce qu'ous y avez-laiſſé y eſt encore.

COLOMBINE (*courant au devant de Mezzetin & l'embraſſant.*)

Ah, mon cher Mary!

MEZZETIN.

Malepeſte, comme tu ſerres! Et fy! tu m'aimes à m'étrangler.

OLIVETTE (*étonnée.*)

Que vois-je?

COLOMBINE (*ſautant encore au col de Mezzetin.*)

Quoy c'eſt toy, mon fils?

MEZZETIN.

Ouy, Mamour, c'eſt ton petit cœur qui t'embraſſe.

OLIVETTE (*à part.*)

Ah, le traître!

COLOMBINE.

Que ton abſence m'a cauſé d'allarmes! Tiens, demande à Pierrot, il y a quatre mois que je ne depleure point.

PIERROT.

Ca vous auroit fait pitié, Monſieur, ſi vous l'aviez veuë. Ma foy, vous avez la Reine des femmes. Depuis que vous êtes party, je jurerois bien qu'il n'eſt pas entré un chat dans notre maiſon.

MEZZETIN.

Tu m'aimes donc bien, mie!

COLOMBINE.

Peut-on trop aimer un petit homme à manger?

(*se tournant vers Olivette*) La belle enfant, ne vous étonnez pas de nos careſſes.

OLIVETTE.

Je ne les puis voir ſans en rougir. (*ſe tournant vers Mezzetin*) Et peu s'en faut, lâche, que je n'éclate.

MEZZETIN (*à Colombine.*)

Ma mie, c'eſt une Innocente qui n'a jamais rien veu, & qui ne ſçait pas encore les libertez que donne le mariage. La pauvre Enfant s'imagine que nos privautez ſont criminelles.

OLIVETTE (*bas à Mezzetin.*)

Tu le ſçais mieux que moy, perfide.

COLOMBINE.

Il me ſemble qu'elle te gronde.

MEZZETIN.

Hé, non, Mamour; c'eſt ce que je te diſois tout à l'heure. Quand ſon oncle me l'a confiée, je luy ay promis qu'elle ne verroit rien chez nous qui ne fût dans l'ordre; & comme d'abord tu t'es jettée à mon cou; franchement cela deſoriente une jeuneſſe, & c'eſt là ce qui la fâche. Petit à petit elle s'y accoutumera.

PIERROT (*à Olivette.*)

Morguoy, qu'ous êtes jolie! Tenez ſi vous vouliez, je ſerois peut-être auſſi-bien votre fait qu'un autre.

MEZZETIN (*à Pierrot.*)

Plaît-il?

PIERROT.

Moy, je ne dis rien.

MEZZETIN.

Ecoutez, Monſieur le Coquin, s'il vous arrive jamais de regarder cette Fille-là entre deux yeux, je vous roſſeray d'un air.... Ventrebleu, je n'entends pas-là deſſus de raillerie.

PIERROT.

Mais, Monſieur, on n'eſtropie pas une femme pour la regarder.

MEZZETIN.

Sans le reſpect de ma femme, je vous regalerois d'une volée de coups de bâton qui vous rabattroient diablement vos fumées.

COLOMBINE.

Ouais ! Voila bien du vacarme pour peu de choſe !

MEZZETIN.

Point du tout, ma mie ; c'eſt que ce maraut-là ſe radoucit déja auprès d'Olivette ; comme ſi c'étoit viande pour ſes oiſeaux. Oh, je vous apprendray, maître faquin....

COLOMBINE.

Mais pourquoy tant de chaleur pour l'intérêt d'une ſervante ?

OLIVETTE (*à Colombine.*)

Mes intérêts luy doivent être bien auſſi chers que les vôtres.

MEZZETIN (*à Olivette.*)

Doucement, doucement.

COLOMBINE.

Qu'eſt-ce à dire, effrontée, vos intérêts luy ſont auſſi chers que les miens ?

MEZZETIN.

Hé fy, Mamour, ne t'emporte point.

COLOMBINE.

Comment, mercy de ma vie, que je ne m'emporte point ?

MEZZETIN.

Hé, mon petit cœur !

COLOMBINE.

Tu pretends donc me paſſer la plume par le bec, & me faire...

MEZZETIN.

Ma petite femme !

COLOMBINE.

Quoy, pendant ton abſence, je n'ay pas voulu ſortir une ſeule fois, de peur de rencontrer un homme en mon chemin.

MEZ-

MEZZETIN.

Je le ſçais bien, ma mie.

COLOMBINE.

Et tu as l'effronterie d'amener une fille dans ma maiſon ?

OLIVETTE.

La fille qui eſt dans votre maiſon y a peut-être autant de part que vous.

MEZZETIN (*à Olivette.*)

Ouf ! Voila pour tout gâter. (*ſe retournant vers Colombine*) Cela n'a jamais veu le monde, il en faut ſouffrir quelque choſe dans les commencemens.

COLOMBINE.

Tu es bien hardie, Coquine, d'entrer en comparaiſon avec moy ! Ah que je me repents d'aimer ſi tendrement un Miſerable, qui me bride le nez de ſes fredaines !

MEZZETIN.

Ne t'emporte point, Mamour, je t'en prie. (*vers Olivette*) Voila ce que c'eſt que de parler !

OLIVETTE.

J'en dirois bien davantage, ſi le deſeſpoir ne me chaſſoit pas d'icy. (*Elle ſort.*)

COLOMBINE.

Que je ſuis ſotte, d'avoir renoncé à toutes ſortes de plaiſirs & de compagnies, pour ne ſonger qu'à un mary !

PIERROT.

Helas ! ça n'eſt que trop vray.

COLOMBINE.

Pour toute récompenſe, on m'amene une Guenon chez moy, qui m'inſulte & qui m'outrage.

MEZZETIN.

Hé point, mon cœur, tu prends tout cela de travers.

COLOMBINE.

Je le prends comme une homête femme le doit pren-

prendre ; & nous verrons à la fin, si je ne seray pas la maitresse.

PIERROT.

Tout franc, Monsieur, vous avez tort. Demandez-luy pardon, ça l'appaisera. Ne voit-on pas bien que c'est une femme qui vous adore, & qui est jalouse de votre inclination ?

MEZZETIN.

Il est vray qu'elle n'aime que moy au monde.

PIERROT (*tout bas.*)

Et le Just'au-corps brodé. Que ces Maris sont de bonnes gens ! (*haut*) Monsieur, quand une femme ne sent pas d'ordure à sa flute, elle en crie bien plus âprement.

MEZZETIN.

Il est vray.

PIERROT.

Tout ça ne signifie que de l'amitié.

COLOMBINE.

Ma foy, je suis bien lasse d'en tant avoir. Une fois en la vie il faut que je me mette sur le pied des autres femmes. Fy ! c'est une honte, à mon âge, de n'avoir point d'amant ! Ne suis-je pas assez jolie pour en faire ?

PIERROT.

Voila-t-il pas mon compte ? Si vous ne l'adouciſſez, elle se mettra à la débandade, & quand ça sera fait, vous en enragerez.

MEZZETIN.

Allons, ma petite femme, point de rancune.

COLOMBINE.

Non, je veux être Coquette.

MEZZETIN (*à genoux.*)

Ah, pardon ma Mour.

COLOMBINE.

Il n'y a pardon qui tienne, j'en veux essayer.

MEZ-

MEZZETIN.

Mais, mon cœur, je conviens que j'ay tort. (*En regardant Pierrot*) Pierrot, tu vois bien que je me mets à mon devoir.

COLOMBINE.

Oh, ce n'eſt pas aſſez, il faut que je me venge. Crois tu qu'il n'y ait qu'à demander pardon à une femme après l'avoir outragée ?

MEZZETIN.

Hé bien, je n'y retourneray plus.

PIERROT.

Oh, c'eſt tout dire. Quand un homme ſe met à la raiſon, il luy faut faire miſericorde.

COLOMBINE.

Je ſuis pourtant bien tentée de te rendre le chagrin que tu me viens de faire.

MEZZETIN.

Ma chére amour, n'en faites rien.

COLOMBINE.

Me promets-tu de renvoyer Olivette à ſes parens ?

MEZZETIN.

Ouy, ma mie.

COLOMBINE.

Que jamais tu ne penſeras à elle ?

MEZZETIN.

Jamais, mon cœur, jamais.

COLOMBINE.

Leve-toy, car je m'attendris, & mon ſot naturel ne peut tenir contre les priéres.

MEZZETIN.

Tu m'aſſures donc que tu ne te vengeras point ?

COLOMBINE.

Commençons par aller ſouper ; nous aviſerons au reſte tout à loiſir.

MEZZETIN.

Que je t'ay d'obligation, mon petit cœur, de toutes tes bontez ! (*à part*) Il y a mille femmes qui au-

auroient tenu leur courage, ouy. (*Ils s'en vont.*)

PIERROT (*seul.*)

Ma foy, il n'eſt que de ſe faire valoir, & de redreſſer les hommes dans les occaſions! J'endors le petit mon fils, j'endors le petit.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE I.

OLIVETTE, GABRION.

OLIVETTE.

MA pauvre Gabrion, que je te trouve heureuſe de n'avoir point d'amour en tête!

GABRION.

Oh, ça vous plaît à dire. J'en ſuis par fois auſſi tourmentée qu'une autre; mais c'eſt qu'on ne va pas chanter ſon Commitimus à tout le monde.

OLIVETTE.

Quoy, ſerieuſement, Gabrion, tu as l'ame tendre? Je t'en aime mieux de moitié.

GABRION.

Chacun ſelon ſa ſorte, on ne laiſſe pas de ſe ſentir. Vous mocquez vous? Sur l'amiquié je ſuis encore auſſi vardelette qu'une fille de quinze ans. Le monde qui frequente chez nous me le dit à tout bout de champ. N'y a pas juſqu'à notre Maître qui ne batifole autour de moy. Mais ma foy ce n'eſt pas pour ly que le four chaufe.

OLIVETTE.

Tu es donc bien difficile, Nourrice?

GABRION.

Ce n'eſt pas pour ça: c'eſt que ces peſtes d'hommes mariez ſont malins comme la foudre. Quand ils ont les pieds chauds, ils recontent tout à leu femmes;

mes ; & comme vous ſçavez, ſi on a quelque petite bienveillance, on n'eſt pas trop aiſe que le monde en aille à la moutarde. A cet'heure, moy, j'ay toûjours aimé le ſecret.

OLIVETTE.

C'eſt avoir de l'eſprit. Mais dis-moy, Gabrion, ne luy as tu jamais entendu parler de moy ?

GABRION.

Il ne fait autre choſe toute la journée.

OLIVETTE.

Hé bien, dans quels ſentimens le trouves-tu ?

GABRION.

Tout franc, je croy qu'il enrage de vous avoir amenée. Il penſoit vous croquer comme beaucoup d'autres ; mais il voit bien à cette heure qu'il n'en caſſera que d'une dent. A votre place, ma foy il me la payeroit.

OLIVETTE.

Oh, je te réponds, Nourrice, que je m'en vengeray hautement.

GABRION.

Vous ferez fort bien ; car c'eſt un vray homme à vous renvoyer chez votre pere par le Meſſager, & à luy faire entendre qu'ous l'avez débauché, & que vous l'avez forcé à vous amener avec luy.

OLIVETTE.

Seroit-il bien aſſez lâche ?

GABRION.

Tous les hommes en ſont là logez. Quand ils ſont dans l'eſperance, ſont des Anges ; quand on les rebute, le Diable n'eſt pas plus malin.

OLIVETTE.

Et pour qui ſa femme me prend-elle ?

GABRION.

Bon ! y ly a fait entendre qu'ous ſeriez ſa fille de Chambre : mais, mardy, elle a bon nez ; & gentille comme vous êtes, a vous prend pour une druë qui vient ſçandaliſer ſa maiſon.

OLI-

OLIVETTE.

Je la desabuseray devant qu'il soit peu.

GABRION.

Moy, je suis franche comme osier. Pourvû qu'ous n'en parliez point, je vous diray qu'il a gagné trente mille écus au jeu. Pourquoy ne vous mariera-t-il pas, puis qu'il vous a tiré de chez votre pere? A votre place je le ferois danser comme un singe.

OLIVETTE. (*l'embrassant.*)

Ma pauvre Nourrice, tu es un trop bon cœur de femme. Tu verras devant qu'il soit peu, que tu n'obliges pas une ingrate.

GABRION.

Pour moy quand je peux je fais plaisir à tout le monde. Ah! que je serois à la joye de mon cœur, si je vous voyois mariée à votre contentement! Il y a mille jeunes hommes qui seroient trop aises de vous avoir.

OLIVETTE.

Il faut commencer par me venger, le ciel pourvoira au reste.

GABRION.

Adieu ma grande fille, j'entends qu'on m'appelle. Dans ste diable de maison-cy, on ne cause pas la moitié de son saoul. (*Elle s'en va.*)

OLIVETTE (*seule.*)

Coquin, tu me veux renvoyer chez mon Pere sans reparer le tort que tu m'as fait? Ah! que ne puis-je à mon gré manger le cœur d'un perfide qui m'emmene pour être sa femme, & qui me fait entrer chez luy comme sa servante! Chagrin, rage, desespoir, que ne m'aidez-vous à étrangler un traître qui m'outrage si sensiblement! (*Elle s'en va.*)

SCE-

SCENE II.

COLOMBINE, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MAdame, il y a là-bas un Monſieur qui vient pour avoir l'honneur de vous voir ?

COLOMBINE.

Comment s'appelle-t'-il ?

LE LAQUAIS.

Il ne m'a point dit ſon nom.

COLOMBINE.

A-t-il de l'équipage ?

LE LAQUAIS.

Son Caroſſe eſt tout d'or.

COLOMBINE.

Va le faire monter.... (*Le Laquais s'en va.*) C'eſt quelque jeune tête de la Cour qui vient paſſer ſon train en reveuë, & qui eſt bien aiſe que j'approuve ſa dépenſe.

SCENE III.

MEZZETIN (*en Cavalier.*) COLOMBINE.

MEZZETIN (*à part.*)

QUelque mine que je faſſe, je crains qu'il ne m'en cuiſe de ma curioſité.

COLOMBINE (*à part.*)

Je penſe que c'eſt mon Jaloux, qui vient chercher noiſe ! Il faut que je luy faſſe avaler la couleuvre tout au long.

MEZZETIN.

Il y a long-temps, Madame, que je diſpute contre mon cœur : Mais enfin il a vaincu ma timidité, & je ne veux devoir qu'à ma paſſion l'honneur de m'introduire chez vous. CO-

COLOMBINE.

Votre compliment, Monſieur, eſt trop galant & trop ſpirituel, pour ne vous pas accorder une entrée auſſi favorable qu'on la doit à un homme de votre tour & de vos maniéres.

MEZZETIN (*à part.*)

Dieu me le pardonne, je penſe qu'elle mord déja à l'hameçon! (*haut*) Quelque bien qu'on diſe de vous dans le monde, je conviens preſentement, Madame, qu'il faut vous connoître pour ſçavoir ce que vous valez.

COLOMBINE.

Ne penſez pas rire. Il eſt ſans vanité peu de femmes d'un auſſi bon commerce.

MEZZETIN (*à part.*)

Tant pis, diable, tant pis!

COLOMBINE.

Je joüe, je cours le Bal, je fais des Promenades; & il eſt à naître que j'aye encore rompu une partie.

MEZZETIN (*à part.*)

C'eſt peut-être pour ſe conſoler de mon abſence. (*haut*) On m'avoit pourtant dit que vous étiez fort retirée, & que vous ne receviez point de viſites?

COLOMBINE.

Je le fais croire à tout le monde, parce que de bouche, celà va juſqu'à un Mary.

MEZZETIN.

Ouf!

COLOMBINE.

Cependant, comme les autres femmes, je ne laiſſe pas de me divertir quand l'occaſion s'en preſente. Après tout, n'ay-je pas raiſon d'aimer la joye à mon âge? Vous ſçavez, Monſieur, qu'à Paris les femmes ne ſe marient pas pour garder la maiſon.

MEZZETIN (*à part.*)

Ah! j'en tiens, ou peu s'en faut.

COLOMBINE.

Que dites-vous-là tout seul Monsieur ?

MEZZETIN.

Je dis, ma belle Dame, que vous êtes redevable au Ciel d'un si joyeux temperament.

COLOMBINE.

A vous dire fray, tous mes amis en sont assez contents.

MEZZETIN (*à part.*)

Il n'y a que moy qui en enrage.

COLOMBINE.

Vous me paroissez trop galant pour refuser d'être de notre société pendant tout le Carnaval ?

MEZZETIN (*à part.*)

La misérable, qui prie les hommes ! Ah., chienne de curiosité !

COLOMBINE.

Vous ne me répondez rien là-dessus ? est-ce que vous êtes engagé dans votre quartier ?

MEZZETIN.

Le plaisir de vous voir, Madame, sera dans la suite mon unique engagement: mais j'ay raison de craindre que le retour d'un Mary bien aimé, ne soit un obstacle invincible au bonheur que je me propose.

COLOMBINE.

Etes-vous aussi novice que vous en faites la façon ? Croyez-moy, un Mary comme le mien n'embaraſſe guéres une femme, ny à son départ, ny à son retour.

MEZZETIN (*à part.*)

Carogne !

COLOMBINE.

Je me suis mise sur le pied de voir qui bon me semble ; & pour peu que votre cœur me donne la préférence de vos visites, je les recevray, Monsieur, avec une joye qui vous marquera qu'elles me seront chéres.

MEZ-

MEZZETIN (*à part.*)

Traîtreſſe ! (*haut*) Mais ſi par malheur votre Mary me reconnoiſſoit, & qu'il vint à faire du vacarme, quel party prendre ?

COLOMBINE.

Il faut prendre le party de le traiter ſelon ſes mérites ; c'eſt à dire luy apprendre par beaucoup de mépris, qu'il ne mérite pas une femme comme moy.

MEZZETIN (*à part.*)

La Chienne ! (*haut*) Et s'il venoit à des extrémitez fâcheuſes ? car il porte l'épée, une fois.

COLOMBINE.

Ouy, dont il n'oſeroit ſe ſervir.

MEZZETIN (*à part.*)

La Maſque !

COLOMBINE.

Vous moquez-vous ? C'eſt le plus poltron Perſonnage... Si vous l'aviez regardé de travers, il s'enfuiroit à Orleans tout d'une traite.

MEZZETIN (*à part.*)

Ah, je mérite bien cela ! (*à Colombine*) Enfin, ma chére Dame, c'eſt un Mary que vous n'aimez point ?

COLOMBINE.

Je fais tout ce que je puis pour cela.

MEZZETIN.

J'oſe donc me flater que...

COLOMBINE.

Vous pouvez vous flater que j'ay un cœur ſenſible ; que je cherche à le remplir, & que perſonne au monde n'y aura meilleure part que vous. Adieu, je vous quitte à regret ; mais comme je donne à dîner à de mes amis, il faut que je veille à de petites choſes où ma preſence eſt néceſſaire. Ne ſoyez pas long-temps ſans me revoir ; car je jugeray par votre empreſſement de toute la tendreſſe que vous m'avez promiſe. (*Elle s'en va.*)

MEZZETIN.

Chienne, chienne, chienne! Ah ventrebleu falloit-il me gâter moy-même, & que ma curiosité me fit trouver ce que les Maris bien sages évitent avec tant d'application? Je n'en sçaurois douter; car du train qu'elle y alloit, sans le dîner l'affaire étoit concluë.

SCENE IV.

PASQUARIEL, MEZZETIN.

PASQUARIEL.

HE' bien, Monsieur, vous êtes-vous éclaircy?

MEZZETIN.

Ah, Pasquariel, la sotte chose que d'être curieux!

PASQUARIEL.

Comment donc?

MEZZETIN.

Ma Carogne de Femme me vient d'assurer que je suis... ouf!

PASQUARIEL.

Il n'est pas possible.

MEZZETIN.

Oh, cela n'est que trop vray.

SCENE V.

PIERROT, MEZZETIN, PASQUARIEL.

PIERROT.

MOnsieur, on vous attend pour dîner.

MEZZETIN.

Mon pauvre Pierrot, ma femme...

PIER-

PIERROT.

Elle eſt là-haut qui rit comme une folle.

MEZZETIN.

La déloyale ! Elle rit de mon malheur.

PIERROT.

Eſt-il poſſible qu'un homme comme vous ajoûte foy à ces bagatelles-là ?

MEZZETIN.

Mais ma Femme me l'a dit.

PIERROT.

C'eſt qu'elle ſe divertit.

MEZZETIN.

Trop à mes dépens. Que je ſuis bien payé de ma curioſité ! Ah, qu'il eſt périlleux d'en vouloir trop ſçavoir ſur de certains chapitres !

SCENE VI.

PASQUARIEL, PIERROT.

CEtte Scêne eſt toute de jeu entre Paſquariel & Pierrot, qui diſent pluſieurs plaiſanteries ſur l'avanture de leur Maître, & ſur la coquetterie de leur Maitreſſe, après quoy ils s'en vont.

SCENE VII.

Le Théâtre repreſente l'Appartement de Mezzetin.

MEZZETIN, OLIVETTE.

MEZZETIN.

VOus me prenez donc pour un Jocriſſe, quand vous croyez que ma femme eſt la Maitreſſe ? Morbleu il y a bien à dire.

OLIVETTE.

Je te prends pour un Traître qui ne devois pas

m'épouſer, puiſque tu étois déja marié à une autre.

MEZZETIN.

Voila un plaiſant mariage, ma foy, pour vous allarmer!

OLIVETTE.

Comment, ſcélérat? ne voudrois-tu pas paſſer pour garçon, après que ta femme m'a ſi indignement traitée en ta preſence, ſans que tu ayes oſé prendre mon party? A quoy tient-il, fourbe, que je ne t'étrangle?

MEZZETIN.

Diable! que vous êtes vive! Il faut excuſer, c'eſt l'amitié qui vous emporte.

OLIVETTE.

Hé bien, ça, voyons? As-tu quelque bonne emplâtre à mettre ſur les reproches que je te fais?

MEZZETIN.

Ne vous ay-je pas déja dit que je ne ſuis preſque pas marié; & que mes parents m'ont fait malgré moy épouſer Colombine?

OLIVETTE.

Infame, cela empêche-t-il que tu ne l'adores?

MEZZETIN.

Moy? je penſe que vous perdez l'eſprit.

OLIVETTE.

Tu ne luy as pas ſauté au col d'abord que tu l'as vuë.

MEZZETIN.

Que vous êtes ſimple! Ce ſont les grimaces que l'on fait au retour d'un grand voyage; mais le cœur n'a point de part à tout cela.

OLIVETTE.

Quoy? tu ne t'es pas jetté à ſes pieds, du moment qu'elle s'eſt miſe en colére?

MEZZETIN.

Ce n'eſt que par ces ſottiſes-là qu'on appaiſe les femmes qui grondent; ſi on leur parloit raiſon, jamais on n'en viendroit à bout.

OLI-

OLIVETTE.

Tu luy as promis de me renvoyer chez mes parents.

MEZZETIN.

A-t-on jamais tenu ce qu'on promet à une femme ? Il y a comme cela mille petites fadaises qui les contentent, & qui mettent la paix dans la maison.

OLIVETTE.

Avec tous tes discours tu ne laisses pas de l'aimer.

MEZZETIN.

L'aimer ! il faudroit que je fusse fou, après trois ans de mariage. Hé fy ! les amitiez les mieux étoffées montrent les cordes au bout de trois mois.

OLIVETTE.

Coquin ! tu en dirois autant de moy.

MEZZETIN.

Diable ! ce n'est pas de même. Je vous aurois chérie à outrance. Premiérement vous êtes douce, vous êtes complaisante, vous avez un petit visage d'assez bonne amitié. Ma femme est un Dragon qui me desole à tout propos, avec sa vertu. Vous diriez qu'un homme est trop heureux d'enrager depuis le matin jusqu'au soir, parce qu'il a épousé une honnête femme.

OLIVETTE.

Cela mérite bien qu'on en souffre quelque chose.

MEZZETIN.

Si c'étoit à refaire, le Diable m'emporte, si je n'aimois autant une Coquete de belle humeur, qu'une vertu acariâtre. Je n'ay ny repos ny patience ; je n'oserois regarder une fille ny une femme, qu'elle ne me saute à la gorge. Oh, il faut pourtant que je sois le maître à mon tour.

OLIVETTE.

Crois-moy, ce n'est pas le plus seur de cabrer une femme.

MEZZETIN.

Il n'y a donc qu'à être vilipendé d'un Diable do-

meſtique, qui fait ſon ſabbat trente fois par jour? Oh, devant qu'il ſoit peu, Madame la grondeuſe, je vous aſſoupliray l'humeur, ou les nerfs de bœufs ſeront diablement rencheris.

OLIVETTE.

N'as-tu point de honte, Miſérable, de vouloir battre une femme?

MEZZETIN.

Ne le prenez pas là! La plupart des femmes reſſemblent aux noyers; plus ils ſont battus, mieux ils rapportent. Si je n'euſſe raffraîchi ma Deffunte de temps en temps avec une houſſine, je n'en fuſſe jamais venu à bout.

OLIVETTE.

Tu t'es donc marié bien des fois en ta vie?

MEZZETIN.

Un bel homme, comme vous ſçavez, eſt toûjours plus recherché qu'un autre. Cette derniére m'a encore pris par amour.

OLIVETTE.

Tu devrois l'en aimer davantage.

MEZZETIN.

Ma foy, je l'ay aimée ce que je l'aimeray. Après la bruſquerie qu'elle vous a faite, je ne ſeray point content que je ne luy aye rompu bras & jambes.

OLIVETTE.

La correction ſeroit un peu forte. Pour éviter un pareil malheur, j'aime mieux retourner dans la maiſon de mon Pere.

MEZZETIN.

Dites-vous cela tout de bon?

OLIVETTE.

Du meilleur de mon ame. Je partiray aſſurément devant qu'il ſoit un quart-d'heure.

MEZZETIN.

Quoy, ma chére Olivette, voudriez-vous me quitter?

CO-

COLOMBINE (*entrevoit son mary avec Olivette, se cache & les écoute.*)

OLIVETTE.

Me crois-tu assez commode pour partager ton cœur avec ta femme? Car enfin elle est jeune, elle est jolie, & quelque chose que tu en puisses dire, elle vaut bien la peine d'être aimée.

MEZZETIN (*se mettant à genoux.*)

Est-ce pour m'assassiner que vous me la mettez toûjours devant les yeux! Ah, cruelle, plût au Ciel que vous m'aimassiez autant que je la hais.

SCENE VIII.

COLOMBINE, OLIVETTE, MEZZETIN.

COLOMBINE (*les surprenant.*)

L'Aveu n'est point fardé. (*se tournant vers Olivette*) Ah, ah, petite effrontée, vous ne voulez pas d'un cœur partagé? (*Olivette s'enfuit*) Que vous faites bien de gagner aux pieds! Je vous apprendray, galante, à qui vous vous frottez.

MEZZETIN (*à part.*)

Voicy le vray endroit à faire voir que je suis le maître. (*Il prend un air de fierté.*)

COLOMBINE.

C'est comme cela que tu ne penses plus à elle?

MEZZETIN (*d'un ton grave & d'autorité.*)

Dites-moy, ma femme, de quoy vous aviſez vous de me venir troubler quand je suis en compagnie?

COLOMBINE.

Il est vray que j'ay tort, & que je devrois....

MEZZETIN.

Ma petite femme, ma mie, vous prenez le train de vous faire étriller.

COLOMBINE (*en colére.*)

Comment, maraut, tu me menaces, quand je m'apperçois...

MEZZETIN.

Je vous dis, Mamour, qu'il faudra que je vous roſſe, pour vous remettre dans le devoir.

COLOMBINE.

Il faut que ce coquin-là ſoit ſaoul.

MEZZETIN.

Mon cher cœur, aſſurément vous vous ferez battre. Si je commence une fois, ce ne ſera pas fait de long-temps.

COLOMBINE.

Oh, ma foy, c'en eſt trop. (*Elle luy jette une chaiſe à la tête.*) A moy, voiſins, à moy? Mes chers voiſins, au ſecours?

MEZZETIN (*prenant la fuite.*)

Il ne fait pas bon icy pour moy; elle eſt aimée dans le quartier. (*En s'enfuyant il heurte contre le mur, ce qui le fait tomber, & il ſe releve promptement pour échaper à Colombine.*)

COLOMBINE.

Juſte Ciel! Que viens-je d'entendre? M'étriller? me roſſer! me battre! ah, j'enrage de ne l'avoir pas étranglé. (*Toute en fureur.*) Pierrot?

SCENE IX.

PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

QUe diantre voulez-vous tant à ce Pierrot?

COLOMBINE (*outrée.*)

Ah, mon pauvre Pierrot, je ſuis inconſolable.

PIERROT.

Comment donc?

CO-

COLOMBINE (*hors d'haleine.*).

Mon mary . . . mon mary . . . Je créve, je n'ay pas la force de parler.

PIERROT.

A-t-il rencontré le Juſt'au-corps brodé?

COLOMBINE.

A l'heure qu'il eſt, je voudrois . . . ouy, je voudrois qu'il en eût trouvé trente, je ne ſerois pas à demy vengée.

PIERROT.

Hé que Diable a-t-il fait depuis tantôt? Vous étiez ſi bons amis.

COLOMBINE (*en frappant du pied contre terre.*)

Coquin! Mettre la main ſur moy!

PIERROT.

Eſt-ce que les Maris n'oſent plus toucher à leurs femmes?

COLOMBINE.

Ah, ne raillons point, Pierrot; je ſuis au deſeſpoir. Mon brutal de mary m'a menacée de me battre, parce que je l'ay ſurpris aux pieds d'Olivette.

PIERROT.

Il ne faut pas quelquefois veiller un homme de ſi près. Hé bien donc?

COLOMBINE.

Le gueux, au lieu de demander pardon, m'a fait menace ſur menace. Je luy ay jetté une chaiſe à la tête, j'ay appellé mes voiſins au ſecours . . .

PIERROT.

Je n'en aurois pas fait moins.

COLOMBINE.

La peur l'a pris, & ſa fuite m'a ôté le plaiſir de me venger.

PIERROT.

Diable! voila qui eſt fâcheux! Si vous aviez pû, en attendant mieux, luy appliquer ſeulement une douzaine de coups de bâton, ça vous auroit un peu

soulagée. Une retention de vengeance est capable de faire crever une femme.

COLOMBINE.

Ecoute, Pierrot. Pendant que la playe est encore chaude, apporte-moy deux bons tricots, que je me contente. Je veux regaler l'Amant & la Maitresse à cœur joye.

PIERROT.

Ma foy vous avez raison, il n'est que d'avoir du courage. Que seroit-ce si on se laissoit manger la laine sur le dos? (*en s'en allant*) Monsieur mon Maître, vous aurez les étriviéres à votre tour.

COLOMBINE (*seule.*)

Diantre! Messieurs les Maris, comme vous y allez! Oh, il est bon de vous apprendre à vivre. La plupart des femmes ne sont malheureuses que faute de resolution. Si on en corrigeoit comme cela quelques-uns dans les commencemens, les autres ne s'émanciperoient pas si volontiers.

PIERROT (*revenant, & donnant deux bâtons à Colombine.*)

Tenez, voila de quoy venger quatre-vingt femmes. (*Il s'en va, & revient sur ses pas, en disant*) Ne frappez pas sur la tête, au moins. Hors ça, ne feignez point, il n'y a rien à craindre.

COLOMBINE.

Laisse-moy faire, il en sera parlé.

SCENE X.

OLIVETTE, COLOMBINE.

OLIVETTE (*parlant à elle même.*)

JE ne seray pas contente que je ne sois vengée de mon perfide. Heureusement voicy sa Femme. Servons-nous de l'occasion pour tout découvrir.

CO-

COLOMBINE.

Approchez, ma petite Mignonne, approchez, vous ne sçauriez jamais venir plus à propos.

OLIVETTE.

Quelques chagrins que vous ayez contre moy, je suis seure que je vous feray plus de pitié que d'envie, quand vous sçaurez tous mes malheurs.

COLOMBINE.

La pauvre petite! Diriez-vous qu'elle y touche? Vous ne voulez point d'un cœur, si vous ne l'avez tout entier?

OLIVETTE.

Ne m'insultez point avant que de m'entendre. Ma naissance est honnête, mon Pere en état de me bien établir. Je ne puis dire par quelle fatalité votre Mary vient en nos cantons. Il me voit, je luy plais, son humeur me revient. Le croyant Garçon, j'écoute la proposition qu'il me fait de m'épouser. L'amitié augmente par la continuité des soins; je le reçois au logis; mon Pere capricieux s'en fâche. Je continuë à le voir; on me trouve causant avec luy. Sans aucune justification mon Pére me chasse du logis, & m'ordonne de suivre la fortune de mon Amant. Mon cœur à vous dire vray, n'a pas de peine à luy obeïr, l'envisageant comme mon Mary. Le long des chemins il me parle de son bien, & de l'avantage qu'il me fera en m'épousant. J'arrive chez vous; & au lieu d'y être reçuë en Maitresse, on ne m'y attend que comme une Servante. Mon dépit paroît, vous le remarquez; & sans approfondir la cause, vous me regardez comme un obstacle à votre repos. De peur de le troubler, je prens la resolution de retourner chez mon Pere. Votre Mary me veut retenir; je luy fais connoître que je mérite bien un cœur tout entier. Le voyant à mes pieds, vous vous emportez, je me retire pour m'épargner de nouveaux outrages. Voyez sur tout

cela ſi vous avez ſujet de me vouloir du mal ?

COLOMBINE.

Quoy, ma belle Enfant, il ſe diſoit Garçon en vous recherchant ?

OLIVETTE.

Sans cela vous croyez bien que je ne l'aurois pas écouté.

COLOMBINE.

Ma chére, ſçavez-vous ce que nous ferons ? Puiſque nous partageons l'offenſe, vengeons-nous à communs frais. Prenons chacune un bâton, & d'abord qu'il paroîtra, frappons tant que nous aurons de force. Si cela eſt, nous frapperons juſqu'à demain.

SCENE XI.

MEZZETIN, COLOMBINE, OLIVETTE.

MEZZETIN (*faiſant reflexion ſur le bruit que ſa femme avoit fait en appellant ſes Voiſins au ſecours.*)

MA foy, tout bien conſideré, il n'eſt que de décamper quand on court quelque riſque. Au bruit que ma femme faiſoit tantôt, ſi nos Voiſins fuſſent accourus, j'étois un homme roſſé de la derniére roſſerie. Nos anciens ont eu raiſon de dire, qu'une femme en colére eſt un terrible animal.

COLOMBINE.

Le crois-tu comme tu le dis ?

MEZZETIN.

Oh, ce n'eſt pas de vous que je parle, ma mie.

OLIVETTE.

C'eſt de moy peut-être ?

MEZZETIN.

Encore moins, je vous aſſure.

CO-

COLOMBINE (*le prenant par le bras, & luy montrant le bâton.*)

Quand tu recherchois Olivette, étois-tu pas garçon? (*Elle le frappe.*)

MEZZETIN.

Comme diable vous frappez!

OLIVETTE (*le prenant par l'autre bras, & s'aprêtant pour le frapper.*)

Quand tu me donnas ta foy, tu n'étois pas marié? (*Elle le frappe.*)

MEZZETIN.

Hé, mais.... écoutez donc.

COLOMBINE (*le frappant.*)

Ah, nous entendons de reste.

MEZZETIN.

Ne touchez donc pas si dru? Ah! ah! ah!

OLIVETTE (*le frappant.*)

Infame!

MEZZETIN.

Ah, je suis mort,

COLOMBINE.

Me hais-tu autant que tu aimes Olivette?

MEZZETIN.

Hé mon cœur, je n'aime que vous.

OLIVETTE.

Et moy?

MEZZETIN.

C'est encore bien autre chose. Misericorde!

COLOMBINE (*frappant toûjours.*)

Oh vraiment, tu n'y es pas!

MEZZETIN.

Au meurtre, Pierrot, au meurtre!

SCENE XII.

PIERROT, COLOMBINE, OLIVETTE, MEZZETIN.

PIERROT.

Hé ; qu'eſt-ce donc, Monſieur ? Je penſe que vous reſſemblez aux Chats, vous faites l'amour en grondant.

MEZZETIN.

On m'aſſaſſine.

PIERROT.

Penſez que non ! il n'y a là que de vos amis.

COLOMBINE.

Vois-tu pas bien qu'il ſe mocque ?

PIERROT.

Quel plaiſir prenez-vous, monſieur, à piailler comme ça, quand deux femmes vous careſſent ?

OLIVETTE.

Adieu, Garçon à marier. (*Elle s'en va.*)

COLOMBINE.

Adieu, le Roy des Maris. (*Elle s'en va auſſi.*)

PIERROT.

Voila ce qu'on appelle ſçavoir vivre !

MEZZETIN. (*d'une voix dolente.*)

Pierrot ?

PIERROT.

Monſieur.

MEZZETIN.

Allez querir un Chirurgien & un Commiſſaire. Je veux rendre ma plainte, avant que de mourir.

PIERROT.

Vous n'y ſongez pas, Monſieur, de prendre les choſes ſi fort à cœur. Hé fy, c'eſt ſe moquer de faire marcher la Juſtice pour une bagatelle.

MEZ-

MEZZETIN.

Comment, Coquin ? J'ay les os briſez.

PIERROT.

N'importe, ça ne paſſera jamais que pour une correction de famille. (*à part*) Si on faiſoit tous les mois trois ou quatre leſſives de cette force-là, les hommes ſe tiendroient un peu plus dans le reſpect. (*Haut*) Entre nous, n'a-t-elle pas raiſon ? Diable ! Menacer une femme ! J'aimerois mieux quatre fois que vous l'euſſiez battuë..

MEZZETIN.

Je le voudrois auſſi.

PIERROT.

Vous en ferez pourtant ce qu'il vous plaira ; mais ſi vous remuez l'ordure, voila de quoy faire une belle image d'Almanach.

MEZZETIN.

Tu as raiſon.

PIERROT.

En homme bien ſage, tenez-vous clos & couvert. J'en vois là plus de trente qui ont filé doux en pareille rencontre. Vraiment, il y a bien d'autres femmes que la votre qui ont du courage. Puis que l'affaire eſt ſans remède, ne vous en vantez point.

MEZZETIN.

Je penſe que c'eſt le mieux.

PIERROT.

Si ce n'étoit pour votre bien, vous le conſeilleroit-je ?

MEZZETIN (*en tirant Pierrot vers luy.*)

Pierrot, mais ſi ma femme étoit long-temps fâchée, cela pouroit encore avoir des ſuites.

PIERROT.

N'en êtes-vous pas le maître ? Vous n'avez qu'à luy faire un ſouris & deux révérences, voila tout le grabuge appaiſé. Bon ! elle n'a point de fiel, je vous réponds, moy, qu'à la moindre petite avance elle vous pardonnera. MEZ-

MEZZETIN.

Tu prends donc cela sur toy ?

PIERROT.

Je vous dis, Monsieur, que si elle vous avoit cassé le col en mille morceaux, un quart d'heure après elle n'y songeroit pas. Oh ! c'est un bon cœur de femme, vous êtes trop heureux de l'avoir.

MEZZETIN.

Il est vray qu'à tout cela il n'y a que de la jeunesse & de la promptitude.

PIERROT.

Rien autre chose, Monsieur.

MEZZETIN.

Je pense, comme tu dis, que je n'ay qu'à la flatter pour la faire revenir.

PIERROT.

C'est un coup seur, vous dis-je. (*Après que Mezzetin s'est en allé*) Mon Maître est bien battu, & s'en va fort content. Garre le Just'au-corps brodé !

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE I.

COLOMBINE, OLIVETTE.

COLOMBINE.

AHma Petite, que j'ay de regret de la brusquerie, & de la mauvaise humeur que je t'ay fait paroître !

OLIVETTE.

Vous reparez cela, Madame, avec tant de bonté, qu'on ne peut ny s'en souvenir, ny s'en plaindre. De la maniére que nous l'avons étrillé, je ne suis point trop mal vengée. Pour moy j'ay frappé avec une joye....

CO-

COLOMBINE.

Oh ce n'eſt pas là contentement; il en ſeroit quitte à trop bon marché! Je veux que toutes les Femmes apprennent de moy aujourd'huy la maniére de ranger un Mary qui leve la créte, & qui ſe donne des airs de maîtriſe dans ſa maiſon.

OLIVETTE.

Après tout, ſi les Femmes avoient du cœur, ces Maroufles-là ne s'en feroient pas tant accroire. Pour une premiére leſſive, il me ſemble que tous les coups n'ont point trop mal porté.

COLOMBINE.

Je ne ſeray point vengée, que la Juſtice ne m'ait fait raiſon; & une Femme bien ſage doit avoir tout au moins une Sentence par devers elle.

OLIVETTE.

Ouy, mais, Madame, a-t-on comme cela des Juges en poche?

COLOMBINE.

Vous allez voir comme nous luy allons rafler les trente mille écus qu'il a gagnez à ſa Garniſon; & ſi, là deſſus je pretends bien, ma Mignonne, que vous épouſerez ce Cavalier qui vous fait tant d'offres de ſervice.

OLIVETTE.

Qui? Aurelio?

COLOMBINE.

Luy-même. Il eſt bien fait, & je ſuis perſuadée qu'il rendra une femme heureuſe. Mais pour en venir là, commençons par nous aſſurer d'un Commiſſaire; car ſans cela nous en aurions le dementy. J'ay envoyé mon Laquais chez un drôle qui ne manque aucune affaire où il y a de l'argent à gagner.

OLIVETTE.

Si cela eſt, ne perdons point de temps.

COLOMBINE.

Allons, ma chére Enfant, il faut que tout Paris ſçache

ſçache de quoy eſt capable une Femme mépriſée. Oh, Monſieur mon Mary, ma foy vous vous en ſouviendrez.

SCENE II.

MEZZETIN, PASQUARIEL.

MEZZETIN *dit à Paſquariel qu'il s'en va joüer chez Mademoiſelle Eularia, pour tâcher de diſſiper le chagrin que luy cauſent les coups de bâton que ſa Femme & ſa Maitreſſe luy ont donnez. Ils font une Scène de Jeu; & après que Paſquariel a averty Mezzetin que le Docteur le cherche pour le faire mettre en priſon, à cauſe qu'il a débaûché ſa fille Olivette, ils s'en vont.*

SCENE III.

COLOMBINE, OLIVETTE.

COLOMBINE.

DE la maniére que nous avons concerté la choſe avec Madame Eularia, il en coûtera ma foy vingt mille écus à mon Scélérat, qui ſerviront, ma petite Chére, à reparer l'outrage qu'il vous a fait.

OLIVETTE.

Je dois, Madame, à vos bontez mon établiſſement, & mon repos; mais la queſtion eſt de ſçavoir ſi le Commiſſaire nous en voudra croire?

COLOMBINE.

Les Commiſſaires ſont gens bien appris, qui entendent raiſon quand les Femmes les prient, & puis, en tout cas il y a des biais encore plus ſeurs pour les rendre traitables.

OLIVETTE.

Oh, Madame, le voicy; n'oublions rien pour le mettre dans nos intérêts.

SCE-

SCENE IV.

COLOMBINE, OLIVETTE, LE COMMISSAIRE.

COLOMBINE.

MOnsieur le Commissaire, que nous vous sommes redevables !

OLIVETTE.

Ah, Monsieur, quelle bonté, de venir, secourir les opprimez !

LE COMMISSAIRE.

Au bruit de votre Laquais je pensois trouver quatre maisons brûlées, & sept ou huit gens assassinez ; mais à ce que je vois, j'ay pris une porte pour l'autre, car Dieu mercy il n'y a rien ceans que de fort paisible.

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, vous trouvez en ma personne toutes les disgraces rassemblées.

OLIVETTE.

Regardez-moy, Monsieur, comme l'objet d'une véritable compassion.

LE COMMISSAIRE.

Sont-ce des Bretteurs qui vous ont insultées ? Je ne vois pourtant rien de dérangé dans la chambre. Adieu, je suis bien-aise qu'il n'y ait personne de blessé, il ne falloit pas m'envoyer querir pour si peu de chose.

COLOMBINE.

Comment ? si peu de chose ? Sçavez-vous, Monsieur, que j'ay eu le malheur d'épouser un homme d'épée qui mange tout mon bien ?

LE COMMISSAIRE.

Il n'y a pas là de merveille. Qu'auriez-vous fait à Dieu, pour n'être pas comme les autres ?

OLI-

OLIVETTE.

Oh, mais, Monsieur, Madame ne vous dit pas que son mary m'a enlevée de chez mon Pere sous pretexte de m'épouser.

LE COMMISSAIRE.

Hé bien? C'est à dire que vous en êtes à l'Officialité.

COLOMBINE.

Ah! la plaisante chose! Ma Petite, apparemment Monsieur nous prend pour du Gibier à Commissaire?

OLIVETTE.

Comme ces Messieurs sont accoutumez à ces drogues-là, il faut leur pardonner.

COLOMBINE.

Peut-on vous parler à cœur ouvert? Seriez-vous homme à favoriser le dessein que j'ay pris de faire arrêter mon mary comme un dissipateur, chez une Dame où il perd tout son bien?

LE COMMISSAIRE.

Avez-vous seulement une sentence, ou du moins une Requête répondue?

OLIVETTE.

Oh dame, nous ne sçavons pas tant d'histoires. Mais, Monsieur, cent pistoles ne reparent-elles pas ces petites formalitez-là?

LE COMMISSAIRE (*rêvant.*)

Je cherche à y trouver quelque temperament. Cela est pourtant bien malaisé; car on ne donne pas volontiers un soufflet aux réglemens de la Justice?

COLOMBINE.

Bon! la Justice n'y regarde pas de si près, quand elle veut obliger.

LE COMMISSAIRE.

Dites-vous pas cent pistoles?

OLIVETTE.

En cent piéces.

LE

LE COMMISSAIRE.

Votre mary eſt-il violent? Faudra-t-il beaucoup de monde pour l'arrêter; car s'il faut prendre les frais ſur les cent piſtoles, vous voyez qu'il ne me reſtera quaſi rien.

COLOMBINE.

Penſez que tout au moins vous avez un Clerc chez vous?

LE COMMISSAIRE.

Ouy, Diable, qui eſt un auſſi ſoldat garçon... Il a été ſept ans Archer des Pauvres.

OLIVETTE.

C'eſt plus qu'il n'en faut pour le mener aux Indes.

COLOMBINE.

Monſieur le Commiſſaire, il n'y aura point de ſang répandu, je vous en reponds. Il n'y a pas deux heures que cette belle Enfant-là, & moy, nous luy avons donné les étriviéres à perte d'haleine.

OLIVETTE.

Il n'y a pas un plus grand Poltron dans les Troupes.

COLOMBINE.

Comme tous les Jeux ſont défendus, vous n'aurez qu'à vous ſaiſir de luy dans la maiſon de Madame Eularia, où l'on va vous conduire. De-là vous le menerez chez le Prevôt qui eſt de nos amis; je vous baille à penſer comme il ſera ſanglé?

OLIVETTE.

Oh, ſans miſericorde.

COLOMBINE.

Bon! J'ay déja un Avis de Parens pour l'interdire.

LE COMMISSAIRE.

Oh, ſi cela eſt, notre Procedure ſera dans les régles. Selon les apparences, c'eſt quelque garnement?

COLOMBINE.

Pis mille fois qu'on ne ſçauroit vous dire. (*en donnant l'argent au Commiſſaire*) Tenez, Monſieur le Commiſſaire, quand ces piéces-là ſeront entre vos

mains,

mains, vous en ferez quatre fois mieux votre Charge.

LE COMMISSAIRE (*prenant l'argent.*)

Vous avez grande, raison de prendre vos précautions contre les déreglements & la dissipation d'un Etourdy, & je m'étonne comme vous avez attendu si tard à recourir à la Justice.

OLIVETTE.

C'est qu'on craint l'éclat dans le monde.

COLOMBINE.

Une femme raisonnable en vient toûjours le plus tard qu'elle peut à ces sortes d'extrémitez, & je voudrois pour beaucoup n'y être pas contrainte.

LE COMMISSAIRE.

Voila-t-il pas de mes Duppes, qui ont encore pitié du mal qu'on leur fait?

OLIVETTE.

Mon pauvre Monsieur le Commissaire, faites-nous cette affaire là tambour battant, vous ferez un joly homme.

LE COMMISSAIRE.

Est-ce que vous voulez qu'on l'étrille en le conduisant? Vous n'avez qu'à dire.

COLOMBINE.

Il n'y aura point de mal de le housspiller un peu afin qu'il s'en souvienne.

LE COMMISSAIRE.

Allons, ne perdons point de temps; il sera diablement ladre s'il ne s'en sent (*Il sort.*)

OLIVETTE.

Nous n'avons rien gâté de le caresser un peu. Tout farouches que soient ces Gens de Justice, l'argent & les caresses ne laissent pas de les apprivoiser.

LE COMMISSAIRE (*revenant.*)

N'y a-t-il point encore dans votre famille quelque parent de mauvaise conduite qu'il faille arrêter?

COLOMBINE.

Mon Dieu! Commençons toûjours par mon ma-

ry;

ry ; nous verrons par cet échantillon-là ce que vous ſçaurez faire.

LE COMMISSAIRE.

Oh, vous ſerez contentes de moy, je vous en réponds. (*Il s'en va.*)

OLIVETTE.

Allons, Madame, pouſſons cette affaire-cy à bout, rien n'eſt ſi plaiſant que de ſe venger.

COLOMBINE.

Oh, il nous le payera. (*Elles s'en vont.*)

Il ſe paſſe pluſieurs Scênes Italiennes.

SCENE V.

LE DOCTEUR, MEZZETIN, COLOMBINE, OLIVETTE, LE COMMISSAIRE.

LE DOCTEUR.

AH, Monſieur le Scélérat, vous enlevez donc ma fille pour en faire une Servante ; & au lieu d'employer votre argent à luy procurer un mariage ſortable, vous venez icy le perdre au Jeu ?

MEZZETIN.

Eſt-ce qu'il eſt preſentement deffendu aux gens de Guerre de perdre leur argent ?

COLOMBINE.

Non, Traître ? mais il n'eſt pas deffendu à leurs femmes de les en empêcher.

OLIVETTE.

Lâche ! Après m'avoir fait encourir la diſgrace de mon Pere, tu m'abandonnes pour ne ſonger qu'à tes plaiſirs ?

LE DOCTEUR.

Allons, Monſieur le Commiſſaire, ſaiſiſſez-vous de cet Ouvrier-là pour le mener à la Juſtice.

MEZ-

MEZZETIN.

A la Justice ? Comment, ventrebleu, arrêter un Officier d'Infanterie ! Par la mort, par la sang, par la jernie ; rangez-moy cette table, que j'exterminе toutes ces Canailles-là.

LE COMMISSAIRE.

Ces Canailles-là vous vont apprendre à vivre. Vous êtes témoins, Messieurs, des imprécations horribles qu'il vient de faire, allons, serrez-le bien. (*On le prend & on le lie.*)

MEZZETIN (*à Colombine.*)

Ah, c'est donc vous, Madame la Masque, qui me faites de ces tours-là ?

COLOMBINE.

C'est....

OLIVETTE.

Ouy, c'est nous qui prétendons vous mettre à la raison.

LE DOCTEUR.

Et c'est moy aussi qui prétends vous faire pendre, ou j'y bruleray mes livres.

MEZZETIN.

Ah, ventrebleu ! pendre un Gentilhomme de ma qualité ! Par la tête.... Ah jernie, Coquins...

LE COMMISSAIRE.

Patience, on en range encore de plus fâcheux. (*Il s'en va & l'emmene.*)

SCENE VI.

PIERROT, PASQUARIEL.

(*Ils font une Scêne Italienne sur ce qui est arrivé à leur Maître, & après plusieurs bouffonneries, ils s'en vont.*)

SCE-

SCENE VII.

Le Théâtre repreſente un Tribunal.

PIERROT *Juge*, *un* GREFFIER, COLOMBINE, OLIVETTE, LE DOCTEUR, AURELIO, EULARIA, MEZZETIN.

TOus *les Acteurs enſemble ſe jettent aux pieds de Pierrot, & crient tous à la fois*: Ah, Monſieur, juſtice, miſericorde, juſtice!

PIERROT (*court & tombe, & ils courent après luy, en criant toûjours*:)

Juſtice, Juſtice!

PIERROT (*ſe relevant & ſe mettant ſur ſon ſiége.*)

Quelle diable d'impertinence, de parler tous à la fois? Ca, de quoy eſt-il queſtion? Ecrivez, Greffier; mais ne perdez pas une ſyllabe.

COLOMBINE (*& Olivette parlent toutes les deux à la fois, l'une étant d'un côté du Théâtre, & l'autre de l'autre.*)

COLOMBINE.

Monſieur, c'eſt un miſérable, qui depuis quatre ans que je ſuis ſa femme...

OLIVETTE (*parlant dans le même temps que Colombine.*)

Monſieur, c'eſt un perfide qui m'a tirée de la maiſon de mon Pere.

PIERROT.

Que la peſte ſoit des Babillardes! Vraiment, de ce train-là nous ſerions long-temps à l'Audience! Ca, Monſieur le Commiſſaire, de quoy s'agit-il?

MEZZETIN.

Il s'agit, Monſieur, de me délivrer d'une diable de femme, qui ne ſe contente pas de m'a-

voir roſſé en particulier, & qui veut encore...

PIERROT.

Taiſez-vous, elle a fort bien fait. Huiſſier, faites faire ſilence. (*au Commiſſaire*) En peu de mots, Monſieur le Commiſſaire; car j'ay encore deux hommes à pendre, & comme vous ſçavez, il faut être à jeun à cette beſogne-là.

LE COMMISSAIRE.

Monſieur, le fait tout énorme qu'il eſt...

PIERROT.

Tout uniment, Monſieur le Commiſſaire, s'il vous plaît.

LE COMMISSAIRE.

Comme je vous diſois, Monſieur, une façon d'homme d'épée a pris pour femme la Complaignante que voicy.

MEZZETIN.

C'eſt bien elle, de par tous les diables, qui m'a pris, car je n'en voulois point.

LE COMMISSAIRE.

Ce particulier, dis-je, pendant quatre années de ménage...

COLOMBINE.

Vous voyez, Monſieur, combien il y a que je ſouffre! Quatre années toutes entiéres, ce n'eſt pas raillerie.

LE COMMISSAIRE (*à Colombine.*)

Laiſſez-moy donc parler, de par tous les diables. (*au Juge*) Depuis quatre ans, comme je le viens d'établir, il excede cette pauvre Femme d'une infinité de coups.

MEZZETIN.

Je me donne au diable ſi de ma vie je l'ay touchée.

PIERROT.

Tant pis elle en valoit bien la peine.

LE COMMISSAIRE.

Enfin, Monſieur, à toutes les indignitez que j'ay eu

eu l'honneur de vous déduire, il a joint un forfait horrible, qui mérite votre reprehenſion, votre animadverſion, & votre indignation.

PIERROT.

Hé, Monſieur le Commiſſaire, plaidez ſans apparat.

LE COMMISSAIRE.

Je vous diſois donc, Monſieur, que quoy que marié, il a eu le front aſſez large pour vouloir encore épouſer la Damoiſelle Complaignante.

MEZZETIN.

Il n'y a pas de Juge aſſez fat pour croire qu'on veuille avoir deux femmes. (*à Pierrot*) O ça, Monſieur, dites la vérité, je m'en vais gager que vous en avez de reſte de la votre.

PIERROT.

J'en ay bien aſſez, toûjours. (*au Commiſſaire*) Abregeons donc, Monſieur le Commiſſaire, je vous en prie.

LE COMMISSAIRE.

Pour ne point abuſer de votre audience, je vous obſerve qu'il a amené cette pauvre fille à Paris ſous pretexte de mariage, & que ne pouvant en faire ſa femme, il a eu la barbarie de l'appliquer à l'uſage de ſervante: Servante, Monſieur, qui ſeroit bien Maitreſſe ailleurs, ouy.

PIERROT.

Je vous en réponds!

LE COMMISSAIRE.

Son pauvre Pere deſeſperé ayant appris que cet infame étoit venu icy joüer trente mille écus qu'il a gagnez l'Hyver dernier à ſa Garniſon...

PIERROT.

Quoy, cet homme-là a trente mille écus? Oh, ſi cela eſt, nous allons faire bonne juſtice. Concluez, Monſieur le Commiſſaire.

LE COMMISSAIRE.

Pour me reſumer, je vous diray, Monſieur, que

je me ſuis ſaiſi de ſa perſonne, après avoir dreſſé mon Procès verbal; & voicy, Monſieur, comme il parle. (*Il lit le Procès verbal.*)

PROCES VERBAL.

Auquel lieu ayant été introduit par le dit Docteur Pere de la Complaignante, nous l'avons trouvé déchirant des cartes, ſe tirant aux cheveux, & perdant trois mille piſtoles ſur une carte; & comme il nous auroit apperçu, il auroit commencé à jurer, blaſphêmer, trepigner, & ſcandaliſer la Juſtice: Sur quoy l'aurions fait arrêter & conduire en bonne & ſeure garde, pour y être ſur le champ pourvû. Fait en preeence, &c. Vous voyez, Monſieur, que tout eſt dans l'ordre, & qu'il n'y a qu'à prononcer.

COLOMBINE.

Voilà, Monſieur, mot à mot comme la choſe s'eſt paſſée.

PIERROT.

Combien a-t-il perdu?

MEZZETIN.

Je n'ay perdu que ſoixante mille francs.

PIERROT.

Qui les a gagnez?

OLIVETTE (*montrant Aurelio.*)

C'eſt ce Cavalier-là, qui a eu l'honnêteté de me plaindre dans ma diſgrace, & de me conſiderer, toute malheureuſe que j'étois.

PIERROT.

Combien avez-vous d'argent de reſte?

MEZZETIN.

J'ay peut-être encore trente mille francs dans mon coffre.

COLOMBINE.

Dont je ne verray jamais une maille.

PIER-

PIERROT (*à Colombine.*)

Patience. Les femmes veulent toûjours babiller.

MEZZETIN.

Monsieur, j'ay oublié de vous dire que ma femme m'a battu tantôt fort outrageusement, j'en demande reparation.

PIERROT.

Cela demande quelque reflexion. Allons, bonne & briéve Justice. Ecrivez, Greffier. Veu tout ce qui nous a été dit, nous ordonnons que les soixante mille francs gagnez par le sieur Aurelio luy serviront à épouser ce soir la Demoiselle Olivette. Que la Dame aussi-tôt se saisira de la clef du Coffre fort, & disposera à son gré des dix mille écus restans. Ordonnons en outre, que le Docteur Balouard se réjouïra de voir sa fille mariée à un honnête homme, sans qu'il luy en coûte rien. Et où le sieur Mezzetin voudroit à l'avenir perdre le respect qu'il doit à la Dame son Epouse, permis à elle de le corriger, au fur & à mesure, avec le même bâton dont elle s'est déja servie, jusqu'à ce qu'elle soit, comme toutes les autres femmes, maitresse absoluë dans sa maison. Le present Jugement executé par provision, & sans dépens, veu la qualité des parties.

MEZZETIN.

Ah Monsieur le Juge, que je vous ay d'obligations! Je craignois diablement d'être décolé avec une fisselle. (*à Colombine*) Ma Femme plus de rancune, je t'en prie.

COLOMBINE.

Moy, je n'ay jamais de fiel. Vous auriez affaire à d'autres femmes qui pousseroient la gageure plus loin: mais on n'a jamais d'honneur d'insulter son mary, c'est assez de le mettre à la raison.

Fin de la Comédie.

La Descente de Mezence aux Enfers

LA DESCENTE DE MEZZETIN AUX ENFERS.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur Regnard,

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le cinquiéme de Mars 1689.

ACTEURS.

MEZZETIN.
COLOMBINE.
PIERROT.
ISABELLE.
PLUTON, *& sa Cour.*
PROSERPINE.
CARON.
ORPHE'E.

SCE-

LA DESCENTE DE MEZZETIN AUX ENFERS.

SCENE DE MEZZETIN ET DE COLOMBINE, PIERROT.

Le Théâtre repreſente la Mer.

MEZZETIN (*botté, dans le ventre d'une Baleine.*)

HOé, hoé, Madame la Baleine, ouvrez s'il vous plaît votre petite gueule. Là, là, voila qui eſt bien. Les jolies petites quenottes! Je ſuis votre ſerviteur. Vous pouvez preſentement aller à tous les diables. (*ſortant de la Mer*) Ouf! Les chemins ſont diaboliques, je croyois que je ne me tirerois jamais des ornières, (*ſe retournant*) Mais je croy que voila ma femme qui arrive! Je ſuis bien malheureux! J'eſperois que Neptune luy feroit boire raſade.

COLOMBINE (*paroît en pleine Mer montée ſur le dos d'un gros poiſſon, & accompagnée de Pierrot monté ſur la queuë du même poiſſon.*)

PIERROT.

Serre la botte, ſerre la botte. (*à Colombine.*) Madame, tenez-vous bien au crin.

MEZZETIN.

Il faut l'aller attendre à la descente du Coche, pour luy donner la main.

PIERROT (*en descendant se laisse tomber.*)

MEZZETIN.

Bon jour, ma petite Femme. D'où vient donc que vous n'êtes pas noyée?

COLOMBINE.

Ah, je n'en puis plus, je suis toute rompuë. Quelle maudite voiture!

MEZZETIN.

C'est la Poste de ce Pays-cy.

PIERROT.

Par ma foy, Monsieur, nous avons bien eu de la peine. J'ay cru vingt fois que Madame accoucheroit de quelque Solle entre mes bras.

COLOMBINE.

Je suis tombée plus de cent fois; & sans Pierrot....

PIERROT.

Cela est vray, Monsieur, c'est moy qui l'ay repêchée.

MEZZETIN.

Tu n'avois que faire de te donner tant de peine. Les méchantes femmes sont de Liége, & ne vont jamais à fond.

PIERROT.

Voilà un pauvre Poisson qui n'en peut plus. (*à Mezzetin*) Tenez, Monsieur, voyez, il est sur les dents; il sera fourbu de ce voyage-cy. Il y a huit jours que nous marchons sans debrider.

MEZZETIN.

Hé bien, menez-le à l'Ecurie. Quel Poisson est-ce?

PIERROT.

C'est un Maquereau, Monsieur.

MEZZETIN.

Un Maquereau? Voila une belle voiture pour une femme!

PIER-

PIERROT (*mene le poiſſon par la bride & s'en va.*)

COLOMBINE.

Dis-moy donc preſentement ce que nous venons faire icy, & pourquoy on nous a fait démenager auſſi vîte que ſi nous avions dix Commiſſaires à nos trouſſes.

MEZZETIN.

Cela a été un peu chaud: mais eſt-ce qu'on vous a pris pour du train dans notre quartier?

COLOMBINE.

Non pas tout à fait; mais on a jetté nos meubles par la fenêtre.

MEZZETIN.

Diable! cela eſt ſcandaleux. Mais, rien ne peut m'arrêter quand la gloire m'appelle. Nous ſommes en Thrace, & j'ay quitté la Gréce, pour venir icy diſputer avec Orphée de la Muſique.

COLOMBINE.

Quoy? ce Ménétrier de Village?

MEZZETIN.

Il a eu l'effronterie de m'appeller en duel.

COLOMBINE.

En duel? Et depuis quand donc les Muſiciens ſont-ils devenus ſi braves?

MEZZETIN.

Bon, bon! ils enragent de ſe battre quand ils ne voyent perſonne. Tiens, voila la lettre que je luy ay écrite.

AMPHION A ORPHE'E.

J'ay appris, mon petit Mignon, que vous vous mêliez de chanter, & de raeler le boyau. Que cela ne vous arrive plus: car je vous ferois chanter ſur un diable de ton. Je veux vous voir les Inſtrumens à la main, quoy que vous ne ſoyez qu'un Chantre du Pont-Neuf, & que vous ne deviez chanter qu'avec des Grenouilles, ou braire avec des Anes comme vous.

COLOMBINE.

De quoy vivrons-nous en ce Pays-cy, car nous n'avons point d'argent?

MEZZETIN.

Cela m'embaraſſe un peu; car ce diable d'argent, c'eſt la cheville ouvriére d'un ménage.

COLOMBINE.

Si tu voulois me laiſſer faire, je ferois de bonnes connoiſſances, & nous n'en ſerions pas plus mal. Autrefois, quand tu étois abſent, je ne manquois de rien.

MEZZETIN.

Tant pis, morbleu, tant pis! Je me défie diablement de ces femmes qui battent monnoye en l'abſence de leurs maris.

COLOMBINE.

Ne voila-t-il pas? Ces Maris ſe mettent d'abord cent choſes à la tête. C'eſt bien cela! J'ay des ſecrets merveilleux qui m'ont été donnez par un Chymiſte qui m'aimoit autrefois.

MEZZETIN.

N'eſt ce point celuy qui a le Laboratoire au Collége des Quatre-Nations, qui vend du Chocolat volatil, de la crême de Perles, & du Sirop de diamans?

COLOMBINE.

Je compoſe une Huile, que j'appelle l'Elixir de patience, dont une goutte appliquée ſur le front d'un mary, le délivre pour jamais du mal de tête.

MEZZETIN.

Diable! voilà qui eſt beau! Mais je croy que tu gagnerois bien davantage ſi ton ſecret le délivroit de ſa femme.

COLOMBINE.

J'en ay un autre bien plus beau, pour les femmes d'aujourd'huy. Je compoſe la poudre de bonne Réputation.

MEZZETIN.

Oh, oh! Je croy qu'elle eſt diablement difficile à faire.

CO-

COLOMBINE.

Qu'une Coquette soit decriée, que sa conduite soit la plus raboteuse du monde, elle n'a qu'à changer de quartier, ne plus voir d'hommes, & prendre une pincée de ma Poudre dans un boüillon; en trois mois elle fera assaut de vertu avec les plus Vestales.

MEZZETIN.

Voila le plus beau secret du monde. Mais peux-tu faire assez de cette Poudre-là? J'en ay un pour le moins aussi beau. Qu'un homme ait une Colique enragée; en un moment je la luy fais passer. Je le couche par terre, je fais chauffer une meule de Moulin bien chaude, je la luy applique sur l'estomach, n'ayez pas peur qu'il ait jamais la Colique.

COLOMBINE.

Ny la Colique, ny autre mal.

MEZZETIN.

Le malade meurt ordinairement; mais s'il ne mouroit pas, ce seroit le plus beau secret du monde. J'ay encore un autre moyen pour gagner de l'argent. Tu sçais bien que quand je jouë de ma Lyre, je fais tout venir à moy. Je n'ay qu'à aller aux Invalides, je serviray de gruë pour monter les pierres, & on me payera comme trente Maneuvres ensemble.

COLOMBINE.

Fy! voila un vilain Métier. Je ne veux point d'un Mary Gruë. Fais-toy plutôt Maître à Chanter. On te donnera deux Loüis d'or par mois, & tu trouveras peut-être quelque Ecoliére à qui tu ne deplairas pas: car voila la grippe des femmes d'aujourd'huy.

MEZZETIN.

Quoy? est-ce un si bon Métier?

COLOMBINE.

Je te dis qu'il n'y a pas une plus jolie Vacation au monde On est de tous les bons repas; jamais de promenade sans le Maître à Chanter. On se donne de

La Descente de Mezence aux Enfers

LA DESCENTE DE MEZZETIN AUX ENFERS.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur Regnard,

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le cinquiéme de Mars 1689.

MEZZETIN.

Moy ? Point du tout ; je suis accoutumé au sang de jeunesse. Mon Pere a fait mille combats en sa vie, où il a toûjours tué son homme. Il l'a servi le Roy trente-deux années.

ISABELLE.

Sur terre ou sur mer ?

MEZZETIN.

En l'air.

ISABELLE.

Comment en l'air ? Je n'ay jamais oui parler de ces Officiers-là.

MEZZETIN.

C'est que comme il étoit fort charitable, lors qu'il rencontroit quelque Agonisant qu'on menoit à la Grève, il se mettoit avec luy dans la charette, & l'aidoit à mourir du mieux qu'il pouvoit.

ISABELLE.

Ah, l'horreur !

MEZZETIN.

Tous ses Confréres les Médecins (car il avoit pris ses licences dans leur Ecole) disoient qu'il n'y avoit jamais eu un homme si adroit, & qu'on ne voyoit point de besogne faite comme la sienne : aussi l'avoient-ils fait Recteur de la Faculté.

ISABELLE.

Voila, je vous assure, des talens bien merveilleux !

MEZZETIN.

Je vous dis, Madame, que si vous l'aviez veu travailler, il vous auroit fait envie de vous faire pendre.

ISABELLE.

Comme ce sont peut-être des talens de famille, vous deviez prendre la Charge de Monsieur votre Pere.

MEZZETIN.

Je m'y sentois assez d'inclination : mais vous sçavez qu'il faut qu'un Gentilhomme voye le pays. J'ay couru par toutes les sept parties du monde, & me voi-

voila enfin à vos pieds, ma divine Princeſſe, le cœur en braiſe, pour vous dire que je me pendray aſſurément, ſi vous n'êtes unie avec moy par le lien conjugal.

COLOMBINE (*arrivant, & les écoutant ſans être vuë.*)

Ah, traître!

ISABELLE.

Je ne trouve qu'une petite difficulté à notre mariage, c'eſt que je ſuis déja mariée.

MEZZETIN.

Mariée? Bon, voila une belle affaire! Eſt-ce-là ce qui vous embaraſſe? Je le ſuis auſſi: mais il n'y a rien de ſi aiſé que d'être veuf; cinq ſols de mort-aux-rats en font l'affaire.

COLOMBINE (*à part.*)

Ciel! qu'entens-je!

MEZZETIN.

Allons donc, Epine de mon ame, touchez-là, commençons les preliminaires de notre mariage.

COLOMBINE (*à part.*)

Le traître!

MEZZETIN (*s'approchant d'elle, & luy levant ſa coëffe.*)

Je ne demande que la petite oye.

ISABELLE.

Tout doucement, Monſieur, reſervez ces careſſes-là pour votre femme.

MEZZETIN.

Pour ma femme? Je vous ay déja dit que c'étoit une carogne que je hais comme le Diable. Je voudrois qu'elle fût penduë.

COLOMBINE (*à part.*)

Scélérat!

MEZZETIN.

Et dans peu j'eſpere luy donner d'une potion cordiale, qui l'empêchera d'avoir faim de long-temps.

ISABELLE.

C'eſt à dire que voila la maniére dont vous traitez

tez-vos femmes, quand vous voulez les regaler ? Je suis votre très humble servante, je n'aime point la mort-aux-rats. (*Elle veut s'en aller.*)

MEZZETIN (*l'arrêtant.*)

Vous me fuyez ? Ouy, si vous voulez me promettre de m'épouser, je vous promets, moy, de la faire crever dans deux jours comme un vieux mousquet. Arrêtez donc, Beauté leoparde.

COLOMBINE (*le tirant par la manche.*)

Comme un vieux mousquet. (*Isabelle s'en va.*)

MEZZETIN.

Ah, ma petite femme, te voila ! Hé que j'ay de joye de te voir, mon petit bouchon !

COLOMBINE.

Ah, scélérat ! voila donc les transports de ton amour ? Je vous promets de la faire crever dans deux jours.

MEZZETIN.

Eh eh, ne vois-tu pas bien que je disois cela pour rire ? Il faut bien plus de temps pour faire crever une femme.

COLOMBINE (*le poussant.*)

Ah, malheureux, il faut que je te dévisage,

MEZZETIN.

C'est elle qui me vouloit mettre à mal.

COLOMBINE.

Non, je ne seray point contente que je ne t'aye étranglé de mes propres mains. (*Elle se jette sur luy, le bat, & luy arrache sa perruque.*)

MEZZETIN.

Au meurtre, au guet, au guet ? On égorge un Bourgeois.

PIERROT (*en vendeur de Ptisanne, allant par les ruës avec une petite fontaine de cuivre sur son dos, & des gobelets à sa main.*)

Chalans, chalans, qui est-ce qui veut boire ?

COLOMBINE (*le voyant se met à pleurer :*)

Ah, ah ! PIER-

PIERROT.

Et quel vacarme faites-vous-là ? Et fy donc, quelle honte d'eſtropier une pauvre femme !

MEZZETIN.

C'eſt ma femme, de quoy vous mêlez-vous ?

COLOMBINE (*continuant de crier.*)

Ah, ah, ah, ah !

PIERROT (*à Colombine.*)

Heu, heu, heu ! (*à Mezzetin*) Le Sac-à-vin !

COLOMBINE (*pleurant.*)

Je ſuis... hi, hi !

MEZZETIN.

Par ma foy, voila une méchante carogne !

PIERROT (*à Mezzetin.*)

Cela n'eſt morgué pas bien, tout franc.

COLOMBINE (*pleurant.*)

Je ſuis toute briſée, hé, hé !

MEZZETIN.

Là, là, ma petite Femme, ce ne ſera rien, cela ne m'arrivera plus.

PIERROT.

Hé le brutal ! Quand vous voulez battre une Femme, que ne luy ſanglez-vous un bon coup de bâton ſur la tête, ſans vous amuſer à la faire crier deux heures ? (*à Colombine*) Qu'eſt-ce donc qu'il vous a fait ?

COLOMBINE.

Il m'a, il m'a... Ah ! je ne ſçaurois parler, er, er, er...

MEZZETIN.

Par ma foy, je commence à croire que c'eſt moy qui l'ay battuë.

PIERROT.

Allons je veux faire la paix, je n'aime à pas à voir de noiſe dans un Ménage, je veux vous accommoder, venez-ça.

COLOMBINE.

Non, je ne luy pardonneray jamais.

PIER-

PIERROT (*fait mettre Mezzetin en posture de recevoir des coups de bâton ; il presente le bâton à Colombine, qui en frappe Mezzetin.*)

Allons, vous voila quittes.

MEZZETIN.

Ouy, tout d'un côté & rien de l'autre.

PIERROT.

Sans moy vous vous seriez batus, & vous voila les meilleurs amis du monde.

COLOMBINE (*voulant s'en aller.*)

J'auray toûjours cela sur le cœur.

MEZZETIN.

Et moy sur les épaules. Voila une méchante ame de Femelle. Ah chienne!

COLOMBINE (*revient en criant plus fort.*)

Ah, ah, ah! (*& Mezzetin s'enfuit.*)

PIERROT (*en s'en allant.*)

A la fraîche, à la fraîche, qui est-ce qui veut boire, qui est-ce qui veut boire?

SCENE DE L'AUTEUR

MEZZETIN, COLOMBINE. (*en Auteur.*)

MEZZETIN.

VOila un sac de charbon de l'Enfer qui va à la promenade.

COLOMBINE (*gesticulant comme une personne qui déclame sans rien dire.*)

MEZZETIN.

Monsieur, ou Madame; car je ne sçay si vous êtes mâle ou femelle, je ne vous vois que par derriére.

COLOMBINE (*luy faisant signe de la main.*)

MEZZETIN.

Plaît-il? est-ce que je suis barboüillé?

CO-

COLOMBINE (*gesticulant plus fort.*)
Ah! ah!

MEZZETIN.

Voila assurément quelque Bel-Esprit.

COLOMBINE.

Vade retro, Prophane.

MEZZETIN (*veut s'enfuir.*)

COLOMBINE.

Qui t'a fait si téméraire que de m'interrompre?

MEZZETIN.

Je vous demande pardon.

COLOMBINE.

Une personne de mon sçavoir...

MEZZETIN.

Je n'y tâchois pas.

COLOMBINE.

Qui fait les Madrigaux de Proserpine...

MEZZETIN.

Je ne le feray plus.

COLOMBINE.

Et qui est le premier consignant pour entrer icy-bas à l'Académie!

MEZZETIN.

A l'Académie? Quoy, il y en a une icy? C'est donc une Académie de malins Esprits?

COLOMBINE.

Je me promenois sur les bords du Cocite pour travailler plus en repos à ma harangue, & tu viens te jetter à travers de mes conceptions?

MEZZETIN.

Comment donc? est-ce que vous faites vos harangues vous-même?

COLOMBINE.

Je sçay bien que la plupart des Academiciens là-haut ne se donnent pas cette peine-là & que pourveu qu'ils sçachent lire, on les reçoit tout d'une voix: mais ce n'est pas de même icy, & il ne suffit

ſit pas de ſçavoir faire l'anatomie d'un mot pour être l'interprète des myſtéres de notre Diabolique Académie.

MEZZETIN.

Apparemment que vous en étiez là-haut?

COLOMBINE.

Que j'en étois là-haut? Que j'en étois? Eſt-ce qu'on m'en recevroit icy, ſi j'en avois été? Ce n'eſt pas que je n'aye eu cent fois plus de mérite qu'il ne faut pour en être; j'ay été le plus bel eſprit de mon temps, & j'ay fait en ma vie plus de cent Comédies.

MEZZETIN.

Plus de cent Comédies!

COLOMBINE.

Ouy cent; peut-être cent cinquante, ſi vous me-fâchez. Il n'y a jamais eu un ſi beau naturel que le mien. Je rendois une Comédie auſſi facilement qu'un autre fait un lavement. C'eſt moy qui ay enrichy les Comédiens François, & il n'y avoit point d'Hyver que je ne leur donnaſſe ſept ou huit piéces, tant ſerieuſes que comiques.

MEZZETIN.

Et les joüoit-on long-temps?

COLOMBINE.

Jamais qu'une fois; mais auſſi tout Paris venoit ſe crever à la premiére repreſentation; car perſonne ne vouloit attendre la ſeconde, de peur de ne la point voir.

MEZZETIN.

J'aurois crû que ç'eût été là le moyen d'envoyer les Comédiens à l'Hôpital.

COLOMBINE.

C'eſt ce qui vous trompe. Une Comédie nouvelle, pour être bonne, ne ſe doit joüer qu'une fois; quand elle va juſqu'à deux, ma foy on s'ennuye. J'ay mis le ſiécle dans ce goût-là; & ſi vous

y pre-

y prenez garde, depuis moy tous les Auteurs donnent là-dedans. Ils ont raiſon au bout du compte ; car comme les bonnes choſes aujourd'huy n'ont point de cours, pour peu qu'une méchante piéce puiſſe être repreſentée une fois, voila les Comédiens riches.

MEZZETIN.

Les votres étoient donc ſur ce pied-là ?

COLOMBINE.

Vous pouvez croire que je me ſuis mis à la mode tout des premiers. De plus je n'ay jamais voulu ôter au public l'uſage recreatif des ſifflets. Tout au contraire je marquois dans mes rôles les endroits où l'on devoit ſiffler, afin que l'Acteur ſe repoſât, & qu'il reprît haleine ; c'eſt le jugement qui conduit tout cela.

MEZZETIN.

Et moy je voudrois que les ſifflets fuſſent au Diable. Quand cette quinte-là prend au Parterre, il démonteroit & Titus & Berenice.

COLOMBINE.

Je m'étois, de mon vivant, abbonné avec un Marchand de ſifflets, qui étoit dans ſon métier le premier homme du monde.

MEZZETIN.

Les Comédiens vous ont bien de l'obligation.

COLOMBINE.

Il en faiſoit pour la Proſe, pour les Vers, pour les François, pour les Italiens. Mais ma foy où il triomphoit, c'étoit pour l'Opera.

MEZZETIN.

Eſt-ce qu'on ſe ſervoit encore de ſifflets de votre temps à l'Opera ? Cette mode-là eſt paſſée. Fy ! cela eſt bourgeois ; on ſe ſert preſentement de ſonnettes ; cela eſt bien plus harmonieux.

COLOMBINE.

Pour mettre en crédit mon Marchand, j'avois fait un Opera moy, qu'on alloit joüer quand je mou-

rus. Ce devoit être la plus belle chose qu'on eût jamais veu sur le Théâtre. Je ne l'avois pas pris de la Metamorphose, comme ces Chardons du Parnasse. Fy ! cela sent le Collége. Je l'avois tiré tout entier de l'Histoire de France. Il portoit pour titre, *les Avantures du Pont-Neuf*; la Fable n'a rien de si magnifique.

MEZZETIN.

Les Avantures du Pont-Neuf, un sujet de l'Histoire de France ? Voila un Auteur échappé des Petites-Maisons des Enfers.

COLOMBINE.

Cómment donc ? Est ce que je dis des impertinences ? Paris n'est-il pas la plus belle Ville de France ? Le Pont-Neuf n'est-il pas le plus bel endroit de Paris ? Ergo les Avantures du Pont-Neuf sont les plus beaux traits de l'Histoire de France. C'est une figure, ignorant, que nous appellons en Latin *Pars pro toto*, & en Grec *Sinecdoche*.

MEZZETIN.

Et en François la folie.

COLOMBINE.

Ce qu'il y avoit d'admirable dans mon Opera c'est que les divertissemens étoient *ex visceribus rei*. D'abord c'étoit des Filoux qui coupoient des bourses. Les Instrumens prenoient-là des sourdines. Ensuite je faisois paroître des Joüeurs de Gobelets, qui faisoient flamber des étouppes dans leur bouche. Ah, ne m'en parlez point, cela vaut mieux que toutes vos pluyes de feu. Mais ce qu'il y avoit de surprenant, & dont on ne s'étoit point encore avisé, c'étoit un divertissement d'un Trio de Pendus, qui rendoient les derniers soupirs sur le même brin. C'étoit-là morbleu où je rassemblois tous les tons plaintifs de la Musique, pour faire pleurer joyeusement toute l'Assemblée.

MEZZETIN.

Etoit-ce vous qui étiez le.... Voila un bel Opera; mais n'y avoit-il point là quelque petit tonnerre pour ragaillardir?

COLOMBINE.

Assurément, & même une tempête, avec un gros Tambour sur le Théâtre; & elle étoit si orageuse, que jamais les Violons ne la purent jouer, il la falut ôter.

MEZZETIN.

Je m'en étonne, ce sont pourtant les plus....

COLOMBINE.

Mais vous me faites bien perdre du temps. Que voulez-vous de moy?

MEZZETIN.

Je veux apprendre le chemin des Enfers, & je vais y chercher ma femme.

COLOMBINE.

Vous allez chercher votre femme. Ah, ah! (*Elle met le doigt sur son front.*)

MEZZETIN.

Comment donc? Est-ce que je suis barbouillé?

COLOMBINE.

Chercher sa femme! Il vous faut cinq ou six grains d'ellebore.

MEZZETIN.

Le Diable m'emporte si je ne vais la chercher, je ne me mocque point.

COLOMBINE.

Ah, pour la rareté du fait je veux vous y mener. Suivez-moy, je veux entendre ce compliment-là.

MEZZETIN.

Avant que d'aller plus avant, je voudrois bien sçavoir une chose de vous; car on dit qu'on est si sçavant quand on est mort. Ma femme a toûjours été diablement coquette; dites-moy, je vous prie, si je ne suis point là, là... vous m'entendez bien.

COLOMBINE.

Ouy dea, oh cela est bien aisé. Voyons, là; levez le nez, l'œil fixe, le corps ferme, la tête droite, montrez la langue.

MEZZETIN.

Ah! je tremble.

COLOMBINE.

Montrez-moy votre main, ah ah! Tirez la langue, hé hé! (*Elle luy tâte le pouz*) oh oh! (*Elle luy tâte le front*) hu hu!

MEZZETIN.

Ah la Carogne!

COLOMBINE.

Que cela ne vous fasse pas de peine; c'est un mal de famille, votre pere l'étoit, votre Grand-pere l'étoit, votre Ayeul l'étoit.

MEZZETIN.

Je vous remercie. Quand on fera des Chevaliers de cet Ordre, je vous prieray de faire mes preuves.

LES

ENFERS.

Les mêmes Acteurs de la scêne precedente.

PLUTON, ET PROSERPINE, ORPHE'E (*avec leur Cour.*)

Les Violons font une marche, & viennent s'asseoir sur un Trône de flames.

PLUTON.

C'Est une chose étonnante, Phlegetontique Assemblée, de voir l'affluence d'Ames qui tombent journellement par vos soins dans mon Royaume. L'Enfer est enfin plein jusqu'au goulot, tout le monde a pris le train d'y venir en poste; & il faut de-

desormais refuser l'entrée aux survenans, ou faire bâtir des appartemens nouveaux ; & pour cela je croy qu'il sera bon de lever un droit sur le bois & le charbon qui se brûle icy-bas ; & c'est pour cela que je vous assemble.

PROSERPINE.

Ah fy, Mamour! Ne parlons point d'impôt ; c'est quelque nouveau-venu de Maltotier qui vous a soufflé cet avis-là.

PLUTON.

J'ay veu autrefois le temps si misérable, qu'il ne venoit pas icy le moindre petit Grifoneur de Sergent, qu'il ne falût députer un Diable exprès pour l'aller querir ; & presentement nous ne sommes employez qu'à les chasser. Il faut que les Greffiers attendent des années entiéres à la porte, parce qu'ils ne veulent pas passer devant les Conseillers qui pleuvent icy de toutes parts.

PROSERPINE.

Il ne faut plus recevoir de Gens de Robe, l'Enfer est déja assez lugubre ; & sur tout point de Greffiers, car ces gens-là mettent l'Enfer en mauvais predicament.

PLUTON.

Ouy, mais vous ne sçavez pas que moy qui suis Pluton, je n'ay pas plus de droit en Enfer que ces Messieurs-là. Bien-heureux, si quelque jour ils ne m'en chassent pas! Je suis si saoul des gens de Chicane, que derniérement je fis une querelle d'Allemand à un Diable de qualité qui revenoit de Paris, & je luy fis fermer la porte, parce qu'il avoit hanté mauvaise compagnie là-haut, & qu'il sortoit du corps d'un Procureur.

PROSERPINE.

Vous avez eu raison, ce seroit le moyen de gâter bien-tôt tout icy.

PLUTON.

Je veux que vous soyez témoin de ce que je dis,

& que Caron apporte devant vous le Regître journal des Ames qu'il a passé aujourd'huy.

(*Il sort deux Diables qui apportent un gros Livre sur leur dos, & Caron arrive, qui après avoir feuilleté le Livre, lit:*)

CARON.

Du 17. passé deux mille sept cens treize Médecins, avec leurs Mules.

PLUTON.

Ces Messieurs-là font mieux nos affaires là-haut, il les faut renvoyer.

PROSERPINE.

Oüy, mais qu'on retienne les Mules, elles serviront à Radamante quand il menera pendre quelqu'un.

PLUTON.

Je ne veux plus qu'on en reçoive aucun à l'avenir, qu'il n'ait une attestation de service, & un Certificat des Fossoyeurs, comme il a bien & fidellement exercé sa Charge de Médecin, & tué pour le moins dix mille personnes à sa part.

CARON.

Du même jour quatorze cents Apoticaires.

PLUTON.

Pour les Apoticaires, passe. On est échauffé en ce Pays-cy, & on a besoin de Lavemens pour se déconstiper.

CARON.

Dudit jour, cinquante-sept mille deux cent dix-sept, tant Fermiers, Sous-Fermiers, que Commis & Rats de Cave.

PLUTON.

Il est vray qu'il en est tombé ce matin une broüine, qu'on ne se voyoit pas en Enfer.

CARON.

Pour les Fermiers, tout franc, il n'y a plus moyen de les passer, ils sont si gros & si gras que ma Barque enfonce.

PLU-

PLUTON.

Comment voulez-vous faire ? nous ne pouvons pas les refuſer, c'eſt icy leur appanage.

CARON.

De plus, quinze mille ſept cent tant Clercs que Procureurs.

PLUTON.

Pour ceux-là, il en faut faire proviſion, c'eſt le bois d'Andelle de l'Enfer, & je ne veux pas qu'on brûle autre choſe dans mon Cabinet.

CARON.

Quatorze mille douzaines de femmes, tant grandes que petites.

PLUTON.

Ah, voila ce que je craignois ! Et pourquoy les laiſſe-t-on paſſer ?

CARON.

Item, paſſé en corps & en ame deux Carabins de Simphonie, ſoy-diſans Muſiciens de l'Opera, qui viennent redemander leurs femmes.

PLUTON.

Ils ſont donc fous ? Qu'on les faſſe venir au plus vîte, je les veux voir, voila du fruit nouveau.

PROSERPINE.

Il y a long-temps que je ſuis en ce Pays-cy, mais je n'ay point encore veu une pareille Ambaſſade.

(*On amene devant Pluton Orphée & Mezzetin, & on leur fait faire un ſalut ridicule.*)

ORPHE'E (*fait un compliment court en Italien.*)

PLUTON (*montrant Iſabelle.*)

Eſt-ce là votre femme ? Elle valoit bien la peine de faire le voyage.

ISABELLE.

S'il eſt étonnant de voir un mary chercher ſa femme juſqu'aux Enfers, il ne l'eſt pas moins de voir une femme ſouhaitter avec empreſſement de retourner avec ſon mary, quand une fois elle en a été ſéparée.

PLUTON.

Voila un petit debut qui n'est point sot.

MEZZETIN.

Ny la débuteuse, non plus.

ISABELLE.

Pour moy je ne suis point de celles qui regardent la separation d'un mary comme la porte de leur félicité; & j'avouë franchement que je suis d'assez mauvais goût, pour trouver qu'il n'y a point de bonheur égal à celuy de vivre avec un Epoux que l'on aime, & dont on est tendrement aimée.

MEZZETIN.

Et fy donc! faites la taire, elle prêche là une nouvelle doctrine.

ISABELLE.

Je sçay que je ne suis pas du goût d'aujourd'huy, & que pour être presentement femme du bel air, il ne faut prendre un mary que comme un surtout de bien-séance, & un paravent de réputation: mais j'aime mieux n'être point tout à fait à la mode, & être un peu plus dans la route de mon devoir; c'est ce qui fait que je me viens jetter à vos pieds, pour implorer votre clemence, & vous prier, par tout ce que vous avez de plus cher, au nom de l'amour que vous vous portez l'un & l'autre, de m'accorder la grace que je vous demande, de me rendre à un mary que je cheris plus que toute chose au monde, & je seray obligée de faire le reste de ma vie des vœux pour la santé & prospérité de vos Majestez diaboliques.

MEZZETIN.

Malepeste! voila du plus beau recitatif.

(*On fait du bruit.*)

PLUTON.

Qu'est-ce que c'est que ce bruit-là?

CARON.

Ce sont des anciens Marguilliers qui veulent passer devant des Avocats.

PLU-

PLUTON.

Le procès n'a-t-il pas été jugé là-haut?

CARON.

Ouy, mais ils en appellent devant vous.

PLUTON.

Huissier, faites faire silence, nous verrons cela tantôt.

COLOMBINE (*déclamant.*)

Les femmes d'aujourd'huy sont si malheureuses, & l'empire que les maris ont pris sur elles est si absolu, que je ne m'étonne plus qu'il y ait tant de filles à marier, & qui regardent le mariage comme l'écueil de leurs plaisirs & le tombeau de leur liberté.

MEZZETIN.

Bon bon! toute la journée les filles ont le gosier ouvert pour chanter:

Ma Mere mariez moy,
Vous sçavez la raison pourquoy.

COLOMBINE.

En effet, n'est-ce pas une chose qui crie vengeance de voir l'inhumanité avec laquelle les pauvres femmes, ces moutons d'amour, sont traitez par ces loups devorants. (*Elle crie*) Ne diroit-on pas...

MEZZETIN.

Oh oh, je vois bien que nous sommes icy sur le patrimoine des Avocats. Comme elle a appris à crier!

COLOMBINE.

Ne diroit-on pas, dis-je, que le mariage qui devroit être l'union, le nœud & la soudure des volontez, soit presentement un champ de bataille, où le mary s'exerce à chagriner la femme, & où la femme est toûjours la malheureuse exposée aux insultes, & bien souvent aux coups de celuy qui devroit être le rempart de sa foiblesse.

PLUTON.

Nous voyons pourtant souvent icy des maris qui portent des vilains chinforgnaux sur leur tête.

MEZZETIN.

Hé, ce n'est que pour entretenir la paix. Ne sçavez-vous pas bien que *qui bat sa femme il la fait braire, qui la rebat il la fait taire.*

COLOMBINE.

Pour moy, je vous déclare, que si heureusement mon mary étoit mort le premier, j'aurois pleuré, crié, je me serois couverte jusqu'aux ongles, d'un deüil où le cœur n'auroit pas eu grande part: mais loin de le venir trouver aux Enfers, je me serois bien donné de garde de le chercher.

MEZZETIN.

Oh, ma petite Femme, je n'ay jamais douté de votre affection.

COLOMBINE.

Ainsi, puis qu'il me vient chercher de si loin, c'est une marque qu'il ne sçauroit se passer de moy. Mais il ne m'aura que par le bon bout. Je pretends avoir des conditions si avantageuses, qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir gâté le métier & m'accuser d'avoir été assez sotte pour reprendre le même mary, après avoir été assez heureuse pour en être delivrée.

MEZZETIN.

Je fais une action plus héroïque, en vous reprenant; & si l'on permettoit aux maris veufs de venir se remarier en Enfer, je suis bien sur qu'ils ne reprendroient pas la défunte.

COLOMBINE.

Comme c'est une chose qui crie vengeance, de voir le peu de dépense que les femmes font aujourd'huy, je veux en outre avoir plus d'argent que par le passé, & que chacun ait sa semaine la clef du coffre fort.

MEZZETIN.

Si vous l'aviez une semaine, je courois grand risque la suivante de ne pas entrer en exercice, & je crois que je n'aurois plus que faire de clef ny de coffre fort.

Prodiga non sentit pereuntem, fœmina centum.

COLOMBINE.

Item . . . . Oh, voila un grand item celuy-cy. Point de jolies filles de Chambre, c'est à dire que je les choisiray moy-même les plus laides que faire se pourra, & qui auront au moins quarante-cinq ans.

MEZZETIN.

Fy! on n'est jamais bien servy de ces Vieilles-là. Il faut donc que vous retranchiez les grands Laquais.

PLUTON.

Tu Dieu! cet oyseau-cy sçait bien sa leçon! Voila une Pelerine qui a diablement de l'esprit!

MEZZETIN.

Elle a encore six fois plus de tête. Là, là, voyons. Comme ainsi soit que le naturel des Corneilles est d'abattre des noix, & de parler gras, celuy des Pies d'avoir la queuë longue; & des Perroquets d'être habillez de verd, de même le naturel des femmes est de faire enrager leur mary.

COLOMBINE.

Et des maris, de faire enrager leurs femmes.

MEZZETIN.

Quoy que j'aye enragé tout mon saoul pendant que nous avons été ensemble, je veux bien la reprendre encore, à mes risques, perils & fortunes. C'est le plus grand service que je vous puisse rendre; car je vous promets que si elle est encore deux jours en Enfer, elle vous fera détester tous les uns après les autres.

PLUTON.

La Cour vous est obligée ; car nous n'avons point de Diable assez Diable pour tenir tête à une méchante femme.

COLOMBINE.

Bon bon, nous y voilà ! Est-ce qu'une femme qui fait le Diable ne fait pas sa charge ?

MEZZETIN.

Cela est vray, & le mary qui la rosse fait la sienne : c'est ce qui fait, Messieurs les Diables, Diablesses, Diablotins, & autres, qu'en faveur de l'amitié que j'ay toûjours portée à votre Corps, & pour entretenir la paix & l'union dans l'Enfer, je veux bien vous en délivrer ; mais à certaines conditions ; & voila des articles que nous ferons signer par les Notaires de ce Pays-cy. Car je croy qu'il n'y en manque pas.

COLOMBINE.

Ouy ? tu le prends comme cela ? Et moy je ne veux pas sortir. Une jolie femme comme moy en tout Pays ne manque point de mary.

MEZZETIN.

Oh, je sçay bien qu'il y a par tout assez de gens qui se mêlent de ces emplois-là.

PRIMO, Puisque je ne profite pas de votre mort, je pretends que vous me rendiez les frais du deuil & de l'Enterrement que j'ay payez au Crieur.

PLUTON.

Cela est juste : mais il n'en coûte pas grand chose pour faire enterrer une petite femme.

MEZZETIN.

Ah ! ces diables de Corbeaux-là ne les mesurent pas à la toise ; & ils rançonnent si exhorbitamment un pauvre mary ; que souvent il aimeroit presque autant que sa femme ne mourût pas.

PLUTON.

Ils gagnent assez d'ailleurs.

MEZ-

MEZZETIN.

Je prétends à l'avenir que vous baissiez votre Rayon d'un grand demy pied au moins.

COLOMBINE.

D'un demy pied? Je me ferois plutôt couper de la tête. Non non, je demeureray icy.

MEZZETIN.

Il vous en restera encore plus d'un grand pied, & un grand pied de rayon doit suffire pour la femme d'un Musicien.

PROSERPINE.

Oh, oh, je le crois bien! Je m'en contenterois bien, moy qui suis Proserpine.

MEZZETIN.

Je veux que vous soyez beaucoup plus sage que par le passé, & que vous promettiez de n'aimer desormais que moy.

COLOMBINE.

Oh, pour cet article-là, néant. Je ne veux point engager ma conscience. Dans le tems où nous sommes, il n'y a point de femme qui puisse promettre cela.

MEZZETIN.

Je veux que les enfans que j'auray dans la suite, (car il faut recommencer sur nouveaux frais) soient élevez à ma fantaisie, & j'en disposeray comme de chose à moy appartenante.

COLOMBINE.

Oh, cela s'en va sans dire.

PLUTON.

Hé de quoy vous embarassez-vous! Puis qu'elle est votre femme, tous les enfans qu'elle aura ne seront-ils pas les votres?

MEZZETIN.

Nego consequentiam. Vous ne sçavez pas tout le manége de là-haut, Monsieur Pluton. Il y a tant de Peres qui n'ont jamais eu d'enfans.

PLUTON.

Après avoir entendu les raisons des uns & des autres, pour vous défrayer de votre voyage, moy Pluton Prince des Tenèbres, Souverain du Stix & du Phlegeton, Gouverneur des Pays-bas, Président du Sabbat, & Correcteur né des Arts, Mériers, & Professions, je vous permets non seulement d'emmener chacun votre femme, mais toutes celles qui sont en Enfer, sans même en exempter Proserpine.

MEZZETIN.

Pour moy, je n'en ay que trop de celle-cy, mais il y a bien des gens icy qui ne demanderoient pas mieux que de troquer avec vous.

Menetou Grand Ioſt de Perſe

MEZZETIN
GRAND SOPHY
DE PERSE.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

MISE AU THEATRE

Par Mr. Deloſme de Montchenay,

Et repreſentée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le dixiéme de Juillet 1689.

ACTEURS.

MEZZETIN.
MELISSE, *Magicienne.*
PIERROT.
Mr. GROGNARD.
COLOMBINE.
ISABELLE.
PASQUARIEL.
Mme. GROGNARD.
UN ASTROLOGUE.

MEZZETIN GRAND SOPHY DE PERSE.

SCENE DE LA MAGICIENNE.

MEZZETIN, MELISSE (*Magicienne.*) PIERROT.

Pour entendre cette Scêne, il faut ſçavoir que Mezzetin eſt un Chevalier errant, dont Meliſſe Magicienne eſt amoureuſe, & qu'elle tient renfermé dans ſon Palais par ſes enchantemens. Pierrot autre Chevalier errant, ſçachant le malheur de Mezzetin, va le délivrer des mains de cette Sorciére; ce qu'il fait en luy donnant un charme ſur lequel Meliſſe ne peut rien. Après que Mezzetin a reçu le charme, voicy ce qu'il dit:

MEZZETIN (*ſeul.*)

IL eſt temps, Mezzetin, de prendre ton party
Ou pour l'Amour, ou pour la Gloire.
Je ne ſçay qui des deux aura le démenty.
Je ne ſçay qui des deux mérite la Victoire.

Tout franc, un plus fin que moy y ſeroit bien embaraſſé. J'ay beau chercher à les atteler enſemble. L'Amour dit toûjours, Ouy: La Gloire dit toûjours, Non: Voila le grand chemin de plaider toute la vie. D'un côté l'Amour eſt un petit libertin,

tin, qui ne respire que la joye. Il ne demande qu'à joüer, qu'à boire, qu'à folâtrer. Ma foy, plus je me tâte, plus je sens que je suis fait pour l'Amour. D'un autre côté, la Gloire est une terrible pigriéche: Elle ne s'attache qu'aux gens qui couchent aussi volontiers en plein champ, que sur un bon lit. J'en ferois bien autant quand j'ay bien bu: Je m'endors par tout où je me trouve. La Gloire n'aime que les gens qui ont toûjours la poussiére dans les yeux, & le Soleil sur la tête. Si elle aimoit à proportion tous ceux qui y ont la Lune, je vois icy bien des maris qui se trouveroient glorieux sans y penser. La Gloire ne se plaît qu'à déchiqueter le monde; toûjours quelque tête, ou quelque bras cassé avec elle: au lieu que l'Amour ne trouve jamais les gens trop entiers. Il est vray que la Gloire donne un laurier: mais je n'aime le laurier que sur un jambon, ou dans les sauces. La Gloire fait vivre dans la Gazette après la mort: mais quelle folie de s'aller faire tuer pour fournir de la pâture à Messieurs les curieux? Ainsi, tout bien & diligemment consideré, serviteur à la Gloire. Mais quoy? je sens-là certains élancemens de bravoure. Ouf! ouf! j'ay bien peur que la Gloire ne donne le croc en jambe à l'Amour.

MELISSE, MAGICIENNE (*arrivant.*)

Ah traître, tu me veux quiter!

MEZZETIN.

J'en enrage, aimable Pouponne.
La Gloire si fort me talonne,
Qu'elle m'oblige à m'écarter.

MELISSE.

Coquin, quelle fureur te porte
A t'éloigner de ce Palais?
Tout y répond à tes souhaits.
Que te manque-t-il? dis.

MEZ-

MEZZETIN.

D'être mis à la porte.

MELISSE.

A la porte, perfide! Ah, ne l'oſe eſperer.
Je m'en vais à l'inſtant tout l'enfer conjurer.

MEZZETIN.

Madame, puiſque la Poëſie ne peut obtenir mon congé, & que la plus inconteſtable vérité devient problematique ſi-tôt qu'elle eſt eſcortée de la Rime, trouvez bon que je vous diſe en Proſe, que je n'attens plus que vos ordres pour partir.

MELISSE.

Et tu me l'oſe dire en face?
Barbare, c'eſt donc là le prix de mon Amour?
Peut-on pouſſer plus loin l'audace?
Un Brigand que je tiens dans un charmant ſéjour,
Qui ſe voit par mes ſoins au comble des délices,
Pour qui mon lâche amour ne ceſſe d'éclater!
Et cet ingrat peut me quitter!
Ah traître, il faut que tu periſſes.
Mais afin que l'Amour n'ait rien à m'imputer,
De ton Sort je te rends le maître.
Avant qu'un monſtre affreux vienne ſe preſenter;
Si ton cœur eſt touché, qu'il ſe faſſe connoître.

MEZZETIN.

Prenez, prenez, Madame, un moins funeſte ſoin.
Ma tendreſſe n'a pas beſoin
D'un Tire-bourre pour paroître.
Ah! s'il ne s'agiſſoit que de brûler pour vous
D'un feu qui ne vous pût laiſſer aucun ſcrupule,
Vous verriez Mezzetin dans ſes vœux les plus doux,
Faire nargue à la Canicule.
Mais ſi vous voulez qu'un Amant
Donne une nazarde à la Gloire,
Je ſuis votre valet à parler franchement.
Pour vivre avec vous un moment,
Je ne veux pas mourir à jamais dans l'hiſtoire.

Mr E-

MELISSE.

Hé bien puiſque ton grand courage
Ne reſpire que les combats,
On va l'exercer de ce pas.
Monſtres, ſur cet ingrat déchargez votre rage.
(*Les Monſtres paroiſſent.*)

MEZZETIN (*tremblant & ſe raviſant.*)

Ma foy, je ſuis d'avis pourtant de demeurer,
En cas que ces Meſſieurs veuillent ſe retirer.

MELISSE.

Monſtres, éloignez-vous.

MEZZETIN (*ôtant ſa Toque, & faiſant une révérence.*)

A cette heure, Madame,
Peut on prendre congé de vous?

MELISSE.

Il ſe mocque de mon couroux.
Hola, Monſtres, hola, devorez cet infame.

(*Les Monſtres entourent Mezzetin, qui les arrête, en leur montrant le charme qu'il a reçu de Pierrot.*)

MEZZETIN.

Fy, Meſſieurs, n'allez pas donner dans le panneau.
Je n'ay, ſur mon honneur, que les os & la peau.
Mais ſi vous voulez bien m'en croire,
Vous trouverez là-bas de quoy faire grand' chére.

MELISSE.

Quoy Monſtres! vous n'oſez ſeulement l'approcher?
Ah! mon Art eſt à bout, je ne puis le cacher.
(*Se tournant vers Mezzetin.*)
Et toy, Monſtre plein d'injuſtice
Qui t'applaudis ſecrettement,
De m'avoir tant de fois choquée impunément,
Tu n'attens plus du tout que le moment propice
Pour m'abandonner à jamais.
Mais où trouveras-tu ce ſuperbe Palais?

In-

Ingrat, peux-tu jamais pretendre
De t'assurer d'un cœur comme tu l'es du mien?
Par tous les mouvemens de l'Amour le plus tendre,
Je n'ay pû meriter le tien.
J'ay fait agir vers toy larmes, soupirs, adresse,
Je n'ay rien oublié, cruel, pour t'attirer.

MEZZETIN.

Ouy: jusques à vouloir me faire devorer,
Vous avez poussé la tendresse.

MELISSE.

Voicy ma derniére foiblesse.
Par tous les charmes de l'Amour
Différe ton départ d'un jour.
Après cela tu peux partir en assurance.
N'y consens-tu pas, mon cher cœur?

MEZZETIN.

Je ne suis donc plus Monstre? Oh, oh! quelle douceur!
Les femmes, à moins qu'on n'y pense,
Sçavent tourner du blanc au noir.

(*En cet endroit Pierrot paroît.*)

Ma chére, je voudrois pouvoir
Répondre à votre douce instance.
Mais Sancho Pansa qui s'avance,
M'oblige à vous donner au plutôt le bon soir.

MELISSE.

Dans quel accablement un tel aveu me jette!
Ah! sans doute la Parque acheve mes destins.

(*Elle s'évanoüit, & tombe dans un fauteuil.*)

MEZZETIN.

Je vais vous délasser; attendez, ma poulette.

PIERROT (*à Mezzetin.*)

Allons, plantez-moy-là la Reyne des Lutins.

MEZ-

MEZZETIN.

Ouy, Syndic des Brutaux, je partiray : mais il en coûtera à ta tête du moins deux oreilles. (*Il chante.*)

L'espoir de la vengeance est le seul qui me reste.

Fuyons, Fuyons. (Il court après Pierrot, & s'en va.)

MELISSE (*seule.*)

A moy, Farfadets & Lutins,
A moy troupes d'Esprits malins.
Mon scélérat croit que sa fuite
Va du moins me coûter le jour !
Mais la mode n'est plus de voir mourir d'amour.
O la ridicule conduite,
D'aller bizarrement chercher
Un remède à son feu sur un ardent bûcher !
Il est peu de Didons, dans le siécle où nous sommes :
Et si de notre sexe on regloit les abus,
On nous verroit bien-tôt regagner le dessus
Qu'ont sur nous les perfides hommes.
Il ne sera pas dit qu'un mortel à mon Art
Ose faire une telle injure.
Je viens de découvrir le nid de mon Pendart.
Je vais d'une servante emprunter la figure.
Ah ! Si jamais il vient m'en conter par hazard,
Il aura de la tablature.
Mais le temps presse : A moy, Farfadets & Lutins,
A moy, Troupes d'Esprits malins ?

(*Les Esprits enlevent Melisse*)

SCENE

DE MONSIEUR GROGNARD, & *de* COLOMBINE.

GROGNARD.

OH, vous tairez-vous à la fin, pedagogue femelle ? J'en suis d'avis, ma foy, de me laisser regenter par une jeune barbe comme vous !

COLOMBINE.

Vous verrez que j'auray encore les gros mots, pour luy vouloir apprendre à devenir honnête homme ! Hé, mon pauvre Monſieur Grognard, par charité ; brûlez-moy tous ces chiens de livres, qui font un tripotage enragé dans votre cervelle, & qui ne ſervent qu'à vous rendre tous les jours plus ſaturnin qu'un hibou.

GROGNARD.

Comment, que je brûle mes livres ! Veux-tu que j'aille démeubler ma tête de toutes ces belles connoiſſances, qui ſont la ſeule conſolation de ma vie?

COLOMBINE.

Il eſt vray que la conſolation eſt grande d'être ſans ceſſe comme un levrier d'attache après de vieilles pancartes, dont les vers s'éloignent par reſpect. Eſt-ce-là l'employ d'un Gentilhomme des moins roturiers de la Beauſſe ? Je vais gager qu'à votre phyſionomie heriſſée, aux cicatrices de votre manteau, & à ce chapeau gras, qui poſtule depuis long-temps pour ſervir d'épouventail de Cheneviére, on ne vous prendroit tout au plus que pour un Poëte à la journée.

GROGNARD.

Attends, attends que ma fille ſoit en Perſe, & que le Grand Sophy ſoit mon Gendre, tu verras ſi Mathurin Grognard ne ſçait pas ſe rengorger mieux que pas un Godeluteau de ce pays.

COLOMBINE.

Il faut avoir l'eſprit tout de guingoy pour parler comme vous faites! Par quel canal, dites-moy, pretendez-vous que votre fille épouſe le Grand Sophy ?

GROGNARD.

Par quel canal ? tu ne ſçais donc pas que je dois mener ma fille en Perſe au premier jour ? Il y a aſſez long temps que je ſuis ſaoul des maniéres de Paris.

COLOMBINE.

Et que vous a donc fait cette pauvre ville ?

GROGNARD.

Moy ! que je demeure davantage dans Paris, dans ce tripot éternel, où les femmes ſont des ripopez de jeu & de coquetterie ? Et comment y ſeroit-il ſeur pour les hommes, quand les oiſeaux ſont à peine en ſeureté dans l'air, contre les attentats des coëffures des femmes ?

COLOMBINE.

Mais n'eſt-ce point auſſi la coëffure des maris qui vous émeut tant la bile ?

GROGNARD.

Dans la Perſe les maris ſont regardez comme des Oracles. Auſſi les femmes de ce pays-là ne tiennent point table ouverte de cajolerie à des Plumets & à des gens de Robe.

COLOMBINE.

C'eſt à dire en bon François, que vous êtes jaloux des frequentes viſites que le Subſtitut Fringalet rend à Madame.

GROGNARD.

J'enrage tout vif que ce petit morveux-là ſoit à toute heure le barbet de ma femme. Mais, entre nous, Colombine, ce Diable de Subſtitut ne butteroit-il point à devenir le mien ?

COLOMBINE.

Qui luy ? Et comment s'y prendroit-il ? c'eſt un pauvre garçon qui eſt toûjours dans les remèdes, & dont la ſanté n'a que la cappe & l'épée. Vous moquez-vous ? C'eſt un homme condamné par decret de la Faculté à renoncer à perpetuité à tous les plaiſirs de la vie.

GROGNARD.

Mais que diable vient-il donc faire chez moy tous les jours ? Hon ! La morale d'un Homme de Robe ne met pas une femme dans le bon chemin.

CO-

COLOMBINE.

Bon! Il y vient faire le manége que fait aujourd'huy la jeuneſſe auprès des femmes, c'eſt à dire faire paſſer en revuë ſes tabatiéres, ôter vingt fois un gand, pour avoir un pretexte de montrer ſon diamant, & repeter à tout coup devant le miroir les nouvelles découvertes qu'il a faittes dans les minauderies. Il eſt vrai qu'il entre-coupe cela de certaines ſingeries qui luy attirent ſouvent des coups de buſc ſur les doigts; mais après tout, vous voyez bien que toutes ces galanteries-là ne paſſent pas l'épiderme.

GROGNARD.

N'importe, n'importe, il faut mettre un frein à toutes ces fadaiſes, & j'eſpere que bien-tôt le climat de Perſe changera les inclinations de ma femme.

COLOMBINE.

Vous nous la baillez belle, ma foy, avec votre climat de Perſe! comme ſi une femme ne portoit pas ſes inclinations par tout avec elle. D'ailleurs, que ſçavez-vous ſi les femmes de Perſe n'ont pas tout un autre goût que celles de France? Avec cela, qui ſeroit; je vous prie, la duppe du voyage?

GROGNARD.

Oh, les loix du Pays deffendent aux femmes de parler à aucun homme en l'abſence du mary.

COLOMBINE.

Ouy, la Perſe y entend fineſſe, ma foy, avec ſes loix! Deffendre quelque choſe à une femme, n'eſt-ce pas en bon François luy en donner envie?

GROGNARD.

Oh bien bon, nous verrons cela quand nous y ſerons. Mais en attendant, ſongeons aux meſures néceſſaires pour empêcher Monſieur le Subſtitut de venir davantage chez moy. Allons, Colombine. (*Ils ſe retirent.*)

SCENE
D'ISABELLE ET DE COLOMBINE.

COLOMBINE.

OH pour le coup j'entre dans vos douleurs, cela crie vengeance assurément. Un Pere proposer de sang froid à sa Fille qui a dix-huit ans passez, de la marier! A-t-on jamais vû de procedé plus injurieux?

ISABELLE.

Moy qui abhorre le mariage comme un monstre! Ah, Colombine! il faut que la raison de mon Pere soit en decours.

COLOMBINE.

Il est fou, vous dis-je, & plus fou d'avoir attendu si tard à vous faire une telle proposition. Il y a six ans que ce la devroit être expedié; & l'Epoux que vous aurez doit vous tenir compte de ce que vous ne vous êtez point prévaluë du retardement de votre Pere. Dame, c'est un Phœnix aujourd'huy, qu'une Fille qui ne prévient pas ses Parens sur l'article du mariage.

ISABELLE.

Ah, défais-toy de ces préjugez populaires, & cesse de m'opposer à ces imprudentes qui ne rougissent point de borner toute leur félicité à la possession d'un homme.

COLOMBINE.

Comment donc? est-ce que vous borneriez la votre à la possession de plusieurs?

ISABELLE.

Le fade ragoût, à mon sens, qu'un Mary, avec toutes ses dépendances!

COLOMBINE.

On voit bien que vous parlez en franche Novice.

Mais

Mais encore qu'eſt ce qui vous fait regimber ſi fort contre le mariage ?

ISABELLE.

Moy ! j'irois donner un empire deſpotique ſur mes appas, & rendre ma pudeur à jamais tributaire ? Non, Colombine ; à mois qu'on n'épure le mariage, j'y renonce pour toute ma vie.

COLOMBINE.

Que je vous ſçay bon gré de ces héroïques ſentimens ! En effet, voila encore un plaiſant fretin que les hommes ! A votre place, pour les faire enrager, j'aurois le plaiſir de mourir fille. Si vous ſçaviez pourtant combien cette qualité-là devient peſante ; à meſure qu'on commence à monter en graine !

ISABELLE.

Tu crois donc que je ſerois fille à m'accommoder du commun des hommes ?

COLOMBINE.

Bon ! il vous en faudra faire exprès. Hé mercy de moy, avec vos lectures prenez garde d'aller ſur les briſées de votre Pere. N'eſt-ce pas aſſez d'un fou dans une famille ?

ISABELLE.

Il eſt vray que mon Pere eſt un peu romaneſque avec ſes entêtemens pour le Sophy. Mais au fond, crois-tu qu'il ait ſi mauvaiſe raiſon de vouloir marier ſa fille en Perſe.

COLOMBINE.

Comment donc l'entendez-vous ?

ISABELLE.

Comment ? C'eſt que je crois qu'aujourd'huy, pour trouver un bon mary, il faut l'aller chercher juſqu'aux extrémitez du monde.

COLOMBINE.

Hé du moins faites grace à Octave qui eſt gâté de vos perfections.

ISABELLE.

Octave, Colombine? Ah, le fade Personnage! Il ne sçauroit dire trois mots sans friser le galimathias.

COLOMBINE.

Hé, mon Dieu, quand il sera votre époux, il parlera plus naturellement. Une fois, vous ne vous marierez peut-être pas pour reformer la langue?

ISABELLE.

Mais le moyen d'apprivoiser ses oreilles à l'entretien d'un mary qui ignore la police du beau langage, & dont l'esprit est du tout inflexible au manége de l'Académie?

COLOMBINE.

Oh vraiment, si vous prenez pied sur l'Académie, vous lambinerez encore long-temps avant que de choisir un époux.

ISABELLE.

Hé penses-tu que ce choix soit si aisé à faire? L'homme est une sorte d'animal trop équivoque pour ne le prendre qu'à la montre.

COLOMBINE.

Bon, ne voudriez-vous pas amener la mode de faire des repetitions de mariage comme l'on fait des piéces de Théâtre? Vous avez toûjours des pensées si heteroclites.

ISABELLE.

Veux-tu que je te die? quand on est une fois mariée, cela tient à chaux & à ciment; & si l'on a jetté son plomb sur un brutal, ou un volage...

COLOMBINE.

Oh, pour un mary brutal, j'avouë qu'il est à l'épreuve de tous les remèdes: mais quand il n'est que coquet, une femme d'esprit a mille moyens pour le mettre à la raison.

ISABELLE.

Ouy, mais, Colombine, tu ne dis pas quand une fois un Mary a pris le train d'être infidelle, il l'est toûjours malgré nous & malgré nos dents.

UN

UN LAQUAIS.

Madame, on demande à vous parler.

ISABELLE.

Colombine, allons voir ce que c'eſt.

SCENE
DE MEZZETIN
ET DE
PASQUARIEL.

Dans cette Scêne Paſquariel dit à Mezzetin, que pour ſervir ſon maître Octave, il faut qu'il feigne d'être un Capitaine de Dragons; & pour l'y engager, voicy comme il s'y prend.

PASQUARIEL.

Tu ne ſeras pas plutôt Capitaine de Dragons, que les plaiſirs, la bombance & la bonne chére te ſuivront par tout; Jamais de chagrin, jamais de triſteſſe, toûjours en joye. Quelle félicité, morbleu! que tu es heureux! Tu reçois l'ordre de partir pour l'Armée. Auſſi-tôt tu prends la poſte, & le long de la route, les perdrix, les beccaſſes, les ortolans, voila ton manger ordinaire.

MEZZETIN (*ſe lechant les doigts*)

Voila des viandes bien aſſaiſonnées.

PASQUARIEL.

Je le crois, ma foy, goûte-moy de ce vin-là. (*Il fait comme s'il décoeffoit une bouteille, & qu'il verſât du vin dans un verre; Mezzetin impatient fourre ſa tête entre la bouteille & le verre, & ouvre la bouche pour recevoir le vin que Paſquariel feint de verſer.*) Et bien, qu'en dis-tu? C'eſt le moindre de tous les vins que tu boiras en chemin.

MEZZETIN (*en chancellant.*)

Ce vin-là eſt bien fumeux, il faudra y prendre garde; car il pouroit enyvrer le Capitaine, & la Compagnie en iroit tout de travers.

PASQUARIEL.

Il eſt pourtant bien leger. Te voila arrivé au Camp. D'abord on te donne un fort bel Appartement tout de plein-pied.

MEZZETIN.

Tant mieux, car je n'aime point à monter. Je prends cela pour un mauvais augure.

PASQUARIEL.

Quantité d'Officiers t'y viennnent rendre viſite. On joüe, on chante, on fume, on boit des liqueurs.

MEZZETIN.

Comment diable! Mais voila une vie de Chanoine? Et on diſoit qu'on avoit tant de mal à la Guerre?

PASQUARIEL.

Bon, bon! ce ſont des gens qui n'y ont jamais été qui en parlent mal. L'Ennemy cependant s'avance, & on ordonne au Capitaine des Dragons de l'aller reconnoître.

MEZZETIN.

Oh, voila ce que je ne pourray jamais faire. Comment reconnoître un homme que je n'auray jamais vû?

PASQUARIEL.

Ce n'eſt pas cela. Reconnoître l'Ennemy, c'eſt à dire ſçavoir où il eſt campé, les mouvemens qu'il fait, & le nombre des Troupes qui compoſent ſon Armée. Bon, il n'y a rien de ſi aiſé. D'abord tu marcheras en bel ordre à la tête de ta Compagnie. Ah! il me ſemble déja de te voir à cheval. Quel air héroique! quelle majeſté! Tu rêves? tu ſecoues l'oreille?

MEZZETIN.

Ouy, c'eſt que je ſçay combien il m'en cuit pour avoir

avoir été à cheval ; & si, je n'étois monté que sur une bourique. Mes épaules m'en font encore mal. Ne pourrions-nous pas retrancher cela ? *

PASQUARIEL.

Vrayment nenny, c'est un honneur. Tu t'avances donc vers l'Ennemy, aussi-tôt qu'il te voit paroître, il détache une Compagnie de Carabiniers, pour venir au devant de toy. Quand vous êtes à portée l'un de l'autre, vous commencez par vous saluer à grands coups de pistolets, zin, zan. Le Capitaine des Carabiniers met le sabre à la main ; court vers toy ; & tac.

MEZZETIN.

Haïme.

PASQUARIEL.

Oh, ce n'est rien, ce n'est qu'un bras par terre.

MEZZETIN.

Au Capitaine des Dragons ?

PASQUARIEL.

Vrayment ouy.

MEZZETIN.

Et vous dites que ce n'est rien ? Je trouve que c'est quelque chose, moy.

PASQUARIEL.

Bon, bon ! voila une belle bagatelle, ma foy ! On écrit cette action-là en Cour, & on te fait Colonel d'un autre Regiment

MEZZETIN.

Colonel d'un autre Regiment ! Est-ce une charge plus grande ?

PASQUARIEL.

Je le crois, ma foy ! Le Général fait ranger tout le monde en bataille, on vient aux mains, les Ennemis font un feu de tous les diables, zi, zi, pi, pa, bon, ban ; tac.

* En espagne ceux à qui l'inquisition fait donner le fouet sont alors montez sur un ane.

MEZZETIN.

Ah! je ſuis perdu. Encore un tac.

PASQUARIEL.

C'eſt un coup de grenade qui vient d'emporter une jambe à notre Colonel. Mais cela, bagatelle.

MEZZETIN.

Le Diable m'emporte ſi je ne m'en ſuis douté quand j'ay entendu ce vilain tac.

PASQUARIEL.

Que voulez-vous? Ce ſont les fruits de la guerre. On vous fait panſer; on publie votre bleſſure dans la Gazette, & l'on vous fait Brigadier d'Armée.

MEZZETIN.

Charge encore plus grande?

PASQUARIEL.

La malepeſte, je le crois! Tous les Officiers viennent vous faire leurs complimens ſur votre nouvelle Charge, & ils envient votre bonheur. Pendant ce temps-là, les Ennemis qui s'étoient diſperſez ſe rallient, & reviennent à la charge. D'abord mon Brigadier d'Armée court de tous côtez donner les ordres néceſſaires. Le combat s'opiniâtre, l'Ennemy eſt en deroute, on crie victoire, on pourſuit les fuyards l'épée à la main. Dans le moment une Batterie de douze piéces de canon, que les Ennemis avoient poſtée ſur une petite hauteur, fait ſa décharge, bou, dou dou; tac, tac.

MEZZETIN.

Miſéricorde! Ah, je ſuis mort. Il y a deux tac.

PASQUARIEL.

Il faut être bien malheureux! Quelle diſgrace! Notre pauvre Brigadier a ſon autre jambe & ſon autre bras emportez d'un ſeul coup de canon.

MEZZETIN.

Je n'en ſuis pas étonné moy, les tac m'ont toûjours été funeſtes. (*S'agenouillant à terre, ſes deux bras derriére le dos*) Voicy un joly jeune homme!

PAS-

PASQUARIEL.

Il faut avoir patience, mon Amy. Ce ſont des marques de ta valeur. On en écrit de nouveau en Cour, & on te fait Général.

MEZZETIN.

Charge encore plus grande?

PASQUARIEL.

La plus belle de toutes.

MEZZETIN.

Je remarque une choſe. Plus j'augmente en charges, & plus je diminuë en membres.

PASQUARIEL.

Dès que tu es Général, tu montes à cheval.

MEZZETIN.

Attendez, s'il vous plaît. Comment voulez-vous que je monte à cheval? Je n'ay ny bras ny jambes.

PASQUARIEL.

Voila une nouvelle occaſion de ſe ſignaler. Les ennemis ſe ſont engagez dans un mauvais poſte, tu les y tiens enfermez; & après avoir donné tes ordres pour le Combat, tu cours de tous côtez faire courage aux ſoldats.

MEZZETIN.

Bon, je feray courage aux autres dans le temps que je mourray de peur!

PASQUARIEL.

Le Combat ſe donne, l'Ennemy qui ne peut pas reculer, parce qu'il y a une groſſe Riviére derriére luy, ſe fait jour au travers de nos Troupes, & ſe bat d'une intrepidité incroyable. De quel côté qu'on ſe tourne, on ne voit que meurtre, & que carnage; les Grenades, les Bombes, les Carcaſſes, les Boulets, c'eſt une grêle de coups. Pif, paf, zin, zan, bou dou dou; tac.

MEZZETIN.

Oh, nous y voila.

PASQUARIEL.

C'eſt un boulet qui vient d'emporter la tête au Général.

MEZZETIN.

Mais cela, bagatelle.

PASQUARIEL.

Vous l'avez dit.

MEZZETIN.

Je ſuis curieux de ſçavoir quelle charge vous me donnerez après cela?

PASQUARIEL.

Mais, dès que tu ſeras guéry de tes bleſſures, on fera la Paix, & tu iras ſervir en Hongrie contre le Turc.

MEZZETIN.

Quand je n'auray ny tête, ny bras, ny jambes, j'iray ſervir en Hongrie? Et va-t'en au Diable avec ta Compagnie. Si jamais je me fais Capitaine de Dragons, je veux que tous les tac du monde tombent ſur moy. (*Il s'enfuit.*)

PASQUARIEL (*courant après.*)

Ecoute, tu n'iras pas à l'Armée. Il faut que je le ſuive, pour luy faire entendre raiſon.

SCENE

DU

SUBSTITUT.

MADAME GROGNARD (*à ſa Toilette.*)
COLOMBINE (*en Robe de Palais.*)

COLOMBINE.

QUoy, Madame, encore à la Toilette? Juſte Ciel, que de cœurs en péril! que de libertez en branle! Entrons en compoſition, je vous prie: ça, pour combien vos yeux veulent-ils me quitter aujourd'huy.

Mad.

Mad. GROGNARD.

Ah, Monsieur le Substitut, quel impromptu pour moy que votre visite! Vous prenez tous mes attraits au saut du lit. Encore ne m'avez-vous pas donné le temps de mettre une premiére couche sur mon visage.

COLOMBINE.

Vous me prenez donc pour une taupe? Palsambleu, je vous trouve aujourd'huy des nuances de beauté .... Madame .... Madame .... épargnez un peu la gravité d'un Apprentif Magistrat.

Mad. GROGNARD.

Ah, n'insultez pas une pauvre créature qui est brouillée de la derniére brouillerie avec le sommeil. Croiriez-vous que depuis deux mois mes yeux, ces pauvres enfans, sont sur pied nuit & jour?

COLOMBINE.

Que ne venez-vous coucher chez moy? J'ay des Canapez à l'épreuve de la plus fiére insomnie.

Mad. GROGNARD.

Vous n'avez pourtant pas l'air trop létargique. A propos, êtes-vous toûjours aussi fou qu'à l'ordinaire?

COLOMBINE.

Ma foy, Madame, vous me prévenez. J'allois vous faire le même compliment.

Mad. GROGNARD.

Fort bien. Et ce cœur, est-il aussi girouette que de coutume?

COLOMBINE.

Il me semble que c'est vous qui me devriez apprendre des nouvelles de mon cœur.

Mad. GROGNARD.

Ouais, ouais! Est-ce la Jaquette qui vous inspire ces sucreries? Sçavez-vous que vous me poussez des fleurettes à bout portant?

COLOMBINE (*en portant la main au Peignoir.*)

Charmante, vous avez là un Peignoir qui me porte la mine d'être un grand receleur?

Mad. GROGNARD (*se défendant avec ses minauderies.*)

Fy donc! Est-ce que les Substituts ont des mains?

COLOMBINE.

Etes-vous d'aujourd'huy à vous en appercevoir? Parlez, la Belle, votre Peignoir prétend-il me boucher le jour encore long-temps?

Mad. GROGNARD.

Vous en voulez bien à ce Peignoir. Que sçavez-vous si je n'ay pas mes raisons pour le garder?

COLOMBINE.

Comment? Est-ce que les postiches ne sont pas encore en place? Je suis peut-être arrivé trop tôt.

Mad. GROGNARD (*en souriant.*)

Vous voudriez bien me picquer d'honneur: mais pour votre punition .... Ce n'est pas qu'il ne faut point laisser de scrupules à des étourdis comme vous. Et quand on a là-dessus, (*en se touchant le sein*) la conscience aussi nette que moy....

COLOMBINE (*empêchant Madame Grognard de se couvrir de son mouchoir.*)

Ah, Madame, que n'avertissez-vous les gens? J'avois les yeux & l'esprit ailleurs, quand...

Mad. GROGNARD.

Oh, que n'y étiez-vous? Cela ne se montre pas deux fois.

COLOMBINE.

Vous m'allez faire croire qu'il y a du mystére là-dessus. *Quod tegitur majus creditur esse malum.*

Mad. GROGNARD.

Quelle profanation! Du Latin à la Toilette d'une Femme! Allez, petit Embrion de l'Université.

COLOMBINE.

C'est à dire que vous aimez que l'on vous parle François. Mais il y a long-temps que j'ay renoncé à toutes les vanitez du monde; & desormais vous m'allez voir tout Caton.

Mad.

Mad. GROGNARD.

Laiſſez faire, laiſſez faire, je ſçay bien les moyens de vous decatoniſer.

COLOMBINE (*Prenant du Tabac.*)

Quel parti prenez vous pour la Campagne prochaine? Vous enleve-t-elle bien des ſoupirans?

Mad. GROGNARD.

Oh! la guerre me fait un fort gros plaiſir, en ce qu'elle va purger la ſociété civile d'un tas de Geſticulateurs incommodes. J'y gagneray pour le moins vingt habits par an? Car quand on eſt tant ſoit peu mignonne, on eſt ſi ſujette à être chifonnée....

COLOMBINE.

Grace à la guerre, les gens de Robe vont avoir des pratiques. Moy je ſuis déja retenu par trois Marquiſes. Palſambleu, elles ſont bien de s'y prendre de bonne heure. Qu'en dites-vous? (*en touchant Madame Grognard.*)

Mad. GROGNARD.

Je dis que c'eſt dommage que vous ſoyez du Palais. Car vous avez de grands talens pour faire des armes. (*Colombine luy paſſe la main devant le viſage.*) Eh! bon Dieu! que vous avez peur que votre Diamant n'échappe à ma veuë!

COLOMBINE.

Mon Diamant? Voila encore une belle gueuſerie!

Mad. GROGNARD.

Il jette pourtant un fort grand éclat. Combien l'avez-vous payé?

COLOMBINE.

Bon! Eſt-ce qu'un homme comme moy ſçait jamais ce que les choſes coûtent?

Mad. GROGNARD.

Etes-vous toûjours bien avec l'Auditrice?

COLOMBINE.

Fy, Eſt-ce que je vois des Bourgeoiſes? Cela étoit bon quand j'étois petit garçon.

Mad. GROGNARD.

Quels ſont vos plaiſirs à l'heure qu'il eſt?

COLOMBINE.

Ma foy, je ſuis tout occupé d'un procès que je vais avoir avec les Comédiens.

Mad. GROGNARD.

Contez-moy un peu cela.

COLOMBINE.

Vous ſçavez bien, que trois fois la ſemaine, je me donne un ſpectacle au public ſur le Théâtre. Mais depuis qu'on a planté une impertinente baluſtrade, mes grands airs n'ont plus leurs coudées franches, & je ſuis comme un oiſeau en cage. Oh vous ſauterez, Madame la Baluſtrade. Le Parterre m'a promis de ſe joindre à moy. Il y a, Dieu me damne, un intérêt ſenſible. Je me mets aſſez en frais pour ſes plaiſirs.

Mad. GROGNARD.

Oh! le public vous fait auſſi juſtice là-deſſus.

MONSIEUR GROGNARD (*entre, & les écoute.*)

COLOMBINE.

Que faites-vous de votre vieux Satyre? Quand me l'envoyerez-vous en l'autre monde? N'y a-t-il pas aſſez long-temps que ce belître-là fatigue la vie?

Mad. GROGNARD.

Mais ſongez-vous que ce belître eſt mon mary?

COLOMBINE.

Et de là, c'eſt un ſot. Quoy? la plus charmante perſonne du monde, au pouvoir d'un vieux Druide! Madame, ſi mon repos vous eſt cher, raſſurez-moy contre les ſoupçons que donnent les prerogatives d'un mary.

Mad. GROGNARD.

Allez, allez, dormez en repos. Le mien n'eſt plus un mary à prerogatives.

MONSIEUR GROGNARD (*à part.*)

Voila une méchante carogne!

CO-

COLOMBINE.

Vous ay-je demandé des nouvelles de votre Guénon ? Sçavez-vous que je l'aime à la folie ; Faites-moy ſouvenir, je vous prie, de luy faire une déclaration inceſſamment.

Mad. GROGNARD.

Ah ! Le vilain petit homme ! de l'amour pour une Guenon !

COLOMBINE.

Parbleu, je ne l'aime que parce que je luy trouve un peu de votre air.

Mad. GROGNARD (*d'un air languiſſant.*)

Etes-vous bien capable d'aimer quelque choſe ?

COLOMBINE (*en ſe paſſionnant.*)

Ah ! mettez moy à l'épreuve. Foy d'homme d'honneur, je vous aimeray plus en un quart d'heure, qu'un autre ne feroit en toute ſa vie.

Mad. GROGNARD (*en ſoupirant.*)

Pourquoy faut-il que cela ait la tête ſi verte ?

COLOMBINE (*en ſe paſſionnant toûjours.*)

Faut-il des ſermens pour vous convaincre ? Ah ! mon ardeur eſt aſſez violente, pour être elle-même ſa caution ; & pour peu que votre cœur veüille ſuppléer . . .

MONSIEUR GROGNARD (*en l'arrêtant.*)

Alte là, Monſieur le Damoiſeau. Vous ne ſongez pas que vous avez une petite poitrine. (*A Madame Grognard*) Et vous, Madame l'Effrontée, c'eſt donc ainſi que vous laiſſez porter la faulx dans ma moiſſon ?

Mad. GROGNARD (*en ſe levant.*)

Probablement, Monſieur Grognard, vous êtes un mortel bien mauſſade ! Que ne veniez-vous un quart-d'heure plus tard ? (*A Colombine qui ſort*) A nous revoir à la Comédie.

MONSIEUR GROGNARD (*en s'emportant, donne un coup de pied dans la Toilette.*)

A la Comédie Pendarde ! En Perſe, en Perſe, en Perſe.

SCE-

SCENE DE L'ASTROLOGUE.

ISABELLE (*traveſtie en homme.*)

PIERROT.

ISABELLE.

MOn pauvre Pierrot ?

PIERROT.

Ma pauvre Damoiſelle ?

ISABELLE.

Trouves-tu que j'aye un peu de l'air d'un homme ?

PIERROT.

Hé, ouy ouy, à quelque choſe près. Mais cela ne vaut pas la peine d'en parler.

ISABELLE.

Mais tout franc, ſi tu ne ſçavois pas que je ſuis fille, n'y ſerois-tu pas trompé ?

PIERROT.

Bon ! Eſt-ce que les filles ſont faites pour autre choſe que pour tromper ?

ISABELLE.

Ah ! ſi l'Aſtrologue découvre une fois la vérité de mon ſexe, je me rendray ſans peine à ce qu'il me dira ſur ma deſtinée. Ciel ! faut-il que les bizarreries de mon Pere m'obligent à recourir aux devins ?

PIERROT (*fouriant.*)

Eſt-ce que vous courez le bal en cet équipage-là ?

ISABELLE.

Pierrot, es-tu homme à garder un ſecret ?

PIERROT.

Selon. Par exemple, ſi vous m'alliez dire que vous m'aimez, je n'en parlerois pas pour un Diable.

ISA-

ISABELLE.

T'aimer, moy? Je penſe que nous connoiſſons l'Amour auſſi peu l'un que l'autre.

PIERROT.

Pour moy, je ne cherche qu'à m'inſtruire. Voulez-vous prendre ce ſoin-là? Allez, allez, je n'ay pas la tête ſi dure qu'on diroit bien.

ISABELLE.

Et comment ferois-tu pour perſuader à une perſonne que tu l'aimerois?

PIERROT.

Voulez-vous que je vous diſe le dernier mot, ſans vous ſurfaire?

ISABELLE.

Il faut s'en divertir. O ça voyons comme tu t'y prendrois?

PIERROT.

Tenez, prenez que vous ſoyez fille. Ah morguoy, c'eſt une bonne ruſe. En batifolant, comme on ſçait bien qu'on batifole, après queuque petite ſingerie, je lairois tomber mon chiflet contre terre. La femme eſt curieuſe: Vous ne manqueriez jamais de baiſſer la tête, pour voir ce que c'eſt. Auſſi-tôt moy, je m'épouffe derriére vous: vous vous retournez, & à la rencontre je vous accroche, & vous baille un coup de groüin.

ISABELLE.

Tout beau, Pierrot, tout beau.

PIERROT.

Hé fy donc, comme vous faites! C'eſt donc que vous ne voulez ſçavoir les choſes qu'à demy? Voila ce que c'eſt que de n'avoir qu'un habit de toile...

ISABELLE.

Finiſſons la plaiſanterie. Pierrot, je te veux confier mon ſecret.

PIERROT (*prenant un air grave.*)

Mais eſt ce quelque choſe qui en vaille la peine? car

car depuis un temps je ſuis revenu de la bagatelle.

ISABELLE.

Je veux aller cette nuit conſulter un Aſtrologue.

PIERROT.

Pourquoy faire un Aſtrologue? Eſt-ce que ces gens-là en ſçavent plus que moy ? Ventre d'un petit poiſſon, ſi vous me laiſſiez faire, je vous dirois poſſible des choſes.... Mais parce qu'on eſt valet.... Et ſi pourtant, je ne ſers que pour mon plaiſir.

ISABELLE.

Mais, Pierrot, il me ſemble que ton eſprit s'évertuë, & que tu te dégourdis à vuë d'œil.

PIERROT.

Hé, jarnigué, qui ne ſe dégourdiroit auprès de vous? Vous avez une petite phinomie qui émouve terriblement l'eſprit.

ISABELLE.

Va, va, je diray toutes ces douceurs à Colombine, afin qu'elle t'en tienne compte.

PIERROT.

Pourquoy me renvoyer à Colombine ? Eſt-ce à elle à payer vos dettes ?

ISABELLE.

Ah, Pierrot, je crois que tu as envie de m'embaraſſer. Va-t'en plutôt ſçavoir ſi Monſieur Crepuſcule eſt chez luy.

PIERROT.

Vrayment, s'il eſt chez luy ! Je gage qu'à l'heure qu'il eſt, il prend les Etoiles à la pipée. Prenez-y garde au moins, ce n'eſt qu'un affronteux.

ISABELLE.

Comment le ſçais-tu, Pierrot ?

PIERROT.

C'eſt que l'autre jour il s'alla aviſer de promettre à un Garçon qu'il ſeroit pendu ; & au bout du compte il n'a été condamné qu'aux Galéres. Preſentement le Garçon luy demande reparation pour l'avoir ſcandaliſé.

daliſé. Quelle bêtiſe auſſi d'aller promettre à un homme d'honneur qu'il ſera pendu, quand on ne l'envoye qu'aux Galéres!

ISABELLE.

N'importe. Je ſuis curieuſe de ſçavoir s'il rencontrera juſte ſur mon chapitre.

PIERROT.

A tout hazard, je vais tabourer du bel air à la porte de l'Obſervatoire. De loin il me va prendre pour quelque chien qui abboye à la Lune.

L'ASTROLOGUE (*ſortant de chez luy,*)
ISABELLE (*habillée en homme,*)
PIERROT.

L'ASTROLOGUE (*à Pierrot.*)

QUe veux-tu, chetif mortel?

PIERROT.

Rien. Mais vela, Mademoi.... c'eſt ce Cavalier-là qui voudroit ſçavoir comment ſe porte la Lune.

ISABELLE.

Peut-on, ſous le bon plaiſir des Etoiles, vous demander un moment d'entretien?

L'ASTROLOGUE.

Un moment! Ah, vous autres ignorans, vous parlez d'un moment bien à votre aiſe. Mais ſçavez-vous ce que c'eſt qu'un moment pour des gens de notre profeſſion? Ce moment que vous demandez, décide quelquefois de la deſtinée d'un million d'ames. Nous ſommes toute notre vie à l'affus de ce moment; & vous m'oſez dérober un moment; Moy qui ſuis le Concierge du Firmament, le Truchement des Planètes, & la Sage Femme de l'avenir.

PIER-

PIERROT.

Monſieur la Sage-Femme, je vous retiens pour le premier Enfant que fera notre Ménagére.

ISABELLE.

Excuſez, Monſieur, une imprudente curioſité.

L'ASTROLOGUE.

Bodin dans ſa Demonomanie dit, que la curioſité eſt la Fille de l'Ignorance; & les celébres Theophraſte, Bombaſt, Paracelſe, nous aſſurent que cette paſſion a été funeſte aux plus grands hommes. Il en coûta la vie à Empedocles, pour avoir voulu ſonder de trop près les flancs du Mont-Etna. Le Philoſophe Thalès, en conſultant les Aſtres, ſe laiſſa cheoir dans un puits. Ariſtote ſe precipita dans la Mer de dépit de n'en avoir pû penetrer le flux & reflux; & l'Aſtrologue Conon, mon très-honoré Confrére, fut foudroyé ſur une montagne, en cherchant la cauſe du Foudre. Après tant de fameux exemples, vous avez le front de vous parer à mes yeux d'une temeraire curioſité?

PIERROT.

Mais, Monſieur l'Aſtrologue, vous qui blâmez les curieux, pourquoy grimper au Ciel, & fureter les Aſtres avec tous vos brimborions, & ces guebles de lunettes qui iroient d'icy à Pontoiſe? Entenez-vous preſentement, Monſieur le Lorgneux.

L'ASTROLOGUE.

Tu fais des difficultez, mon amy? Mais afin que je ne perde pas le mérite de mes reponſes, as-tu de l'eſprit? as-tu de la mémoire?

PIERROT.

Pour de l'eſprit, *neſcio vos.* Pour de la mémoire, faut diſtinguer. Quand il m'eſt dû de l'argent, j'ay la Reine des Mémoires: mais quand je dois à quelqu'un, je ne m'en ſouviens jamais.

L'ASTROLOGUE.

Au travers des nuages de ta ruſticité, j'entrevois

vois quelque bluette de raiſonnement. Sçachedonc, mon amy, qu'il en eſt de la curioſité comme de l'antimoine. Quand il eſt preparé par un ignorant, il cauſe la mort: mais quand il eſt ménagé par d'habiles mains, c'eſt un ſouverain remède. Tout de même, la curioſité en ſoy eſt un poiſon; mais quand elle eſt réglée par les reſſorts dont les Sages ſont diſpenſateurs, elle purge l'eſprit des tenèbres de l'ignorance, & nous guide à la connoiſſance parfaite de l'harmonie de l'Univers.

PIERROT.

Monſieur l'Antimoine, dis-je, l'Aſtrologue, enſeignez-moy où l'on vend de la Curioſité bien preparée?

ISABELLE (*à l'Aſtrologue.*)

Puis-je eſperer, Monſieur, avec la permiſſion des Aſtres.....

L'ASTROLOGUE.

Oh, vraiment, vous êtes en bonne odeur auprès des Aſtres, vous autres jeunes gens! S'il meurt à vos belles, quelque ſale Bichon, on dégrade impunement le Chien celeſte pour le mettre en ſa place. Si les cheveux ſont tombez à quelque Philis faite à la hâte, à votre compte ils ont droit de ſéance parmy les Etoiles; & vous eſperez trouver quelque faveur auprès de ces corps lumineux, ſur qui l'avenir paroît en relief....

ISABELLE.

Je vous jure, Monſieur, que je n'ay jamais fait ma cour à aucune Philis aux dépens des Aſtres.

L'ASTROLOGUE (*en ſe radouciſſant.*)

Il eſt vray que vous êtes fait d'un air à n'avoir beſoin que de vous-même pour faire des conquêtes. Le beau Cavalier! Ah Ciel! Quel eſſain de charmes! Voila des yeux qui me paroiſſent convaincus d'une infinité de meurtres. Cette bouche-là n'aura jamais le dementy dans tout ce qu'elle entrepren-

prendra de perſuader. Je ne ſçay que vous dire: je vous trouve je ne ſçay quoy que n'ont point les autres hommes.

Felix quæ tenerum vexabit ſponſa maritum.
Felix quæ faciet prima puella virum.

ISABELLE (*à part.*)

O Ciel! M'auroit-il découverte? (*à l'Aſtrologue.*) Songez, Monſieur, que vous êtes comptable aux Etoiles de toutes vos douceurs.

L'ASTROLOGUE.

Ah! duſſay-je rendre tout le Firmament jaloux, je ne vois rien dans l'Univers qui vous ſoit comparable. Vos yeux ſont les ſeuls Aſtres que je veux deſormais conſulter. Ouvrez-les ces yeux adorables: j'y liray plus ſeurement la deſtinée des mortels, que dans la voute celeſte.

ISABELLE.

Oſerois-je vous dire, Monſieur, que vous extravaguez? Mes yeux ſont les yeux d'un homme comme vous; & les yeux d'un homme méritent-ils...

L'ASTROLOGUE (*voulant ôter le manteau d'Iſabelle.*)

Pourquoy tenez-vous écliptée ſous ce manteau la moitié de vos charmes? Laiſſez-moy joüir du plus charmant ſpectacle qui ſe puiſſe offrir à ma veuë. M'en dût-il coûter la vie, j'auray la conſolation qu'on dira de moy:

Non potuit fato nobiliore mori.

PIERROT.

Vous verrez que le diable d'Aſtrologue aura fleuré qu'elle eſt fille! Comme diantre il eſcrime de la prunelle!

L'ASTRO-

L'ASTROLOGUE (*en luy baisant la main.*)

Souffrez que je prenne le droit de l'Astrologue.

ISABELLE.

Hé bien, suis-je menacé d'être tué à l'Armée?

L'ASTROLOGUE.

Non. J'ay de plus douces menaces à vous faire. Votre amant qui perdra ce nom demain, prepare un stratagême pour vous obtenir d'un pere tout fantasque.

ISABELLE.

Quoy, Monsieur, vous me croyez donc fille?

L'ASTROLOGUE.

Je viens de le découvrir par les correspondances que j'ay dans la voye lactée.

ISABELLE.

Ah, Monsieur, vous êtes un homme tout admirable. Par quel present puis je reconnoître....

L'ASTROLOGUE.

Hé, ne suis-je pas trop payé par le plaisir de vous annoncer une bonne nouvelle? Adieu, charmant Cavalier. Je vais faire une Consultation sur un catarre que nous avons découvert ces jours passez dans le Soleil.

ISABELLE.

Et moy, Monsieur, je vais vanter votre art & votre générosité à tout le monde. Adieu, Monsieur, je vous souhaite une bonne nuit.

L'ASTROLOGUE (*en faisant semblant de la vouloir embrasser.*)

Ah, ma belle, il ne tiendroit qu'à vous de m'accorder ce que vous me souhaitez.

PIERROT.

Tout doux, Monsieur l'Almanach, votre métier est de regarder en haut.

L'ASTROLOGUE (*à Pierrot.*)

Prens garde que je ne te décoche quelque maligne influence.

SCE-

SCENE
DU
GRAND SOPHY.

MEZZETIN (*en Grand Sophy.*) ISABELLE, COLOMBINE, PASQUARIEL, M. GROGNARD. *Suite du Grand Sophy.*

MEZZETIN (*à M. Grognard.*)

C'Eſt à dire, Beau-pere, qu'à la phyſionomie de votre logement, vous êtes l'Aubergiſte de toutes les Chauve-ſouris de la Ville ? Quand je devrois cauſer quelques bourgeons à votre modeſtie, je vous diray qu'il entre je ne ſçay quoy de chat-huant dans la compoſition de votre figure ; & ſur la foy de votre maintien ratatiné, & de votre attirail archigroteſque, j'ay grand peur qu'on ne m'accuſe de m'être fourni d'un Beau-pere à la Friperie.

M. GROGNARD.

Ah, Seigneur, excuſez. Si j'avois prevû...

MEZZETIN.

Le diable vous emporte, Beau-pere, par avancement d'hoirie. C'eſt un compliment à la Perſane, qui veut dire que vous êtes tout excuſé : Et quand je voudray vous faire entendre que je ſuis votre ſerviteur, je vous donneray un grand coup de pied dans le ventre.

M. GROGNARD.

Seigneur, voicy ma fille qui vient.

MEZZETIN.

Ah ventrebleu, faites-la reculer. Voulez-vous qu'un

qu'un Grand Sophy reçoive sa Maitresse dans un nid à rats ? Allons, vous autres de ma suite, meublez luy un Appartement au plus vîte, en attendant qu'elle vienne occuper le plein-pied de mon cœur.

M. GROGNARD.

Mais Seigneur, comment bâtir en si peu de temps....

MEZZETIN.

Vous êtes un sot dès le Deluge, Beau-pere. Apprenez qu'en Perse on bâtit un Palais au son des Instruments. En ce Pays-là on ne connoît point d'autres Maçons que les Musiciens ; & les portes ne s'ouvrent qu'avec des clefs de Musique. Voyez plutôt. (*L'on voit un Appartement se meubler à veuë d'œil, au son de la symphonie.*)

M. GROGNARD (*en faisant de grandes inclinations au Sophy.*)

Ah Seigneur, que j'ay de graces à vous rendre !

MEZZETIN.

Qui est votre Maître à danser, Beau-pere ? Vous apprend-il à faire toutes vos révérences à la Siamoise ?

M. GROGNARD.

Seigneur, souhaitez-vous que ma fille approche ?

MEZZETIN.

Ouy dea, annoncez-luy que j'ay la barbe fraîchement faite.

M. GROGNARD.

Ma fille, saluez le Grand Sophy.

MEZZETIN (*à Isabelle.*)

Mademoiselle, & bien-tôt ma femme, quand je songe que vous sortez d'un pere aussi sot, je ne m'étonne plus si l'on trouve quelquefois des perles dans des fumiers.

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille est-elle à votre gré ?

MEZZETIN.

Je ne luy trouve qu'un défaut. C'est d'être fille

d'un animal comme vous. O ça, Beau-pere, dépêchez-vous de mourir. Je vous répons d'un des plus beaux Mausolées.

M. GROGNARD.

Je suis fort obligé à votre civilité.

MEZZETIN.

Comment nommez-vous ces obelisques que les femmes d'icy ont sur leurs têtes?

M. GROGNARD.

Elles appellent cela des palissades?

MEZZETIN *à Isabelle.*)

Qui est le Serrurier qui vous coeffe, Mademoiselle?

M. GROGNARD.

Seigneur, ma fille n'aime point toutes ces questions-là....

MEZZETIN.

Je pense que cette vieille futaille-là se mêle de me controller?

M. GROGNARD.

Ah, Seigneur, entrez mieux dans mon esprit.

MEZZETIN.

Dieu m'en garde, Beau-pere. Votre esprit est trop mal logé. (*A Isabelle.*) Et vous, la Belle, par avanture ronflez-vous modestement la nuit?

M. GROGNARD.

Seigneur, n'ayez-vous point d'autres douceurs à luy dire?

MEZZETIN.

Des douceurs? Est-ce que les Grands se marient pour dire des douceurs? Voila un homme qui vient de l'autre monde!

M. GROGNARD.

Seigneur, voila ce que vous avez gagné; vous avez fait fuir ma fille.

MEZZETIN.

Vous verrez que c'est qu'elle n'a pû soutenir l'éclat de ma presence. Mais voicy mon Secretaire qui

qui va l'épouſer en mon nom ; & moy par proviſion, j'épouſeray toûjours Colombine, pour ne pas demeurer les bras croiſez.

COLOMBINE.

Moy, Seigneur, je ne veux point aller en Perſe. Je ſuis folle de la Comédie, & l'on dit qu'il n'y en a point en ce pays-là.

M. GROGNARD.

Quoy, Seigneur, point de Comédie dans un ſi bel Empire ? C'eſt pourtant un divertiſſement ſi honnête.

MEZZETIN.

Il eſt vray : mais j'ay été obligé de deffendre la Comédie, pour menager la poitrine de mes ſujets, qui s'alteroient les poulmons à force de ſiffler les méchantes piéces.

PASQUARIEL (*à Mezzetin.*)

Mais votre Seigneurie ne peut pas épouſer Colombine. L'Oracle me l'a promiſe ; & l'Oracle ne ſçauroit mentir.

COLOMBINE (*ſe découvrant.*)

Ouy, mais je ne ſuis pas Colombine : Je ſuis Meliſſe la Magicienne, qui ay emprunté la figure de Colombine, pour ramener mon traître à la raiſon.

MEZZETIN.

Ouy, mais on ne marie pas les gens de ſurpriſe, & la Loy 5. au Code, deffend la diablerie dans le ménage.

M. GROGNARD.

Quoy, le Grand Sophy s'abaiſſe juſqu'à Colombine ?

MEZZETIN.

Votre Fille n'a-t-elle pas épouſé mon Fils ?

M. GROGNARD.

Ouy Seigneur, votre Alliance fait le comble de ma joye.

MEZZETIN.

Hé bien, puiſque la Beccaſſe eſt bridée, & qu'il n'y a plus moyen de s'en dédire ; ſçachez, Monſieur

ſieur Grognard, que je ne ſuis point le Sophy de Perſe, que mon fils eſt octave, & que je m'appelle Mezzetin, pour vous rendre mes très-humbles ſervices.

M. GROGNARD.

Hé ventrebleu, je ſuis donc trompé? & toute la Fête aboutit....

PASQUARIEL.

Je le ſuis encore plus que vous, Monſieur. (*à Colombine*) Ah traîtreſſe!

COLOMBINE.

Allez, Meſſieurs, conſolez-vous; jamais mariage ne s'eſt fait ſans tromperie. Si tout ce qu'il y a là de maris oſoient ſe plaindre, (*en montrant le Parterre*) vous verriez que vous n'êtes pas tout ſeuls de votre bande. (*à Mezzetin*) Ah, traître! je te tiens à preſent, & tu ne me ſçaurois échapper.

MEZZETIN (*donnant la main à Colombine.*)

Allons touche là. Diableſſe pour Diableſſe, une Magicienne n'eſt pas plus dangereuſe qu'une autre femme.

M. GROGNARD.

Je ne ſçai à qui il tient que je ne jette tous les meubles par la fenêtre.

MEZZETIN.

N'allez pas faire cette ſottiſe-là, s'il vous plaît; il faut que je les rende au Frippier. Je ne les ay loüez que pour deux heures. Allons meubles, ſous les Pilliers des Halles.

(*Tous les meubles ſe plient & diſparoiſſent; & à leur place on voit quantité de gens qui ſont tous, les mêmes que le Grand Sophy avoit à ſa ſuite. Ils ſe retirent au ſon des Tambours, & la Comédie finit.*)

Requin Homme à Bonne Fortune

ARLEQUIN HOMME A BONNE FORTUNE.

COMEDIE EN TROIS ACTES,

MISE AU THEATRE

Par Monsieur Regnard,

Et representée pour la première fois par les Comédiens Italiens du Roi dans leur Hôtel de Bourgogne, le dixiéme jour de Janvier 1690.

ACTEURS.

ARLEQUIN.
MEZZETIN.
PIERROT.
ISABELLE.
COLOMBINE.
BROCANTIN.
UN FIACRE.
LE DOCTEUR.

ARLEQUIN HOMME A BONNE FORTUNE.

SCENE DES ROBES DE CHAMBRE.

Le Théâtre repreſente une Chambre, avec un lit.

ARLEQUIN ET MEZZETIN *dans le même lit, l'un au chevet, & l'autre aux pieds.*

ARLEQUIN.

HOla, quelqu'un de mes gens, Champagne, Picard, la Violette, Tortillon, Baſque? Mes Pantoufles, ma Robe de Chambre, mon Caroſſe, à lüer, un bouillon? (*Il ſort du lit avec une Robe d'Aveugle des Quinze-Vingts.*) Ne ſuis-je pas bien malheureux, qu'un homme de ma qualité ſoit obligé d'éveiller ſes gens luy même? Où ſont donc ces Marauts-là? Ouais! (*à Mezzetin*) Et toy, ne te leveras-tu point? (*Il donne un coup de pied à Mezzetin qui eſt encore couché.*)

MEZZETIN (*s'éveillant en ſurſaut, baaille, & ſe leve.*)

ARLEQUIN.

Si je prends un bâton, Maraut, je te feray bien lever. (*à part*) C'eſt un treſor en hyver, qu'un Laquais aux pieds d'un lit. Son ventre ſert de baſſinoire?

MEZZETIN.

Vous faites l'entendu, parce que les bonnes fortunes vous suivent par tout ; mais souvenez-vous que nous sommes deux Laquais, & qu'il n'y a point d'autre différence entre nous, que celle que j'y veux bien mettre. Ainsi un peu plus de douceur, s'il vous plaît, & un peu moins d'emportement avec votre Camarade.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas pour te quereller, Mezzetin, que je t'éveille de si bon matin ; c'est seulement pour te dire que toutes ces bonnes Fortunes me donnent fort à penser. A l'égard de celles qui me viennent par les presens qu'on m'envoye de toutes parts, passe. Mais pour celles que nous faisons en volant des Montres, en enfonçant des Boutiques, & en coupant des bourses, ma foy j'ay peur que toutes ces bonnes Fortunes là ne nous fassent faire notre mauvaise Fortune à la Grève ?

MEZZETIN.

Hé, nous travaillons pour cela.

ARLEQUIN.

Voila une méchante besogne !

MEZZETIN.

Tenez, voila-t-il pas encore la Robe que vous volâtes à cet Aveugle des Quinze-Vingts, qui vous sert de Robe de Chambre ?

ARLEQUIN.

Il y a long-temps qu'elle étoit neuve. J'ay déja dit à trois ou quatre femmes, que j'avois besoin d'un Surtout de Toilette. Il y a bien du relâchement dans la galanterie ; & les femmes commencent à se décrier furieusement dans mon esprit. Oh, nous ne vivrons pas long temps bien ensemble.

MEZZETIN.

A propos de Robe de Chambre, tandis que vous dormiez, Madame la Marquise de Noirchignon vous en a envoyé une.

A R-

ARLEQUIN.

Voyons-là. (*Mezzetin va prendre une Robe sur la Toilette, & la déploye. Arlequin la regarde, & dit:*) Passe. La pauvre créature fait tout ce qu'elle peut pour m'égratigner le cœur.

MEZZETIN.

Il est venu aussi un Laquais de la part de Madame la Comtesse de Charbonglacé, qui a laissé un paquet dans une Toilette. (*Il tire une Toilette où est encore une Robe de Chambre.*)

ARLEQUIN.

Diable! celle-cy est bien mieux étoffée que l'autre. La Comtesse pourroit bien me faire faire la sottise de l'aimer. Mais! il ne fait pas si cher vivre à Paris, tout s'y donne. (*On frappe rudement à la porte.*)

MEZZETIN (*allant ouvrir.*)

Monsieur, c'est le Laquais de la Veuve de ce Procureur.

ARLEQUIN.

Laissez-le entrer. Que Diable me veut elle?

LE LAQUAIS.

Monsieur, voila ce que Madame vous envoye. Elle dit comme ça, que vous aurez l'honneur que de la voir bien-tôt.

ARLEQUIN.

Mon enfant, dis luy qu'elle ne s'en donne pas la peine. Je vais prendre un Remède pour me débroüiller le teint. (*Déployant ce que le Laquais a apporté.*) Comment! encore une Robe de Chambre! il faut avoüer que les femmes nous aiment bien en deshabillé! (*On frappe encore à la porte.*)

MEZZETIN.

Monsieur c'est la Marquise.

ARLEQUIN.

Donne-moy vîte la Robe de Chambre de la Marquise. (*Mezzetin prend la Robe de Chambre de la Marquise, & Arlequin la met par dessus la sienne. On refrappe à la porte.*)

MEZZETIN.

Ce n'eſt pas la Marquiſe, Monſieur, c'eſt la Comteſſe. (*Il faut remarquer qu'à chaque fois que l'on heurte, Mezzetin va voir à la porte & revient ſur le champ.*)

ARLEQUIN.

Et vîte; la Robe de Chambre de la Comteſſe! Tout ſeroit perdu ſi elle me trouvoit ſans cela. (*Il met encore cette Robe de Chambre ſur les deux autres. On continuë à frapper.*)

MEZZETIN.

Oh, Monſieur, c'eſt la Veuve du Procureur.

ARLEQUIN.

Que le Diable l'emporte! Ne ſçauroit-elle donner une Robe de Chambre ſans venir l'eſſayer? Donne. (*Il met la troiſiéme Robe de Chambre avec beaucoup de peine, ne pouvant preſque pas ſe remuer à cauſe des trois autres qu'il a déja ſur luy. A la fin, après pluſieurs lazzi il tombe, & à peine eſt-il relevé que la Veuve entre.*)

SCENE DE LA VEUVE.

ARLEQUIN, PIERROT (*en Veuve.*)

ARLEQUIN (*d'un ton de colére.*)

HE' morbleu, Madame, ne vous avois-je pas fait dire que je n'étois pas viſible aujourd'huy? Et ventrebleu, ne ſçauroit-on rendre un lavement ſans femmes?

PIERROT.

Pour vous trouver, Monſieur, il faut vous prendre au ſaut du lit; le reſte du jour vous êtes inabordable.

ARLEQUIN.

Il eſt vray que je n'ay pas une heure à moy. Je ſuis ſi courbatu de ces avantures que le vulgaire appelle bonnes Fortunes, que mon ſuperflus ſuffiroit à vingt faineans de la Cour. PIER-

PIERROT.

Je crois, Monsieur, que c'est aujourd'huy un de vos jours de conquête, vous voila fleury comme un petit Cupidon.

ARLEQUIN.

Je n'ay pourtant encore fait la conquête que d'un bouillon postérieur, qui me cause des épreintes horribles. Il faut que ma Femme de Chambre ne me l'ait pas donné de droit fil.

PIERROT.

J'ay été aussi incommodée toute la nuit de tranchées, je suis aujourd'huy à faire peur.

ARLEQUIN (*après l'avoir regardée.*)

En vérité, Madame, cela est vray. Il y a aujourd'huy bien des erreurs à votre teint; mais il est resté là-bas un peu de décoction, ne vous en faites point de nécessité.

PIERROT.

Ce n'est pas avec des simples, que l'acreté de mon mal peut se guerir. Ma maladie est là. (*Elle se touche au cœur.*)

ARLEQUIN.

On sçait bien qu'une femme grosse a toûjours de petits maux de cœur.

PIERROT.

Moy grosse, moy? Ah, quelle ordure! Il y a trois ans que Mr. Gratte feüille mon mary est mort. Grosse! quelle obscenité!

ARLEQUIN.

Ah, Madame, je vous demande pardon, je vous croyois fille. On s'y trompe quelquefois.

PIERROT.

Mais, Monsieur, je vous trouve bien gros? qu'avez vous?

ARLEQUIN.

Je n'ay rien, c'est que je soupay furieusement hier au soir.

PIERROT.

Il faut qu'il y ait autre choſe, n'êtes-vous point hydropique ?

ARLEQUIN.

J'en ſerois bien fâché !

PIERROT.

Voyons.... (*Elle luy leve ſes Robes de Chambre l'une après l'autre.*)

ARLEQUIN (*en ſe défendant.*)

Hé fy, Madame, que faites vous là ? cela n'eſt point honnête.

PIERROT.

Une, deux, trois Robes de Chambre ? c'eſt à dire trois Maitreſſes. Ah, traître ! c'eſt donc ainſi que tu me jouës ? Tu dis que tu n'aimes que moy ?

ARLEQUIN (*faiſant ſemblant de vouloir aller à la garde-robe.*)

Madame, je n'en puis plus.

PIERROT.

Voila l'effet de tes ſermens ? ....

ARLEQUIN.

Madame, je vais tout rendre, ſi je ne ſors.

PIERROT.

Scélérat !

ARLEQUIN.

Madame, je ne réponds plus de la diſcrétion de mon derriére.

PIERROT.

N'as-tu point de honte....

ARLEQUIN.

Il ne tient plus qu'à un petit filet.

PIERROT.

Non, je ne veux plus de commerce avec toy, rends moy ma Robe de Chambre. (*Elle luy veut arracher ſa Robe de Chambre. Ils ſe battent, Arlequin la decoeffe, une de ſes Juppes tombe, & elle s'en va.*)

ARLEQUIN (*prend la Juppe & la Commode que la*

la Veuve a laissées à terre, les met sur son épaule, & rentre en criant:) Vittoria, Vittoria!

SCENE
DE LA PETITE FILLE.

ISABELLE. COLOMBINE (*en petite fille, & affectant un air niais.*)

ISABELLE.

En vérité, vous êtes bien folle, de farcir votre tête de vos sottes imaginations d'Amour & de Mariage! Est-ce là le party que doit prendre une Cadette? & ne devriez vous pas avoir renoncé au monde?

COLOMBINE.

Mon Dieu, ma sœur, cela est bien aisé à dire; mais vous ne parleriez pas comme vous faites, si vous sentiez ce que je sens.

ISABELLE.

Et que sentez-vous donc, s'il vous plaît? Vraiment je vous trouve une jolie mignonne, pour sentir quelque chose! Et que sentiray-je donc moy, qui suis votre aînée? Est-ce qu'on m'entend plaindre des envies que cause l'état de fille? Vous êtes encore une plaisante Morveuse!

COLOMBINE.

Plaisante Morveuse? Mon Dieu, je ne suis point si morveuse que je le parois; & il y auroit déja longtemps que je serois femme, si mon Pere avoit voulu: Car l'on m'a dit qu'on pouvoit l'être à douze ans.

ISABELLE.

Mais sçavez-vous bien ce que c'est qu'un mary, pour parler comme vous faites?

COLOMBINE.

Bon ! ſi je ne le ſçavois pas, eſt-ce que j'en voudrois avoir un ?

ISABELLE.

Hé, qui vous a donc appris de ſi belles choſes ?

COLOMBINE.

Cela ne s'apprend-il pas tout ſeul ? Quand je ſonge que je ſeray mariée, je ſuis ſi aiſe, ſi aiſe ! Oh ! il faut que ce ſoit quelque choſe de fort joly que le mariage, puiſque la penſée ſeule fait tant de plaiſir.

ISABELLE.

Vous vous trompez fort à votre calcul, ſi vous vous figurez tant de plaiſir dans le mariage. Le beau regal qu'un mary qui gronde toûjours ! Les ſoins des domeſtiques ! L'incommodité d'une groſſeſſe ! Non quand il n'y auroit que la peur d'avoir des Enfans, je renoncerois au mariage pour toute ma vie ?

COLOMBINE.

La peur d'avoir des Enfans ? Bon ! On dit que c'eſt pour celá qu'il faut ſe marier.

ISABELLE.

Bon Dieu ! Quelle petiteſſe de raiſonnement ! Que votre eſprit eſt à rez de chauſſée !

COLOMBINE.

Mais vous, ma ſœur, qui êtes ſi raiſonnable, eſt ce que vous ne voulez pas vous marier ?

ISABELLE.

Oh, ce n'eſt pas de même. Moy, je ſuis votre aînée ; & la raiſon qui veut que vous ne vous mariez pas, veut que je me marie. Vous n'êtes point propre au mariage : Ce n'eſt pas un jeu d'enfant.

COLOMBINE.

Et moy je vous dis que j'y ſuis auſſi propre que vous. Je ſupporteray fort bien toutes les fatigues du ménage ; & quoy que je ſois jeune, ſi j'étois mariée preſentement je ſuis ſeure que je n'en mourrois pas.

ISA-

ISABELLE.

En vérité, il faut que j'aye bien de la bonté de souffrir tous les travers de votre esprit! Tout ce que je puis faire encore pour vous, c'est de vous conseiller de bannir de votre cerveau toutes vos idées matrimoniales, & de croire qu'il n'y a personne assez dépourveu de bon sens, pour vouloir se charger de votre peau.

COLOMBINE.

Hé, là, là, cette charge-là n'est pas si pesante, & ne fait pas peur à tout le monde. Il n'y a pas encore huit jours que je trouvay dans une Boutique au Palais, un Monsieur de condition, qui me dit que j'étois bien à son gré, & qu'il seroit bien-aise de m'épouser.

ISABELLE.

Et que luy répondites-vous?

COLOMBINE.

Je luy dis que j'étois encore bien petite pour cela, mais que l'année qui vient, j'esperois d'être plus grande.

ISABELLE.

Vous serez plus grande & plus folle. Vous ne voyez donc pas qu'il se moquoit de vous, & que vous vous donnez un ridicule dans le monde? Allez, vous devriez mourir de honte.

COLOMBINE (*en pleurant:*)

Ne voila-t-il pas? Vous me grondez toûjours. Vous voulez bien vous marier vous, & vous ne voulez pas que je me marie. Est-ce que je ne suis pas fille comme vous?

ISABELLE.

Une petite fille qui n'a que quinze ans, donner à corps perdu au travers du mariage?

COLOMBINE.

Mon Dieu, je vous dis encore une fois que j'ay plus d'âge qu'il ne faut. Mais puisque vous me trouvez trop jeune, faisons une chose. Vous avez quatre années plus que moy, donnez-m'en deux: Cela ne gâtera rien ny pour l'une ny pour l'autre.

ISA-

ISABELLE.

Allez, allez, vous ne ſçavez ce que vous dites. Vous me croyez bien embaraſſée de trois ou quatre années que j'ay plus que vous. Mais je veux bien que vous ſçachiez que pour dix ans de moins, je ne voudrois pas être faite comme vous ny de corps ny d'eſprit.

PIERROT (arrive.)

PIERROT.

Qu'eſt ce donc, Meſdemoiſelles? Voila bien du bruit! Il me ſemble que vous vous flattez comme chiens & chats. Eſt-ce que vous ne ſçauriez vous égratigner plus doucement?

COLOMBINE.

Pierrot, c'eſt ma ſœur qui ſe fâche. Elle veut qu'il n'y ait de mary que pour elle.

PIERROT.

Ho, la gouluë!

ISABELLE.

Viens-ça, Pierrot, toy qui es un homme d'eſprit, & qui ſçais le monde. N'eſt il pas du dernier Bourgeois de marier plus d'une fille dans une Maiſon, & ne devrois-je pas déja l'être?

PIERROT.

Cela eſt vray, & je dis tous les jours à votre Pere, que s'il ne vous marie au plutôt, vous luy ferez quelque ſtratagême.

COLOMBINE.

Mon pauvre Pierrot, toy qui es ſi joly, eſt-ce qu'il faut que je demeure toute ma vie fille?

PIERROT.

Bon! Eſt-ce que cela ſe peut? (*à Iſabelle*) Voyez-vous, Mademoiſelle, il faut marier les filles quand elles ſont jeunes. Ce gibier-là ne ſe garde pas, la mouche s'y met.

ISA-

ISABELLE.

Mais auſſi, eſt-il juſte que je cede mes droits à une Cadette?

PIERROT (*à Colombine.*)

Il eſt vray que vous n'êtes encore qu'un Embrion: & j'en ay veu dans des bouteilles de bien plus grandes que vous.

COLOMBINE.

Je conviens, Pierrot, que je ſuis encore petite: Mais ſi tu ſçavois ce que j'ay déja.

ISABELLE.

Petite fille, vous plaît il de vous taire?

PIERROT.

Hé, pardy, laiſſez-la dire. (*à Colombine*) Et bien donc, qu'avez-vous?

COLOMBINE.

J'ay.... Mais je n'oſerois le dire.

ISABELLE (*à Colombine.*)

Vous avez raiſon, car vous allez dire une ſottiſe.

PIERROT (*à Iſabelle.*)

Et Palſanguié laiſſez-la donc parler. Vous lui rembourez les paroles dans le ventre.

COLOMBINE.

Ne te mocqueras tu point de moy?

PIERROT.

Et non, non, dites.

COLOMBINE.

J'ay de la gorge, Pierrot, puiſque tu le veux ſçavoir.

PIERROT.

Oh, voyons cela, voyons.

COLOMBINE.

Oh, nenny, nenny, je ne la montre pas encore. J'attens qu'elle ſoit plus venuë.

ISABELLE.

Il n'y a plus moyen de tenir à vos impertinences, je vous laiſſe; & ſi je faiſois bien, j'avertirois mon Pere

Pere de mettre ordre à votre conduite. (*Elle s'en va.*)

PIERROT,

Elle eſt bien rudâniére.

COLOMBINE.

Oh, va, va, je ne m'en ſoucie pas. Elle veut faire la Madame, & me traiter comme une petite fille: mais nous verrons. Oh, ça, ça, Pierrot, il faut que tu me faſſes un plaiſir.

PIERROT.

Je ne demande pas mieux. Ne ſuis-je pas fait pour faire plaiſir aux filles?

COLOMBINE.

Il faut que tu me portes cette Lettre à ce Monſieur que je trouvay derniérement au Pallais.

PIERROT.

Une Lettre?

COLOMBINE.

Ouy. Eſt-ce qu'il y a du mal à cela? Puiſque je ſçay écrire, pourquoy n'écriray-je pas?

PIERROT.

Ah, vous avez raiſon.

COLOMBINE.

C'eſt un homme de grande condition; & on l'appelle Monſieur le Vicomte.

PIERROT.

Oh, ſi c'eſt un Vicomte, je ne dis plus rien.

COLOMBINE.

Tu luy diras que je m'ennuye bien fort de ne le pas voir, & qu'il ne manque pas de me venir trouver aujourd'huy. M'entends-tu? (*Elle s'en va.*)

PIERROT.

Hé, ouy, ouy, j'entends bien, je ne ſuis pas ſourd. La petite Maſque! C'eſt une belle choſe que la nature! Cela ſonge au mariage dès la coquille.

SCE-

SCENE
DE BROCANTIN
AVEC SES FILLES.

BROCANTIN, ISABELLE, COLOMBINE.

BROCANTIN.

QUel ouvrage faites vous là, vous?

COLOMBINE.

C'eſt une pente de mon Lit. Mais je crains de la faire trop petite, on n'y pourra jamais coucher deux.

BROCANTIN.

Eſt-il beſoin, s'il vous plaît, que vous couchiez avec quelqu'un?

COLOMBINE.

Non: mais ſi par bonheur je venois à être mariée...

BROCANTIN (*en colére.*)

Si par bonheur ou par malheur vous veniez à être mariée, vous vous preſſeriez. Hé, je ſçay de vos fredaines. Vous n'avez pas toûjours une éguille & de la rapſſerie entre les mains; & vous commencez à eſcrimer de la plume. Mais ce n'eſt pas pour cela que nous ſommes icy. Laiſſez-là votre ouvrage, & m'écoutez. (*Ils prennent des ſiéges.*) Le mariage.... (*à Colombine*) Oh, oh! vous riez déja! Tuchoux! il ne faut que vous hocher la bride... Le mariage, dis-je, étant un uſage auſſi ancien que le monde: car on s'eſt marié avant vous, & on ſe mariera encore après.

COLOMBINE.

Je le ſçay bien, mon Papa. Il y a long-temps qu'on me dit cela.

BRO

BROCANTIN.

J'ay resolu, pour éterniser la famille Brocantine.... Vous voyez où j'en veux venir? J'ay donc resolu de me marier.

ISABELLE & COLOMBINE (*ensemble.*)

Ah, mon Pere!

PROCANTIN.

Ah, mes filles! Vous voila bien ébobies! Est-ce que je ne me porte pas encore assez bien? Regardez cet air, cette taille, cette légéreté. (*Il saute & fait un faux pas.*)

ISABELLE.

Vous vous mariez donc, mon Pere?

BROCANTIN.

Ouy, si vous le trouvez bon, ma fille.

COLOMBINE.

A une femme?

BROCANTIN.

Non, c'est à un tuyau d'orgue. Voyez, je vous prie, la belle demande!

ISABELLLE.

Vous l'épouserez?

BROCANTIN.

Mais je croy que vous avez toutes deux l'esprit en écharpe. Est-ce que je suis hors d'âge d'avoir lignée? Sçavez-vous bien qu'on n'a que l'âge qu'on paroît? Et Monsieur Visautrou mon Apotiquaire, me disoit encore ce matin, en me donnant un Remède, que je ne paroissois pas quarante-cinq ans.

COLOMBINE.

Oh, mon Papa, c'est qu'il ne vous voyoit pas au visage.

BROCANTIN.

J'ay ce que j'ay: mais je sens bien que j'ay besoin d'une femme. Je creve de santé; & j'ay trouvé une fille comme je la souhaite: belle, jeune, sage, riche; enfin une fille de hazard.

ISA-

ISABELLE.

Une autre fille que moy, qui ne sçauroit pas vivre, vous diroit, mon Pere, que vous risquez beaucoup en vous mariant; qu'il faut avoir perdu l'esprit pour songer, à votre âge, à un engagement; & qu'on enferme tous les jours des gens aux Petites-maisons pour de moindres sujets. Mais moy qui sçais le respect que je vous dois, sans me prevaloir des raisons que les enfans ont d'apprehender un second mariage, je vous diray que puisque vous crevez de santé, vous faites parfaitement bien de prendre une femme.

COLOMBINE.

Pour moy, je vous le conseille; car je voudrois que tout le monde fût marié.

BROCANTIN.

Oh, vous prenez la chose du bon biais. Puis que vous êtes si raisonnable, apprenez donc que je suis en train pour parler de mariage; mais c'est pour vous.

ISABELLE & COLOMBINE (*ensemble.*)

Ah, mon Pere!

BROCANTIN.

Ah, mes filles!

ISABELLE.

Je vous ay des obligations que je n'oublieray jamais.

COLOMBINE (*se jettant au col de Brocantin.*)

Ah, mon petit Papa, que je vous aime!

BROCANTIN.

Je sçavois bien que cela te feroit plaisir, & que tu n'aurois point de chagrin de voir marier ta Sœur devant toy.

COLOMBINE.

Quoy, mon Pere, ce n'est pas moy que vous voulez marier?

ISABELLE.

Non, on feroit bien mieux de vous faire passer la

la premiére, & d'attendre à me marier, que vous euſſiez trois ou quatre enfans ! Pour moy, je ne conçois pas cette petite fille-là.

COLOMBINE.

Si vous ne me mariez, je ſçay bien ce que je feray, moy.

BROCANTIN (*à Colombine.*)

Il faut bien qu'elle paſſe devant toy, Elle eſt-ton aînée. Et afin de te mettre en état d'être bien tôt mariée, elle épouſera un honnête homme...

ISABELLE.

Je le connois bien.

BROCANTIN.

Bien fait.

ISABELLE.

Je l'ay vu.

BROCANTIN.

Riche.

ISABELLE.

Je le crois.

BROCANTIN.

Monſieur Baſſinet, Médecin. Enfin, c'eſt tout dire.

ISABELLE.

Monſieur Baſſinet ! Monſieur Baſſinet !

BROCANTIN.

Comment donc, vous trouvez-vous mal ! Du vinaigre, vîte.

ISABELLE.

J'ay bien du reſpect pour la Médecine ; mais avec votre permiſſion, mon Pere, je n'épouſeray point un Médecin.

BROCANTIN.

Avec votre permiſſion, ma fille, vous l'épouſerez. Il ne faut pas, s'il vous plaît, que vous ſongiez davantage à Octave. J'ay appris que c'étoit un gueux ; & je vais tout de ce pas l'envoyer chercher pour luy dire qu'un autre luy a paſſé la plume par le bec. Pierrot, Pierrot ? CO-

COLOMBINE.

Allons, ma sœur, faites cela de bonne grace, puisque mon pere le veut.

ISABELLE.

Je vous prie, mon Pere, de ne me point donner ce chagrin, & ne m'obligez pas à épouser un homme pour qui je n'ay nulle estime.

BROCANTIN.

Il n'y a qu'un mot qui serve. Il faut épouser Monsieur Bassinet, ou un Couvent. Il vous viendra voir; songez à le recevoir comme un homme qui doit être votre mary.

ISABELLE.

Hé, mon Pere!

BROCANTIN.

Allons, dénichons. Point tant de caquet.

ISABELLE.

Voila ma sœur qui a si envie d'être mariée. Que ne luy donnez-vous Monsieur Bassinet pour mary? J'aime mieux luy ceder mes droits, & qu'elle passe devant moy.

COLOMBINE.

Oh, ce n'est pas de même: Je suis votre cadette; & la raison qui veut que je ne me marie pas, veut que vous vous mariez la premiére. (*Elles sortent.*)

BROCANTIN.

Pierrot?

PIERROT.

Me voila, Monsieur.

BROCANTIN.

Où diable es-tu donc toûjours? Il faut que je m'égozille quatre heures.

PIERROT.

Monsieur, j'étois avec cette femme qui marchande ces singes, & qui veut donner six écus du gros, parce qu'elle dit qu'il ressemble à son mary.

BRO-

BROCANTIN.

Laisse cela : J'ay autre chose en tête. Va me chercher Octave. J'ay quelque chose de conséquence à luy dire.

PIERROT (*cherchant par tout le Théâtre, sous les bancs.*)

Monsieur, je ne le trouve pas.

BROCANTIN.

Animal, est-ce là ce que je te dis ! Tiens, vois le logis. Le butor ! Je vois bien que nous ne vivrons pas long-temps ensemble. Je ne veux point de bête dans ma maison.

PIERROT.

Pardy, Monsieur, il faut donc que vous en sortiez.

SCENE DU VICOMTE.

ARLEQUIN (*en Vicomte.*) COLOMBINE, PIERROT.

COLOMBINE.

HE bien, mon pauvre Pierrot, as tu porté ma lettre à Monsieur le Vicomte ?

PIERROT.

Assurément, & si il m'a donné un petit mot de replique.

COLOMBINE (*luy prenant le billet.*)

Et donne donc vîte.

PIERROT.

Malepeste ! comme vous êtes âpre à la curée !

COLOMBINE (*lit.*)

L'Amour est comme la Galle, on ne le sçauroit cacher. C'est ce qui fait que je vous iray voir aujourd'huy, ou je veux que la peste m'étouffe.

LE VICOMTE DE BERGAMOTE.

PIER-

PIERROT.

Voila un homme qui écrit bien tendrement!

COLOMBINE.

Il m'aime bien, car il me l'a dit; & j'espere que nous serons bientôt mariez ensemble. Il n'y a qu'une chose qui m'embarasse, c'est que je ne sçay pas encore tout à fait ce que c'est que le mariage. Ne pourrois-tu pas me le dire?

PIERROT.

Assurement, il n'y a rien de si aisé. C'est comme qui diroit une chose.... Oh vous ne pouviez jamais mieux vous adresser qu'à moy.

COLOMBINE.

Hé bien donc?

PIERROT.

C'est comme, par exemple, une chose où l'on est ensemble.... Votre Pere.... avoit épousé.... votre Mere; ça faisoit qu'ils étoient deux. Et comme ça, votre Grand-pere.... d'un côté.... la nature... on ne sçauroit bien expliquer ce brouillamini-là. Mais vous n'aurez pas été deux jours ensemble que vous sçaurez toutes ces drogues-là sur le bout du doigt. (*On frappe à la porte.*) Ah Mademoiselle, c'est Monsieur le Vicomte de Bergamotte.

COLOMBINE.

Faits-le monter, Pierrot, hé vîte.

ARLEQUIN (*en Vicomte, suivi d'un Fiacre, entre & fait plusieurs révérences à Colombine.*)

LE FIACRE (*tirant Arlequin par la manche.*) Ca, Monsieur de l'argent?

ARLEQUIN (*au Fiacre.*) Va, va, mon amy, tu rêves. Un homme de ma qualité ne paye pas plus dans les Fiacres, que sur les Ponts.

LE FIACRE.

Paye-t-on comme cela le monde? Vous ne me donnez pas un sou.

ARLEQUIN.

Tu ne ſçais ce que tu dis, Maraut. Eſt-ce qu'un homme de ma qualité n'a pas toûjours ſon Franc-Fiacre.

LE FIACRE.

Mardy, Monſieur, je veux être payé; ou par la ſambleu nous verrons beau jeu.

ARLEQUIN.

Inſolent, tu te feras battre.

LE FIACRE.

Jernibleu, je ne crains rien; je veux être payé tout à l'heure: (*Il enfonce ſon chapeau, & leve ſon foüet.*)

ARLEQUIN.

Ah ah, ventrebleu, il faut que je coupe les oreilles à ce Coquin-là. (*Il met la main ſur la garde de ſon Epée, comme s'il la vouloit tirer*) Mademoiſelle, prêtez-moy un écu: Je n'ay point de monnoye.

COLOMBINE.

Monſieur, je n'ay pas ma bourſe ſur moy: mais je vais le faire payer. Hola quelqu'un? Qu'on paye cet homme-là? (*au Fiacre*) Allez, allez, l'Homme, on vous contentera.

ARLEQUIN.

Ces Marauts là ne ſont jamais contents. J'en ay déja tué quinze ou ſeize: mais je ne feray point ſatisfait que je n'en aye achevé le quarteron.

COLOMBINE.

En vérité, Monſieur le Vicomte, il faut bien vous aimer, pour vous regarder après une ſi longue négligence à me venir voir.

ARLEQUIN.

Ma foy, Mademoiſelle, les heures d'un joly homme ſont bien comptées. Les femmes ſe preſſent aujourd'huy: Elles ſçavent que les quartiers d'hyver ſeront diablement courts cette année; je n'ay pas un moment à moy.

CO-

COLOMBINE.

Et que faites-vous donc toute la journée?

ARLEQUIN.

A peine ay-je quitté la Toilette, qu'il faut aller dîner chez Rousseau. Un Officier ne peut pas être moins de cinq ou six heures à table; & avant qu'il ait fumé dix ou douze douzaines de pipes, il est heure de s'y remettre pour souper.

COLOMBINE.

Quoy, Monsieur, vous prenez donc du tabac comme ces vilains Soldats? Fy! je ne pourrois jamais m'y accoutumer.

ARLEQUIN.

Vous n'avez qu'à vous mettre cinq ou six mois Dragon dans ma Compagnie, vous fumerez de reste. Bon! Vous mocquez vous? Les gens du grand Volume ont-ils d'autres occupations? C'est morbleu, au feu d'une pipe qu'il faut qu'un homme de qualité allume sa tendresse.

COLOMBINE.

Et, Monsieur le Vicomte, avez-vous fumé aujourd'huy?

ARLEQUIN.

Est ce que j'y manque jamais? Mais j'ay la precaution, quand je vais en femme, de me riniser la bouche avec trois ou quatre pintes d'eau de vie. Vous ne sçauriez croire comme après cela on soupire tendrement. (*Il fait un rot.*)

COLOMBINE.

Ah fy, Monsieur le Vicomte! Je n'aime point ces soupirs-là. Les gens que je voy n'assaisonnent pas leur douceur de tabac & d'eau de vie.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne voyez que des Courtauts de Boutique, ou des Gens de Robbe. Croyez-moy, la Belle, il n'est rien tel que de s'accrocher à l'Epée. Les fastidieux personnages que vos Robbins! Ont ils

le ſens commun ? Ils font l'amour par article, comme s'ils dreſſoient un procès verbal.

COLOMBINE.

C'eſt ce que je dis tous les jours, à deux grands Bâquiers d'Avocats, qui ſont ſans ceſſe autour de moy à me faire endêver.

ARLEQUIN.

Oh, ma foy, le Plumet eſt en amour, ce que la moutarde eſt à la Sauſſe-Robert. Il n'y a que cela de picquant.

COLOMBINE.

Je ne ſçay pas pourquoy mon Pere a tant d'averſion pour les Gens d'épée.

ARLEQUIN.

C'eſt que votre Pere eſt un ſot.

COLOMBINE.

Il dit qu'ils ſont tous débaûchez, & qu'ils n'ont jamais le ſou.

ARLEQUIN (*en riant.*)

Débaûchez ! ah ! ah ! débaûchez ! Ils aiment le vin, le jeu & les femmes : mais du reſte il n'y a pas de gens mieux réglez. Pour de l'argent, je croy que tant que les femmes en auront, nous n'en manquerons guéres.

COLOMBINE.

Je croy, Monſieur le Vicomte, que fait comme vous êtes, vous voyez bien des femmes de condition ?

ARLEQUIN.

Je veux être deshonoré, vous êtes la ſeule Bourgeoiſe avec qui je déroge. Mais à vous parler franchement, toutes les femmes que je vois au prix de vous, c'eſt ma foy de la piquette contre du vin de Syllery.

COLOMBINE.

Vous dites la même choſe de moy quand vous êtes auprès d'une autre. Dites la vérité.

ARLEQUIN.

Si vous voulez que je vous parle ſans fard, cela eſt vray ;

vray ; & je vais au sortir d'icy, à deux ou trois rendez-vous ; où il faudra bien dire que vous êtes une Guenon, comme les autres. Mais à propos de Guenon, quand nous marierons-nous ensemble ? Je suis diablement pressé. Ecoutez. Il ne faut pas laisser morfondre l'amour d'un Officier ; cela n'est pas de longue haleine. Quel âge avez vous bien ?

COLOMBINE.

Je ne sçay pas. Mais mon pere dit qu'il y a quatorze ans que ma mere étoit grosse de moy.

ARLEQUIN.

Quatorze ans ? Je ne croyois pas que vous eussiez vaillant plus de dix ou douze années.

COLOMBINE.

Vraiment, j'ay bien plus que tout cela. Vous croyez donc parler à une petite fille ? Vous vous trompez. Je sçay déja bien des choses. J'ay déja leu cinq ou six Comédies de Moliére ; & j'en suis au troisiéme Tome de Cyrus. Je fais du point à la Turque, & j'apprens à chanter.

ARLEQUIN.

Vous apprenez à chanter ? Et qui est votre Maître ?

COLOMBINE.

C'est un nommé l'Opera.

ARLEQUIN.

Diable! un habile homme! Oh, puisque vous sçavez chanter, il faut que vous me decochiez un petit air ?

COLOMBINE.

Ah, Monsieur, je vous prie de m'excuser, j'ay aujourd'huy quelque chose qui m'en empêche.

ARLEQUIN.

Qu'avez vous donc ? Est-ce que vous êtes enrhumée. Tenez, voila du Tabac en machicatoire, il n'y a rien de si bon pour le rhume.

COLOMBINE.

S'il n'y avoit que cela, je ne laisserois pas de chanter.

ARLEQUIN.

Qu'avez-vous donc, autre choſe ?

COLOMBINE.

Je n'ay rien. C'eſt que....

ARLEQUIN.

Quoy donc ?

COLOMBINE.

C'eſt que.... Voila-t-il pas, ces vilains hommes, ils veulent tout ſçavoir. C'eſt que ma voix ne paroît rien, quand je n'ay pas mes fontanges argent & jaune.

ARLEQUIN.

Comme ſi les fontanges faiſoient quelque choſe à la voix ! Courage, Mignonne, je vous ſouffleray en tout cas.

COLOMBINE.

Je le veux bien. Mais vous allez voir comme je vais trembler. Là, là, là.... Mon Dieu ! je ſuis faite comme je ne ſçay quoy... (*Elle chante.*)

Janneton m'aimez-vous bien ?
Helas, quel conte !
Pourquoy ne vous aimerois-je pas ?
Mon Dieu, quel conte !
Vous qui m'avez tant fait de bien :
Quel ſichu conte !

ARLEQUIN.

Je veux être un fripon ſi cela n'eſt divin. Voila une voix à peindre. Je n'en ay pas perdu une goute, Mais de quel Opera eſt cet air-là ?

COLOMBINE.

Je croy que c'eſt de Roland.

ARLEQUIN.

Oh, point, point, il faut que ce ſoit des derniers : car voila le tour aiſé de nos Poëtes & de nos Muſiciens d'aujourd'huy. La jolie chanſon ! On ne travailloit point comme cela autrefois. Mais je veux

reux chanter avec vous. Tel que vous me voyez, je ſçay la Muſique comme une Orqueſtre. Vous allez voir comme je vais vous tortiller un air.

COLOMBINE.

Oh, Monſieur, je ne ſuis pas encore aſſez forte pour tenir ma partie.

ARLEQUIN.

Nous chanterons donc une autre fois. Adieu, Mourette.

PASQUARIEL (*entrant bruſquement.*)

Monſieur, ne ſortez pas. Il y a là-bas deux Sergens, & environ douze Archers, qui vous guettent pour vous mettre en priſon.

ARLEQUIN.

En priſon ? *boime !* Voila mes bonnes fortunes qui commencent à défiler.

COLOMBINE.

Qu'avez-vous donc, Monſieur le Vicomte ? Que ne partez-vous ? Il y a là-bas tout plein de Laquais qui vous attendent.

ARLEQUIN (*à part.*)

Ce ſont bien des Pouſſe-culs de par tous les diables.

COLOMBINE.

Ne peut-on ſçavoir la cauſe de votre chagrin ?

ARLEQUIN.

C'eſt une bagatelle.

COLOMBINE.

Je veux l'apprendre.

ARLEQUIN.

Infandum, Regina, jubes renovare dolorem.

COLOMBINE.

Ah, Monſieur le Vicomte, vous jurez devant les filles ! Vous me le direz pourtant.

ARLEQUIN.

Vous ſçaurez donc, qu'étant obligé de partir pour l'Allemagne, & ne pouvant trouver d'argent ſur mon Billet, (car les Billets des Vicomtes ne ſont

pas autrement reputez argent comptant) j'en fis un que je signay, La Harpe, (c'eſt le nom de ce fameux Banquier.) Sur ce Billet-là on me donna deux cent piſtoles. Je partis. Preſentement, (voyez, je vous prie, le peu de bonne foy qu'il y a dans le Commerce!) ce vilain Monſieur de la Harpe ne veut pas payer ce Billet-là.

COLOMBINE.

Et que dit-il?

ARLEQUIN.

De mauvaiſes raiſons. Il dit qu'il n'a point fait ce billet-là. Mais ſon nom y eſt, une fois; il faudra bien qu'il le paye, ou qu'il creve: car palſambleu je ſçay bien que je ne le payeray pas, moy.

COLOMBINE.

Monſieur le Vicomte, je n'ay point d'argent; mais voila deux Brillants avec leſquels vous en pourrez faire. Prenez encore mon Colier.

ARLEQUIN.

Hé fy, Madame! Ne vous ay-je pas dit que je faiſois littiére de Diamans?

COLOMBINE.

Voila encore une Montre, qui eſt aſſez jolie.

ARLEQUIN.

Hé vous vous moquez. Cela eſt-il d'or?

COLOMBINE.

Attendez, j'ay encore icy une petite Boëte à mouches, & un Cachet.

ARLEQUIN.

Et mais, mais, Mademoiſelle, vous pouſſez ma complaiſance à bout.

COLOMBINE.

Quand on a donné ſon cœur, cela ne coûte guéres à donner.

ARLEQUIN.

Et encore moins à prendre. Ah, charmante Princeſſe, que vous ſçavez me prendre par mon foible, &

& qu'on fait de folies quand on eſt bien amoureux ! (*Il s'en va.*)

COLOMBINE (*le rappellant.*)

Tenez, tenez, Mr. le Vicomte, voila encore un petit Jone d'or que j'avois oublié.

ARLEQUIN.

Mais, Mademoiſelle, ces breloques-là valent-elles bien deux cent piſtoles ? Voila un Diamant qui me paroît bien jaune. Ecoutez, je vais porter tout cela chez l'Orphévre ; & s'il ne m'en donne pas les deux cent Louis, vous me tiendrez, s'il vous plaît, compte du reſte.

COLOMBINE.

Monſieur le Vicomte, vous m'épouſerez, au moins?

ARLEQUIN.

Allez, Allez, parmy nous autres Vicomtes, la parole fait le jeu. Adieu, Charmante (*Il la prend ſous le menton.*) Ah, morbleu, que voila des yeux chargez à cartouche ! & (*regardant les Bijoux*) que voila de bonnes Fortunes ! (*Il s'en va.*)

COLOMBINE.

Ah, que je ſuis aiſe de luy avoir fait ce petit plaiſir ! De la maniére que je l'aime, je ne ſçay pas ce que je ne luy donnerois point.

SCENE DE LA TIRADE.

ARLEQUIN, COLOMBINE (*en Avocat.*)

ARLEQUIN.

AYant appris, Monſieur que vous êtes un homme ſçavant & de bon conſeil, je voudrois bien vous parler d'une affaire que je ſuis ſur le point de termainer.

COLOMBINE.

Parlez : mais parlez peu. La discretion dans le parler a toûjours été louée. Au contraire, on a blâmé de tout temps les grands parleurs : c'eſt pourquoy j'aime la briéveté ; & je m'applique uniquement à être concis dans mes diſcours.

ARLEQUIN.

J'auray bien-tôt fait.

COLOMBINE.

Et qui ne ſçait que le trop parler vient du défaut de jugement ? Que le défaut de jugement vient du manque de raiſon ? Et que le manque de raiſon eſt le caractére de la bête ?

ARLEQUIN.

Je n'ay qu'un mot.

COLOMBINE.

Qui ne ſçait que *volat irrevocabile verbum* ? Qu'on ne ſe repent jamais de ſe taire, & qu'on s'eſt repenti ſouvent d'avoir parlé ? Ignorez-vous que la Nature a donné à l'homme deux pieds pour marcher, deux bras pour agir, deux narines pour ſentir ; & qu'elle ne luy a donné qu'une langue pour parler ?

ARLEQUIN.

Je dis donc....

COLOMBINE.

Pytagore faiſoit obſerver le ſilence à ſes diſciples pendant ſept années.

ARLEQUIN.

Je le crois.

COLOMBINE.

Solon avoit coutume de dire, qu'un homme qui parle beaucoup, eſt ſemblable à un tonneau vuide qui fait plus de bruit qu'un plein.

ARLEQUIN.

Cela eſt beau.

COLOMBINE.

Bias, Qu'un grand parleur n'étoit autre choſe qu'une

qu'une Forteresse sans murailles, une Ville sans porte, & un Vaisseau sans gouvernail.

ARLEQUIN.

Vous sçaurez donc....

COLOMBINE.

Anaxagore, Qu'une bête feroce échapée étoit moins à craindre, qu'une langue effrenée & petulante.

ARLEQUIN.

Monsieur....

COLOMBINE.

Isocrate, Qu'il n'y avoit icy bas que deux choses à faire: Ecouter, & se taire.

ARLEQUIN.

Taisez-vous donc?

COLOMBINE.

Tous vos grands discours sont inutiles. *Frustra fit per plura quod potest fieri per pauciora.*

ARLEQUIN.

Hé, Monsieur, je n'ay encore rien dit.

COLOMBINE.

Je sçay bien que l'usage de la parole a été donné à l'homme pour expliquer ses pensées.

ARLEQUIN.

De grace....

COLOMBINE.

Je ne vous dis pas qu'il ne faille parler en termes propres, suivant les régles de la Grammaire; faire accorder l'adjectif avec le substantif, le nom avec le verbe, le masculin avec le feminin.

ARLEQUIN.

C'est dont il s'agit, Monsieur, du masculin avec le feminin.

COLOMBINE.

Je ne vous deffens pas de mettre en usage les figures de la Rhétorique: *Nam quid est Rhetorica?* Selon Socrate, c'est l'art de persuader. Selon Agathon, celuy de tromper; selon Gorgias, l'usage du discours:

ſelon Chriſippe, la clef des cœurs : ſelon Cleanthe, la ſcience des ſciences : ſelon Vataderius, le boulevart de la vérité : ſelon Ariſtote le bouclier de l'Orateur : ſelon Ciceron l'art de bien dire ; & ſelon moy, l'art de ne guéres parler.

ARLEQUIN.

Va, ſi je puis attraper la parole !

COLOMBINE.

Si vous voulez donc que je vous donne mes avis, expliquez-moy le ſujet dont il s'agit : mais ſur tout d'un ſtile vif, ſerré, concis, preſſé, laconique : Car vous ſçavez que la vie de l'homme eſt courte, *ars longua, vita brevis.* Le temps eſt cher. On en perd tant à boire, à manger, à dormir, à s'habiller, à danſer, à rire, à chanter ; & l'on ne ſonge pas que la ſanté revient après la maladie, le Printemps après l'hyver, la paix après la guerre, le beau temps après la pluye : mais que le temps paſſé ne revient jamais.

ARLEQUIN.

Je voudrois donc ſçavoir...

COLOMBINE.

Je le crois, que vous voudriez ſçavoir. *Omnibus hominibus ſcire natura inſitum eſt*, dit le Prince de l'Eloquence. Mais vouloir ſçavoir eſt une choſe ; & ſçavoir en eſt une autre. C'eſt ce qui fait que du ſçavoir au non ſçavoir, il y a autant de difference, qu'entre l'Homme & la Bête, le Ciel & la Terre, le Gentilhomme & le Roturier, le Marchand & le Voleur, le Procureur & l'Aſſaſſin, le Bourreau & le Médecin.

ARLEQUIN.

J'en ſuis perſuadé. Mais....

COLOMBINE.

Or voulez-vous ſçavoir quelle différence il y a entre l'Homme & la Bête ? C'eſt que l'un ſe conduit par la raiſon, & l'autre par l'inſtinct. Entre le Ciel & la Terre ? C'eſt que l'un eſt ſur notre tête, & l'autre ſous nos pieds. Entre le Roturier & le Gentilhomme ?

C'eſt

C'eſt que l'un paye ſes dettes, & l'autre ſe moque de ſes créanciers. Entre le Marchand & le Voleur? C'eſt que l'un vole dans les Villes, & l'autre dans les Bois. Entre le Procureur & l'Aſſaſſin? C'eſt que l'un enleve les biens, & l'autre la vie. Entre le Médecin & le Bourreau? C'eſt que l'un aſſaſſine peu à peu ſes malades, & que l'autre tuë tout d'un coup ceux qui ſe portent bien.

ARLEQUIN.

Cela eſt le mieux du monde. Je voudrois donc ſçavoir....

COLOMBINE.

Quoy? La Philoſophie, ou la Rhétorique? La Théorie, ou la Pratique? La Geométrie, ou l'Aſtrologie? La Pharmacie, ou la Médecine? La Sphére, ou la Géographie? La Coſmographie, ou la Topographie?

ARLEQUIN.

Non, je ne veux rien de tout cela....

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous parle des Arts, ou des Sciences? Des huit parties de l'Oraiſon? Des trois puiſſances de l'Ame: la Mémoire, l'Entendement & la Volonté? De l'Influence des Planètes, Jupiter, Mars, Mercure, &c. De la qualité des Etoiles, majeures, fixes, ou errantes? Des Comètes, crinées, tombantes, & volantes? De la diſparité des temperamens, phlegmatiques, ſanguins & mélancoliques? Des mouvemens du cœur, fiſtoliques & diaſtoliques?

ARLEQUIN.

Hé Monſieur, je n'ay que faire de ce galimathias-là.

COLOMBINE.

Eſt-ce de l'Hiſtoire, ou de la Fable dont vous voulez que je vous parle? Commenceray-je par le Déluge, le Jugement de Pâris, les malheurs de Pirame & Thisbé, l'incendie de Troye, les erreurs d'Uliſſe, le paſſage d'Ænée, le ſac de Carthage, la mort de Tarquin, les triomphes de Scipion, la con-

juration de Catilina, le pas des Thermopiles, la Bataille de Marathon?

(*Arlequin dit* non *à chaque demande.*)

ARLEQUIN.

Et non, non, cent fois non, de par tous les Diables non. Je voudrois ſçavoir ſeulement, ſi je dois épouſer une brune ou une blonde.

COLOMBINE.

Et que ne parlez-vous donc? Il y a deux heures que vous me faites chanter inutilement.

ARLEQUIN.

Comme diable voulez-vous que je parle? vous ne touſſez ny ne crachez: je ne puis pas prendre mon temps. Ouf!

COLOMBINE.

Vous voulez donc ſçavoir ſi vous devez épouſer une brune, ou une blonde?

ARLEQUIN.

Ouy, Monſieur. Ah! nous y voila à la fin.

COLOMBINE.

Voulez-vous que je vous diſe cela par les régles d'Aſtronomie, Prophétie, Cronologie, Analogie, Phyſionomie, Chymie, Aſtrologie, Hydromancie, Eromancie, Piromancie, Koſcinomancie, Chiromancie, Nigromancie?

ARLEQUIN.

Je ne m'en ſoucie pas, pourvû....

COLOMBINE.

Aimeriez-vous mieux que ce fût par le moyen de l'invocation, imprécation, multiplication, indiction, ſpeculation, ſuperſtition, interpretation, conjuration, pronoſtication, évocation?

ARLEQUIN.

Corbillon, qu'y met-on. Hé, Monſieur, cela m'eſt indifférent, pourvû que....

COLOMBINE.

Si vous voulez, je me ſerviray des connoiſſances

de

de la Rhétorique, Logique, Phyſique, Metaphyſique, Arithmetique, Art Magique, Poëtique, Politique, Muſique, Dialectique, Etique, Mathématique, Teraprectique.

ARLEQUIN.

Ah! j'en mourray!

COLOMBINE.

Puis donc que toutes les ſciences cy-deſſus ſont des terres inconnuës pour vous; je vous diray que nos Auteurs ont parlé différemment ſur le point dont il s'agit. Les uns tenoient pour les blondes; & les autres pour les brunes. La différence du poil fait auſſi la différence de l'inclination. La blonde eſt tendre, languiſſante, & amoureuſe: La brune eſt vive, gaillarde, & fringante. La blonde pourra bien outrager votre front. La brune ne vous en quittera pas à meilleur marché. Un ſçavant Poëte de l'Antiquité dit:

Alba Ligustra cadunt: Vaccinia nigra leguntur.

Un autre non moins celèbre, s'écrie:

Hic niger est: ore hunc tu Romane, caneto.

Ainſi, vous voyez bien que c'eſt une matiére bien délicate: *Undique ambages;* & qu'il eſt difficile d'y porter un jugement certain. Car quoy que je ſois conſommé dans toutes ſortes de ſciences, ne croyez pas que je veüille que mon ſentiment prevale. Je ne m'arrête point *mordicus* à mon opinion. L'obſtination eſt le propre de la bête; & je ne voudrois pas que....

ARLEQUIN.

Allez vous-en à tous les Diables. Je ne veux plus rien ſçavoir. Quel babillard! Je gage que ſi on examinoit cet homme-là, on trouveroit que c'eſt une femme. (*Il veut s'en aller.*)

COLOMBINE (*l'arrêtant par la manche.*)

Je vous dis encore une fois que....

ARLEQUIN.

Je vous dis que je vous bailleray ſur les oreilles. Quel inſolent eſt-ce là; Je ne veux plus rien entendre.

dre. (*Il laisse son just'au-corps entre les mains de Colombine, & s'enfuit. Colombine le suit toûjours en parlant.*)

SCENE D'ISABELLE EN CAVALIER.

ISABELLE, PIERROT.

ISABELLE (*en Cavalier, devant un miroir, accommodant sa cravatte.*)

DOnne-moy ce Chapeau. Hé bien Pierrot, ce Cavalier-là est-il de ton goût?

PIERROT.

Pardy, Mademoiselle, vous voila à charmer; on vous prendroit pour moy. Il y a pourtant un peu de différence. Est ce que vous allez lever une Compagnie de Fantassinerie?

ISABELLE.

Ne-pense pas te mocquer, je tâterois fort bien de l'Armée, & je n'apprehenderois pas plus le feu qu'un autre.

PIERROT.

Si tous les Capitaines étoient faits comme vous, ils pourroient gagner les frais de l'enrôlement, & faire leurs soldats eux mêmes.

ISABELLE.

Je ne mets pas cet habit-cy sans raison. Turçais que mon Pere veut que j'épouse Monsieur Bassinet?

PIERROT.

Votre Pere? Bon! c'est un vieux fou qui radote; & je luy ay dit, dea.

ISABELLE.

Je me sers du déguisement où tu me vois pour détourner ce mariage. Monsieur Bassinet ne m'a jamais

mais vuë, il me doit venir voir, & j'attends sa visite en cet équipage. Je vais luy apprende des nouvelles d'Isabelle, & je luy en feray parbleu passer l'envie..

PIERROT.

Mardy, voila une hardie tête de fille! J'ay toûjours dit à votre Pere, que je ne croyois pas qu'il fût le Mary de votre Mere quand elle vous a fait; vous avez trop d'esprit. Qu'en croyez-vous?

ISABELLE.

Pour moy, Pierrot, je ne m'embaraſſe point de cela; je ne ſonge qu'à faire rompre, ſi je puis, l'impertinent mariage dont je ſuis menacée. Mais je crois que voila Monſieur Baſſinet. Laiſſe-moy avec luy, je vais commencer mon rôle.

PIERROT.

Pardy, c'eſt luy-même. Il reſſemble à un Marcaſſin. (*Ils'en va.*)

LE DOCTEUR (*entre.*)

ISABELLE (*aſſiſe nonchalamment dans un Fauteüil.*)

SErviteur, Monſieur, ſerviteur.

LE DOCTEUR (*appercevant le Cavalier.*)

Ah, Monſieur, je vous demande pardon. On m'avoit dit que Mademoiſelle Iſabelle étoit dans ſa chambre. (*à part*) que Diable cherche icy ce Godelureau-là?

ISABELLE.

Monſieur, elle n'y eſt pas, & je l'attends. Mais vous, Monſieur, que venez vous faire icy? Mademoiſelle Iſabelle eſt-elle malade? Car à votre mine je vous crois Médecin; & vous avez toute l'encolure d'un Membre de la Faculté.

LE

LE DOCTEUR.

Vous ne vous trompez pas, Monsieur, je suis un Nourrisson d'Hyppocrate. Mais je ne viens pas icy pour tâter le poulx à Isabelle, j'ay bien d'autres pretentions sur....

ISABELLE.

Ouy? Et de quelle nature, s'il vous plaît, sont les pretentions d'un Médecin sur une fille?

LE DOCTEUR.

Je viens icy pour l'épouser.

ISABELLE.

Pour l'épouser? Isabelle?

LE DOCTEUR.

Isabelle.

ISABELLE (*riant.*)

Ah, ah, ah!

LE DOCTEUR.

Mais cela est donc bien drôle?

ISABELLE.

Point du tout; mais c'est que.... Ah, ah, ah! ... Je ris comme cela quelquefois? Ah, ah, ah!

LE DOCTEUR.

Comment donc? Est ce que je suis barbouillé?

ISABELLE.

Bon! ne voyez-vous pas bien que je ris? Ah, ah, ah! Dites-moy un peu, Monsieur; en vous déterminant à un saut si perilleux, vous êtes-vous bien tâté? N'avez-vous point senty quelque petit mal de tête.... Vous m'entendez bien.

LE DOCTEUR.

Non Monsieur, je me porte fort bien, je ne suis pas sujet à la migraine.

ISABELLE (*luy mettant la main sur le front.*)

Ma foy vous porterez bien cela; & je suis plus aise que vous ayez cette fille-là qu'un autre.

LE DOCTEUR.

Et moy aussi.

ISA-

ISABELLE.

Mais quand elle ſera votre femme au moins, n'allez pas nous la gâter par vos maniéres ridicules; nous avons eu aſſez de peine à la mettre ſur le pied où elle eſt. Le joly tour d'eſprit! Elle l'a comme le corps.

LE DOCTEUR.

Comme le corps? Et ſçavez-vous comme elle l'a tourné?

ISABELLE.

Bon! qui le ſçait mieux que moy? Si vous voulez, je vais la deſſigner qu'il n'y manquera pas un trait. Une gorge, morbleu, plantée là.... Bon! C'eſt un marbre.

LE DOCTEUR.

Ouf! Quel Peintre!

ISABELLE.

Je vous dis que vous ne ſçauriez faire une meilleure affaire.

LE DOCTEUR.

Je vois bien qu'elle ne ſeroit pas mauvaiſe pour vous.

ISABELLE.

Elle a par deſſus cela, une addreſſe à conduire une affaire de cœur, qui ne ſe comprend pas. C'eſt un petit Démon pour les tours d'eſprit. Si elle eſt votre femme, elle aura des intrigues avec toute la terre, que vous ne vous en appercevrez non plus que ſi elle étoit à Rome, & vous au Japon. Diable! une femme comme cela eſt un treſor pour le repos du ménage.

LE DOCTEUR.

Et avec tous ces beaux talens-là, d'où vient qu'elle n'eſt pas mariée? Voila des qualitez merveilleuſes pour être femme.

ISABELLE.

Ne ſçavez-vous pas les allures du monde, & la malignité des Rivaux? Les uns diſent, qu'elle a des va-

vapeurs ; les autres luy font faire un voyage. Il y en a d'assez enragez qui luy font garder le lit cinq ou six mois pour une détorse .... & .... que sçais-je moy ? cent autres contes qu'on va souffler aux oreilles d'un Fiancé, qui ne manque pas de rompre un mariage comme un verre ; & si, de tout cela bien souvent il n'y en a pas la moitié de vray.

LE DOCTEUR.

Quand il n'y en auroit que le quart, c'est bien encore assez de par tous les Diables. Une détorse !

ISABELLE.

Au moins, je veux être de vos amis, & je pretends quand vous serez marié, aller sans façon chez vous manger votre chapon.

LE DOCTEUR.

Monsieur vous me faites trop d'honneur, mais je ne mange jamais de volaille. A ce que je vois, vous connoissez parfaitement la Damoiselle en question ?

ISABELLE.

Ce n'est pas d'aujourd'huy que nous sommes toûjours ensemble ; & si vous étiez discret, je vous apprendrois quelque chose sur son chapitre, que je suis seur que vous ne sçavez pas.

LE DOCTEUR.

Oh, vous pouvez tout dire, & compter sur ma discretion. Vous sçavez que les Médecins....

ISABELLE.

Je passe.... (Mais il faut voir si personne ne nous entend....) Je passe toutes les nuits dans sa chambre.

LE DOCTEUR.

Dans sa chambre ?

ISABELLE.

Dans sa chambre. Je vous diray même..... mais vous irez jaser ?

LE DOCTEUR.

Non, je me donne au Diable.

ISA-

ISABELLE.

Cette nuit, nous avons reposé tous deux sur le même chevet. Prenez vos mesures là-dessus.

LE DOCTEUR.

Sur le même chevet ? ensemble ?

ISABELLE.

Ensemble ; & cette nuit nous en ferons autant infailliblement. Elle ne sçauroit se coucher sans moy.

LE DOCTEUR (*à part.*)

Ah, ah, Monsieur Brocantin, vous voulez donc m'en faire avaller ?

ISABELLE.

Ce que viens de vous dire là au moins ne doit point vous empêcher de conclure l'affaire. Un homme bien amoureux ne s'arrête pas à ces bagatelles-là ?

LE DOCTEUR.

Bon ! voila de belles badineries ! Je ne vois pas que rien presse encore de quitter la Robe & le Bonnet de Médecine, pour me faire coëffer de Mademoiselle Isabelle. Adieu Monsieur, jusqu'au revoir. Le Ciel m'a assisté, voila un jeune homme qui m'aime bien. (*Il s'en va.*)

ISABELLE (*seule.*)

Oh pardy, Monsieur Bassinet, je crois que vos fumées d'amour pour Isabelle sont bien passées presentement. Depuis un quart d'heure que je fais l'homme, je ne suis pas mal scélérat. (*Elle rentre.*)

SCENE
DE BROCANTIN
ET DE PIERROT.

PIERROT.

TOut franc, Monsieur, je crains que vous n'ayez attendu trop tard à marier vos filles.

BRO-

BROCANTIN.

Comment donc? Seroit-il arrivé quelque malheur dans ma famille?

PIERROT.

Non pas encore tout à fait; mais, voyez-vous, Monsieur, vous tournez trop à l'entour du pot. Diable! les filles sont de certains animaux équivoques...

BROCANTIN.

Que veux-tu donc dire, avec tes animaux équivoques?

PIERROT.

C'est à dire, Monsieur.... Tant y a que je m'entends bien. C'est comme des armes à feu, ça tire quelquefois sans qu'on y pense.

BROCANTIN.

Ne te mets point en peine, Pierrot, je suis sur le point d'en marier une; & je croy que je feray affaire de l'aînée avec M. Bassinet.

PIERROT.

Qui? Ce Médecin? Fy! votre fille n'est point le fait de ce vieux rumatisme là.

BROCANTIN.

Il m'a promis qu'il quitteroit sa profession de Médecin, si je luy voulois donner Isabelle, & qu'il se feroit Troqueur.

PIERROT.

Hé pardy, je le crois bien! On lui en sçait grand gré, ma foy, de quitter son Sené pour une fille druë comme Isabelle! Tuchoux! si vous voulez me la bailler, je vous quitte vous & vos chevaux dès demain, & si, je croy que je vous panse avec autant d'honneur qu'un Médecin fait ses malades. Voulez-vous que je vous dise mon sentiment? Car, révérence parler, j'ay plus d'esprit que vous; vous feriez mieux, si je ne vous accommode pas, de la donner à quelque homme de Condition, comme par exemple à un Gentilhomme de Robe.

BROCANTIN.

Te mocques-tu, Pierrot? Notre Vacation eſt la plus jolie du monde. Nous voyons tout ce qu'il y a de gens de qualité. Il n'y a point de Prince qui faſſe la dépenſe que nous faiſons. Nous changeons de meubles tous les jours, on ne voit jamais chez nous la même choſe, & notre Cabinet eſt le rendez-vous de tous les faineans de la Ville.

PIERROT.

Et quelquefois auſſi des faineantes; car voyez-vous, Monſieur, les femmes ont toûjours quelque piéce à troquer.

COLOMBINE (*arrivant.*)

Mon Papa, il y a là bas une troupe de Carêmes-prénans qui veulent entrer.

BROCANTIN.

Qu'on les renvoye. Je ne veux point....

COLOMBINE.

On dit que c'eſt l'Ambaſſadeur du Prince Tonquin des Curieux qui veut m'épouſer.

PIERROT.

Oh pardy, Monſieur, les voila.

SCENE DES CURIOSITEZ.

ARLEQUIN (*Prince des Curieux, porté par quatre hommes dans une maniére de Panier.*) MEZZETIN (*en Perroquet.*) BROCANTIN, PIERROT, COLOMBINE, ISABELLE (*Suite du Prince des Curieux.*)

BROCANTIN (*au Perroquet.*)

LE Prince des Curieux épouſer ma fille! Je ſuis bien obligé à ſon Alteſſe Tonquinoiſe. (*à Pierrot.*) Voyons un peu ce qu'il va dire Ecoute.

MEZ-

MEZZETIN.

MEZZETIN (*caquette & veut baiſer Colombine.*)

COLOMBINE.

Ah, Mon Dieu, la vilaine bête! Pierrot, Pierrot, ne me quitte point, j'ay peur.

PIERROT.

Oh pardy, ne craignez rien avec moy, il n'a qu'à venir! Ah, Mademoiſelle, la jolie queuë! Perroquet mignon, tôt, tôt, à déjeuner.

MEZZETIN (*caquette.*)

BROCANTIN.

Quel diable de Jargon! qu'eſt-ce donc qu'il dégoiſe-là?

MEZZETIN (*chante.*)

Je ſuis fatigué, j'ay fait un grand voyage,
Pour vous demander Colombine en mariage....

COLOMBINE.

Moy? Oh je ne veux point épouſer un Perroquet.

MEZZETIN.

Hé morguenne de vous, quel fille, quel fille!
Morguenne de vous, quel fille êtes-vous?

PIERROT.

Voila l'Ambaſſadeur du Pont-Neuf.

MEZZETIN.

Le friand morceau! J'auray bien du plaiſir d'en faire une Perroquette. Qu'elle eſt belle!

COLOMBINE.

Oh, vous vous moquez. J'ay ma ſœur qui eſt bien plus jolie que moy; & ſi vous aviez veû ma Couſine Gogo, c'eſt toute autre choſe.

MEZZETIN (*chante:*)

Quel air de ſanté! vous avez la mine
Un jour de reſter ſeule à la Tontine....

COLOMBINE.

Oh, je ne veux jamais reſter ſeule, j'ay trop peur.
Hé morguenne de vous, quel fille quel fille.
Morguenne de vous.

AR-

ARLEQUIN (*mettant la tête hors du pannier, acheve le couplet en chantant:*) Hé dépêchez-vous. (*Les Violons joüent une Entrée, pendant laquelle Arlequin sort de son pannier, & danse: & après qu'il a danſé, il commence le diſcours qui ſuit.*)

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, que nos anciens modernes ont dit ingenieuſement, que le mariage étoit d'une très grande reſſource pour de certaines gens; & que les Aigrettes dont quelques femmes galantes faiſoient preſent à leurs maris, étoient ſemblables aux dents, qui font du mal quand elles percent, & nourriſſent quand elles ſont venuës. Cela preſuppoſé, voyons un peu le tendron qui eſt deſtiné pour mes plaiſirs: Car vous ne voudriez pas me faire acheter chat en poche?

BROCANTIN.

Oh, avec moy, Monſieur, point de ſurpriſe. Voila mes deux filles: Vous n'avez qu'à choiſir. C'eſt encore trop d'honneur pour le ſang des Brocantins.

ARLEQUIN.

Ouy, Beau-pere, je veux brocantiner avec vous; & de peur de mal choiſir, je les prendray toutes deux. (*Il ſe tourne vers Colombine.*) Pour vous, petite Blonde d'Egypte, levez le nez, regardez-moy fixement, marchez, trottez. Beau-pere, n'y a-t-il rien à refaire à cette fille-là?

BROCANTIN.

Oh, Monſieur, je vous la garantis tout ce qu'on peut garantir une fille.

COLOMBINE.

Je me porte bien; & je n'ay jamais eu d'autre maladie qu'un mal d'avanture. Mon pouce devint gros comme ma tête.

ARLEQUIN.

Diable! méchant mal! Les filles ſont terriblement ſujettes aux maux d'avanture: mais l'enflure ne les

prend pas toûjours au pouce. Seriez, vous bien aiſe d'être ma femme?

COLOMBINE.

Moy, votre femme? Bon, bon! vous vous mocquez. Eſt ce que je ſuis capable de cela?

ARLEQUIN.

Malepeſte! Vous l'êtes de reſte.

COLOMBINE.

Je vous avertis par avance, que ſi je ſuis jamais mariée avec vous, je ne vous incommoderay point de toute la nuit: Car je ſuis la meilleure coucheuſe du monde. Je me trouve le matin comme je me ſuis miſe le ſoir.

ARLEQUIN.

Tant mieux. Mais avant de paſſer outre, il eſt bon que je vous faſſe part de quelques petits avis en vers que j'ay faits pour ſervir de niveau à la femme qui tombera ſous ma coupe: Ecoutez bien cecy. (*Il touſſe.*)

Primò.

Celle qui m'engage ſa foy,
Sera, ſi cela ſe peut, ſage.
Elle doit ſe faire une loy
De demeurer dans ſon ménage,
Et de n'en ſortir qu'avec moy,
En dépit du contraire uſage.
Quand je vois revenir des femmes ſans maris!
J'entends celles qui ſont du plus galant étage,
Qui ſouvent loin du gîte ont paſſé pluſieurs nuits,
Il me ſemble de voir un Cheval de louage,
Lors qu'on le ramene au logis.
C'eſt un grand hazard s'il ne cloche;
Et s'il ne boitte pas tout bas,
Pour le moins on trouve en ce cas,
A coup ſeur quelque fer qui loche.

Se-

Secundò.

Dans ma maiſon il n'entrera,
De peur de maligne pratique,
Aucun Levrier d'Opera,
Simphoniſte, Chanteur, ou Suppôt de Muſique.
Item, point de Maître à Danſer.
Ce ſont Courtiers d'amour dont il faut ſe paſſer,
Ces gens-là ſe font trop de fête;
Et quelque ſoin que vous preniez,
Par leurs leçons la femme en porte mieux les pieds;
Mais le mary plus mal la tête.

COLOMBINE.

Point de Maîtres à Danſer? Et quel mal font-ils aux maris? Ils ne les touchent jamais. Je renoncerois plutôt au mariage. J'aime le mien preſque autant qu'un mary.

ARLEQUIN.

C'eſt à cauſe de cela. Ces Meſſieurs-là ne montent pas toûjours la Courante & le Menuet.

Tertiò.

Vous n'aurez près de vous, que gens
Qui ſoient tout à fait néceſſaires.
Laquais au deſſous de douze ans,
Ou bien Cochers ſexagenaires.
Item, point de Penſionnaires.
Ces oyſeaux gras & bien nourris,
Viennent ſouvent pondre en nos nids;
Et trouvant de plein pied à parler de leurs flammes,
Ils ſe racquittent près des femmes,
De ce qu'ils payent aux maris.

Que dites-vous à cela, la Future?

COLOMBINE.

Moy? Je dis que je n'y entends rien. Qu'eſt-ce que c'eſt que de venir pondre dans nos nids! Eſt-ce qu'on a des œufs quand on eſt mariée?

ARLEQUIN.

Non, mais vous aurez des poulets. Je vous ex-

pliqueray tout cela quand vous ſerez ma femme. Voyons le reſte.

Quartò, & ultimò.

Qui voudra ſe mettre en famille,
Qu'il prenne garde que jamais
Il ne s'engeigne d'une Agnès:
C'eſt une méchante Chenille.

Il en eſt bien ſouvent de ces ſortes de Filles, Ainſi que de ces œufs qu'on achete pour frais.

On a beau les mirer de près:
Dès qu'on en caſſe les coquilles,
On en voit ſortir les Poulets.

BROCANTIN.

Il a ma foy raiſon! Ca, Monſieur ... Mais voicy Monſieur Baſſinet fort à propos.

LE DOCTEUR.

Parbleu, je ſuis ravy de trouver icy tout le monde en joye. Apparemment que vous diſpoſez le Bal pour notre mariage?

BROCANTIN.

Oh, Monſieur Baſſinet, vous venez icy le plus à propos du monde, nous ferons d'une pierre deux coups. Voila ma fille Iſabelle qui vous attend pour vous donner la main.

ARLEQUIN.

Eſt-ce que vous pretendez donner votre fille à ce Scorpion? Fy! ne faites point cette affaire-là.

BROCANTIN.

Vous moquez-vous? C'eſt un Médecin très riche.

ARLEQUIN.

Un Médecin? Je m'en doutois bien? Car j'ay eu envie de faire une ſelle en le voyant. Mais cet homme-là ne vaut rien pour le mariage. Tenez, vous voyez bien que ſa barbe ne tient point; ce ſont deux mouſtaches poſtiches. (*Il luy arrache les poils de la barbe.*)

LE DOCTEUR.

Que le Diable vous emporte! quelle peſte de cérémonie!

AR-

ARLEQUIN.

Il y a encore pis que cela. Cet homme là sera pendu avant qu'il soit vingt-quatre heures. Voyez cette mine patibulaire !

BROCANTIN.

Pendu ? Et comment connoissez-vous cela ?

ARLEQUIN.

Par le moyen des Astres, & par les régles de la Metoposcopie. Je n'y manque jamais, à une heure près; & si vous voulez, je vous diray quand vous le serez.

BROCANTIN.

Cela étant, je vais le congedier. Monsieur Bassinet, vous voyez bien ma fille ? Touchez là, vous n'en croquerez que d'une dent, & je ne veux point de gendre dont la barbe ne tient point.

ARLEQUIN.

Ny moy d'un Beau-frere qui postule après une cravatte de chanvre.

LE DOCTEUR.

Ny moy d'une fille qui a eu des détorses de neuf mois. Allez, vieux radotteur, aux Petites-Maisons, avec votre chianlit. Je venois icy pour vous dire que je ne voulois point la fille d'un fol, & qui passe toutes les nuits avec des Godelureaux. Fy la vilaine !

ARLEQUIN.

Adieu, Adieu, bon voyage, mon amy. A la Gréve, à la Gréve. (*à Isabelle*) Consolez-vous, la Belle, je vais vous presenter un époux qui vaudra bien cette vilaine égouture de bassin. Tenez, Beau Pere (*montrant Octave qui est déguisé*) ce sera là votre second gendre, c'est un grand Seigneur de mon Pays.

ISABELLE.

Ah, Ciel ! C'est Octave !

OCTAVE (*luy fait un compliment en Italien.*)

BROCANTIN.

Qu'est-ce qu'il jargonne-là ?

ARLEQUIN.

C'eſt un compliment Tonquinois. Il dit qu'elle eſt une Etoile reſplendiſſante de perfection ; & que ſi la queuë de ſon manteau étoit plus longue il la prendroit pour une Comette.

ISABELLE (*répond en Italien au compliment d'Octave.*)

BROCANTIN.

Quoy ? Ma Fille ſçait déja le Tonquinois ?

ARLEQUIN.

Bon ! c'eſt une langue qui s'apprend par infuſion ; & s'il vous épouſoit, vous ſçauriez le Tonquinois dans deux heures.

BROCANTIN.

Puiſque cela eſt ainſi, je veux bien faire le mariage d'Iſabelle. Mais dites-moy auparavant, eſt il curieux ?

ARLEQUIN.

Bon ! c'eſt le Dautel du Pays. Il troque de Nippes à tous momens ; & je vous réponds qu'avant qu'il ſoit deux jours il aura troqué ſa femme. Je m'en vais vous faire voir toutes mes Curioſitez, & l'équipage de ma Future. (*Arlequin fait un ſignal. Le fond du Théâtre s'ouvre, & il paroît un Cabinet remply de Tableaux de Tenniere, figurez par des perſonnages naturels.*)

BROCANTIN.

Voila qui eſt très beau. Ces Tableaux-là ſont tous originaux.

ARLEQUIN.

Vous l'avez dit. Et ce gros Singe-là comment le trouvez vous. (*Il luy fait remarquer un Singe qui eſt dans un des Tableaux.*)

BROCANTIN. A

Joly, ma foy. On diroit qu'il me regarde.

ARLEQUIN.

Cela pourroit être, car il vous reſſemble comme deux

deux goutes d'eau, & vous sçavez que la ressemblance engendre l'amitié. Mais il faut vous détromper. Vous avez crû que c'étoient là des Tableaux véritables ?

BROCANTIN.

Assurément, & je le crois encore.

ARLEQUIN.

Et c'est ce qui vous trompe. Tout cela ne tient que par le moyen d'un ressort, que je vais toucher, & vous verrez que toutes ces figures prendront mouvement. (*Arlequin s'approche d'un des côtez du Cabinet, & frappant sur une table, toutes les figures qui sont representées dans les Tableaux, en sortent en chantant, dansant, & jouant de divers Instrumens.*)

PASQUARIEL (*en Singe, fait plusieurs sauts perilleux, Brocantin le regarde avec admiration; & Arlequin luy dit :*) Voyez-vous bien ce Singe ? Il accompagne de la Guitarre on ne peut pas mieux. Je m'en vais vous le faire voir. (*au Singe*) Quiribirichibi : (*Le Singe répond en faisant une grimace, & en même temps se jette sur une Guitarre qu'un homme de la suite d'Arlequin a entre les mains.*)

ARLEQUIN (*à Brocantin.*)

Avez-vous entendu ce qu'il a dit ?

BROCANTIN.

Non, est-ce que j'entends le langage des Singes, moy ?

ARLEQUIN.

Vous avez pourtant la physionomie d'une Guenon. Il dit qu'il va prendre sa Guitarre. Le voila, écoutez.

MEZZETIN (*habillé en Flamand, une pipe au chapeau, tenant un pot à biére d'une main, & un grand verre de l'autre, chante l'air qui suit, & le Singe accompagne de la Guitarre.*)

Pata pata pata pon,
Amis je m'en vais à la guerre,

J'ay pour épée un flacon,
Et pour mousquet un grand verre.
La santé du Roy,
Porte la moy,
Depêche toy,
Car je suis mort si je ne boy.

Au son de cet instrument,
Je sens que mon cœur se réveille,
Il faut pour être content,
Toûjours la pipe & la bouteille.
La santé du Roy,
Porte la moy,
Depêche toy,
Car je suis mort si je ne boy.

La Critique de l'Homme et Bonne Fortune

LA CRITIQUE DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

COMEDIE EN UN ACTE.

MISE AU THEATRE

Par Monsieur Regnard,

Et representée pour la premiére fois par les Comédiens Italiens du Roy, dans leur Hôtel de Bourgogne, le premier jour de Mars 1690.

ACTEURS.

NIVELET, Procureur Fiscal. *Pierrot.*

LE BARON DE PLAT-GOUSSET. *Cinthio.*

LA COMTESSE DE LA GINGANDIERE, femme grosse. *Colombine.*

LA BARONNE, Cousine de la Comtesse.

LE MARQUIS DE ROUSSIGNAC. *Arlequin.*

Monsieur BONAVENTURE, Pedant. *Mezzetin.*

CLAUDINE, Servante d'Hôtellerie. *Isabelle.*

La Scène est à Paris, dans une Hôtellerie.

LA CRITIQUE DE L'HOMME A BONNE FORTUNE.

SCENE I.

LE BARON DE PLAT-GOUSSET, NIVELET.

LE BARON.

GArçon, hé? Y a-t-il là quelqu'un? Le souper est-il prêt? La peste soit de l'Auberge!

NIVELET.

Qu'avez-vous donc, Monsieur le Baron? Vous me paroissez bien fâché.

LE BARON.

Ouy mo bleu, je le suis, & j'ay raison de l'être. Je sors presentement de l'Hôtel de Bourgogne, & j'en suis si outré, que si je trouvois à present un Comédien Italien, la moindre chose qu'il luy en coûteroit, ce seroit une oreille.

NIVELET (*montrant son manteau déchiré.*)

Je n'en suis guéres plus content que vous. Tenez, voila tout ce que j'ay pû sauver de mon manteau, j'ay laissé le reste au Parterre.

LE BARON.

Rien ne prouve mieux la dépravation du goût du siécle, que l'affluence des Femmes, des Carosses, & des Chevaux, qui vont à cette Co-

médie. C'eſt une maladie qui gagne la Cour.

NIVELET.

Franchement, vous autres gens d'épée, vous avez quelque ſujet de la fronder, il me ſemble que par fois on vous donne ſur la crête.

LE BARON.

Et ouy! les Robins y ſont fort flattez! *l'Amour par article*, c'eſt un endroit bien appetiſſant pour les femmes!

NIVELET.

Oh, ma foy, s'il y a quelque choſe de paſſable, c'eſt quand le Vicomte dépoüille cette Innocente juſqu'à un jonc d'or qu'elle a au doigt. Ces couleurs ne crayonnent pas mal les Gens d'Epée, qui pendant un quartier d'Hyver vous ſucent une femme juſqu'au dernier bijou.

LE BARON.

Où eſt le mal, s'il vous plaît, à un Officier qui part pour l'Armée, de plumer une femme? Dans le fond, on n'a en veuë que le ſervice du Roy.

SCENE II.

NIVELET, LE BARON, CLAUDINE (*venant mettre le couvert, & ayant du linge & des aſſiettes ſous ſon bras.*)

NIVELET.

HE' bien Claudine, parviendrons-nous à ſouper?

CLAUDINE.

On n'attend plus que cette Comteſſe avec ſa Couſine, qui ſont allées à ces Bâteleurs d'Italiens.

LE BARON.

Bon! elles devroient être revenuës, il y a deux heures que tout eſt fait.

CLAU-

CLAUDINE.

Je crois que cette peſte de Piéce-là me fera devenir folle. L'Auberge eſt tous les ſoirs en déroute, & nos Meſſieurs ne reviennent plus qu'à neuf heures. Ces Viſages de Comédiens ne ſçauroient-ils joüer dès le matin.

LE BARON (*la prenant ſous le menton.*)

Là, là, Claudine, tout doucement, ne te fâché pas. Oh, la frippone! ſi tu voulois un peu m'aimer!

CLAUDINE.

Oh, j'en refuſe autant d'un autre. Ca donc, vous plaît-il de vous tenir?

NIVELET (*luy mettant la main au menton.*)

La Belle Claudine eſt bien pigriéche aujourd'huy.

CLAUDINE.

Vous arrêterez-vous, grand Baguenodier? Je vous aurois bordé le viſage d'une aſſiette plus vîte.... Je vous dis encore, que je ne ris pas. Ces Frelanpieds-là ſont toûjours à lanterner autour d'une fille.

LE BARON.

Ouais, Claudine, tu es bien loup-garou!

CLAUDINE.

Je ſuis ce que je ſuis, ce ne ſont pas là vos affaires; je n'ay jamais veu une diantre de maiſon comme celle-cy.

NIVELET.

Et pourquoy, mon petit Cœur?

CLAUDINE.

Et pourquoy? Enfin ſi ma Tante m'avoit cru, je n'aurois jamais demeuré dans une Auberge. Mais puiſqu'on m'y a forcée, m'y voila, j'en enrage pourtant aſſez.

LE BARON.

Mais encore qu'as-tu donc, Claudine?

CLAUDINE.

Ce que j'ay? Je ſuis toûjours par voye & par che-

min pour aller querir des drogues à cette grande Halebreda de Comteſſe.

NIVELET.

Comment donc?

CLAUDINE.

Il y a ſans ceſſe à refaire autour d'elle. Tantôt c'eſt du blanc, tantôt c'eſt du rouge; tantôt c'eſt un gros bourgeon qu'il faut rabotter; & que ſçay-je? cent mille brimborions. Tant y a qu'il y a toûjours quelque choſe à calefeutrer ſur ſon viſage.

LE BARON.

Tu as un peu de peine Claudine, mais auſſi, tu gagnes bien de l'argent; & je m'aſſure que tu fais un beau magot?

CLAUDINE.

Il eſt vray, voila un gros venez-y-voir! Depuis dix-huit mois avoir amaſſé quinze écus, voila-t-il pas un gros butin? Et ſi, là-deſſus il me faudra un habit à Pâques.

LE BARON.

Tu ferois bien mieux d'acheter un bon mary de cet argent là, cela eſt bien meilleur pour une fille.

CLAUDINE.

Samon! voila encore un plaiſant frezin que les hommes! Les ruës en ſeroient pavées que je ne voudrois pas en ramaſſer un. Et puis en cas de mary, comme vous ſçavez, pour quinze écus on ne peut pas avoir grand' choſe... A la fin, voila notre diable de Comteſſe.

SCE-

SCENE III.

LA COMTESSE (*femme groſſe,*) & SA COUSINE, (*ſe jettant toutes deux ſur deux Fauteuils. Et les Acteurs de la Scéne precedente.*)

LA COMTESSE.

AH, Monſieur, je n'en puis plus. En l'état où je ſuis! De l'eau de la Reine d'Hongrie? Coupez mon lacet? Ah, ah, ah!

LA COUSINE (*ſe laiſſant auſſi aller.*)

Ma pauvre Couſine, vous ne creverez pas toute ſeule, je ſuis toute diſloquée, c'eſt pour en mourir: Hi! hi! hi! (*Elle pleure.*)

LE BARON.

Qu'avez-vous donc, Madame? Voudriez vous accoucher?

LA COMTESSE.

Ah, ah, ah! Si ma Sage-Femme étoit-là, je n'en ferois pas à deux fois, mon pauvre Monſieur le Baron, ron, ron, ron! Hé vîte, qu'on me déchauſſe. Claudine? ma Couſine?

NIVELET (*à la Couſine.*)

Et vous, Mademoiſelle, où le mal vous tient-il.

LA COUSINE.

Ah, Monſieur le Procureur Fiſcal, je ſuis conſiſquée, hé, hé, hé.

LE BARON.

Ma foy, Monſieur Nivelet, ſi nous n'y prenons garde, voila deux femmes qui nous vont crever dans la main.

LA COUSINE.

Nous venons de cette damnée Piéce, où l'on eſt deux heures à entrer, & trois heures à ſortir; & qui pis eſt, hé, hé...

CLAU-

CLAUDINE.

Là, là, Madame, deux jours de relais emporteront cela.

LA COUSINE.

Monsieur Nivelet, vous qui sçavez la Procedure, à telle fin que de raison, il faut faire assigner les Comédiens en garantie de couche. Que sçait-on? Si ma Cousine alloit avorter...

NIVELET.

Assurément.

LA COUSINE.

Oh, si la Justice s'en mêle, il faudra bien qu'on me rende ce qu'on m'a pris.

LE BARON.

Comment donc? Etiez-vous auprès de quelque insolent?

LA COUSINE.

C'étoit bien un filou, qui m'a pris ma bourse, où il y avoit dix Louis, hi, hi, hi. (*Elle pleure.*)

LE BARON.

Oh, si l'on ne vous a pris que cela, patience. Allons, courage, Madame, le souper racommodera tout.

LA COMTESSE.

Moy, manger? La Comédie m'a dégoûtée pour six semaines. Ah! ah!

LE BARON.

Claudine, courez-vîte chez le Médecin, demander une potion pour rassurer une femme, qui a pensé accoucher dans la presse.

LA COUSINE.

Claudine, tu luy demanderas aussi s'il n'a rien pour faire retrouver ce qu'une fille a perdu à la Comédie.

CLAUDINE.

Oh; je m'en vais chez notre Apoticaire, il a de toutes ces drogues-là.

LA COMTESSE.

Hai, hai, hai!

LE.

LE BARON.

Par ma foy, ce sont de vrayes épreintes ! Monsieur Nivelet, il faut appeller du secours. Françoise ; Eustache ; La Maitresse ; Portez vîte Madame dans sa Chambre.

(*On vient, & on emmene la Comtesse dans sa Chambre.*)

NIVELET.

Pour vous, Mademoiselle, tenez-vous en repos dans ce Fauteüil, en attendant qu'on serve ; je vais à la Cuisine faire hâter le souper.

LE BARON.

Et moy je suis si saoul de la Comédie, que je m'en vais me mettre au lit sans boire & sans manger, & qui pis est, je n'en sortiray, ou le Diable m'entraîne, que lors qu'on aura renvoyé tous ces gueux de Comédiens-là en Italie. La detestable Piéce !

LA COUSINE.

Ah, ma pauvre bourse !

SCENE IV.

UN MARQUIS (*ridicule, sortant brusquement de sa Chaise, tout en desordre, sa perruque de travers, & sa chemise déchirée. Les Acteurs de la Scêne precedente.*)

LE MARQUIS.

HOla quelqu'un ? De la chandelle ? Du feu ? Une bassinoire ? Ah, Mademoiselle, je croy qu'il ne me reste de vie que pour faire mon testament.

LA COUSINE.

Comment, Monsieur le Marquis, qu'avez vous ?

LE MARQUIS.

Ma foy, Mademoiselle, presentement il ne me reste pas grand'chose. Je n'ay qu'un parement de manche, le cuir de mes poches, & quelques Lambeaux de chemise. Voyez comme me voila ajusté !

un

un juſt'au corps neuf tout marbré de cambouy depuis les pieds juſqu'à la tête !

LA COUSINE.

D'où vient donc tout ce délabrement-là ? Vous êtes-vous battu ?

LE MARQUIS.

Avoir reſiſté trois ſemaines à la tentation, & m'être laiſſé aller comme un Coquin ! Ventrebleu, j'enrage du meilleur de mon ame.

LA COUSINE.

Eſt ce quelque Rival qui vous a houſpillé ? Voila d'ordinaire le ſuccès des bonnes fortunes.

LE MARQUIS.

Que maudit ſoit la Bonne fortune, Arlequin, ſa clique, & la curioſité qui m'a pris aujourd'huy ! J'ay levé le nez tantôt au coin d'une ruë ? J'ay vû un papier rouge ; J'ay demandé à mon Laquais (qui lit ordinairement pour moy) ce que c'étoit. Le brutal m'a été dire, que c'étoit encore cette Comédie dont tant de femmes m'avoient rompu la tête. J'y ay été, & vous voyez comme j'en reviens.

LA COUSINE.

C'eſt une choſe qui crie vengeance, que le mauvais goût de Paris, & l'âpreté qu'on a en ce pays-cy pour les ſottiſes ! Je ſuis ſeur que ſi l'on joüoit cette Comédie-là en Province, en trente ans il n'y auroit pas un chat.

LE MARQUIS.

Bon ! Paris n'eſt-il pas le magaſin de l'impertinence ? Il ne faut que les teſtes d'un ſinge pour mettre tous les badauts en campagne. Pour moy, je croy qu'il faudra que je retourne encore plus de vingt fois à cette Comédie-là, pour y trouver le mot pour rire.

LA COUSINE.

Oh, Monſieur le Marquis, vous me feriez bien plus de plaiſir d'y retrouver ma bourſe ; je n'ay jamais acheté un chagrin ſi cher. L'impertinente Scéne

que

que celle de ce Docteur qui recommande le silence, & qui parle toûjours !

LE MARQUIS.

Fy, fy, vous dis-je !

LA COUSINE.

Ce qui me console de mon argent, c'est qu'il faut que Colombine creve sous ce rôle-là ; elle n'a pas encore huit jours dans le ventre.

LE MARQUIS.

Ah, Mademoiselle, desabusez-vous de cela, jamais femme n'est morte de trop parler. Et que dites-vous, s'il vous plaît, de ce fat de Vicomte, avec ses boutons à joüer à la boule, & cette valise en forme de manchon ?

LA COUSINE.

Je dis qu'il est tout aussi sot que son rôle.

LE MARQUIS.

J'enrage, quand je vois le Parterre s'efflanquer de rire à des sottises qui n'ont pas le sens commun ! Il faut avoüer que l'Auteur est un brutal Parain, d'avoir nommé Bergamotte le Héros de la Piéce ! Encore pour du tabac, je luy pardonnerois.

LA COUSINE.

Il y a comme cela cent endroits dans la Piéce qui me font presque vomir ; on ne laisse pas de s'égoziller de rire ; comme par exemple, le *tuyau d'Orgue*, la *fille de hazard*, le *cheval de loüage*, & cette autre Innocente, qui va dire à son Pere, que si son Apoticaire ne luy donne que quarante cinq ans, c'est qu'il ne le voit que par derriére.

LE MARQUIS.

Quelle grossiéreté d'aller mettre le derriére d'un vieillard sur la Scêne ! A la fin je ne sçay ce qu'on n'y verra point. Fy, vous dis je ! misére ! ne parlons plus de cela. Mais où diable vous étiez-vous nichée ? Car j'ay feuilleté toutes les Loges, pour vous trouver. Apparemment, à cause de la presse, vous vous serez mise au Parterre.

LE

LA COUSINE.

Helas! nous avons été trop heureuſes de voir la Comédie de chez le Limonadier.

LE MARQUIS.

M'avez-vous vû ſerpenter ſur le Théâtre? Ma foy je ne fais pas mal la rouë, quand je me donne au Public.

LA COUSINE.

Je ne vous ay point vû, car il y avoit tant de monde... Mais je ne comprends pas quel plaiſir prennent certaines perſonnes à être toûjours derriére les Acteurs.

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous? C'eſt le bel air, & les gens de qualité ne voyent plus la Comédie que par le dos.

LA COUSINE.

De quelque côté qu'on voye cette damnée Piéce-là, elle eſt affreuſe par tous les endroits.

LE MARQUIS.

Hé! avez-vous remarqué quand les tableaux ont paru, comme je me ſuis tenu ferme au milieu du Théâtre, en dépit des ſifflets? Voila, morbleu, ce qui s'appelle faire bouquer le Parterre.

LA COUSINE.

Et pourquoy un homme de qualité comme vous ſe veut-il brouiller avec tout un Parterre; Ecoutez, c'eſt un dangereux ennemi, je le craindrois plus avec ſes ſifflets, que bien des Marquis avec leurs épées.

LE MARQUIS.

Bon, bon! un homme qui a ſéance ſur le Théâtre, ne fait point de comparaiſon avec des gens qui entendent la Comédie debout. Mais voila le ſouper.

SCE-

SCENE DERNIERE.

CLAUDINE. *Tous les Aubergiſtes.*

CLAUDINE (*tenant un Baſſin.*)

ALlons, Meſſieurs, ne voulez-vous point laver?

LA COMTESSE.

Quand je ſuis groſſe, je ne lave jamais; cela m'enrhume.

CLAUDINE (*au Marquis qui badine avec elle.*)

Je vous jetteray l'Aiguiére par le nez.

LA COUSINE.

Et bien, ma Couſine, comment vous trouvez-vous de votre vapeur de couche?

LA COMTESSE.

Cela eſt paſſé, je ſuis raffermie.

NIVELET.

Ma foy, Madame, ne nous faites plus de ces frayeurs-là. J'ay crû que vous nous ſerviriez votre Enfant ſur table. (*On ſe met à table.*)

LE MARQUIS.

Pour moy je ne ſçaurois manger. J'ay fait cinq ou ſix repas aujourd'huy, dont le moindre a duré quatre heures.

Monſieur BONAVENTURE. (*entre.*)

LA COUSINE.

Que Monſieur Bonaventure, vient à propos! il n'y avoit point de temps à perdre.

LE MARQUIS.

Diable comme il ſent ſon avoine!

BONAVENTURE.

Pour l'ordinaire, Mademoiſelle, je ſuis aſſez ponctuel aux repas, mais pour ce ſoir deux mille Carroſſes m'ont barré depuis l'Hôtel de Bourgogne juſqu'icy.

LA

CLAUDINE.

Oh dame, Monsieur, dans une Auberge on n'engraisse pas à faire des recits.

LA COUSINE.

Vous vous raquitterez sur le Dessert.

BONAVENTURE.

Je suis votre serviteur, Mademoiselle. Je ne me coucheray pas bredouille, il me faut de la viande.

LE MARQUIS (*à Bonaventure.*)

Oh, cela est juste. Tenez, allez vous mettre au lit avec cela. (*Il luy donne un manche d'eclanche.*)

BONAVENTURE.

Comment donc? Est-ce que vous me prenez pour un chien, beau Marquis de pale affamé? il n'y a que deux jours qu'il est icy, faut voir comme l'Auberge est amaigrie!

LE MARQUIS.

Hé l'Amy, les épaules vous demangent.

BONAVENTURE.

Comment, à moy, petit Hobereau?

LEMARQUIS (*luy jette une poignée de salade au nez. Bonaventure renverse la table. Le Marquis tombe le nez dans un plat de crême.*)

LA COUSINE.

Vous avois-je pas bien dit, ma Cousine, que cette enragée Comédie-là nous porteroit guignon?

LA COMTESSE.

Ah, ma Cousine, jamais je ne porteray mon fruit à terme.

Les Intrigues d'Arlequin

LES

INTRIGUES

D'ARLEQUIN,

AUX CHAMPS ELISE'ES.

COMEDIE EN TROIS ACTES.

Accommodée au Theâtre des Comédiens Italiens du Roy de l'Hôtel de Bourgogne, par Monsieur * * *, jamais representée pour des raisons particuliéres, mais pour sa singuliére beauté, jointe à ce volume.

ACTEURS.

ARLEQUIN.
ARISTOTE joüa pour le Docteur Baloüarde.
HELENE pour Iſabelle fille du Docteur.
ZENON pour Octavio.
GALANTHIS pour Colombine ſervante d'Iſabelle.
DIOGENE pour Mezzetin.
DEMOCRITE pour Pierrot.
ARISTIPPE pour Paſcariel.
ESOPE pour Polichinel.
EPICTÈTE pour Pluton.
CONFUTIUS, BIAS, & SOLON, pour Minos, Eaque, & Rhadamante.
AGRIPPA fit le Magicien.
LES TROIS FURIES.
LUCRECE Dame Romaine.
HYPOCRATES.
ORPHE'E.
TERENCE.
DES DISCIPLES D'EPICURE & D'ARISTIPPE repreſenterent des Garçons Traiteurs.

La Scêne eſt aux Champs Eliſées.

LES

LETTRE DE CARDAN (1)

ECRITE DES CHAMPS (2) *Elisées à Monsieur* * * *.

MONSIEUR,

Comme je sçai par ceux qui nous viennent icy tous les jours, que vous êtes extrémement curieux de sçavoir ce qui se passe dans ces campagnes agreables, & que vous faites beaucoup d'honneur à mes Ouvrages par votre application continuelle à les lire; je veux, pour vous en témoigner ma reconnoissance, & en même temps pour contenter votre curiosité, vous mander ce qui s'est passé ici d'extraordinaire depuis quelques jours. Ne soyez point effrayé, je vous prie, de ce que vous trouvez ma Lettre sur votre table, sans pouvoir comprendre comment on a pû l'y mettre, votre chambre étant toûjours bien fermée, quand vous en êtes dehors: Vous sçavez par la lecture de mes

1. *Cardan* étoit un Philosophe, un Astrologue & un Médecin de Milan, qui vivoit dans le 16. siécle, & qui nous a laissé plusieurs sçavans Ouvrages que nous avons en dix volumes. M. de Thou dit que le bruit commun étoit que Cardan ayant prédit l'an & le jour de sa mort, & y étant arrivé, il se laissa mourir de faim pour rendre sa prédiction véritable. Jules Scaliger l'a beaucoup maltraité dans ses Ecrits.

2. *Champs Elisées*, lieux delicieux, où les ames [illegible] la Théologie des Payens, se retiroient après [illegible] nes dût [illegible] son Enéide [illegible].

Ecrits, que j'ai eu dans votre monde mon *Esprit familier*, (3) auſſi-bien que *Socrate*; (4) j'ai ſi ſouvent & ſi bien parlé de lui, qu'il n'a pas eu aſſez d'ingratitud. pour me quitter, il ne m'abandonne jamais, qu pour aller où je l'envoye. C'eſt lui qui vous a porté ce paquet, & c'eſt lui qui ira prendre vos réponſes, quand vous voudrez les mettre dans quelque lieu d'où il les puiſſe enlever ſans témoins; & ainſi, Monſieur, ſi vous le trouvez bon, nous aurons vous & moi un commerce très-divertiſſant & très-agreable pour des Curieux, ſans qu'il nous en coûte aucune choſe pour le port, quelque diſtance qu'il y ait entre nous. Mais venons au ſujet de ma Lettre je juge ai par la réponſe que vous m'y ferez, ſi ce commerce vous fera plaiſir.

Pluton (5) faiſant un jour ſa viſite dans tous les lieux de ſa ſouveraineté: après avoir parcouru dans les Champs Eliſées, les appartemens des Enfans, des Femmes, des Amans, des Muſiciens, des Bouffons, des Paraſites, des Danſeurs, des joüeurs, des Faineans, des Poëtes, & de tous les gens de plaiſir, il ſe rendi dans le notre, c'eſt à-dire, dans l'appartement des Philoſophes. Comme il venoit de quitter des gens qui ne reſpirent que la joye, ou l'action, il fut bien étonné; quand il ne vit entre nous que des perſonnes, dont les maniéres n'inſpiroient qu'abſtraction d'eſprit, ſolitude, chagrin & triſteſſe; car, comme

3. On diſoit que *Cardan* avoit un *Eſprit familier*. Il en a ſouvent parlé dans ſes Ouvrages.

4. *Socrate* qui nâquit à Athènes vers la 77. Olympiade, étoit fils d'un Lapidaire & d'une Sage femme. Il fut condamné à ſe faire mourir lui même en beuvant de la ciguë, à cauſe qu'il s'etoit moque de la pluralite des Dieux. Ceux de ſon temps aſſuroient qu'il avoit un *Demon familier*, qui le gouvernoit, & que ce *Demon* lui faiſoit connoitre ſes conſeils, ou par l'éternuëment, ou par des viſions, ou par une voix qui luy parloit de temps en temps.

5. *Pluton*, fils de Saturne & de Cybele, frere de Jupiter & de Neptune, étoit Dieu des Enfers. & Roi des Morts.

comme nous ne sommes plus susceptibles des plaisirs du corps, nous n'avons retenu que ceux de l'esprit, je veux dire, l'étude & la contemplation. Ici il voyoit *Platon* (6) embarassé dans ses *idées*; le *tenebreux Heraclite* (7) tout penetré de mélancolie & prêt à verser des larmes, s'il eut eu à repandre; *Eudoxus* (8) & des *Gymnosophistes* (9) droits comme un I, chacun sur un pied, & appliquez à regarder fixement les Cieux, *Cleobulus* (10) faisant des énigmes pour embarasser l'esprit de ceux qui voudroient entreprendre de les expliquer; *Straton* (11) regardant fixement

6. *Platon* étoit d'Athènes, naquit vers la 87. Olympiade, & fut chef de la secte des Academiciens. Il a beaucoup parlé des *Idées* universelles, sur lesquelles selon lui sont formées les choses d'icy bas.

7. *Heraclite* étoit d'Ephèse, ville d'Ionie, & vivoit vers la 69. Olympiade. Il fut surnommé le *Tenebreux*, à cause de sa mélancolie & de l'obscurité de ses Ouvrages. Les miséres du monde sur lesquelles il faisoit de profondes reflexions, l'excitoient à verser souvent par pitie des *larmes* qu'il ne pouvoit retenir. Il mourut dans un fumier, où il s'étoit enseveli jusqu'au col, pour se guérir d'une hydropisie. Quelques-uns disent que des chiens l'ayant vû dans ce fumier, le prirent pour quelque bête, & le mirent en piéces.

8. *Eudoxus* vivoit vers la 103. Olympiade. Il étoit d'une des Iles Cyclades appellée Cnidos. Ce fut lui qui, selon l'opinion de quelques uns, trouva le premier l'art de faire toutes sortes de lignes courbes. Il souhaitoit pouvoir regarder le *Soleil*, comprendre sa forme, sa beauté, sa grandeur, & ensuite en être brûlé.

9. *Gymnosophistes*, Philosophes Indiens, qui se soûtenant seulement sur un pied, regardoient fixement le *Soleil*.

10. *Cleobulus* un des sept Sages de la Grece, mourut âgé de soixante dix ans vers la 70. Olympiade. Il aimoit à faire des Enigmes; ce fut lui qui fit celle-ci sur l'annee.

ENIGME.

Un pere a douze enfans; chacun d'eux a trente filles, dont quinze sont blanches, & quinze noires. Elles sont immortelles, & cependant il ne nous en reste pas une vivante.

11. *Straton*, Precepteur de Ptolomée Philadelphe, étoit de Lampsaque, & succeda à l'école de Théophraste vers la 123. Olympiade. Il disoit que la principale partie de l'ame fait sa residence entre les deux sourcils,

entre les deux sourcils tous ceux qui se presentoient devant lui, afin de connoître leurs pensées? des *Druides* (12) de mauvaise humeur, de ce que cherchant quelque Guy de chêne, ils ne trouvoient que des jasmins, des roses, des œillets, & des violettes; *Thalès* (13) au bord d'une fontaine admirant ses eaux, comme le principe de toute chose. *Gassendi* (14) cherchant *Epicure* (15) pour lui prouver par des argumens invincibles qu'il y a une providence, & Epicure le fuyant; mais de telle sorte que, pour ne paroître pas le fuir, il attrapoit en allant çà & là des Atômes, qu'il tâchoit d'accrocher les uns aux autres, afin d'en faire des mondes en petit. Là il voyoit *Pythagore* (16) muet, & sans aucune action, tant il avoit de peur que quelque mouvement de son exterieur parlât & fit connoître ses pensées; *Socrate* (17) n'osant sortir de sa gravité, de crainte de ne plus passer pour le plus

12. Les *Druides* étoient des Philosophes Gaulois, qui avoient beaucoup de respect pour le Guy de chêne. Ils ne le cueilloient qu'avec de grandes ceremonies.

13. *Thalès* nâquit vers la 36. Olympiade, & fut le premier des sept Sages de la Grece. Il admettoit l'*eau* pour le principe de l'univers. Ce fut lui qui conseilla à un muletier de charger son mulet de laine & d'éponges, parce qu'il avoit remarqué qu'étant chargé de sel, il se trempoit dans l'eau, pour se delivrer de sa charge, quand il passoit une riviére.

14. *Gassendi* nâquit de parens pauvres à Chenterfier bourg de Provence l'an 1592. Il a été le restaurateur de la Philosophie d'Epicure. On l'a appellé un Epicurien mitigé par principe de conscience. Il admet la Providence, qu'Epicure ne reconnoissoit pas.

15. *Epicure* nâquit dans une bourgade du païs d'Athènes vers la 109. Olympiade. Il nioit la Providence. Selon lui les *atômes* sont les principes de toutes choses, & le monde n'a été formé que par leur rencontre fortuite.

16. *Pythagore*, fils d'un Graveur d'anneaux, étoit de Samos, & vivoit vers la 50. Olympiade. Il vouloit que ses disciples gardassent dans son école le silence pendant cinq ans, avant que d'y pouvoir parler.

17. *Socrate* fut appellé par l'Oracle, le plus *sage* de tous les hommes.

plus sage des Philosophes ; *Philolaus* (18) jettant de toute sa force avec une fronde des pierres au Soleil, pour voir s'il le pourroit casser, afin de prouver qu'il étoit de verre, comme il le croyoit ; *Aristote* (19) se promenant à grands pas en marmotant entre ses dents de certains mots barbares que lui seul entendoit ; *Diogène* (20) faisant la mouë à tous les autres ; *Pyrrhon* (21) ne répondant à tout ce qu'on lui demandoit, que par des *peut-être*, *je ne sçai*, & autres termes ambigus ; *Paracelse* (22) cherchant les lieux les plus obscurs ; *Galilei* (23) toûjours occupé de

18. *Philolaüs*, Pythagoricien, étoit de Crotone, & vivoit vers l'an de Rome 360. Il croyoit que le *Soleil* est un espèce de *verre*, qui recevant la reverberation du feu qui est dans tout le monde, en transmet la lumiére vers nous.

19. *Aristote* nâquit en Macedoine vers la 99. Olympiade. Le Lycée proche Athènes fut le lieu où il établit son école, & où il donnoit ses leçons en se promenant, ce qui le fit appeller *Peripateticien* ; d'autres disent qu'il fut ainsi nommé, à cause qu'étant avec Alexandre qui avoit été malade, il se promenoit avec lui en l'enseignant, pour lui faire reprendre ses forces par cet exercice. Il se servit dans sa Philosophie de plusieurs mots extraordinaires & *barbares*.

20. *Diogène*, fils d'un Banquier, nâquit vers l'an de Rome 341. à Sinope, ville de Paphlagonie dans l'Asie mineure. C'étoit un Philosophe Cynique, dont les maniéres avoient quelque chose de bâteleur. Il se *moquoit* indifféremment de tout le monde.

21. *Pyrrhon*, chef de la secte des Scéptiques, étoit d'Elide, & vivoit vers la 120. Olympiade. Il employoit ordinairement dans ses discours des termes par lesquels il prétendoit marquer qu'il n'y a rien de certain.

22. *Paracelse* nâquit en Suisse l'an 1493. On a remarqué que l'affectation que ce Philosophe eut d'être obscur, le rendit recommendable, & qu'il s'acquit beaucoup de crédit, parce que ne parlant pas comme les autres, on ne l'entendoit point. Il fut habile en Médecine. Quoi-qu'il se fût vanté de pouvoir par ses remèdes conserver pendant plusieurs siécles un homme en vie, il ne laissa pas de mourir luy-même âgé seulement de 48. ans.

23. *Galilei* étoit de Florence. Il fut sçavant Philosophe & Mathématicien. On le tait inventeur des *Lunettes* à longues vûës dont on se sert à present pour l'inspection des Astres

ſes lunettes, & *Deſcartes* (24) faiſant avec une application ſurprenante de petites machines, qui repreſentoient par leurs figures & par leurs mouvemens parfaitement bien toutes ſortes d'animaux.

Tout cela lui fit tant de pitié, qu'il nous propoſa, pour nous diſtraire un peu de ces applications d'eſprit fatiguantes, de nous faire ſortir de temps en temps de notre ſerieux, & de nous procurer quelque petit divertiſſement. Nous ne refuſâmes pas une offre ſi obligeante. *Democrite* (25) en rit de tout ſon cœur; *Heraclite* (26) en parut pleurer de joye; *Diogène* (27) en fut ſi tranſporté de plaiſir, qu'il brida de ſa beſace le nez de ceux qui ſe trouverent auprès de lui *Archimède*, (28) *Ptolomée*, (29) *Copernic*, (30) & *Tycho brahé* (31) s'en mirent à jouër de leurs

Après avoir demeuré en priſon par l'ordre de l'Inquiſition pendant environ ſix ans, pour avoir enſeigné le mouvement de la terre, il fut obligé de ſe dedire, pour en ſortir. Il mourut en 1642. âgé de 78. ans.

24. *Deſcartes*, Gentil-homme François, étoit de Touraine. Selon lui les animaux ne ſont que des *machines*. Il mourut en 1650. âgé de 54. ans.

25. *Démocrite* étoit de Milet, ville d'Aſie. Il rioit toûjours de la vanité des choſes du monde. Il mourut l'an de Rome 392.

26. *Heraclite*. J'ay parlé de ce Philoſophe dans la remarque 7.

27. *Diogène* portoit ordinairement une beſace.

28. *Archimède* fut un Mathématicien, que Cardan appelle inimitable. Il étoit de Syracuſe. Il excelloit dans la ſcience des *globes* terreſtre & celeſte. Il fit une ſphére de verre, dont les cercles ſuivoient les mouvemens du ciel avec une reguralité ſurprenante. Il fut tué par un Soldat à la priſe de Syracuſe par Marcellus 212. ans avant la naiſſance de JESUS-CHRIST.

29. *Ptolomée*, Mathématicien celébre, ſurnommé par les Grecs le très-divin & le très-ſage, étoit de Peluſe. Il vivoit dans le 2. ſiecle. Il ſe rendit très-habile dans la ſcience de la Sphére.

30. *Copernic* nâquit à Thorn, ville de la Pruſſe Royale en 1473. s'appliqua particuliérement à l'Aſtrologie, & renouvella l'opinion de Nicetas de Syracuſe, qui pretendoit que le Soleil étoit immobile, & la terre mobile.

31. *Tycho-brahé*, Gentil-homme Danois, vivoit dans le dernier ſiecle. Il ſe rendit très-habile dans l'Aſtronomie,

leurs globes à la boule deux contre deux ; *Solon* (32) en fit mille extravagances pareilles à celles qu'il avoit faites autrefois à Athènes pour l'Ile de Salamine. *Chrysippe* (33) s'écria de joye avec des éclats de rire aussi grands, que ceux qu'il fit entendre, lorsqu'il vit dans votre monde un âne manger des figues à sa table. Jamais on ne verra tant d'enjouëment, ni tant d'espiegleries dans des gens qui font profession de gravité. *Paracelse* (34) estramaçonnoit, pour rire, & portoit des bottes avec son épée à tous ceux qu'il trouvoit devant lui ; il ne bleſſa perſonne, car il faiſoit plus de peur que de mal. *Pythagore* (35) jettoit des feves, *Zenon* (36)

32. *Solon* fut un des sept sages de la Grèce. Il nâquit à Athènes en la 35. Olympiade. Voici ce qu'il fit pour Salamine : Les Athéniens ayant reçu de grands dommages, & fait des pertes considerables dans la guerre qu'ils avoient euë avec les Mégariens pour la possession de l'Ile de Salamine, défendirent sur peine de la vie de leur parler jamais pour les exciter à recouvrer cette Ile. Solon ayant bien de la peine à obeïr à cette défense, parce qu'il la croyoit pernicieuse pour les Athéniens ; mais aussi craignant que s'il leur parloit pour les porter à recommencer la guerre, il ne fût puni pour sa desobeïssance, il se servit de cet artifice, afin de ne point se perdre en voulant servir sa patrie. Il s'habilla d'une maniere extravagante, fit le fou, & sous pretexte de folie s'en alla dans les places publiques, où il parla si vivement aux Athéniens pour les porter à faire la guerre aux Megariens, qu'ils l'entreprirent sur le champ, & se rendirent maîtres de Salamine.

33. *Chrysippe* étoit de Solos, ville de Silicie ou de Tarse. Il mourut âgé de 73. ans vers la 134. Olympiade, à force de rire, voyant un âne manger des figues dans un plat qui étoit sur une table.

34. *Paracelse* passoit pour avoir un Demon familier renfermé dans le pommeau d'une *épée* qu'il ne quittoit jamais.

35. *Pythagore* defendoit l'usage des *feves* à ses disciples. Lisez sur cette défense le Théatre Philosophique.

36. *Zenon* de Citie, ville de Chypre, fut fondateur de la secte Stoïcienne, ainsi nommée du mot *Stoa*, qui signifie en Grec Portique, lieu où il donnoit ses leçons. Il étudia la Philosophie sous Cratès. Celui-ci le trouvant honteux & timide, lui donna à porter par la ville un pot plein de *lentilles*, & voyant qu'il

des lentilles, & *Thalès* (37) des olives sur le gros ventre d'*Heraclide*, (38) & prenoient tous plaisir à les voir bondir & sauter au nez des autres, pendant qu'*Aristippe* (39) leur crachoit au visage: *Agrippa* (40) faisoit abboyer ses chiens après tout le monde; *Cleante* (41) se fit des castagnettes avec des tuiles & des os de bœuf, & en joüoit pour faire danser *Pyrrhon* & *Epictète* (42), mais celui-ci s'excusa,

le cachoit sous sa robe, il cassa ce pot d'un coup de bâton, ce qui donna tant de confusion à Zenon, qu'il prit la fuite.

37. *Thalès* voyant que les Milesiens mepriſoient la sageſſe, parce qu'ils pretendoient qu'elle ne mettoit perſonne à couvert de la pauvreté; comme il étoit habile dans l'Aſtrologie, il previt par l'obſervation des Aſtres, que l'Année ſeroit très-fertile en olives; c'eſt pourquoi il acheta & loüa pluſieurs champs plantez d'oliviers, & ayant montré par cette prudente conduite aux Mileſiens qu'il ne tenoit qu'au Sage d'amaſſer de grandes richeſſes quand il voudroit, il leur fit en même temps remarquer que ce même Sage en mepriſoit plus la poſſeſſion qu'il ne l'eſtimoit.

38. *Héraclide*, ſurnommé le Pontique, étoit d'Heraclée dans le Pont, vivoit vers la 111. Olympiade, & étudia ſous Ariſtote. Les Atheniens l'appelloient par raillerie, *Pompique*, à cauſe qu'il étoit gros & ventru.

39. *Ariſtippe* vivoit vers la 96. Olympiade, étudia ſous Socrate, & fut chef de la ſecte des Cyreniens. Il aimoit la volupté. Un homme riche luy montrant un jour ſa maiſon propre & magnifique, ce Philoſophe ayant envie de *cracher*, après avoir regardé çà & là, il lui cracha au nez, & pour ſe juſtifier de cette mal-honnêteté, il dit, que tout lui avoit paru ſi net & ſi poli dans cette maiſon, qu'il n'avoit trouvé que ſon nez aſſez ſale pour être propre à recevoir cette ordure.

40. *Agrippa* étoit de Cologne où il nâquit en 1486. on l'a accuſé de magie. On dit qu'il avoit deux Demons ſous la forme de deux petits chiens, qu'il en nommoit un *Monſieur*, & l'autre *Mademoiſelle* Liſez le Théâtre Philoſophique.

41. *Cleante*, Philoſophe Stoïcien, vivoit vers la 134. Olympiade. Il écrivoit ſur des tuiles & ſur des os de bœuf ce qu'il avoit appris de Zenon, parce qu'il n'avoit pas d'argent pour acheter des tablettes.

42 *Epictète*, Philoſophe Stoïcien, étoit d'Hierapolis & vivoit dans le premier ſiécle. Quoi-qu'il fût eſclave d'Epaphrodite, Capitaine des Gardes de Neron, il parut en cet

cuſa ; parce qu'il avoit eu la jambe caſſée, & celui-là dit qu'il aimoit mieux s'amuſer avec de petits *oiſeaux* (43) qu'il tenoit enfermez dans une cage, & ainſi *Cleante* fut obligé de danſer tout ſeul pendant quelque temps ; je dis, (pendant quelque temps ; parce que *Socrate* (44) qui ne hait pas la danſe, lui vint bientôt tenir compagnie. *Anacharſis* (45) montra ſa joye, en faiſant rouler une rouë de potier qu'il frappoit d'un bâton. *Ariſtote* (46) faiſoit un charivari épouventable avec des boules d'airain, qu'il agitoit dans des baſſins qui étoient auſſi d'airain. Enfin on nous eût pris tous pour des enfans, tant nous fimes de badineries à la propoſition de divertiſſement qui nous fut faite par le Souverain de ces lieux.

Pluton nous voyant tous paſſez avec tant de promptitude de la mélancolie à une ſi bonne humeur ; jugea bien que ſi nous ne nous divertiſſions pas, ce n'étoit pas faute de bonne volonté ; mais qu'il ne nous manquoit que les occaſions. Il nous propoſa donc un divertiſſement qu'on ne connoît point ici, parce qu'on ne peut pas s'y deguiſer comme vers vous, & que tous nos déguiſemens y ſont par terre, ſans que nous puiſſions nous en ſervir. Ce divertiſſement, c'eſt la *Comédie*. A cette propoſition nous nous regardâmes tous les uns les autres avec étonnement, parce que nous ne voyions parmi nous que deux ou

état plus libre que ſon maître. Celui-ci lui caſſa la jambe, ſans qu'il s'en plaignit en aucune maniére.

43. *Pyrrhon* fit d'abord trafic de petits oiſeaux & de cochons pour gagner ſa vie.

44. *Socrate* danſoit quelquefois pour entretenir ſa ſanté.

45. *Anacharſis* étoit Scythe de nation, & vivoit du temps de Cyrus, ſelon Suidas. On l'a crû inventeur de la rouë des Potiers.

46. *Ariſtote* aimoit tant l'etude, que pour n'en être pas beaucoup diſtrait par un trop long ſommeil, il tenoit en dormant une *boule d'airain* en ſa main au deſſus d'un *baſſin d'airain*, afin que quand il dormiroit profondement, il fût reveillé par le bruit que feroit cette boule en tombant.

trois Philosophes qui fussent d'humeur à paroître d'un sens froid assez Comiques devant tout le monde, pour representer selon les régles un spectacle risible. *Pluton* qui connut notre embarras, nous dit qu'il ne faloit point nous inquiéter là-dessus, qu'il alloit nous faire voir un petit homme qui luy étoit venu depuis quelque temps de l'autre monde, & qui seul valoit une Comédie. „ Il s'appelle *Arlequin*, nous ajoûta-„ t-il, c'est un Comédien Italien, qui a réjoüi le peu-„ple le plus délicat & du meilleur goût qui soit sur la „ terre. Les plus serieux étoient obligez, en le „ voyant, de rompre la contrainte de leur gravité, il „ n'avoit qu'à paroître sans parler, ou à parler sans „ paroître, pour donner une joye extraordinaire „ aux spectateurs. Il l'envoya chercher après nous avoir parlé de la sorte. On l'avoit placé parmi des Farceurs, des Bouffons, & autres gens mépriſables par leur état, par leur conduite & par leurs mœurs; ce qui ne s'accordoit guéres avec son esprit; car quelque talent que cet *Arlequin* ait pour faire rire, il conserve toûjours un certain caractére de probité, & un certain air serieux que l'on dit qu'il avoit dans votre monde, lorsqu'il paroissoit sans masque & hors du théâtre. On ne peut s'imaginer la joye qu'il eut, lorsqu'on luy ordonna d'aller dans les lieux où demeurent les Philosophes. Personne de nous ne le prit, à le voir, pour être un homme aussi plaisant que *Pluton* nous l'avoit representé. Nous connûmes par le peu de temps que nous eûmes pour joüir de son entretien serieux, qu'il sçavoit plus que faire rire, & qu'il avoit fait d'autres études que celles qui regardent le Théâtre Comique. *Pluton*, qui s'étoit retiré pour le laisser quelque temps en liberté avec nous, retourna environ une demie heure après, & adressant la parole à *Arlequin*, lui dit qu'il lui ordonnoit de representer une Comédie devant tous ces Sages de profession, de ne rien négliger pour les faire sortir de

leur

leur gravité, & afin de s'acquitter mieux de cet ordre, de s'imaniger être à *Paris*, où il faisoit si bien ses affaires, & de prendre un dessein pareil à celui qu'il auroit pris, s'il y étoit. *Arlequin*, qui n'a pas perdu la mémoire de sa femme & de ses enfans, lui dit que pour être plus sûr de lui plaire dans l'execution de ce qu'il demandoit, il seroit bon qu'il lui donnât la liberté d'aller faire un petit tour dans ce païs, ,, afin. . . . Cela n'est pas nécessaire, luy repliqua *Plu-* ,, *ton* en l'interrompant ; vous en sçavez assez, sans ,, prendre la peine d'aller si loin pour apprendre. De ,, plus, comme vous avez un successeur à *Paris*, qui ,, vous imite, à ce qu'on dit, parfaitement dans ,, toutes vos maniéres, vous n'aurez qu'à lui écrire, ,, pour lui demander quelques mémoires sur les ,, mœurs de son païs & de son temps ; *Cardan*, ajoû- ,, ta-t-il en me regardant, vous prêtera son *Esprit* familier, pour faire vos commissions. *Platon* entendant parler du dessein de *Pluton*, fendit la presse, & vint tout essoufflé offrir à sa Majesté souterraine l'idée d'un beau dessein, à ce qu'il croyoit ; car il s'imaginoit, à cause qu'il a fait autrefois plusieurs Dialogues, qu'il est capable de bien faire une Comédie. *Pluton* lui rit au nez, *Diogène* lui donna un grand coup de bâton sur ses grosses épaules ; (47) connois-toi, lui dit *Chilon* (48) avec un petit emportement ; *Xenophon* (49) le mordit en riant, c'est-à-

47. *Platon* avoit de grosses épaules.

48. *Chilon*, un des sept Sages de la Gréce, étoit de Lacedemone, & vivoit vers la 56. Olympiade. Il fit graver en lettres d'or dans le Temple de Delphe ce precepte, *Connois-toi toi-même.* On dit qu'il mourut de joye en embrassant son fils qui avoit été couronné aux Jeux Olympiques.

49. *Xenophon* étoit d'Archie, bourgade près d'Athènes, & vivoit vers la 94. Olympiade. Il fut grand Capitaine, sçavant Historien, & habile Philosophe. *La douceur* & la facilité de son éloquence le firent appeller la Muse Attique ; & l'Abeille Grecque.

dire, le railla avec la douceur ordinaire de sa manière de parler ; & *Arlequin* après avoir marqué par des postures de compassion, la pitié que lui faisoit ce Philosophe par la témérité de sa proposition, promit à *Pluton* d'executer, sans différer, ce qu'il demandoit. Il écrivit aussi-tôt à celui qui lui a succedé, donna sa lettre à mon *esprit*, & reçut pour réponse quelques avis pour faire la Comédie que vous allez lire. *Arlequin* les trouva tels qu'il les souhaitoit. *Théophraste* (50) qui avoit aimé autrefois la Comédie, & qui en avoit donné des instructions à *Menandre* (51) lui donna quelques autres avis qu'il ne mépriſa pas. Rien ne lui manqua parmi nous de ce qui étoit nécessaire pour la bien representer : car chacun se mit en si bonne humeur, en voyant Arlequin, qu'on se fit un plaisir de lui accorder tout ce qu'il souhaita pour ce divertissement. *Anaximènes* (52) lui donna de l'air pour faire paroître corporel ce qui devoit l'être. *Descartes* (53) & *Campanella* (54) firent les machines. *Pythagore* (55) eut soin de la symphonie. *Thales* (56) apporta de l'eau pour faire couler quel-

50. *Theophraste* fut disciple de Platon & d'Aristote. Il aima beaucoup la *Comédie*. Menandre reçut de lui de bonnes instructions pour composer des piéces de Théâtre.

51. *Menandre*, Poëte Comique Athénien ; fut nommé le Prince de la nouvelle Comédie, à cause qu'il en avoit composé cent & huit.

52. *Anaximenès* croyoit que l'*air* étoit le principe de toutes choses.

53. *Descartes* regardoit les animaux comme des *machines* à ressort.

54. *Campanella* de Stilo, petite ville de la Calabre, mourut à Paris en 1639. âgé de 71. ans. Il donnoit du sentiment aux choses les plus insensibles qui fussent dans la nature.

55. *Pythagore* se servoit souvent de la *musique* pour guérir les passions, & pretendoit que le mouvement des Globes celestes faisoit une symphonie très-agreable ; il assuroit même qu'il entendoit souvent ce concert.

56. *Thalès*, comme j'ai déja dit, admettoit l'*eau* pour le principe de toutes choses.

quelques cascades, & jaillir des jets d'eau, afin d'embellir la Scène. *Demetrius Phalereus* (57) mit autour du théâtre en perspective un grand nombre de belles statuës qui produisoient un fort bel effet. *Averroës* (58) qui pretend bien connoître *Aristote*, envoya querir chez lui de la poudre de senteur (59) pour poudrer les cheveux des Acteurs & des Actrices. On obtint de *Senèque* (60) de quoi faire les habits. *Polemon* (61) trouva moyen de loüer des piereries. *Empedocle* (62) fournit les escarpins, quoi-qu'ils eussent donné occasion à quelques railleries qu'on fit de son ambition dans cette assemblée, aussi bien que celle d'*Héraclide* (63) *Pyrrhon* (64) qui avoit été Peintre dans votre monde, peignit les décorations. *Anagogo-*

57. *Démétrius de Phalére*, Philosophe Peripateticien, vivoit du temps d'Alexandre le Grand, & fut disciple de Theophraste. Il eut le plaisir de voir élevées à Athènes 360. statuës d'airain à sa gloire; & ensuite eut le chagrin de les voir détruire.

58. *Averroës*, Médecin Arabe, qui vivoit vers l'an de J. C. 1150. a osé commenter Aristote, quoi qu'il n'entendit pas le Grec.

59. *Aristote*, avant que de s'adonner entiérement à la Philosophie, vendit de la *poudre de senteur* pour gagner de quoi subsister, parce qu'il avoit dépensé tout son bien à se divertir.

60. *Senèque* étoit magnifique, ayant de grandes richesses qui pouvoient entretenir sa magnificence.

61. *Polemon* appaisa un de ses amis passionné pour les *pierres precieuses*, & irrité contre lui; en admirant une belle pierre qu'il portoit au doigt.

62. *Empedocles*, Pythagoricien, vivoit vers la 84. Olympiade. On dit qu'il se jetta dans le Mont Æthna, afin que ne paroissant plus, on le prît pour un Dieu; mais que des *escarpins* d'airain qu'il portoit ayant été rejettez par les flammes, decouvrirent sa fourberie.

63. L'ambition d'*Héraclide* fut si ridicule & si outrée, qu'il avoit prié un de ses amis de mettre un serpent dans son lit, quand il seroit mort, afin qu'on crût qu'il avoit été transporté au ciel, pour être mis au nombre des Dieux. Ce serpent fut reconnu, & on se moqua de ce Philosophe.

64. *Pyrrhon* fut *Peintre* avant que d'être Philosophe.

xagoras (65) qui a soutenu autrefois que les Cometes sont des étincelles qui tombent après que les Planettes ont émouché leurs flammes en se rencontrant, fut choisi pour moucher les chandelles. *Arcesilaüs* (66) fournit à *Arlequin* du vin qu'il mit dans la bouteille qui lui donna occasion de chanter des chansons à boire. *Chrysippe* (67) pour prouver une opinion extraordinaire qu'il avoit euë dans votre monde, par laquelle il soutenoit qu'un homme sage devoit être toûjours prêt à faire trois fois la culebutte, pourvû qu'il y eût un talent à gagner, resolut (pour quelque piéce d'argent que lui donna *Plutus* (68) d'en faire plusieurs dans les entre-actes, afin de divertir la compagnie: mais comme il sçavoit que quand il avoit bû, ses jambes étoient si foibles, qu'il ne se pouvoit tenir debout, il s'abstint de boire quelques jours avant ce divertissement, & ensuite il fit des merveilles. On pria *Anaxarque* (69) de souffler les Acteurs; mais il se mit en colére, montrant par signes qu'il voyoit bien qu'on se moquoit de lui, parce qu'on sçavoit qu'ayant craché sa langue contre le visage de *Nicocreon*, il étoit dans l'impossibilité de prononcer une seule parole; on donna donc cette commission à *Archelaüs* (70) à cause que c'est le premier qui a donné la definition de la voix, en l'appellant un frappement

65. *Anaxagoras* de Clazomène fut disciple d'Anaximène. Il a cru que le Soleil étoit une pierre. Il mourut âgé de 72. ans vers la 88. Olympiade.

66. *Arcesilaüs* vivoit vers la 120. Olympiade. Il aimoit beaucoup les Ouvrages d'Homére. Il mourut âgé de 75. ans, pour avoir trop bû de vin pur.

67. *Chrysippe* avoit les *jambes foibles* lorsqu'il avoit trop bû. Il eut l'opinion dont il est parlé ici sur les *culebattes*.

68. *Plutus*, Dieu des richesses.

69. *Anaxarque* vivoit vers la 111. Olympiade, & fut estimé d'Alexandre. Lisez dans le Théâtre Philosophique l'histoire de sa langue qu'il cracha au nez de *Nicocreon*.

70. *Archelaüs* Athénien, ou Milesien vivoit vers la 84. Olympiade: il fut Maître de Socrate.

ment de l'air. *Bion* (71) fut le Traiteur dont il est parlé dans cette Comédie. On eut bien de la peine à y faire venir *Xenocrate* (72) parce qu'il sort fort rarement du lieu de sa demeure; il consentit pourtant d'y aller, mais à condition que les garçons traiteurs ne s'approcheroient point de lui avec aucune ustencille de cuisine; car il se ressouvenoit toûjours du chaudron (73) qui avoit été la cause de sa mort. *Crates* (74) qui avoit autrefois tant méprisé l'argent, qu'il le jettoit dans la mer, ne voulut point que l'on en prît à la porte; on s'accommoda à ses remontrances, & tout le monde entra gratis. Il n'y eut personne qui ne fit parfaitement bien son devoir. Quelques-uns se plaignirent seulement d'*Epimenide* (75) parce qu'il avoit dormi pendant la piéce. Ils lui pardonnerent pourtant, quand ils eurent appris que ce n'étoit pas par mépris; mais par une habitude, dont il ne pouvoit se défaire, ayant dormi plusieurs années de suite dans l'autre monde, malgré le grand bruit qui s'y fait; cependant une chose irrita quelqu'un de la compagnie, c'est que ce grand Dormeur étant éveillé, voulut se mêler de critiquer la Piéce avec autant de hardiesse, que si aucune parole ne lui étoit échappée. *Zoroastre* (76) interrompit souvent les Acteurs par des éclats de rire, qui se faisoient entendre par dessus

71. *Bion* étoit de Boristhènes en Scythie, & vivoit vers la 126. Olympiade. Il aimoit beaucoup la bonne chére.

72. *Xenocrate* ne sortoit qu'une fois l'an de son école.

73. *Xenocrate* mourut âgé de 82. ans, ayant donné par mégarde du front contre un *chaudron*.

74. *Cratès* qui étoit de Thèbes, fut disciple de Diogène le Cynique. Il jetta, à ce qu'on dit, par mépris son *argent* dans la mer.

75. On croyoit qu'*Epimenides* avoit *dormi* plusieurs années de suite. Quelques-uns disent que ce sommeil ne fut autre chose, que de longs voyages qu'il fit.

76. *Zoroastre* Philosophe & Roi des Bactriens est le seul de tous les hommes qui ait *ri* en naissant. On dit qu'il vivoit 500 ans avant la guerre de Troye.

dessus tous les autres. *Cleante* (77) ne manqua pas, à son ordinaire, de lui crier, pour lui imposer silence, ce Vers d'*Euripide* (78) en y changeant un mot.

Tais-toi, tais-toi, & ris tout doucement.

Demonax (79) qui n'aime pas l'exercice des Gladiateurs, fut un peu fâché de ce que quelques uns des Acteurs étoient obligez de se battre pour joüer leur rôle, mais il fut plus tranquille, quand il vit qu'il n'y avoit point de sang répandu, mais seulement quelque chapeau tombé par terre.

Arlequin demanda un masque pour joüer son personnage, assûrant que sans lui, il ne pourroit rien faire ni rien dire, qui fût Comédien, & qui donnât aucun divertissement tel que devoit être celuy qu'on attendoit de lui. Il ne lui fut pas difficile d'en trouver; car on rencontre ici tous ceux qu'on nous a fait quitter, quand nous sommes venu dans ces soûterraines contrées. *Periandre* (80) fut ravi de joie, de ce qu'on ne fit pas la Piéce en Vers, parce que la passion qu'il avoit pour la Poësie l'auroit engagé à y vouloir mettre du sien; & qu'il auroit peut-être été autant moqué ici que dans la Gréce, où il vouloit passer pour Poëte. On mêla dans cette Comédie un peu d'Italien familier & aisé avec le François. Tous ceux qui en furent les Spectateurs, de quelques

77. *Cleante* disoit que ce qu'on devoit repeter le plus souvent aux jeunes gens, c'étoit ce Vers d'*Euripide*.

Tais-toi, tais-toi, mais ris tout doucement.

78. *Euripide*, Poëte Tragique & Grec vivoit vers la 76. Olympiade.

79. *Demonax* les Atheniens voulant dresser un Amphithéâtre „ pour les Combats des *Gladiateurs*, il faut auparavant, dit-„ il, abattre l'autel de la misericorde.

80. *Periandre*, un des sept Sages de la Grèce, étoit de Corinthe, & vivoit vers la 38. Olympiade. Comme il passoit pour être un très habile Medecin, & faisoit de mechans *Vers*, Achidamus fils d'Agesilaus lui dit un jour, qu'il s'etonnoit de ce qu'il aimoit mieux être appellé mauvais Poëte, que bon Médecin.

ques Nations différentes qu'ils fussent, entendirent sans difficulté tout ce qu'on y disoit: car *Guillaume Postel* (81), qui, comme vous sçavez, n'ignore aucune Langue, nous a appris tout ce qu'il sçait sur cette matiére. Enfin, malgré la prédiction d'*Arnaud de Villeneuve* (82) qui disoit qu'immanquablement elle seroit sifflée pour sa nouveauté, elle eut tout le succez qu'on pouvoit souhaitter. *Antisthènes* (83) n'en avoit pas aussi bonne opinion, prétendant que la Comédie ayant été instituée pour corriger les mœurs, il ne falloit pas y railler en badinant, mais reprendre avec aigreur, & même avec outrage: on lui conseilla de s'enveloper tranquillement dans son gros *Manteau* (84) & d'écouter sans rien dire. Il suivit cet avis, & ne s'en repentit pas. *Anacharsis* (85) eut soin de toute la dépense, parce qu'on se ressouvint qu'il avoit fait autrefois un traité des moïens de conduire un ménage à petits frais.

Voici de quelle maniére on distribua les rôles.

La Piéce est intitulée les *Intrigues d'Arlequin*.

Arlequin joüa son personnage sous plusieurs autres.

Aristote fit le Docteur.

On fit venir *Heléne*, (86) pour representer *Isabelle*; sa

81. *Guillaume Postel* étoit de Baranton en Normandie: il nâquit en 1477. son habileté étoit si universelle pour toutes les *Langues*, qu'il se vantoit de pouvoir faire le tour de la terre sans truchement.

82. *Arnaud de Ville neuve* assûra que la fin du monde arriveroit en 1335. ou 1345. ou 1376. Il fit naufrage sur la Côte de Gennes en 1310. ou 1313.

83. *Antisthenès* disciple de Socrate fonda la secte des Cyniques. Sa morale étoit aigre & outrageante.

84. On remarque qu'*Antisthenès* est le premier des Philosophes qui a doublé son *Manteau*, afin de ne point porter plusieurs sortes d'habits.

85. *Anacharsis* fit autrefois un Traité, dans lequel il enseignoit les moïens de conduire un *Ménage à petits frais*.

86. *Heléne* est celle qui aiant été enlevée par Pâris, fut cause de la fameuse guerre de Troye.

ſa joie ne fut pas petite ; quand elle apprit qu'on la mandoit pour joüer encore un rôle amoureux.

Galanthis (87) adroite ſervante d'*Alcmène* fut ſervante d'*Iſabelle* ſous le nom de *Colombine*.

Zenon (88) joüa pour *Octavio*.

Diogène pour *Mezzetin*.

Démocrite pour *Pierrot*.

Ariſtippe pour *Paſquariel*.

Eſope (89) pour *Polichinel*.

Epictete (90) pour *Pluton*.

Conſutius, *Bias* & *Solon* pour *Minos*, *Eaque* & *Rhadamante* Juges des Enfers. (91)

On donna ordre à *Agrippa* de bien faire le Magicien.

On fit venir les trois *Furies*, (92) *Lucrece* (93) Dame Romaine, *Hypocrate* (94), *Orphée* (95) & *Terence* (96) pour joüer les perſonnages qui étoient ſous leurs noms ; & des Diſciples d'*Epicure* & d'*Ariſtippe*, pour repreſenter des Garçons Traiteurs.

J'oubliois de dire que le Philoſophe *Alcmeon* (97) fit de grandes inſtances, pour obtenir la permiſſion de faire un perſonnage de Médecin, à cauſe que la Médecine avoit été l'objet de ſes principales études ; mais on rejetta ſes priéres, & on ne le regarda

87. *Galanthis* ſervante d'Alcmène, mere d'Hercule.

88. J'ai parlé de *Zenon*, n. 35.

89. Eſope avoit le corps contre-fait.

90. Epictete. J'ai parlé d'Epictete, n. 41.

91. *Conſutius*, *Bias*, & *Solon* furent des *Juges* & des Legiſlateurs celebres.

92. *Megére*, *Tyſiphone*, & *Alecto* étoient, ſelon les Poëtes, les trois *Furies* des Enfers.

93. *Lucrece* aiant été violée par *Tarquin* ſe tua d'un coup de poignard.

94. *Hypocrate* fameux Médecin.

95. *Orphée* fameux Muſicien, & Mary d'Euridice.

96. *Terence* Poëte Latin.

97. *Alcmeon* vivoit vers la 69. Olympiade. Il s'appliqua particuliérement à la Medecine. Selon lui l'adminiſtration de toute la nature dépend proprement de la *Lune*.

da que comme un *Lunatique*, à qui on ne devoit pas se fier. On ne voulut aussi donner aucun Rôle à *Cleante* (98), parce que (malgré les remontrances de *Diodore* (99) qui vouloit qu'on prît du temps), on avoit dessein de representer bien-tôt cette Piéce; ce qu'on n'auroit pu faire, à cause qu'il étoit fort lent à apprendre. Il se contenta du soin qu'on lui donna, de remplir des tonneaux d'*Eau* (100) puisée dans un puits que lui montra *Pherecide*. (101) On mit cette eau derriére le Théâtre, afin de subvenir au besoin, si par malheur le feu venoit à prendre aux Décorations.

Pluton voiant venir *Diagoras* (102), pour voir ce spectacle, le fit chasser, pour n'avoir pas le chagrin, d'avoir dans un temps de réjoüissance dans sa Cour, un homme qui lui étoit si odieux. *Stilpon* (103) le ,, voiant ainsi chassé, lui dit; Si tu avois été aussi ,, adroit que moi, tu n'aurois pas encouru la hai- ,, ne de *Pluton*. *Diagoras* se retira sans rien répondre ,, auprès de *Theodore* (104)

Anaxi-

98. *Cleante* étoit fort lent à apprendre ce qu'on lui enseignoit.

99. *Diodore* étant un jour chez Ptolomée Soter, Stilpon lui fit quelques questions, auxquelles ne pouvant répondre sur le champ, il demanda du temps; le Roi l'aiant raillé, en l'appellant *Crono*. (qui signifie le temps,) il sortit en colére, & mourut de regret. D'autres disoient, pour le railler qu'il ne s'appelloit plus *Cronos*, mais *Onos*, qui signifie âne.

100. *Cleante* étoit si pauvre, qu'il étoit obligé pour gagner sa vie, de tirer de l'eau pendant la nuit, afin de pouvoir vaquer à l'étude pendant le jour.

101. *Pherecide* Syrien qui vivoit vers la 55. Olympiade, fut maître de Pythagore. Il predit un tremblement de terre en buvant de l'eau d'un *Puits*.

102. *Diagoras* Athenien passoit pour Athée.

103. *Stilpon* aiant été accusé d'Atheisme, se justifia par un équivoque. Lisez le Theâtre Philosophique.

104. *Theodore* vouloit détruire la croiance qu'on avoit des Dieux.

Anaximandre (105) eut ordre d'examiner la Piéce, pour voir si elle étoit dans la régle des 24. heures; on fit si bien, qu'il y trouva son compte.

Pour moi j'eûs mon occupation particuliére dans ce divertissement; on me choisit à cause de mon Livre de la *Subtilité*, (106) pour apprendre aux Acteurs les soupleſſes dont ils avoient besoin. Enfin chacun ne songea qu'à se divertir, & à divertir les autres.

Les Acteurs aiant appris en très-peu de temps tout ce qu'ils avoient à dire: on s'assembla pour joüer cette agréable Piéce; & après que *Pluton* & toute la Compagnie se furent placez dans des lieux préparez exprès, *Pythagore* (107) fit entendre sa Symphonie, & ensuite on commença la Comédie, comme vous l'allez lire. Vous remarquerez, s'il vous plaît, en lisant le troisiéme Acte, qu'*Arlequin* songeoit beaucoup à retourner dans Votre Monde.

105. *Anaximandre* passoit pour l'inventeur des Cadrans.

106. *Cardan* a fait un Livre intitulé *de Subtilitate rerum*, de la subtilité des choses.

107. *Pythagore* se servoit, comme j'ay déja dit, souvent de la musique.

LES

LES INTRIGUES D'ARLEQUIN,

COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE I.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

OCTAVIO.

AS-tu perdu l'esprit, Arlequin? tu es dans des inquiétudes continuelles, tu cours par la maison comme un fou.

ARLEQUIN (*chante ces Vers d'Atys Act.* 1. *Sc.* 1.)

Tôt ou tard l'amour est vainqueur,
En vain les plus fiers s'en defendent,
On ne peut refuser son cœur
A deux beaux yeux qui le demandent.

Signore è l'amore; oüy, Monsieur, c'est l'amour, c'est l'amour, vous dis je, qui m'excite à faire mille folies, tantôt il me fait manger tout ce que je trouve de meilleur devant moy, tantôt il me fait aller au Petit Panier, aux trois Cuilliéres, à la Corne Muse, aux bons Enfans, & autres lieux où l'on se divertit, *per recrear mi viparimente*, pour me divertir aussi.

OCTAVIO.

Ce sont là de douces folies.

AR-

ARLEQUIN.

Ah, Monſieur l'Amour que je ſens pour Colombine me fait perdre le peu d'eſprit que j'ay. Je m'imagine la voir cette aimable Colombine. Je m'imagine la voir toûjours devant moy, & qu'elle eſt par tout où je ſuis.

OCTAVIO.

Mais du moins donne toy du repos pendant la nuit, afin de ne pas troubler celuy des autres, on t'entend courir dans ce temps-là de tous côtez comme un extravagant.

ARLEQUIN.

Monſieur, c'eſt que toutes les nuits je m'imagine que Colombine eſt quelque part dans la maiſon, par exemple, qu'elle s'eſt miſe dans votre bourſe; auſſi tôt pouſſé par l'amour violent que j'ay pour elle, je vais (mais pourtant le plus doucement que je puis de peur de vous éveiller) je vais, dis-je, l'y chercher; mais la cruelle diſparoît de telle ſorte qu'elle ne laiſſe que quelques piéces ſur leſquelles je me venge de ſa cruauté. D'autresfois je m'imagine, qu'elle eſt à la cave; auſſi-tôt j'y cours avec empreſſement; mais helas! je n'y trouve que ce que vous y avez mis, je veux dire quelques tonneaux de bon vin de Champagne; qui, quoy qu'innocens ne laiſſent pas de devenir les objets funeſtes de ma vengeance, car je leur perce le ſein, ſans avoir aucune compaſſion des plaintes qu'ils ne font pas, puis je me remplis de leur ſang, pour y noyer mon amour, ſuivant ce conſeil Bachique.

Je ſens que Cupidon ce petit téméraire
Dans mon cœur voudroit ſe loger,
Mais, s'il ne ſçait nager,
Je ſçauray m'en défaire,
Car pour perdre ce Dieu malin,
Qui ſe plaît toûjours à mal faire,
Je le noyeray dans le vin.

C'eſt

C'eſt là Monſieur ; *una canzonetta*, une petite chanſon, c'eſt à dire une chanſonnette.

OCTAVIO.

Chante-la donc, je te prie.

ARLEQUIN.

Que je chante ces Vers, oüy da, tenez, écoutez, *je ſens.... je ſens....*

OCTAVIO.

Dis donc ce que tu ſens.

ARLEQUIN.

Ce que je *ſens* ? je *ſens* bien mauvais, Monſieur, (*il ſe met la main devant le nez*) l'amour qui me poſſede a liquefié les matiéres de ... de ... de ... enfin je *ſens* mauvais comme le diable.

OCTAVIO (*à part.*)

Ce pauvre garçon me fait pitié, c'eſt l'amour qui le jette dans toutes ces extravagances ; mais comme j'aime la maitreſſe de Colombine, il faut que je faſſe ſervir ſa paſſion à la mienne. (*à Arlequin*) Tu aimes donc extrémement Colombine ?

ARLEQUIN.

Monſieur je l'aime, *mille volte*, oüy mille fois plus que ... plus que vous.

OCTAVIO.

Je n'en doute pas : ça parle moy.

ARLEQUIN (*court autour du Théâtre, puis autour d'Octavio, comme s'il vouloit attraper une mouche, après avoir dit.*)

Ah Signor ! la voilà Colombine, je m'en vais l'attraper.

(*Après avoir couru il voit une mouche ſur le viſage d'Octavio & dit.*)

Ah, coquine de Colombine, *perfida, ſcelerata* ! tu te vas mettre ſur le viſage de mon maître pour le baiſer ! Ah je m'en vais bien te faire quitter la place.

(*Il prend ſon épée pour en frapper le viſage d'Octavio. Octavio ſe veut deffendre, & Arlequin dit.*)

Non, Signor, jo voglio vendicare voſſignoria, oüy je vous veux venger de l'injure que vous fait cette effrontée. Je veux vous caſſer toutes les dents, afin que cette friponne ne puiſſe ſe faire aucun retranchement pour ſe deffendre contre mes pourſuites, allons. (*Il chante ce Vers d'Atys Act. 5. Sc. 3.*)

Il faut combattre, amour, ſeconde mon courage.

(*Octavio ſe voyant pourſuivi ôte la mouche qu'il avoit miſe ſur ſon viſage, & la jette dans le parterre en diſant.*)

OCTAVIO.

Tiens la voilà, je vais la jetter, pour te mettre en repos.

ARLEQUIN (*au parterre.*)

Meſſieurs, gardez vos viſages; car ſi je vois la mouche deſſus, je...

OCTAVIO.

Laiſſe là tes folies, je te prie, pour m'écouter un moment. Tu ſçais que j'aime Iſabelle, & je ſçai que tu aimes ſa ſervante Colombine.

ARLEQUIN.

Comment dites-vous, Mr. j'aime Colombine?

OCTAVIO.

Oüy.

ARLEQUIN.

Jo amo Colombina! ... Ah oüy, oüy, par ma foy je ne m'en ſouvenois plus. Oüy, oüy j'aime Colombine.

OCTAVIO.

Puiſque tu l'aimes, Je te la feray épouſer.

ARLEQUIN (*Il ſaute de joye.*)

Vous me ferez épouſer Colombine?

OCTAVIO.

Oüy, ſi par tes intrigues tu me fais épouſer Iſabelle. Il faut pour commencer à me rendre ce ſervice, que tu faſſes enſorte de luy parler toy-même, afin de luy confirmer mon amour.

AR-

ARLEQUIN.

Cela eſt fait, allons. Allons nous en. Retirons nous, la nuit vient, elle me fera trouver quelque invention. Mais il fait *noirement* obſcur, trouverons-nous bien la maiſon ? (*Ils ſortent en tâtonnant.*)

SCENE II.

PIERROT *ſeul avec une bouteille coëffée.* (*C'eſt une nuit.*)

ALlons, mon pauvre Pierrot, donne toy cette nuit un peu de la petite joye avec cette bouteille que tu viens de dérober à ton maître le Docteur. La joye, la petite joye, oh, oh! ça décoëffons la un peu.... (*Il veut la décoeffer.*)

SCENE III.

POLICHINEL, PASQUARIEL, PIERROT.

POLICHINEL (*en tâtonnant.*)

ECco una notte bene nera.

PASQUARIEL (*auſſi en tâtonnant.*)

Cette nuit-cy porte un grand deüil, car elle eſt bien noire.

(*Polichinel & Paſquariel trouvent Pierrot en tâtonnant, & mettent leurs deux mains ſur la bouteille.*)

PIERROT (*après avoir compté leurs mains & les ſiennes: dit.*)

Six mains pour tenir une bouteille; ah! s'il y a autant de goſiers, je ne ſerai pas en danger de m'enyvrer.

SCENE IV.

PASQUARIEL, PIERROT, MEZZETIN, ET POLICHCHINEL.

MEZZETIN.

JE ne ſçai quel vertigo me tient, je ne puis dormir cette nuit.

Star in letto e non dormire, è coſa da far morire.

(*Il trouve Pierrot, & mettant les mains deſſus la bouteille, il dit:*)

Ah! voila du jus de Pavot qui me fera dormir comme je le ſouhaite, ſi j'en puis goûter.

PIERROT (*compte les mains, & en trouvant huit, il dit:*)

Je ſuis, je croi, dans la boutique d'un Gantier, car voila bien des moules de gant.

SCENE V.

PIERROT, PASQUARIEL, MEZZETIN, POLICHINEL, ARLEQUIN (*avec une lanterne ſourde fermée.*)

ARLEQUIN.

JE crains que l'amour ne me conduiſe mon maître & moi aux petites-maiſons. Nous ſommes toûjours ſur pied l'un & l'autre. O amour! ô Cupidon! petit filou qui m'as coupé la bourſe, où je tenois renfermé le tréſor de ma liberté.

(*Il rencontre Pierrot avec ſa bouteille, & les huit mains deſſus, puis il dit:*)

Il faut que cette bouteille ſoit très-malade; car voila bien des Chirurgiens qui veulent lui tirer du ſang.

PIERROT (*compte encore les mains, & dit:*)

Je penſe que les filous ont ſemé ici des mains, pour me prendre ma pauvre bouteille!

AR-

ARLEQUIN (*bas.*)

Je ferai le bourreau qui ferai justice de toutes ces mains-là. (*Il s'en va.*)

PIERROT.

J'entends parler de bourreau ; ne serois je point fous des fourches patibulaires, d'où tombent les mains de ceux qui y sont pendus.

ARLEQUIN (*vient & chante ces Vers imitez d'Atys, Act. 4. Sc. 6.*)

Venez former des nœud charmans,
Arlequin, unissez ces quatre garnemens.

(*Ensuite il leur lie à tous les bras & la bouche avec des bandes qu'il a apportées, de sorte qu'ils sont comme des momies ; puis il prend la bouteille, ouvre la lanterne, & leur dit :*)

Je vous avertis tous quatre, que je ne vous mettrai point en liberté, que vous ne m'ayez promis de m'aider dans une intrigue que je médite pour servir l'amour de mon maître. Et pour marquer que vous me le promettez, faites chacun une inclination bien basse. (*Ils la font, & Arlequin leur dit :*)

Encora, encora, fate un'inchinazione piu bassa.

(*Il les délie, & en les déliant, il chante ces Vers, imitez d'Atys, Act. 5. Sc. 5.*)

Je commence à trouver leur peine trop cruelle,
Une tendre pitié rappelle
Un peu de charité pour ces quatre bandis.

(*Il leur parle à l'oreille, puis ils se retirent.*)

SCENE VI.

ARLEQUIN (*seul.*)

(*Il ferme sa lanterne, & après s'être assis par terre pour boire à son aise, il parle ainsi à sa bouteille.*)

Ah ! ma chere nourrice, quel plaisir je ressens, quand je suis avec vous.

(Il fait le petit-enfant, & chante cette Chanson sur un air enfantin, en embrassant sa bouteille.)

La bouteille est ma nourrice,
Ah! que je suis heureux d'être son nourrisson.
Quand je la tette, quel délice!
Si l'on m'en veut sevrer je serai sans raison;
Je ferai le petit dragon,
Je rugirai comme un lyon;
J'égratignerai comme un griffon,
Je crierai comme un petit demon,
Oüais, oüais, oüais,
Si maman tetonne,
Ne me donne,
Du jus de la tonne,
Je ne me tairai jamais,
Ouais, ouais, ouais.

(Il continue de parler à sa bouteille, & dit:)

Ah *la cara padrona del mio cuore, ah le delizie della mia anima, ah ch'io t'amo!* Ah, toi qui fais tout le plus grand plaisir de ma vie, que je t'aime!

COLOMBINE (*vient, écoute, & dit tout-bas.*)

Je l'entends. Ah le perfide! il en aime une autre que moy!

ARLEQUIN (*continue.*)

Que j'ai de joye, quand je te possede! viens que je t'embrasse. (*Il embrasse la bouteille.*)

COLOMBINE.

Ah! il faut que je me venge. (*Elle vient en tâtonnant, puis prend la bouteille pensant que c'est la tête de sa rivale, la jette par terre, & la casse. Ensuite Arlequin dit en cherchant sa lanterne sourde.*)

ARLEQUIN.

Obimé! Ecco tutti miei piaceri per terra; voila toute ma joye qui va s'écouler. (*Il prend sa lanterne & l'ouvre, puis voiant Colombine, il dit*) Ah! Colombine, qu'as tu fait? tu m'as, tu m'as ôté ce que j'ay ôté à d'autres.

CO-

COLOMBINE.

Je te demande pardon, Arlequin, je penſois, t'entendant parler à ta bouteille, que tu parlois à ma rivalle. *Chevedi, ſe tu ami un' altra, ioli ſvellerei il cuore, io la farei mangnar, quando tu doveſſi creparne.*

ARLEQUIN.

Eh, fi fi, Colombine, ne ſçais-tu pas que je t'aime à la folie? ne me fais point de ſi terribles menaces.

COLOMBINE.

De bonne foi m'aimes-tu?

ARLEQUIN.

Oüy aſſurément je t'aime. Je t'aime comme les filous aiment la bourſe: Et toi m'aimes-tu?

COLOMBINE.

Je t'aime comme les vieillards aiment l'argent.

ARLEQUIN.

Et moy je t'aime comme le Pont-neuf aime la Samaritaine.

COLOMBINE.

Et moy comme les Normands aiment les procès.

ARLEQUIN.

Et moy comme les Libraires aiment les Auteurs, qui ne demandent rien.

COLOMBINE.

Et moy comme les femmes qui aiment à paroître belles.

ARLEQUIN.

Et moi comme les Médecins aiment la maladie.

COLOMBINE.

Et moy comme les Procureurs aiment les groſſes Lettres.

ARLEQUIN.

Et moi comme les jeunes gens aiment la dépenſe.

COLOMBINE.

Et moi comme les Muſiciens aiment à boire.

ARLEQUIN.

Et moi comme le vent aime les giroüettes.

COLOMBINE.

Et moi comme les Comédiens aiment les grosses assemblées.

ARLEQUIN.

Ah alte-là. Je ne sçaurois rien ajoûter de plus fort. Comme les Comédiens aiment les grosses assemblées! J'avoüe qu'on ne peut pas aimer d'avantage. A propos d'amour, quand nous marierons-nous, Colombine, Reine de tous les païs de mon cœur, doüairiére de tous les doigts de ma main, perle digne d'être penduë aux oreilles de Gargantua, de Pantagruel, & autres grands Seigneurs; quand nous marierons-nous?

COLOMBINE.

Nous nous marierons quand tu auras trouvé le moyen de faire le mariage de ton Maître avec ma Maitresse.

ARLEQUIN.

Colombine, cela sera fait avant vingt-quatre heures. (Car il ne faut que ce temps là pour une Comédie reguliére) mais pour cela, il faut que j'entretienne ta Maitresse de l'amour que mon Maître sent pour elle.

COLOMBINE.

Elle va venir, attends-la.

ARLEQUIN.

Je me donneray bien de garde de l'attendre. Je crains trop le minois rebarbatif du Docteur. Je luy parlerai sous une autre forme & moins perilleuse. Tu en vas voir l'effet. Adieu Colombine.

COLOMBINE.

Adieu, Arlequin.

(*Ils se font plusieurs révérences sans rien dire.*)

SCENE VII.

COLOMBINE (*seule.*)

MA foi j'apprehende fort que nous ne réussissions pas pour le mariage que nous entreprenons de faire

faire entre Octavio & ma Maitresse ; car nous avons un pere à combattre dans plusieurs obstacles, qui seront très-difficiles à vaincre. Quoi qu'il en soit, ma Maitresse me fait trop de pitié pour ne la pas secourir dans ses besoins, particuliérement dans un besoin aussi pressant que celuy-cy. Quelle cruauté pour une pauvre fille de quinze ans, qui souhaite avec passion d'être mariée, & qui a cependant un pere, qui s'imaginant qu'elle est de bronze, ne pretend la marier que quand il trouvera un party extrêmement avantageux ; & qui s'est mis encore en tête de ne la donner à aucun de son païs, mais seulement à quelque Etranger des plus éloignez ; parce qu'à ce qu'il dit, plus le mary qu'elle aura, sera éloigné de ce païs-cy, plus il sera éloigné des folies qu'il prétend y remarquer tous les jours, comme si les fous n'étoient pas de tous païs. Ma foy, Messieurs les peres, vous ne sçavez ce que vous faites quand vous résistez à l'envie que vos filles ont du mariage, à moins que vous ne preferiez par vos maniéres contrariantes les engager à se donner elles-mêmes un mary pour vous délivrer de cette peine ... mais Colombine, te voilà bien en train de parler morale, il ne s'agit pas de cela à present ... Ah voicy ma Maitresse.

SCENE VIII.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

AH, Colombine, je te cherche il y a long-temps:

COLOMBINE.

Vous me cherchez ? Pourquoy ? Est-ce qu'il y a quelque chose de nouveau ?

ISABELLE.

Helas non. Je voulois seulement te demander si mon cœur soupirera encore long-tems en vain pour

Octavio, & si tu ne me trouveras pas quelque moien de *mollifier* la dureté de celuy de mon pere.

COLOMBINE.

Ah *mollifier*! le joly mot! oüy Mademoiselle, si je sçavois faire de jolis mots comme cela, ils me tiendroient lieu du plus agréable mari du monde. *Mollifier*!

ISABELLE.

Ah, Colombine, sors je te prie, sors pour une bonne fois des frontiéres de la raillerie: car comme tu sçais, elle est ton fort.

COLOMBINE.

Des frontiéres de la raillerie! Ah, Mademoiselle, parlez François, si vous voulez que je vous réponde, & ne m'entretenez pas de balivernes.

ISABELLE.

Quoy, Colombine; ce n'est pas assez de me railler, tu te fâches?

COLOMBINE.

Quoi, Mademoiselle, ce n'est pas assez d'avoir envie d'être mariée, & de ne le pouvoir être, vous voulez encore tourmenter votre esprit pour lui faire trouver mille mots précieux, qui ne sont bons qu'à vous faire mépriser, non seulement par des personnes indifférentes, mais même par Octavio qui vous aime éperduëment; ouy si Octavio vous avoit entendu dire ces impertinens mots, il ne vous regarderoit que comme une personne qui ne sera bonne à rien dans la suite, qui ne sçait dire que des choses extraordinaires, & qui est incapable de s'acquitter de tout ce qui regarde le commerce ordinaire de la vie.

ISABELLE.

Colombine, tu me prens par mon foible; quand tu t'armes d'Octavio pour me combattre. Va je m'humaniseray dans la suite autant qu'il me sera possible. Mais dis-moy, Colombine, ne trouves-tu pas Octavio bien aimable?

COLOMBINE (*d'un ton railleur.*)

Mais, vous-même, qu'en penſez-vous ?

ISABELLE.

Ah pour moy je ne trouve en lui aucun défaut ny de corps, ny d'eſprit. As-tu remarqué ſes maniéres d'agir engageantes ? il charme par ſes yeux, par les traits de ſon viſage, par ſes geſtes, par ſa demarche ; ſes mélancholies ſont toûjours accompagnées de douce langueur, ſes enjoüemens de modeſtie, ſes gayetez de retenuë ; enfin ſi tu ſçavois combien il a montré d'eſprit en me déclarant l'amour qu'il a pour moy....

COLOMBINE.

Ah, Mademoiſelle, tous les hommes ont de l'eſprit extrêmement, & ſont aimables au dernier point, quand ils ont ſçû mettre l'amour dans leur party ; car vous ſçavez bien que pour ce qui regarde l'amour vous l'avez prévenu.

ISABELLE.

Comment, je l'ay prévenu ?

COLOMBINE.

Je veux dire que vous l'aimiez avant qu'il vous eût appris ſon amour.

ISABELLE.

Oüy, il eſt vray, je l'aimois ; mais plus je l'aimois, moins je le luy faiſois paroître ; car quoy que je ſois fort jeune, je ſçay bien que, pour engager les hommes, c'eſt comme cela qu'il faut faire.

COLOMBINE.

Helas, Mademoiſelle, vous ne ſçavez rien là d'extraordinaire. Toutes les filles en ſçavent autant que vous ſur cette matiére, dès qu'elles commencent à ſe ſentir.

ISABELLE.

Crois-tu, Colombine, qu'il m'aime bien ?

COLOMBINE.

Mais, Mademoiſelle ; pourquoy voulez-vous douter qu'il vous aime ?

ISABELLE.

C'eſt qu'on craint toûjours que ce qu'on ſouhaitte avec ardeur, n'arrive pas; & que l'amour eſt une paſſion qui ne ſe nourrit que de craintes, de doutes & d'inquiétudes.

COLOMBINE. (*Elle contrefait le ton d'Iſabelle.*) Ah voila quelque dicton de Roman. *On craint que ce qu'on ſouhaite avec ardeur n'arrive pas, & l'amour eſt une paſſion qui ne ſe nourrit que de craintes, de doutes & d'inquiétudes.* Mercy de ma vie, je croy que vous autres, mes Demoiſelles, vous n'aimez que pour dire de belles choſes.

ISABELLE.

Tu grondes toûjours, Colombine; dis moy de bonne foy, crois tu du moins qu'il ſoit bien perſuadé que je l'aime? comme j'ay affecté quelque fois de luy paroître un peu indifferente, cela....

COLOMBINE.

Hé, allez, vous avez beau faire des minauderies, il devine tout ce que vous ſentez pour luy. Ma foi, Mademoiſelle, ces peſtes d'hommes en ſçavent bien long. Quand les femmes les aiment, elles ont beau ſe tenir ſur le qui-vive de la retenuë, ils le connoiſſent bien-tôt.

ISABELLE.

Quoy qu'il en ſoit, je veux la premiére fois que je le verray luy faire davantage connoître l'inclination que j'ay pour luy, parce qu'il n'y a point de temps à perdre. Je dois l'engager par des témoignages d'un amour reciproque à employer tous ſes efforts pour faire réüſſir notre mariage.

COLOMBINE.

Le voicy fort à propos.

SCE-

SCENE IX.

OCTAVIO, ISABELLE, COLOMBINE.

OCTAVIO.

COmme j'ay ſçeu, charmante Iſabelle, que votre pere n'étoit pas icy, je prens l'occaſion de ſon abſence, pour joüir du plaiſir de votre entretien. Ah que je ſuis heureux de trouver ce moment!

COLOMBINE.

C'a, ça, voila de grands préambules pour dire bien des choſes inutiles. Les amoureux n'ont jamais fait. Dites, dites des choſes eſſentielles.

OCTAVIO.

Colombine, tu n'as pas encore beaucoup de ſujet de te plaindre de l'inutilité de nos entretiens.

COLOMBINE

Monſieur, parlez des moyens de faire réuſſir votre mariage. Ce doit être-là le principal ſujet de votre converſation.

OCTAVIO (*à Iſabelle.*)

Puis-je eſperer, ma chére Iſabelle, que le ſuccès de nos intrigues pour me rendre heureux, vous fera un véritable plaiſir.

ISABELLE.

Le ſecours que j'y apporteray pour les faire réüſſir, vous ſervira de réponſe.

OCTAVIO.

Puis-je croire, ſans me flatter, que l'amour vous fera agir?

ISABELLE.

Si ce n'eſt pas l'amour, c'eſt quelque choſe qui luy reſſemble fort. Mais qu'eſt que cecy?

(*Trois garçons traiteurs apportent chacun un plat couvert.*)

OCTAVIO.

Ce ſont quelques mets que je viens joindre aux vôtres pour avoir le plaiſir de ſouper avec vous.

(*On entend le Docteur.*)

ISABELLE.

Ah, Octavio, je ſuis perduë!

COLOMBINE.

Allons, Monſieur, mettez vous vîte dans cette armoire avec votre ſoupé, & nous vous en délivrerons, quand l'occaſion en ſera favorable.

OCTAVIO.

Permets moy, je te prie, de dire à Iſabelle encore une ſeule parole.

COLOMBINE.

Allons, allons; vrayment il s'agit bien de jaſer à preſent; ſongez, ſongez ſeulement à vous mettre en ſureté.

(*Octavio ſe met dans une armoire avec les plats, & les garçons traiteurs ſe retirent.*)

SCENE X.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE.

AH, Colombine, que je ſuis malheureuſe! Me voila perdue!

COLOMBINE.

Ma foy, Mademoiſelle, c'eſt à preſent que vous avez beſoin de *mollifier* le cœur de votre pere.

ISABELLE.

Helas! il n'eſt pas temps de rire.

SCENE XI.

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

LE DOCTEUR.

AH, ah, vous voila, que faitez vous donc icy ? il y a une heure que je vous cherche.

COLOMBINE.

Monſieur, nous nous ſommes retirées icy pour.... pour... ah, mon cher Maître, que j'ay de plaiſir de vous voir, que vous avez bon viſage ! vous rajeuniſſez tous les jours. (*Elle le flatte*)

LE DOCTEUR.

Il ne s'agit pas de tout cela à preſent. Il me faut dire pourquoy vous vous êtes toutes deux retirées icy.

COLOMBINE.

Ne vous voila-t-il pas déja de mauvaiſe humeur ? on n'a plus un moment de bon temps avec vous. Vous êtes toûjours dans le ſoupçon ! il faut que nous vous rendions compte de toutes nos actions, comme ſi nous étions de miſérables eſclaves. Vous avez beau faire, vous ne ſçaurez pas tout.

LE DOCTEUR.

Du moins je ſçaurai ce qui regarde votre conduite.

COLOMBINE.

Hé à quoy vous ſervira cette ſcience qui regarde notre conduite ?

LE DOCTEUR.

Belle demande, cette ſcience ſervira à me faire connoître ſi vous êtes dans l'ordre.

COLOMBINE.

Ah, ma foy, vous n'avez pas tout le tort ; car on doit toûjours douter ſi des filles que l'on gêne autant que vous nous gênez, vivent auſſi réguliérement qu'on

qu'on le ſouhaitte. Dire à une fille qu'on ne veut pas abſolument qu'elle aille dans de certaines compagnies, qu'elle voye de certaines perſonnes, c'eſt juſtement luy en donner une plus grande envie, & une fille qui a cette envie ne manque guéres à la contenter, quelques précautions que l'on prenne pour l'en empécher. Je ne veux pourtant pas dire que ma Maitreſſe ſoit de cette humeur, helas! la pauvre fille eſt ſi timide, qu'elle ne ſera jamais capable d'entreprendre ce que vous luy deffendrez.

LE DOCTEUR.

Elle fait ſon devoir.

COLOMBINE.

Mais vous, Monſieur, faites-vous le votre, quand vous ne voulez pas luy donner un mary ſelon ſon inclination!

LE DOCTEUR.

Mais toy, fais-tu ton devoir en oſant m'interroger, comme ſi j'étois ton valet, comme ſi je devois régler mes actions ſur tes volontez?

COLOMBINE.

Ouy, je fais mon devoir. Je prens le party de la juſtice. Vous devriez mourrir de honte de meſurer le temperamment de cette pauvre fille ſur le votre. Ouy, à cauſe que vous n'avez que du ſang gelé dans les veines, vous vous imaginez que le ſien eſt auſſi froid que le votre. Et ſur cette imagination, vous vous allez mettre en tête de ne la marier que fort tard, afin d'avoir le temps de luy trouver un mary ſelon votre goût, c'eſt à dire auſſi bourru, auſſi dégoutant, & auſſi attaché à l'argent que vous êtes, & ainſi vous allez expoſer cette pauvre enfant au plus offrant & dernier encheriſſeur.

LE DOCTEUR.

Oüais, comme vous dégoiſez, Mademoiſelle Colombine, vous en ſçavez bien long.

CO-

COLOMBINE.

Vous en ſçavez bien plus long que moy, en allongeant comme vous faites la vie ſolitaire de ma pauvre Maitreſſe. Jarny diable, ſi j'étois à ſa place, je l'accourcirois malgré vous; en tout bien & en tout honneur s'entend.

LE DOCTEUR.

Iſabelle, eſt-ce toy qui inſtruis ſi bien Colombine?

ISABELLE.

Mon pere; je ne luy ay point ordonné de vous parler ainſi. Mais à vous dire franchement ce que j'en penſe, il me ſemble qu'elle a raiſon.

LE DOCTEUR.

Quoy ſerois-tu d'humeur à executer ce dont elle me menace?

ISABELLE.

Mon pere, que ſçais-je? pouvons-nous répondre de l'avenir? il y a quelquefois de terribles momens.

COLOMBINE.

Ces momens, Monſieur, afin que vous le ſçachiez, ne ſont terribles que pour ceux qui gênent les filles. (*à Iſabelle.*) Parlez comme moy, pour luy faire peur.

LE DOCTEUR.

Colombine, croy moy, tai-toy.

COLOMBINE.

Parlez de marier ma Maitreſſe, c'eſt le vray ſecret pour me faire taire.

LE DOCTEUR.

A qui? à Octavio?

COLOMBINE.

A ce qu'elle aime, c'eſt à-dire à luy. (*à Iſabelle.*) Helas dites luy donc à preſent quelque choſe pour *mollifier* ſon cœur.

ISABELLE.

Ouy, mon pere, mille qualitez aimables que j'ay trouvées dans Octavio, & que vous pourriez y remarquer vous-même, m'engagent à le préférer à tout autre.

LE

LE DOCTEUR (*en se moquant.*)

Ouy, ma fille, une qualité la plus aimable que je ne trouve pas dans Octavio, & que tu ne pourras y remarquer toy même, m'engage à le postposer à tout autre.

COLOMBINE.

C'est beaucoup d'argent, voila, Mademoiselle, la qualité aimable qui manque à Octavio, & dont votre petit papa mignon veut parler: ce ne sont pas des fleurettes que votre pere veut qu'on vous conte, il veut qu'on vous conte des écus; ce n'est pas un homme que votre pere vous veut faire épouser, il veut vous faire épouser des écus; il ne vous a pas mise au monde pour posseder un beau mari, il vous a mise au monde pour posseder de beaux écus; encore une fois Isabelle au plus offrant & dernier encherisseur, & gare que dans la suite l'âge ne vous fasse vendre au rabais.

LE DOCTEUR.

Nous parlerons de tout cela une autrefois, songeons à souper.

COLOMBINE.

Ah ma foy, Monsieur, comme nous ne vous attendions pas, nous n'avons rien fait préparer.

LE DOCTEUR.

Votre soupé me suffira.

COLOMBINE.

Notre soupé, Monsieur? Eh est-ce que nous mangeons? vrayement votre méchante humeur nous rassasie trop pour permettre que nous ayons appetit.

LE DOCTEUR.

Mais enfin il faut que je soupe....

SCE-

SCENE XII.

COLOMBINE, LE DOCTEUR, UN PAYSAN, ISABELLE.

COLOMBINE (*voyant entrer un Payſan, dit au Docteur :*)

DEmandez de quoy ſouper à ce pitault ; car il paroît par ſon embonpoint ne pas manquer de ce qu'il faut pour vivre.

LE DOCTEUR.

Ce n'eſt pas toûjours la bonne chére qui engraiſſe ; l'eſprit content donne plus de ſanté que l'abondance des viandes.

COLOMBINE.

Tenez donc votre eſprit content, pour vous bien porter ce ſoir ; car vous ne devez pas vous attendre à la bonne chére.

LE DOCTEUR (*à Colombine.*)

Que de raiſonnement ! .... (*au payſan.*) que demandez-vous, mon amy ?

LE PAYSAN (*au Docteur.*)

Bouttez, bouttez deſſus, ſi vous plaît, Monſieur, bouttez deſſus, avant que je parlions. Bouttez, dis-je votre chapiau.

LE DOCTEUR.

Je le mettray après vous.

LE PAYSAN.

Oh, non ; bouttez, vous même le premier ; c'eſt votre honneur.

LE DOCTEUR (*en le raillant.*)

Oh, vous me prenez pour quelque incivil, je ne feray pas la ſottiſe, vous la ferez, s'il vous plaît avant moy.

LE PAYSAN.

Je vous ſommes bian obligés ; mais je ſçavons quieu

quieu marcy luire dans la civilité puarile & honnête. mais que de façons ! bouttons donc enſemble, entre nous autres, il ne faut point tant de frêmes ny de ſimonies. (*Ils ſe couvrent.*) Sçavez-vous bian, Monſieur le Docteur, que je ſuis marié avec ma femme, ſans reproche, le puiſſai-je dire dea.

LE DOCTEUR.

J'en ay bien de la joye.

LE PAYSAN.

Ma femme Marinette eſt la fille de Jean Tuyau, oncle du couzin de la ſœur de Mathurin Michaut. C'eſt elle tout fin drait que j'ay apouſé, s'il a plus à Guieu, comme dit l'autre. Al avoit apouſé an premiéres nôces le couzin de la bru de Jeannin Bertier, qui par l'agliance toucheoit de bian près à Leonard Bartaud, du côté du biau-frere de ſa tante maternelle Piarre Boiratin : têtigué c'eſt une bonne mainagiaire, une bonne mainagiaire c'eſt ; ah al travaille de ſes dix douas, faut voir. A ne fait pas comme ces Madames, qui ne faront que javoiller avec des godeluriaux ; jarny ſi queuqu'un venoit ravauder quant & elle, y trouvarroit à qui parler, à qui parler y trouvarroit....

LE DOCTEUR.

C'a au fait, qu'eſt ce qui vous ameine icy ?

LE PAYSAN.

Dame faut dire co dit l'autre, c'eſt bian le guiebe qui m'ameine icy. C'eſt que moy & ma femme j'avons une grande incommodité qui n'eſt pas petite ; & comme on dit que vous faites des marvailles avec des naiſſances, avec des poiſſons cordiables, & d'autres brinborions comme ça, je ſuis venu pour vous conſulter, & me vela. Eſt-ce vous qui reſſucitites l'autre jour le grand nigaud de garçon de ma commére Macée, quoy qu'il ne fût pas ancore mort ?

LE DOCTEUR.

Parlons de votre affaire.

LE

LE PAYSAN.

Ah, Monſieur, c'eſt bian de la bonté! bian de la bonté c'eſt: Car c'eſt vous, n'eſt-ce pas, Monſieur, qui êtes le Docteur Baloüarde?

LE DOCTEUR.

Oüy, c'eſt moy.

LE PAYSAN.

Ah c'eſt votre grace, c'eſt bian de l'honneur, je vous ſommes biaucoup redevables de ce que vous êtes vous même!

LE DOCTEUR.

Il n'y a pas dequoy. C'a voulez-vous quelque remède?

LE PAYSAN.

Oh oüy, c'eſt ça tout juſte que je demandons.

LE DOCTEUR.

Vous êtes donc malades?

LE PAYSAN.

Ah vramant nannin, je ne ſommes pas malades, & je n'en avons pas d'anvie encore, qui eſt bian pis.

LE DOCTEUR.

Pourquoy voulez-vous donc un remède. Eſt-ce pour aller au devant de quelque maladie que vous craignez?

LE PAYSAN.

He dame voire, je ſeriens par ma ſiguette bian foux d'aller au devant du malencontre. Parlà jamy y viant aſſez-tôt, ſans que j'allions au devant de luy. Le mal, co dit l'autre, viant à cheval, & s'en retourne à pied.

LE DOCTEUR.

Hé bien donc, mon amy, que voulez-vous? Dites, expediez.

LE PAYSAN.

Monſieur, je vlons moy & ma mainagiaire un remède pour ſan que je vais vous dire, acoûtez, s'il vous plaît. Un petit tantinet de patience.

LE

LE DOCTEUR.

Ouy, volontiers. J'écoute.

LE PAYSAN.

Monſieur, j'avons, réverance parlé, ſix arpans de vigne vers la grande mare, dix-huit arpans de tarre du côté du clos de Martin Bâtié; hé là, celui qui heriti de la ſucceſſion de Charlot Baudin, dont il avoit épouſé la ſœur, c'eſt à dire, celle qui étoit la commére de Marin Beugnié avec Blaiſe Oliviau, celuy...

LE DOCTEUR.

Mon amy, paſſons pardeſſus Blaiſe Oliviau, Marin Beugnié, & Charlot Baudin, & venons à vous. Quoy? eſt-ce que vous vous échauffez trop à cultiver ces terres, & que vous ſouhaitteriez de moy quelques remédes rafraîchiſſans?

LE PAYSAN.

Non, Monſieur, ce n'eſt pas ça; laiſſez-moy dire ſeulement, ſi vous plaît, & je vous expliqueray ce que j'ay à vous dire plus clar que de l'iau de roche.

LE DOCTEUR.

Expliquez donc.

LE PAYSAN.

Monſieur, outre ces tarres j'avons ancore quarante cinq poulets d'inde, quatorze cochons gras à lard, cinq troupiaux de moutons, dixhuit vaches, & ſept chevres; tenez, ces diables de chevres me donnent plus de peine à conduire & à garder, que je n'en aurois avec tous les ânes, Monſieur, de notre village. Vous voyez que vla bian de l'occupation, & que j'aurins beſoin d'aide. Quand moy & ma femme nous nous épouſimes, je diſions, oh j'allons, puiſque nous vla mariez, avoir de petits garçons qui deviandront grands & qui nous aideront à travailler à tous ſa; mais nos eſprances ont été bian fruſtriſez; car, reverance parlé, pargoüai je n'avons eû que des filles.

LE

LE DOCTEUR.

Hé bien que puis-je faire à cela?

COLOMBINE (*à part.*)

Voila un ruſtaut qui vient bien mal à propos pour faire durer notre embarras.

LE PAYSAN.

Acoutez, vla le principal, vla le tuautem; ma femme eſt encore groſſe, en tout bian & en tout honneur, dà. Bian tôt a mettra bas, hiar comme je cauſions tous deux des affaires de noute ménage; je luy diſi, jarny-que je voudrouas bian, Marinette, que tu boutiſſe queuque garçon au monde, pour venir travailler quant & moy aux vignes! Ah que je feroüas la tarte de bon cœur! Oh, mon pauvre Julian, dit-elle, je n'auray point ancore de garçon ſte foüas cy; & pourquoy, ſi dis-je c'eſt dit-elle que j'auray une fille; & pourquoi, ſi dis-je, croüas-tu que tu auras une fille? C'eſt, dit-elle, qu'à toutes les foüas que j'ay eu mes filles, je crachois blanc avant que j'accouchiſſe; car comme tu ſçais, quand on crache blanc, on a une fille. Oh hiar & avant hiar je crachi toûjours auſſi blanc que du fromage à la pie, & bian d'autres jours ancore; mais ſi dis-je, ne pourrins-nous point trouver moyan de te faire cracher noir, afin que tu ayes un garçon? Ah ſdit-elle, cela ſera bian difficile.

LE DOCTEUR.

Pas tant qu'elle penſe. Aurez-vous bien-tôt fait?

LE PAYSAN.

Vla qu'eſt fait & conclu dans un petit monumant de pariance. Cependant, ſdit-elle, ma commére Tiffaine qui entarri l'autre jour ſon mary m'a parlé d'un habile Docteur appellé Balouarde, & m'a aſſuré que ce Monſieur le Docteur a juré par ſon grand juron, que ſi ſon pauvre homme eût pû encore ſouffrir trois ſeignées, il ne ſeroit pas mort de ſte maladie là, & qu'il l'auroit ſans défaillance tiré d'affaire. Si tu

allois

allois vouare, ſm'a t-elle dit, mon amy Julian, ſi tu allois voüare cet habile homme; ouy-dà, ſli dis je; vas y donc vîte, ſma-t-elle dit. Pargoine, je n'ay point fait de retardance, je ſuis venu tout mon grand chemin tout coume un âne qui trotte pour vous trouver, & pour vous demander un remède qui faſſe cracher noir. Ula tout, Monſieur, je vous ay dit en conſciance tout ce qui en eſt.

LE DOCTEUR (*à part.*)

Ce pâuvre homme a le cerveau bleſſé, c'eſt quelque fou; il me fait pitié; pour le contenter je m'en vais luy enſeigner un moyen infaillible pour cracher noir. (*Au Payſan.*) Mon amy, ſi vous & votre femme voulez cracher noir, mangez ſouvent des croûtes de pain brûlées. C'eſt là un remède ſûr & à peu de frais, comme vous voyez.

LE PAYSAN.

Pargouay, Monſieur, je ferons ſan que vous dites; car ſa eſt facile. Stapandant tenez vla (*il luy preſente de l'argent*) pour votre ordonnance: Car, comme vous ſçavez, toute peine mérite ſalaire; je ne veux pas dire de vous, peines de vilain ne ſont de rian comptées.

LE DOCTEUR.

Mon ami, je ne veux point de votre argent.

LE PAYSAN.

La, la, prenez toûjours, il vaut mieux un tian, que deux tu l'auras.

LE DOCTEUR.

Je vous remercie, je n'en veux point.

LE PAYSAN.

Prenez, vous dis?je, vous ne ſçavez pas qui vous pranra. Ancore bian que je ſinmes petits, je ne ſommes pas vilains.

LE DOCTEUR.

Je ne le prendray pas, vous dis-je.

LE

LE PAYSAN.

Par mon vrament ſifet vous le prandrais. Je ſçay bian, comme dit l'autre, que je ne ſuis pas digne d'être capable ; mais pourtant vous le prandrais.

COLOMBINE (*au Docteur.*)

Hé prenez, Monſieur, prenez, ſans tant de façons; ou permettez-moy de le prendre en votre place, ſi cela vous incommode.

SCENE XIII.

LE PAYSAN, MARINETTE, LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

LE PAYSAN (*à Marinette.*)

AH, ma femme, tu vians à propos comme moutarde, quand il faut manger boudin. Dis à Monſieur qu'il prenne l'argent que je li devons pour ſon bon avis. Tu cracheras noir, mon anfant.

MARINETTE: (*Elle crache au nez du Docteur.*)

Voyons ſi cela eſt vray.

LE DOCTEUR.

Mon amie, crachez à terre.

LE PAYSAN.

Fi, vilaine d'incivile, je te bailleray ma foy ſur la gueule, ſi tu fais encore de ces villanies-là.

MARINETTE.

Dame, ne te fâche pas, Julian, ce que j'an ay fait, ce n'étoit que pour voir ſi ce que Monſieur le Docteur a dit étoit bian vray. Et, ſi je n'ay la berluë, i me ſamble, que je crache ancore comme je crachois.

LE PAYSAN.

Ah, vramant, ſa ne ſe fait pas comme tu panſes. Il faut auparavant que tu croques queuque choſe dans ta bouche, & pis tu varras marveille. Vian,

vian vîte à la maiſon avec moy, & je t'apprendray ce qu'il faut que tu croques. Adieu, (*au Docteur*) Monſieur, j'emporte donc mon argent, puiſque vous le denigrez. Faites (*à Marinette*) la révérence à Monſieur, ma femme.

LE DOCTEUR.

Tréve de complimens, je ſuis ſatisfait.

MARINETTE.

Monſieur, je ſuis votre ſervante.

SCENE XIV.

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

LE DOCTEUR.

VOila une belle converſation que je viens de ſoûtenir ! Que ceux-là ſont miſérables, qui ſont obligez de répondre indifféremment à tous ceux qui compoſent cette bête qui s'appelle peuple ! .... Mais enfin, Colombine, il faut que je ſoupe..... (*On entend des tambours de baſque.*) Qu'eſt ce que j'entends ?

COLOMBINE.

On vous apporte apparemment un ſoupé en gambades.

SCENE XV.

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE, ARLEQUIN en Egyptien, avec PASQUARIEL, PIERROT ET POLICHINEL.

LE DOCTEUR.

AH, ah, ce ſont des Egyptiens, ils me font plaiſir, j'aime leurs momeries.

AR-

ARLEQUIN (*au Docteur.*)

Bonjoura, Monsieura. (*à Isabelle*) Bonjouré, Madamé. (*à Colombine.*) Bonjouri servanti.

LE DOCTEUR.

Ah, ma foy ils sont gaillards.

ARLEQUIN (*à Pasquariel, à Pierrot, & à Polichinel.*)

Macacoüa, Macacoüé, Macacoüi, Dansata, dansaté; dansati.

LE DOCTEUR.

Voila, a, e, i; je ne sçay pas quand viendront o & u.

(*Les Egyptiens tournent en dansant autour du Docteur, d'Isabelle, & de Colombine, de sorte qu'ils passent entr'eux, & quand Arlequin passe proche d'Isabelle, il luy dit bas.*)

ARLEQUIN (*bas à Isabelle.*)

Je suis Arlequin.

ISABELLE (*bas.*)

Ah, Colombine, c'est Arlequin qui veut me parler.

COLOMBINE (*bas.*)

Il vient bien à propos: comme il est plein d'intrigues, il en trouvera peut-être quelqu'une pour tirer son Maître du garde manger.

ARLEQUIN (*au Docteur.*)

Môco m'appello Macacoüo, & dira la bona ventura à vouo, si vouo leo vouleto.

LE DOCTEUR.

Enfin voila l'o, il ne manque plus que l'u. Vous me direz la bonne avanture si je le veux? Oüy, oüy, je le veux bien Monsieur Macacoüo.

ARLEQUIN (*dit à Pasquariel.*)

Macacoüa prena la mana gaucha de Monsieura: Macacoüé prené la mané droité de Monsieuré: Macacoüi preni le pieti gauchi de Monsieuri; & Moëo macacoüo regardero les dento, & touto le visagio de Monsieuro. (*Ils font ce qu'il dit; & luy continue.*)

ARLEQUIN.

Monſieur, voüu eſtu bourru, fourbu, diſſolu, goulu.

LE DOCTEUR.

Enfin voila l'u venu.

ARLEQUIN (*continue & dit en prenant la bourſe du Docteur.*)

Monſieuru, voüu eſtu malotru, tortu mal battu, rompu.

LE DOCTEUR (*apercevant qu'on luy prend ſa bourſe, ſe débaraſſe d'eux, & dit:*)

Monſieur, a, e, i, o, u, je me ſuis apperceu, que vous m'avez deçu, c'eſt-à-dire, qu'auprès de vous ma bourſe a diſparu; & ſi vous ne me la rendez, vous ſerez confondu, tondu, perdu: vous ne valez pas un quart d'écu, Monſieur a, e, i, o, u.

ARLEQUIN (*luy rendant ſa bourſe, chante ces deux vers tirez d'Atys, Acte 3. Scene 2.*)

Il faut ſouvent, pour devenir heureux
Qu'il en coûte un peu d'innocence.

Ah, Monſieur, il eſt vray que j'ay pris votre bourſe; c'eſt mon talent, ne ſeroit-ce pas conſcience de laiſſer un ſi beau talent en friche.

LE DOCTEUR (*à part.*)

Je ne trouve pas cela extraordinaire; car il faut toûjours ſe défier de ces ſortes de gens. (*à Arlequin.*) Monſieur a, e, i, o, u, dites, je vous prie, la bonne avanture à ma fille & à Colombine.

ARLEQUIN.

Vous me faites trop d'honneur, Monſieur, trop d'honneur vous me faites, d'honneur vous me faites trop.

LE DOCTEUR.

Dites-la leur en particulier, car elles ne veulent pas que je ſçache tout.

ARLEQUIN (*prend la main d'Iſabelle pendant que les*

les autres Egyptiens amuſent le Docteur par leurs plaiſantes poſtures.)

ARLEQUIN *bas & vite.* (*à Iſabelle*)

Mon Maître m'a ordonné de vous venir dire, qu'il vous aime toûjours ; que ſi vous ne l'aimez pas, il ne s'en ſoucie guéres ... non, je me trompe, c'eſt le contraire que je veux dire .... & ainſi .... car .... puiſque .... c'eſt pourquoy ....

COLOMBINE (*bas.*)

Renguaine ton compliment, nous avons veu ton Maître depuis qu'il t'a donné ordre de venir parler à ma Maitreſſe.

ISABELLE (*bas.*)

N'importe, Colombine, laiſſe parler Arlequin de l'amour de ſon Maître pour moy, cela me fait un ſi grand plaiſir, que....

COLOMBINE (*bas.*)

Et cependant vous manquerez l'occaſion de faire ſortir de ſa cage ce malotru d'amoureux. Laiſſez-moy faire, Mademoiſelle je ſuis plus ſage que vous.

ARLEQUIN (*bas.*)

Hé bien qu'eſt-ce qu'il y a ?

COLOMBINE (*bas.*)

C'eſt que ton Maître eſt venu nous voir, & a fait apporter icy un grand ſoupé ; le diable de Docteur eſt entré, lorſque nous y ſongions le moins ; de ſorte que nous avons été obligées de mettre le ſoupé, & ton Maître (le ſoupé, tu entends bien) dans cette armoire comme dans un lieu de ſûreté. Le Docteur nous a demandé à manger, & nous luy avons dit, que, comme nous ne l'attendions pas, nous n'avions rien preparé.

ARLEQUIN (*bas.*)

Quoy ? il y a là dedans dequoy ſouper ?

COLOMBINE (*bas*)

Ouy, il y a là dequoy ſouper, ton Maître y eſt auſſi.

ARLEQUIN (*bas.*)

Mon Maître n'eſt pas le principal; mais diable! c'eſt le ſoupé, il faut y mettre ordre & au plutôt, de peur qu'il ne ſe moiſiſſe. (*il parle au Docteur.*) Monſieur, cela eſt fait. Elles ſeront contentes de moco macacoüo. Pour vous, Monſieur, j'ay connu tantôt dans votre bouche que vous aviez grand appetit; c'eſt pourquoy je vous conſeille d'aller ſouper, & ſi vous voulez, j'auray l'honneur de vous accompagner.

LE DOCTEUR.

Seigneur Macacoüo, vous feriez maigre chére, car nous n'avons rien à ſouper.

ARLEQUIN.

Vous n'avez rien? hé bien vous n'avez qu'à avoir quelque choſe, nous ſommes en bonne ville.

LE DOCTEUR.

Il eſt trop tard pour cela..

ARLEQUIN.

Hé fi, vous vous mocquez de moy. Quoy vous ne connoiſſez pas Macacoüa? vous ne ſçavez pas que je ſuis un prodige? *Ch'io ſono un huomo ſtraordinario?* Que je devine non ſeulement le paſſé; mais encore que je ne ſçay rien de l'avenir .... Non, non, ce n'eſt pas cela que je veux dire .. Enfin ſçachez qu'en moy (tenez regardez-moy bien) ſçachez qu'en moi eſt renfermée la puiſſance des plus grands Magiciens. (*il dit vite ce qui ſuit.*) Je puis, par exemple, vous faire lire ſans chandelle en plein jour. Je puis vous faire aller de Paris à Rome en une heure, pourveu que vous marchiez aſſez vîte pour cela. Je puis vous reſſuſciter, ſi vous voulez mourir, pourveu que vous ayez aſſez de forces & de vie pour faire ce que je vous ordonneray; je puis vous faire devenir grand Seigneur, pourveu que vous vous faſſiez Chirurgien. Je puis vous rendre bien venu auprès de tout le monde, pourveu que vous ayez aſſez d'argent pour en donner beaucoup à ceux que vous verrez. Je puis

vous

vous faire tuër impunément qui vous voudrez, ſans craindre la Juſtice, pourveu que vous vous faſſiez Médecin. Je puis vous faire aimer de toutes les Dames, pourveu que vous leur diſiez bien à propos qu'elles ſont belles. Je puis vous faire bâtir de ſuperbes Palais, ſans aucune dépenſe, donner de ſanglans combats, ſans répandre une goutte de ſang, ſi vous ſçavez bien faire des Romans. Je puis....

LE DOCTEUR.

Vos pouvoirs, Seigneur Macacoüo, ſont grands dans vos promeſſes; mais les conditions que vous y joignez les rendent peu utiles.

ARLEQUIN.

Mes pouvoirs ſont de peu d'utilité! Ah vous m'offenſez, inſolent perturbateur du repos public de mes autoritez. Voulez-vous voir une preuve inconteſtable de ma puiſſance? Vous n'avez pas ſoupé, n'eſt-il pas vray?

LE DOCTEUR.

Cela eſt vray.

ARLEQUIN.

Vous n'avez rien pour ſouper, n'eſt il pas encore vray?

LE DOCTEUR.

Cela eſt encore vray.

ARLEQUIN.

Voyez comme je devine tout. Vous avez grande envie de ſouper; avoüez-le-moy.

LE DOCTEUR.

Cela eſt vray, je l'avoüe.

ARLEQUIN.

Hé bien que diriez-vous, ſi je vous faiſois trouver icy quelque part, par exemple, dans cette armoire de quoy manger votre ſou, gourmand que vous êtes.

LE DOCTEUR.

Je vous en défie.

ARLEQUIN.

Vous oſez me défier !

Ton inſolence,

Téméraire vieillard, aura ſa récompenſe. *

La voicy ta récompenſe, c'eſt un bon ſoupé dans cette armoire. (*il appelle*) Macacoüa, macacoüé, macacoüi, ouvrata preſtamente l'armoiri, & apporta le platé que vous y trouveri.

(*Les Egyptiens ouvrent l'armoire, en tirent les trois plats, & Arlequin dit au Docteur.*)

Hé bien qu'en dites-vous, Docteur, en ſçavez-vous autant faire avec votre Doctorat ?

LE DOCTEUR.

Seignor Macacoüo, je n'en attendois pas tant de vous.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt pas encore aſſez. Je veux que vous voyiez le diable qui me rend ce ſervice. Allons.

ISABELLE.

Ah, je vous prie, ne faites point paroître une ſi horrible figure.

COLOMBINE.

Seigneur Macacoüo, faites le paroître joli ſi cela ſe peut.

LE DOCTEUR.

Sur tout qu'il n'ait point de cornes.

ARLEQUIN.

Craignez-vous que vous prenant pour un belier, il ne vienne luitter contre vous ?

ISABELLE (*faiſant ſemblant d'avoir peur.*)

Seigneur....

COLOMBINE (*faiſant ſemblant d'avoir peur.*)

Monſieur Macacoüo.

ARLEQUIN.

Taiſez-vous, canaille terreſtre, j'ay pitié de vous.

Ne

* Ces Vers ſont du Cid.

Ne craignez rien. Le diable va prendre une des plus jolies formes du monde. Vous allez voir.

(*Il se tourne du côté de l'armoire, & chante ces quatre vers imitez de l'Opera d'Atys. Acte 5. Scene 2.*)

Toy, qui portes par tout & la rage & l'horreur,
Ceſſe de demeurer dans cette armoire ſombre,
Viens manger avec moy ce ſoupé cuit à l'ombre,
Et ſur tout fais icy moins de mal que de peur.

OCTAVIO (*ſort de l'Armoire ſe cachant le viſage d'une main, & tenant un Piſtolet de l'autre. Le Docteur, Iſabelle, & Colombine s'enfuyent. Arlequin, Pierrot, Mezzetin, Paſquariel, & Polichinel fuyent auſſi d'un autre côté avec les plats, & Octavio les ſuit.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARLEQUIN (*ſeul & triſte.*)

IL n'y en a pas un de vous, Meſſieurs, qui ne penſe après m'avoir veu emporter un ſi bon ſoupé, que je viens de faire la meilleure chére du monde; vous vous trompez, je n'ay pas mis un ſeul morceau dans ma bouche. Dans ma bouche un ſeul morceau je n'ay pas mis, pas mis je n'ay dans ma bouche un ſeul morceau. (*Il change de ton de voix.*) Vous me direz, pourquoy donc, Arlequin, as tu été ſi ſobre? qui t'a pû empêcher de profiter d'une ſi favorable occaſion, toy qui es ſi gourmand? (*Il ſe répond*) Je m'en vais vous le dire. (*Il change de ton.*) Eſt-ce que tu as fait tomber les plats par terre, car tu es aſſez balourde pour cela? (*Il ſe répond*) Non,

Meſſieurs, ce n'eſt pas cela : c'eſt .... (*Il change de ton.*) Eſt ce que tu n'avois pas faim ? (*Il ſe répond.*) Hé non, Meſſieurs, laiſſez-moy vous répondre, je vous en prie. (*Il change de ton*) Eſt-ce que tu ne trouvois pas les viandes bien apprêtées ? (*Il ſe répond.*) Helas non, encore une fois, laiſſez moy donc vous répondre ; car vous ne le devinerez jamais. (*Il change de ton.*) Hé bien dis-donc vîte : car tu nous impatientes. (*Il ſe répond.*) C'eſt plutôt vous qui m'impatientez avec vos queſtions importunes ; n'en avez vous plus à me faire ? (*il change de ton.*) Non, non, tu n'as qu'à parler, nous t'écouterons ſans dire mot. (*il ſe répond.*) M'y voila, écoutez donc. A peine avons-nous été hors de la maiſon du Docteur, portant, comme vous avez pû voir, dequoy nous régaler à tire-larigot, que quatre grands coquins de garçons du Traiteur qui avoit prêté le ſoupé, (je dis prêté & non pas apprêté, cette différence de mots eſt icy très-remarquable,) ſont venus au devant de nous, & nous ont dit avec une civilité tuante, Meſſieurs, vous êtes trop chargez, nous vous allons ſoulager. Ha, Meſſieurs, leur ai-je dit, nous allons bient-tôt nous délivrer de notre charge. Ces quatre grands pilliers de cuiſine, qui n'entendoient pas raillerie, nous ont donné à chacun un ſoufflet en même temps ? auſſitôt nous avons mis chacun une main à notre joüe, pour ſecourir charitablement cette partie innocente & affligée. Les valets traiteurs, ou plutôt maltraiteurs, ont pris cette occaſion de l'abſence d'une de nos mains pour nous arracher ces aimables plats ; & après nous les avoir enlevez, ils nous ont dit pour tout motif de conſolation, que les viandes n'étoient pas payées ; que mon Maître étant débiteur d'une grande ſomme envers le Traiteur, ils avoient été querellez par ledit Traiteur, de ce qu'ils avoient accordé à Octavio ces plats en l'abſence de leur Maître, parce qu'il vouloit que mondit Maître, (écou-

tez

rez bien cecy) parce qu'il vouloit que mondit Maître payât dans la suite tout ce qu'il prendroit avant que de s'en servir; que cependant si nous avions de l'argent pour payer ce festin, il étoit fort à notre service. Moy irrité de ce compliment, & me sentant monter la fureur aux talons.... (je veux dire à la tête) j'ay tiré..... (le diray-je?) j'ay tiré.... (ah, Messieurs, encore une fois le diray je?) j'ay tiré mon petit doigt, je l'ay lancé avec un courage digne de moy dans un de ces plats; & après l'avoir trempé dans la sausse d'une maniére intrepide, j'ay voulu le porter à ma bouche pour la consoler par ce petit rafraîchissement du malheur qui luy arrivoit; mais ces cruels, ces inhumains ces *Barbara*, *celarent*, *darii*, *ferio*, *baralipton*, m'ont empêché d'executer cette action d'humanité, & ainsi de toutes les parties de mon corps, il n'y a que mon petit doigt qui a soupé. (*il le regarde*) Le voila le petit drôle, vous avez soupé, mon amy; (*il le frappe*) Allez donc vous coucher. Ah quelle misére d'être le valet d'un Maître, qui n'a que de la pauvreté pour toutes richesses, & avec cela, qui est extrêmement amoureux! *Voler far l'amore, e non havere denari, è voler danzare senza gambe. Denari sono lo strumento distromenti.* Oüy je le dis encore une fois en François comme en Italien; vouloir faire l'amour & n'avoir point d'argent, c'est vouloir danser sans jambes; si vous voulez, Messieurs, je vous le diray encore en Grec, en Allemand, en Normand, en bas-Breton... mais je vois que vous secoüez la tête, c'est à-dire que ces langages vous paroissent trop rebarbatifs... continuons la moralité; l'argent est l'instrument des instrumens. Avec l'argent on fait bien des choses. Helas je n'en ay point de cet argent, & je ne vois aucun moyen d'en avoir. Pauvre Arlequin! Tu sers pour ton pain, encore est-il bien bis. Mon Maître, pour me consoler; me dit quelquefois, ne te mets pas en peine, quand tu m'au-

ras servi long-temps, je te feray apprendre à lire, puis à compter, puis à écrire; en suite je te chercheray quelque bonne Commission, que je ne manqueray pas d'obtenir de quelque Sous-Fermier par le moyen de certaines Dames bien faisantes, qui ont grand credit pour cela; & ainsi supputons. J'ay 35. ans; il dit qu'il songera à me récompenser quand je l'auray servi long temps; c'est-à dire par exemple 12 ans, 3 ⟨.⟩ & 12. c'est 47. il me faudra 3. ans pour apprendre à lire; moy qui ay aimé jusqu'à present à mettre la division par tout, j'auray bien de la peine à assembler mes lettres 47. & 3. c'est 50 je feray 10. ans à apprendre à écrire en perfection. La belle écriture est bien nécessaire. La capacité se mesure beaucoup à present par l'écriture; c'est le passe-par-tout de la plupart des Bureaux. Mais comme depuis ma jeunesse j'ay accoûtumé mes mains (*il donne à sa main la posture d'un homme qui prend*) à faire cela, il me sera bien difficile de les accoûtumer à faire cecy. (*il imite un Ecrivain.*) Et ainsi 50 & 10. c'est 60. Il me faudra pour apprendre l'Arithmetique, autant de tems que pour apprendre l'écriture, parce que je suis si accoûtumé à prendre sans comter, que j'aurai bien de la peine à quitter cette habitude. Voila 70. ans. Mon Maître sera ensuite bien 3. ou 4. ans à m'obtenir cette Commission; car j'auray grand nombre de competiteurs: le monde, ce semble, n'est presque composé à present que de Commis qui cherchent, de Commis qu'on révoque, & de Commis qui craignent d'être révoquez. Ajoutons 4. à 70. voila 74. ans Bon Commis pour l'autre monde! Il me faudra donner le pot de vin *all' amica del patrone della detta Commissione*, c'est-à dire, un present à l'amie du Sous-Fermier; car cette amie n'est pas amie pour rien. Ce pot de vin, ce present, c'est la premiére année du revenu de la Commission. Je joüiray peut être de la seconde; mais Madame l'amie aura besoin la troisiéme

me année de quelque habit de conſequence ; pour le trouver, il faudra faire un mouvement dans les Commiſſions ; pour faire ce mouvement, on ne manquera pas d'ôter de ce grand bâtiment Commiſſionique Arlequin, comme une vieille cheville qui ne peut plus ſervir. Et voila à quoy ſe réduiſent tous les fruits d'une récompenſe attendue depuis ſi long-temps. *O infelice Arlequino* ! O pauvre Arlequin, que tu es malheureux !

SCENE II.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

OCTAVIO.

AH, Arlequin ; bon te voila, je te cherchois.

ARLEQUIN.

Moy, je ne vous cherchois pas ; car je perdrois mes peines, vous n'avez pas dequoy les payer....

OCTAVIO.

Dequoy te plains-tu ? tu es d'une bien mauvaiſe humeur !

ARLEQUIN.

Marchand qui perd ne peut rire. J'ay perdu un certain ſoupé....

OCTAVIO.

Conſole-toy, il t'en viendra un meilleur.

ARLEQUIN.

Il viendra un meilleur ſoupé ! ſon voyage ne ſera pas ſi-tôt fait ; car ſi vous le faites venir par eau comme les autres, il ſera long-temps en chemin. Je vous avoüe de bonne foy, Monſieur, que je ſuis las de vous ſervir.... Je vous prie de me dire une choſe ; m'avez-vous donné un ſeul liard depuis que je ſuis à votre ſervice ?

OCTAVIO.

Il eſt vray que je ne t'ay encore rien donné ; mais dequoy te mets-tu en peine, puiſque tes gages courent toûjours ?

ARLEQUIN.

Belle conſolation ! mes gages courent toûjours, dites-vous ? ma foy ils courent ſi vîte, que je ne les ſçaurois attraper.

OCTAVIO.

N'eſt-ce pas moy qui t'habille ?

ARLEQUIN.

N'eſt ce pas moy qui vous habille auſſi tous les matins ?

OCTAVIO.

N'eſt-ce pas moy qui te nourris ?

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas moy qui vous nourris auſſi ? qui eſt-ce qui vous apporte à boire & à manger, quand vous êtes à table, ſi ce n'eſt moy ?

OCTAVIO.

N'eſt-ce pas moy qui te donne un lit pour te coucher ?

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas moy qui fais le votre ?

OCTAVIO.

N'eſt-ce pas moy qui te loge ?

ARLEQUIN.

N'eſt-ce pas moy qui vous ouvre la porte pour vous faire entrer au logis ? *Vedete un poco, jo non haveva ancora fatto tutte le queſte rifleſſioni.* Oüy j'ay grand tort d'avoir attendu ſi tard à faire toutes ces reflexions.

OCTAVIO.

Arlequin, ſans tant diſcourir, ſers ſeulement mon amour.

ARLEQUIN.

Ah quelle fatigue de ſervir un Maître jeune, impatient,

patient, & amoureux ! De bonne foy je croy que l'amour vous fera tourner la cervelle, & qu'il me mettra sur les dents, si faut est qu'il m'en reste quelqu'une dans la bouche ; c'est dont je doute fort ; car à force de mâcher à vuide, elles se frottent tellement les unes contre les autres, qu'elles ne peuvent pas durer long temps.

OCTAVIO.

Arlequin, mon amy, ne te fâche point, je t'en prie. Va, va, je te récompenseray un jour mieux que tu ne penses de toutes les peines que tu prendras. Un serviteur qui sert l'amour de son Maître a trouvé le veritable secret pour faire fortune.

ARLEQUIN (*imitant le ton de voix d'Octavio.*)

Arlequin, mon amy, ne te fâches pas, je t'en prie. Ah les douces paroles ! Elles sont dites en temps & lieu ; c'est-à-dire que .... Eh vous m'entendez bien.

OCTAVIO.

Explique toy mieux, si tu veux que je t'entende.

ARLEQUIN.

Hé bien pour ne tourner point tant autour du pot ; je veux dire que voila comme parlent les jeunes Maîtres comme vous, quand ils ont besoin des pauvres valets comme moy ; mais quand ils s'en peuvent passer, ils changent bien de stile ; ils ne les traittent que de fripons, de coquins, & ne les menacent que de leur casser la tête.

OCTAVIO.

Ne moralisons point tant, Arlequin, ne moralisons point tant. Encore une fois, je te prie de servir mon amour.

ARLEQUIN.

On vous peut appeller l'amoureux bannal de tous les lieux où vous demeurez : pour moy je ne comprens plus rien dans votre humeur. Vous seriez bon à faire des allumettes ; car vous prenez feu bien facilement ; je croy que vous n'êtes composé que de poudre, de souphre & de salpêtre.

OC-

OCTAVIO.

Pourquoy ne veux-tu pas que j'aime auſſi bien que toy?

ARLEQUIN.

Si vous n'aimiez que comme moy, vous ne ſeriez pas ſi maigre ny ſi inquiet. Ventre-pot & cuillére? aimez, aimez *primò* Mademoiſelle la bouteille, divertiſſez-vous avec elle, faites ſouvent bonne chére; voyez-vous, Monſieur, lorſque je ſuis en frairie, & que l'on me ſert du vin qui a un beau teint, du pain qui a de grands yeux, & une andouille bien dôduë & d'un en-bon-point, qui fait venir l'eau à la bouche, je préfére ces beautez à celles des Iſabelles, des Colombines, & de toutes les plus belles femmes du monde.

OCTAVIO (*s'impatiente.*)

As tu tout dit.

ARLEQUIN.

Non, & ſi vous vouliez avoir patience, je vous en dirois bien d'autres; car il y en a bien à dire ſur votre chapitre. Je vous dirois, par exemple, que ſouvent vous tirez votre poudre aux moineaux, & que vous battez des buiſſons, dont les autres prennent les oyſeaux; que vous êtes ſi violent dans vos paſſions, que vous vous en trouverez à la fin fort mal, parce que friand attend & gourmand ſe brûle, & que s'il arrive quelquefois que vous faſſiez des mariages de gens des vignes, tant tenu tant payé, bien des pauvres filles auſſi ſe repentent d'avoir écouté vos fleurettes; mais ce repentir n'eſt que de la moutarde après dîné: je vous dirois encore que...

OCTAVIO.

Hé bien, coquin, as tu reſolu aujourd'huy de m'aſſommer de proverbes?

ARLEQUIN.

Ma foy, Monſieur, il n'y a point de feu ſans fumée: on a beau vouloir ſe contraindre: on ſe fait tôt

ou-

ou tard connoître pour ce qu'on est. Tantôt c'étoit, mon amy Arlequin, ne te fâche pas, je t'en prie; & à present je suis un coquin. Voila ce que les serviteurs doivent attendre de la plupart des Maîtres. N'importe; allons, (*il se flatte*) mon pauvre Arlequin, faisons le bien contre le mal. Monsieur, je vous fais l'honneur de vous aimer plus que vous ne pensez. Laissez-moy seul ici pour songer à ce que vous souhaittez de moy.

OCTAVIO.

Tu veux être seul?

ARLEQUIN.

Ouy, je veux être seul, afin de n'avoir point de détractions.

OCTAVIO.

Tu veux dire, distractions. Hé bien, je te laisse seul, puisque tu le veux; mais ressouviens-toy sur tout que je n'aime à present qu'Isabelle, que je n'aimeray plus qu'elle, & que je ne pourray être heureux que par le mariage qui m'unira avec elle.

SCENE III.

ARLEQUIN (*seul.*)

(*Il se promene en rêvant, pour chercher quelque intrigue, puis il s'arrête, & dit:*)

NOn cela ne vaut rien.... mais si je mettois le feu à la riviére.... non je (*il s'endort.*) ne ferois que de l'eau toute claire ... (*il s'excite.*) si, vous dormez, Arlequin; allons, éveillez vous, (*il songe.*) intrigue qui ne sera pas mauvaise.... Quais, vous dormez encore, ah, je vais bien (*il se chatoüille.*) vous éveiller.... Ah, ah, ah, ah... He bien avez-vous encore envie de dormir? (*il songe*) Ah ma foy non.... Raisonnons un peu sur la nouvelle fourberie que je médite.... (*il s'endort, puis*

puis il se bat pour s'éveiller.) . . . . dormirez vous encore ! dormirez-vous encore ? Non, Monsieur, non, non, (*il dit cecy en s'endormant.*) je ne dormiray plus, dor, dor, dormiray plus. (*il chante ces Vers d'Atys Acte 3. Scène 3.*)

Mais le sommeil vient me surprendre,
Je combats vainement sa charmante douceur,
Il faut laisser suspendre
Les troubles de mon cœur.

(*Il se couche sur le Théâtre, & s'endort.*)

SCENE IV.

UN MAGICIEN, ARLEQUIN.

(*Arlequin étant endormi, un Magicien entre sans rien dire, faisant des cercles en l'air autour du Théâtre, ensuite autour d'Arlequin; puis on voit des éclairs, & on entend des tonnerres ce qui éveille Arlequin.*)

ARLEQUIN (*s'éveillant, bâaillant, s'allongeant, & se frottant les yeux, dit :*)

QUel bruit ! Quel tintamarre ! Je pense que tous les carosses de la ville ont roullé sur le fond de mon lit. (*il voit le Magicien.*) Ah ! qu'est cecy ? quel gros chat-huant !

LE MAGICIEN (*faisant des grimaces.*)

Qui dites-vous que je suis, mon amy ?

ARLEQUIN.

Monsieur, je ne sçay pas bien ; mais n'êtes-vous point quelque Marchand de vilains masques pour le Carnaval ; car vous en venez de montrer qui sont horribles ?

LE MAGICIEN.

Je suis Magicien.

ARLEQUIN (*à part.*)

Vous êtes un Magicien ! Ah l'heureuse rencontre pour

pour moy ! Il faut que je le prie de m'apprendre quelques petites diableries utiles, car ſi j'ay pû tantôt délivrer ſi à propos mon Maître, n'étant que faux Magicien, il n'y a rien que je ne puiſſe faire dans la ſuite, ſi j'en deviens un véritable. (*au Magicien*) Sçavez-vous bien de jolies choſes ? la.... hé la....

LE MAGICIEN.

Je ſçay faire tomber la grêle, ſouffler les vents, exciter les tempêtes, & mettre tout le monde ſans-deſſus-deſſous, quand je le voudray.

ARLEQUIN.

Je n'ay pas beſoin d'un ſi grand fracas, Monſieur le diable ; mais, puiſque vous ſçavez tant de choſes. Sçavez-vous bien qui je ſuis ?

LE MAGICIEN.

Vous, vous êtes Arlequin, vous aimez Colombine, Colombine vous aime, vous ſervez un Maître qui s'appelle Octavio, il aime Iſabelle fille d'un Docteur, Iſabelle l'aime ; mais le Docteur ne veut pas la marier avec luy. De plus vous avez fait mille fripon....

ARLEQUIN.

Ah trêve à la ſcience. Ne dites pas tout, je vous prie ; car voila bien du monde qui nous écoute, il y a certaines choſes qu'il n'eſt pas néceſſaire que tous ces gens-cy ſçachent.

LE MAGICIEN.

Par exemple, cette bourſe que vous avez coupée, ces bâtonades que vous avez receuës, quand....

ARLEQUIN.

Ah Signor Mago, baſta. En voila aſſez, je ne doute point de votre ſcience. Je voudrois ſeulement avoir d'auſſi grandes marques de ce que vous pouvez, que j'en ay de ce que vous ſçavez : par exemple, pourriez-vous me donner quelque moyen pour m'aider dans le deſſein que j'ay de faire réüſſir le mariage de mon Maître avec Iſabelle, & de Colombine avec moy ?

LE

LE MAGICIEN.

Il n'y a rien de si facile. Vous allez voir.

(*Il fait des grimaces, des tours, des cercles, ensuite il frappe des deux côtez du Théâtre, & deux demons en sortent, dansent avec luy; puis, après luy avoir donné deux bagues, ils se retirent, & le Magicien parle à Arlequin, & luy dit:*)

Tenez ces deux bagues, il y en a une pour vous, & une autre pour votre Maître. Voicy leur vertu. Celuy qui en aura une, pourra faire tout ce qu'il voudra; par exemple, faire paroître l'Enfer; faire venir les diables, les envoyer ça & là, & prendre quelle forme il jugera à propos.

ARLEQUIN.

Quoy, on pourra avec une de ces bagues prendre quelle forme on voudra? quoy si je veux paroître une montagne, je paroîtray une montagne? si je veux paroître un melon, je paroîtray un melon?

LE MAGICIEN.

Cela est très-sur. Voulez-vous en faire l'épreuve sur moy? voulez vous que je prenne quelque horrible forme?

ARLEQUIN.

Oüyda, je le veux bien; prenez par exemple, la forme d'un garçon Traitteur; c'est une figure bien desagreable que celle-là.

LE MAGICIEN. (*il se met la bague au doigt.*)

Volontiers. Voyez. Hé bien!

ARLEQUIN (*le prenant pour un garçon Traitteur, & se mettant en colére dit:*)

Ah scélérat! te voilà donc toy qui m'as fait souper par cœur! Ah il faut que je me venge, tu te souviendras toute ta vie des plats (*il bat le Magicien*) que tu m'as arrachez cruellement des mains.

LE MAGICIEN (*ayant de la peine à ôter la bague dit:*)

Attendez, attendez.....diable comme vous frappez!

A R-

ARLEQUIN.

Ah, Monsieur le Magicien, on ne sçauroit assez vous récompenser d'un si beau secret. Il n'y a personne icy qui ne vous ait pris pour un véritable garçon Traitteur. *Signor Mago.*

LE MAGICIEN.

Quoy ?

ARLEQUIN.

Ils étoient quatre garçons Traitteurs, si vous vouliez prendre successivement la forme des trois autres.

LE MAGICIEN.

Ce que je viens de faire suffit pour vous prouver la vertu de ces bagues, Adieu. Faites en votre profit.

SCENE V.

ARLEQUIN (*seul.*)

JE feray ensorte d'en profiter mieux que luy, & sur tout j'auray soin de ne point prendre la forme d'un garçon Traitteur ; car elle est de très mauvais augure. (*il s'en va.*)

SCENE VI.

LE DOCTEUR (*seul.*)

J'Ay eu tantôt peur bien mal à propos de la magie de nos Egyptiens, ou je suis fort trompé ; car je croy que ces Magiciens sont des fourbes ; & que le diable enfermé dans l'armoire, n'est autre chose que quelque diable d'intrigue amoureuse. Ce diable-là ressembloit fort à Octavio. Il faut absolûment que je sçache ce qui en est. Il me vient dans l'esprit un artifice qui m'aidera à connoître la vérité. Appellons Colombine.

SCE-

COLOMBINE.

Je veux dire, Monſieur, qu'Octavio aime ma Maitreſſe autant qu'on la peut aimer; il n'épargne rien pour elle. Pour ce qui eſt des occaſions de la voir & de l'entretenir, il n'en laiſſe paſſer aucune; ſans en profiter.

LE DOCTEUR.

J'ay de la peine à te croire, Colombine; car je m'en ſerois apperçû.

COLOMBINE.

Vous avez de la peine à me croire?

LE DOCTEUR.

Oüy.

COLOMBINE.

Je vous dis encore une fois, Monſieur, qu'il a bien ſçû ſe ſervir de toutes les occaſions qui ſe ſont offertes à luy pour voir ma Maitreſſe. Par exemple, (car je vais vous dire tout, je n'auray point de reſerve pour vous, puiſque vous n'en avez point eu pour moy) Par exemple, vous aviez dit que vous ne ſouperiez pas hier icy. Il l'a ſçû (je ne ſçay pas comment) & eſt venu icy avec un ſoupé qui m'a paru fort ragoûtant. Vous êtes ſurvenu là deſſus, nous l'avons renfermé avec ſon ſoupé dans l'armoire; & c'eſt luy que ſon valet ſous la forme d'Egyptien a fait ſortir ſous la forme d'un diable. Après cela peut-on douter de ſon amour? avons-nous vû aucun Amant qui ſe ſoit transformé en diable pour ſa Maitreſſe?

LE DOCTEUR.

Quoy, c'étoit Octavio?

COLOMBINE.

Ouy, Monſieur, luy même.

LE DOCTEUR.

Ah graces au ciel me voila éclaircy de mon doute! Ecoute un autre langage, Colombine, & ne l'oublie pas; c'eſt que s'il arrive jamais que je trou-

ve

ve Octavio icy : *Primò*, je feray mettre ma fille entre quatre murailles, comme une desobéïssante aux ordres de son pere. *Secundò*, je te feray fouetter par la ville, comme une trafiqueuse infame des pernicieux desseins de ceux qui debauchent les filles. *Tertiò & ultimò*, je feray pendre Octavio comme un voleur de ce qu'il y a de plus précieux dans les maisons des honnêtes gens. Mets bien dans ta tête ces trois prédictions ; toy fouettée, ma fille enfermée, & Octavio pendu. C'est un reste de confidence que je te fais, & que je te permets de dire à tout le monde, *sans tourner dix fois ta langue* discrette dans ta bouche. Fais un bon usage de cet avis.

SCENE VIII.

COLOMBINE (*seule.*)

CE Docteur là en sçait bien long. Quelle trahison ! fiez-vous après cela aux hommes. Qui n'eût été trompé aussi bien que moy ? ouy, je le dis, je ne me fieray jamais à aucun homme. Ces fourbes trompent les femmes de toutes manières. Ah quel plaisir aussi pour les femmes, lors qu'elles les peuvent tromper !

SCENE IX.

ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE (*effarée.*)

AH, Colombine, dis-moy, ne sçais-tu point quelle raison excite mon pere à me montrer tant de fureur ? il m'a menacée avec des termes qui me font encore trembler.

COLOMBINE.

C'est qu'il a sçeu qu'Octavio est le diable qui est sorti de l'armoire.

ISABELLE.

Ah, que dis-tu là, Colombine?

COLOMBINE.

Je dis ce qui n'eſt que trop vray. Ma foy, vous ſerez bien habile, ſi vous pouvez à preſent *mollifier* le cœur de votre pere.

ISABELLE.

Colombine, je me conſoleray aiſement de tout ce qui me peut arriver, pourveu que je ſois toûjours aſſurée qu'Octavio m'eſt fidèle: rien ne peut m'affliger après cette aſſurance. Que tout le monde me haïſſe, je ne m'en ſoucie pas, pourvû qu'Octavio m'aime.

COLOMBINE.

Tout cela eſt du jargon d'une amante qui ne ſçait ce qu'elle dit, ny ce qu'elle fait. Ma foy le plus ſûr ſera de vous laiſſer raiſonner à votre mode, & moy d'agir à la mienne. Il faut à preſent de l'action, Mademoiſelle; il faut que vous épouſiez Octavio avant que la journée ſoit paſſée, ou bien vous êtes en danger de ne l'épouſer, & de ne le voir jamais. Allez, entretenez-vous toûjours de douces idées, de tendreſſe, de conſtance, de fidélité, de charmes & autres babiolles ſemblables, qui ſont tant de vôtre goût, pendant que je m'occuperay d'actions efficaces, pour vous rendre heureuſe.

ISABELLE.

Que veux tu que je faſſe dans le triſte état où je me trouve.

COLOMBINE.

Du moins, ne gâtez rien par vos maniéres précieuſes, & ſecondez-moy le plus que vous pourrez. Je vous le dis encore une fois, vous courez riſque de ne vous marier jamais, & moy par conſequent je ſuis fort en danger de n'avoir point de preſent de nôces; & c'eſt, à vous dire le vray, ce qui me tient extrêmement au cœur; puiſque c'eſt tout l'avan-

l'avantage que je puisse prétendre de vous ; ou d'épouser quelque Cuistre ; car c'est le plus grand établissement que puisse esperer la servante d'un Docteur aussi avare que Monsieur le Docteur votre pere : encore si vous m'augmentiez mes gages, ou si vous me donniez vos vieux habits, ou les dentelles d'argent que vous faites brûler, pour vous acheter des gans & des coëffes, je me consolerois un peu, & je n'envisagerois pas avec tant d'ardeur le present de nôces ; ce n'est pas pourtant que je sois intéressée... mais enfin.

ISABELLE.

Va, va, Colombine, tu ne perdras pas tes peines avec moy, je te récompenseray plus largement que tu ne penses. Songe seulement à me rendre service, à present que tu vois que j'ay besoin de ton adresse plus que jamais.

COLOMBINE.

Allons, allons, Mademoiselle, j'y vais songer. Retirons-nous ; j'ai mes raisons pour cela. (*à part.*) Ah vieux fourbe de Docteur, tu m'as attrappée, mais tu t'en repentiras.

SCENE X.

ARLEQUIN (*seul & tenant ses deux bagues.*)

Il est temps de faire servir ces bagues à mes intrigues. Je puis à present, à ce que m'a dit le Magicien, avec un de ces deux anneaux prendre quelle forme je voudray, Voyons laquelle. Il s'agit de tromper un Docteur. Ainsi je suis d'avis de me changer en jolie femme ; les plus habiles hommes font naufrage auprès de ces écueils... mais non, je ne réussirois pas, car il en a déja été si souvent attrapé, qu'il n'y fait pas bon sous cette forme... mais si...

SCENE XI.

COLOMBINE, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

JE te cherche, Arlequin.

ARLEQUIN (*d'un tonfier.*)

Il faut que je ſois beau garçon, puiſque les belles filles comme toy me cherchent. Tu fais ton devoir, mon amie.

COLOMBINE.

C'eſt plutôt ton devoir de me chercher.

ARLEQUIN.

Voila juſtement ce que prétendent toutes les femmes. Elles ſe veulent toutes mettre ſur le pied de traiter les hommes comme des oyſons: ventribille, ſi nous voulions faire les entendus, & tenir notre quant-à-moy, nous verrions les femmes courir après nous.... (*il montre ſon front.*) vois-tu, Colombine, j'ay de cela; jarny je.... prends bien garde à tout, il ne fait pas bon faire caca devant ma porte ſans bâton; j'en ſçay bien long; on ne me fera pas paſſer la plume par le bec; je ne ſuis pas d'humeur à me laiſſer tondre la laine ſur le dos; tu te tromperois, ſi tu penſois me traiter comme un oyſon bridé. Vois-tu encore une fois, ſi je t'aime, je veux & je prétens que tu m'aimes. Si tu penſois que je fuſſe d'humeur à te faire l'obenigna pour tes beaux yeux, tu comterois ſans ton hôte.

COLOMBINE.

Hé bien, puiſque tu fais tant l'entendu, que chacun ſe tienne dans ſa chacuniére. Je ne me ſoucie pas de toy. Tu es un plaiſant benêt: je commençois à t'aimer; mais va, je m'arracherois plutôt le cœur du ventre, & le foulerois aux pieds, que de permettre qu'il ſoit à toy, ingrat, perfide, gros bouſtarin.

Tu

Tu ne sçais pas ce que tu perds quand tu perds mon amitié.

ARLEQUIN.

Ah, Colombine, ma petite biche, ne te mets pas en colére, contre fortune bon cœur. (*elle le rebutte.*) Ah, te dis-je, Colombine, c'étoit par un petit semblant que je disois cela. (*elle le rebutte.*) Colombine, Colombine, un petit brin d'amitié je t'en prie.

COLOMBINE.

Tu te mocques, continuë à faire le fier, je courtay après toy. Tiens toy sur ton quant-à-moy. Ne te souviens tu pas de ce que tu viens de dire?

ARLEQUIN.

Ah ma foy là où la chévre est attachée, il faut qu'elle broutte. On a beau laver la tête d'un âne, on y perd sa lescive, quelques reflexions que nous fassions, quand nous nous sommes embabouinez une fois de l'amour d'une femme, elle nous fait toûjours venir à jubé. Es-tu encore fâchée Colombine.

COLOMBINE.

Ouy, & je le seray peut être plus long-temps que tu ne penses.

ARLEQUIN.

Hé pardonne-moy, je t'en prie; ce que je disois, ce n'étoit que pour rire.

COLOMBINE.

Et moy ce que je fais, ce n'est que pour te faire pleurer.

ARLEQUIN.

Quoy je pleurerois! Ah serois-je si lâche! Courage, (*il se flatte*) Arlequin mon amy, allons, faisons le fier, élevons-nous sur nos ergots, ne la regardons pas pour la faire enrager. Allons donc, allons donc, te dis-je, (*Sa tête se tournant insensiblement du côté de Colombine, il la prend avec les mains pour la faire tourner d'un autre côté.*) Mademoiselle ma tê-

te, tourne-toy de ce côté-là, tourne-toy, te dis-je, quoy! je ne pourray pas m'empêcher de la regarder! Jarny, Colombine, ne me regarde donc pas si tendrement que tu fais, car tu me feras crever dans mes panneaux. Encore! ah, je n'en puis plus, ah, ah, ah, tiens Colombine, si tu ne veux pas m'aimer, je m'en vais me tuer devant toy, & ensuite on te prendra pour une homicidesse.

COLOMBINE.

Va, va, j'ay pitié de toy, mais à condition que tu ne feras plus l'entendu.

ARLEQUIN.

Moy faire l'entendu! Ah je n'y retourne plus, je sçay trop bien ce qu'il m'en coûte: je suis encore tout stupefié, tout constipé de la peur que tu m'as donnée.

COLOMBINE.

Parlons d'autre chose. Je te cherchois pour te demander si tu as trouvé quelque invention pour faire réüssir le mariage de ton Maître avec ma Maitresse.

ARLEQUIN.

Ouy, &, je viendray à bout de tout avec facilité; car je suis devenu Magicien tout de bon depuis que tu n'as eu l'honneur de me voir.

COLOMBINE.

Quoy! tu es Magicien?

ARLEQUIN.

Si io sono Mago, ouy je suis Magicien. Veux-tu le voir? Tiens, voicy deux anneaux qui ont la vertu de faire prendre telle forme qu'on veut. (*on entend Pasquariel qui chante.*) Par exemple; voicy Pasquariel, divertissons-nous un peu à ses dépens. Je vais mettre une de mes bagues, & je veux en la mettant paroître la femme de Pasquariel. (*il met cette bague.*) Hé bien qu'en dis-tu?

COLOMBINE.

Tu ressembles à la femme de Pasquariel, comme un chat à une chatte.

AR-

ARLEQUIN.

Tiens, voila l'autre bague, prens auſſi quelqu'autre forme.

COLOMBINE (*à part.*)

Ouy-dà, je le veux bien, je vais me divertir auſſi. (*à Arlequin.*) Arlequin, je veux en mettant cette bague paroître un plumet beau, galant, & agréable, hé bien, qu'en dis-tu Arlequin?

ARLEQUIN.

Tu reſſembles à un plumet comme une canne à un oyſon.

SCENE XII.

PASQUARIEL, ARLEQUIN, COLOMBINE.

PASQUARIEL (*vient en chantant, & voyant que Colombine, qu'il croit un homme, embraſſe Arlequin qu'il croit ſa femme, il dit:*)

QUelle inſolence! *Un galante che accarezza la mia moglie! Queſto è molto impertinente!* Quoy je ſouffriray qu'un autre ſe familiariſe juſqu'à ce point avec ma femme!

COLOMBINE *à Arlequin.*

Ah, Mademoiſelle, que vous êtes belle! que vous avez de charmes!

ARLEQUIN (*à Colombine.*)

Ah, Monſieur que je vous aime, quand vous me dites de ſi agréables choſes!

PASQUARIEL.

La mia moglie che abbraccia queſto inſolente! diavolo, non è un gioco! (*il bat Arlequin*) Infame ſcélérate, effrontée, tu fais des amitiez à un autre homme qu'à moy!

ARLEQUIN (*crie.*)

Ohimé! hé attendez, je vous prie, attendez,

(*il a de la peine à ôter la bague.*) attendez donc, furieux que vous êtes, attendez donc....

PASQUARIEL (*à Colombine qu'il croit un homme.*) Vous, Monsieur le damoiseau, je vous trouve bien hardi de venir icy corrompre les honnêtes femmes! (*il se tourne vers Arlequin.*) (*reconnoissant Arlequin qui vient d'ôter sa bague, il luy dit:*) Et vous, Madame.... ah c'est donc toy, Arlequin, n'as tu point vû ma femme? ... *puis il se tourne vers Colombine, & dit en la reconnoissant*) ah, ah, te voila Colombine, n'as-tu point vû un insolent, qui.... ah ils s'en sont allez, il faut que je coure après eux. (*il s'en va.*)

SCENE XIII.

ARLEQUIN, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

VOila une méchante métamorphose pour moy. Mais j'en médite une qui nous sera peut-être plus favorable.

COLOMBINE.

Hé? quoy? Te vient-il quelque chose de bon dans l'esprit?

ARLEQUIN.

Ton Maître se pique de science: n'est-il pas vray?

COLOMBINE.

Ah il est sçavant comme les livres: il est Docteur enfin; mais Docteur, Docte.

ARLEQUIN.

Hé sçait-il lire?

COLOMBINE.

Belle demande! est-ce qu'il pourroit être Docteur s'il ne sçavoit pas lire?

ARLEQUIN.

Cela étant, *io voglio passar appresso di lui per un Autor*

tor celebre. Ouy je vais faire l'habile homme; le consulter sur les plus belles, & les plus difficiles sciences; comme sur l'Algébre, sur l'Ortographe: enfin je veux qu'il croye que je suis un Auteur de la premiére classe; & quand il le croira, je luy presenteray un ouvrage de ma façon en faveur du mariage.

COLOMBINE.

Hé es-tu assez habile pour cela?

ARLEQUIN.

Si je ne suis pas assez habile, je suis assez effronté, & cela suffit. Va, va, Colombine, la plupart des gens subsistent dans ce monde avec des métiers dont ils font profession & qu'ils ne sçavent pas.

COLOMBINE. (*On entend le Docteur qui appelle Colombine.*)

Allons, sauvons-nous, voicy mon Maître.

SCENE XIV.

LE DOCTEUR (*seul.*)

QUoy? elle n'est pas icy? où peut-elle donc être? ma fille est à la maison; mais je serois plus tranquille si sa servante y étoit aussi: car je crains, quand elle est dehors, qu'elle ne soit allé porter quelque billet.... ah qu'une fille à garder est un pesant fardeau!

SCENE XV.

LE DOCTEUR, COLOMBINE.

LE DOCTEUR (*appelle.*)

COlombine.

COLOMBINE.

Plaît-il, Monsieur?

LE DOCTEUR.

Viens icy.... d'où viens-tu?

COLOMBINE.

Je viens du grenier, Monſieur.

LE DOCTEUR.

Qu'y faire ?

COLOMBINE.

Ah, Monſieur, je n'oſerois vous le dire devant tout ce monde.

LE DOCTEUR.

Je veux que tu me le diſes à preſent, n'importe devant qui.

COLOMBINE.

Je viens d'y porter vos draps de cette nuit pour feich....

LE DOCTEUR.

Cela ſuffit.

COLOMBINE.

Mais, Monſieur, que j'acheve...

LE DOCTEUR.

Va-t'en d'icy.

SCENE XVI.

LE DOCTEUR, ARLEQUIN (*Auteur.*)

LE DOCTEUR.

QUel homme eſt cecy ?

ARLEQUIN (*faiſant pluſieurs révérences autour du Docteur.*)

Signor, voi ſete un huomo dotto, comme ſi dice : Monſieur, comme on m'a aſſuré que vous êtes un homme très, moult, fort, extrêmement, beaucoup habile homme dans..... mais, Monſieur, avant que d'entrer en matiére, dites-moy de bonne foy, là en mettant la main *ad pecus*, là tout de bon, dites-moy, ſçavez-vous quelque choſe ?

LE DOCTEUR (*en colére.*)

Quoy ! vous, vous demandez au Docteur Baloüar-

loüarde qui ſçait tout, s'il ſçait quelque choſe!

ARLEQUIN.

Je vous demande pardon, Monſieur, je vous demande pardon, ſi vous m'avez offenſé, je vous demande pardon, vous dis je.

LE DOCTEUR (*en colére.*)

Inſolent, impudent, ignorant, nebulo, l'omega du genre humain, vous doutez de ma ſcience, moy dont la ſubtilité de l'eſprit pénètre tout ce qu'il y a de plus difficile dans les ſciences & dans les arts.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Baloüarde qui ſçait tout, s'il ſçait quelque choſe!

ARLEQUIN.

Mais, Monſieur.....

(*Pendant que le Docteur va débiter tout ce détail de pedanterie, il prend pluſieurs poſtures différentes: d'abord il parle debout, puis en ſe promenant, puis en courant, puis appuyé ſur un genouil, puis à genoux, &c. Enfin il ſemble s'affoiblir de telle ſorte, qu'on ne l'entend preſque plus parler: cependant Arlequin d'abord l'admire, puis le contrefait, puis ſe fâche, puis pleure.*)

LE DOCTEUR.

Je renferme en moy l'eſprit & la connoiſſance de tous les Philoſophes Je ſuis divin comme Platon, auſtére comme Pythagore; ferme comme Caton; ſage comme Socrate; obſcur quand je veux comme Ariſtote; moral comme Plutarque. Je ſuis en matiére de Philoſophie auſſi étendu que Nicandre; auſſi pointu que Senèque; auſſi myſtérieux que Paracelſe; auſſi diſtillateur que Gohory; auſſi agréable que Bacon; auſſi ſçavant que Galilei; auſſi ſubtil que Gaſſendy; auſſi réveur que Hobbes; auſſi curieux que Boile; auſſi pénétrant que Van helmont; auſſi ingenieux que Deſcartes.

Après cela, vous, vous demandez au Docteur Baloüarde qui ſçait tout, s'il ſçait quelque choſe!

Si j'écris de la Philoſophie, c'eſt hieroglyfiquement en Egyptien ; ſi je ris, c'eſt en Démocrite ; ſi je pleure, c'eſt en Héraclite ; ſi je me réjoüis, c'eſt en Epicure ; ſi je raille, c'eſt en Menippe ; ſi je chicanne, c'eſt en Cleanthe ; ſi je contrarie, c'eſt en Lacydes ; ſi je ſuis inquiet, c'eſt en Arceſilas ; ſi je ſuis embroüillé, c'eſt en Raymond Lulle ; ſi je garde le ſilence, c'eſt en Pythagore ; ſi je parle contre les ſciences, c'eſt en Agrippa ; enfin ſi je rêve, c'eſt en Avicenne, en Alkindus, en Algazel, en Ayerroës, en Alpharabius, en Albohaſen.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Baloüarde qui ſçait tout, s'il ſçait quelque choſe !

Je ſçais l'Hiſtoire naturelle de tous les êtres mieux que Pline : le ſentiment de toutes les créatures, mieux que Campanelle : les propriétez de l'aimant, mieux que Gilbert : la génération des animaux, mieux qu'Harvé : les météores, mieux que Fromond : les couleurs mieux que Savot : les ſons mieux que Merſenne ; les paſſions, mieux que la Chambre : la fortune des ames, mieux que Pythagore : les mouvemens des Cieux, mieux que Ptolomée, Copernic, Ticho-Brahé & Deſcartes. Je n'ignore point le dilemme, l'argument cornu, l'Electre, le ſorites : les interrogations megariques, les cathegories, les analytiques, les topiques, les élenques, les converſions modales.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Baloüarde qui ſçait tout, s'il ſçait quelque choſe !

Mais ſi j'ay toutes les bonnes qualitez de tous les grands Philoſophes, je n'en ay pas les défauts. Je ne ſuis point impie, comme Diagoras ; faux vertueux, comme Zenon ; effronté, comme Diogenes, intereſſé, comme Demochares ; médiſant, comme Lycon, voluptueux, comme Metrodore ; fantaſque, comme Crates ; libertin, comme Pyrrhon ;

men-

menteur, comme Pline. Je ſuis, je ſuis la quinteſſence des Académiciens, des Peripatéticiens, des Stoïciens, des Pyrrhoniens, des Platoniciens, des Electiques ; j'ai une tabatiére qui eſt pleine de l'eſprit de tous les grands Philoſophes mis en poudre, (*Arlequin éternue*) comme de Thalès, d'Anaximandre, d'Hypocrates, d'Anaxagore, de Teleſius, d'Archelaus, de Carneades, de Lucrece, d'Athenodore, d'Ariſtæas, de Zoïle, d'Apollonius, de Zenodotus, de Porphire, d'Apulée, de Philoſtrate, de Chryſippe.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Baloüarde, qui ſçait tout, s'il ſçait quelque choſe !

Je ne ſuis animé que de l'eſprit des plus illuſtres Précepteurs de l'Antiquité, comme d'Ariſtote Précepteur d'Alexandre : de Straton Précepteur de Ptolomée Philadelphe, de Panetius Précepteur de Scipion : d'Apollonius Précepteur de Jules-Ceſar : de Plutarque Précepteur d'Adrien : de Senèque Précepteur de Neron : d'Epictète Précepteur d'Antonin : de Maxime de Tyr Précepteur de Marc-Aurèle : de Lactance Précepteur de Criſpe.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Balouarde qui ſçait tout, s'il ſçait quelque choſe !

Quand à l'Eloquence, Demoſthènes n'eſt pas plus vigoureux que moy : Ciceron n'eſt pas plus perſuadant : Iſocrates n'eſt pas plus agreable : Demetrius n'eſt pas plus doux : Platon n'eſt pas plus abondant : Quintilien n'eſt pas plus inſtructif. Quand je fais des Vers, je ſuis myſtérieux comme Homére : élevé comme Virgile, délicat comme Anacreon : furieux comme l'Arioſte : moral comme Horace, magnifique en paroles comme Stace : naïf comme Orphée ; naturel comme Ariſtophanes : tragique comme Senèque ; poli comme Terence : charmant comme Sophocles : piquant comme Martial ; aiſé comme Ovide : badin comme Catulle ? amoureux comme Properce : paſſionné comme Tibulle.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Balouarde qui ſçait tout, s'il ſçait quelque choſe!

Rien ne m'eſt échappé dans l'Hiſtoire En effet, ne faut-il pas ſçavoir bien les Hiſtoriens pour avoir connu que Tacite eſt un Politique déciſif? que Tite-Live eſt diffus & judicieux; Thucidide ſec; Quinte Curſe poli & ſincére; Saluſte majeſtueux; Xenophon ſimple & naturel; Polybe moral; Diodore ſçavant; Herodote fabuleux; Denis d'Halicarnaſſe profond; Appian plagiaire; Dion Caſſius ſans diſcernement; Procope peu exact: Arrian copiſte: Agathias peu fidèle. Sans ſortir de mon cabinet, je me ſuis promené dans l'Europe avec Boucingault: dans l'Aſie avec Ortelius: dans l'Afrique avec Marmol: dans l'Amerique avec Acoſta: dans l'Allemagne avec Alberic: dans la Turquie avec Calcondile: dans la France avec Mezeray: dans l'Eſpagne avec Mariana: dans l'Angletrre avec Ethelward: dans la Pologne avec Neugobod: dans le Danemark avec Liſcander: dans la Suéde avec Crantz: dans le Portugal avec Vaſconcellos: dans la Flandres avec Strada: dans l'Italie avec Botere & Guichardin: dans les Indes avec Maffée.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Balouarde qui ſçait tout, s'il ſçait quelque choſe!

Je ſçay ce que c'eſt dans l'Architecture que l'Ichnographie, l'Orthographie, la Scenographie, l'Eurithmie, la ſimetrie, la bien-ſeance, les ordres Toſcan, Ionique, Corinthien, Compoſite, Dorique, l'Aſtragale, le Gorgerin, l'Architrave, la Friſe, la Cimeſe. Je ſçay dans la Perſpective ce que c'eſt que trait quarré, ligne terre, ligne ſpirale, ligne horizontale: dans les Mathématiques ce que c'eſt que ligne, ſurface, angle, triangle, ambligone, oxigone, rectangle, équilateral, iſocèle, ſcalène, rhombe, trapéze, polygone.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Balouarde qui ſçait tout, s'il ſçait quelque choſe!

Si

Si vous aimez la chicane du Palais, je vous apprendray ce que c'eſt que Seigneur feodal, hypothèques, retrait lignager, uſufruit, franc aleu, cas deſconſiture, commitimus, pareatis, viſa, cauſes compulſoires, Edit peremptoire, appel comme d'abus, peremption d'inſtances. Si vous voulez faire des Operas, je vous apprendray ce que c'eſt que gamme, b mol, b carre, ſon, conſonance, ton, demy-ton, diateſſaron, diapente, diapaſon, dièſe, nuance, diatonique, chromatique, diaſtême, Proſlanbanomène, hypate, hypaton, tritediezeugmenon, paranete, hyperboleon. Si vous voulez ſçavoir blaſonner, venez apprendre de moi ce que c'eſt que gueule, azur, ſable, ſinople, pennes, cotice, barre, face, pal, chevrons, ſautoir, fretté, lambel, bezons, macle, allerions, échiquiers, écu my parti, coupé, tranché, taillé, flanqué, gironné, enchauſſé, écartelé, lozangé, diapré.

Après cela vous, vous demandez au Docteur Balouarde qui ſçait tout, s'il ſçait quelque choſe!

Je vous apprendray ſi vous voulez parcourir les mers, ce que c'eſt que mât, hune, prouë, tillac, naulage, trinquet, briſans, aubans, miſaine, felouque, fregate, galeotte, galére, galeaſſe.... Vous apprendrez de moy pour l'Artillerie, ce que c'eſt que canon, calibre, mire, émerillon, mouſquet, fauconneau, coulevrine, berche, perrier, lanterne; pour le Jardinage ce que c'eſt qu'enter greffer, déchauſſer, provigner, élaguer, eſſorer des-herber, tondre, eſquarrir; pour la Peinture ce que c'eſt que moulette, détrempe, palette, draperie, ombre, pinceliére, pourfil, eſtaudy, enfondremens, renfremens, coloris, attitude; dans la Structure ce que c'eſt que rondelles, becd'âſnes, martellines, bouchardes, rapes, guillochis, bloc, moyeu, noyau, alliage.

A R-

ARLEQUIN (*profitant de l'essoufflement du Docteur, luy dit :*)

Alte-là, Seigneur Docteur, alte là, je n'ay qu'une demande à vous faire.

LE DOCTEUR (*essoufflé.*)

Hé que ne la faites-vous, qui vous en empêche ?

ARLEQUIN (*à part.*)

Qui m'en empêche! peut-on l'ignorer : mais parlons luy à notre tour, puis qu'il ne peut plus parler luy même. (*au Docteur.*) Seigneur Docteur, puis que vous êtes si habile homme, apparemment vous aimez les Sçavans autant que les sciences.

LE DOCTEUR.

J'aime les sciences, & j'estime les Sçavans.

ARLEQUIN.

Questo è bene, Signor ; vous êtes un honnête homme de Docteur, puis que vous estimez les Sçavans. Il faut toûjours estimer les Sçavans, Monsieur le Docteur, c'est-à-dire, mettre à haut prix leurs pensées, leurs paroles, tous leurs ouvrages, bien payer leur conversation, & particuliérement leurs livres, quand ils vous en dédieront. Monsieur, j'ay l'honneur d'être du nombre de ceux que vous estimez tant ; & qui plus est, j'ay composé un Livre que je viens vous presenter, & c'est à vous que je le dédie.

LE DOCTEUR.

Monsieur, vous me faites bien de l'honneur.

ARLEQUIN.

Assurément c'est faire un grand honneur à un homme, que de luy dédier un Livre ; nous autres Autheurs en sommes si persuadez, que nous croyons qu'on ne peut assez payer cet honneur. Il y a dans le monde un homme qui m'a offert plus de mille écus pour m'engager à luy dédier mon Ouvrage ; mais j'ay voulu vous préferer à luy, parce que j'ay bien crû que je ne perdrois rien au change. Ainsi, car.... enfin, Monsieur, je vous donne la preference, voyez ailleurs.

LE

LE DOCTEUR (*à part.*)

Cet homme eſt fou, où je ſuis bien trompé. Monſieur je ne ſuis pas aſſez riche pour votre ouvrage.

ARLEQUIN.

Monſieur, je ne ſuis pas intéreſſé ; l'intérêt ne me fera jamais travailler à des ouvrages d'eſprit ; je ne ſuis point du nombre de ces Auteurs affamez, qui *fami, non famæ laborant* ; & ainſi vous ne me donnerez rien, ſi vous voulez. Mais mon ouvrage eſt beau, Monſieur, & vaut beaucoup, & j'ay beſoin de bien des choſes néceſſaires à la vie ; c'eſt pourquoy je ne croy pas qu'il ſorte de ma boutique, ſans avoir été bien payé.... cependant je ne vous demande rien ; car je ſçay combien vous êtes genereux, & que vos reconnoiſſances vont toûjours au devant de.... de.... enfin, Monſieur, mon ouvrage eſt beau.

LE DOCTEUR.

Dequoy traitte-t-il, Monſieur ?

ARLEQUIN.

Il eſt fait en faveur du mariage, contre un ouvrage qui a paru depuis peu contre les femmes.

LE DOCTEUR.

Quoy ! contre la ſatyre des femmes ! il pleut donc des critiques contre cette ſatyre. On ne voit autre choſe.

ARLEQUIN.

C'eſt qu'on ne voit autre choſe que des femmes & des gens qui les aiment.

LE DOCTEUR.

Voudriez-vous bien me dire ſi votre critique contient quelque choſe de différent de ce qu'ont dit les autres avant vous ?

ARLEQUIN.

Ma plus forte preuve de la vanité & de la nullité de cette ſatyre, & dont perſonne ne s'eſt aviſé, la voicy ; c'eſt que je montre par le temps paſſé, par le temps preſent, & par le temps futur, qu'il eſt inutile de parler contre les femmes. Voicy comment je le prouve ;

ve ; on s'eſt toûjours marié, on ſe marie toûjours, on ſe marera toûjours ; donc on a toûjours aimé les femmes, & on n'a pû ſe paſſer d'elles ; on aime toûjours les femmes, & on ne peut ſe paſſer d'elles, on aimera toûjours les femmes, & on ne pourra ſe paſſer d'elles : & par conſequent tout ce qu'on a dit, qu'on dit & qu'on dira contr'elles, a été, eſt & ſera inutile, vain, mépriſé & mal receu.

LE DOCTEUR (*en ſe mocquant.*)

Cela eſt fort. Pourrois-je voir cet ouvrage ?

ARLEQUIN.

Oüy-dà, Monſieur ; je m'en vais (*il tire de ſa poche des morceaux de papiers tout chiffonnez*) vous le montrer.... tenez, le voicy.

LE DOCTEUR.

Quoy, c'eſt là votre livre !

ARLEQUIN.

Ce ſont les broüillons. Je ne l'ay pas encore mis au net.

LE DOCTEUR.

Je penſois qu'il fût imprimé

ARLEQUIN.

Vous penſiez qu'il fût imprimé ? oh, vous vous êtes trompé. Je ne veux point ſonger à le faire imprimer, que je ne l'aie dédié ; parce que j'eſpere que l'Epître Dédicatoire me vaudra dequoy fournir aux frais de l'impreſſion ; car de tous les Libraires à qui je l'ay montré, il n'y en a pas un qui ait voulu en avancer la dépenſe.

LE DOCTEUR.

Et vos amis vous conſeillent-ils de le donner au public ?

ARLEQUIN.

Pas un, excepté un Médecin, qui me conſeilla de le faire imprimer, parce qu'il ſerviroit, diſoit-il, de ſomnifére à ceux qui le liroient & qui ne pourroient dormir. Quand je l'auray fait imprimer,

je

je ne laisseray pourtant pas de dire dans la Préface, comme les autres Auteurs mes confréres, que mes amis m'ont arraché ma copie des mains, qu'ils l'ont donnée à un Libraire qui l'a fait imprimer malgré moy, & qu'enfin j'ay été obligé la voyant sous la presse, d'y consentir pour mon honneur, parce que si je n'en avois pas examiné les épreuves, il s'y seroit peut être glissé quelque faute qui auroit donné quelque grand soufflet à ma reputation.

LE DOCTEUR (*à part.*)

Voila un original. (*à Arlequin*) Monsieur, de quelle scienee faites vous particuliérement profession?

ARLEQUIN.

De toutes, Monsieur?

LE DOCTEUR.

De toutes?

ARLEQUIN.

Oüy de toutes, de toutes; j'ay trouvé depuis quelques jours un systême nouveau si surprenant, & si extraordinaire, qu'il étonnera tout l'univers, quand je l'auray mis au jour.

LE DOCTEUR.

Voulez-vous me le dire?

ARLEQUIN.

Ouy, volontiers. Le voicy. Les Sçavans jusqu'à present ont été beaucoup divisez sur le mouvement du Soleil, de la Lune & des autres planètes. Les uns ont dit que le Soleil tourne autour de la terre, d'autres que c'est la terre, qui se promene autour du Soleil, *& cætera* c'est à dire, & ainsi du reste. *Dico altramente;* je dis toute autre chose moy, voicy mon systême. Tout l'univers n'est qu'une grande chambre, cette chambre n'est habitée que par une famille composée de six personnes de conséquence. La maison, ce sont les Cieux: le pere de la famille qui habite cette maison, c'est la planette que nous appellons Saturne; la mere, c'est la terre; Mars, c'est le

le fils de la maiſon; la Lune eſt ſa femme; Venus la ſervante; & Mercure, le valet. Le Soleil eſt le foyer, où il y a un feu continuellement allumé pour tous les beſoins de cette famille.

LE DOCTEUR.

Hé comment expliquez-vous la nuit & le jour avec ce ſyſtême?

ARLEQUIN.

Il n'y a rien de plus aiſé, rien de plus aiſé, Monſieur le Docteur. Nous avons le jour, quand la terre ſe chauffe de ce côté-cy; car elle eſt fort frileuſe; & quand elle ſe tourne pour ſe chauffer de l'autre côté, nous avons la nuit.

LE DOCTEUR.

Quelle figure faiſons-nous donc dans ce monde ſelon votre ſyſtême?

ARLEQUIN.

Nous ſommes de petites vermines, qui ſubſiſtons de ce que nous pouvons attraper ſur la mere commune Madame la terre.

LE DOCTEUR.

Comment expliquez-vous les Eclypſes?

ARLEQUIN.

Ah! cecy eſt joly, & tout nouveau. L'Eclypſe du Soleil ſe fait, quand la terre penſant ſe chauffer, la Lune ſa brû vient ſe mettre devant elle pour luy faire dépit; car, comme vous ſçavez, les brus & les belles meres ne s'accordent preſque jamais; la terre eſt quelquefois ſur le point de donner quelque coup de pied dans le ventre à la Lune, pour la faire ôter de devant elle; mais comme la Lune eſt ſouvent pleine, la terre, qui craint qu'elle ne le ſoit dans ce temps-là, n'oſe pas la maltraitter, de peur de luy faire faire une fauſſe-couche; mais elle prend ſon temps une autre fois, pour ſe venger, en ſe mettant auſſi au devant de ſa brû, & c'eſt ce qui fait l'Eclipſe de la Lune.

LE

LE DOCTEUR.

Je juge par la maniére dont vous venez de me parler de la pleine Lune, qu'il ſemble que vous croyiez, que pleine Lune n'eſt autre choſe que Lune groſſe & enceinte. Dites-moy donc, cela étant, ce que vous penſez que deviennent ſes enfans.

ARLEQUIN.

Hé mais ... ſes enfans ... ce ſont toutes les lunettes de differens étages, dont on ſe ſert icy.

LE DOCTEUR *à part.*

Quelle extravagance ! (*à Arlequin.*) Monſieur, ſçavez-vous faire des Vers ?

ARLEQUIN.

Non, Monſieur, je n'en ſçay point faire, j'en ſçay ſeulement vuider.

LE DOCTEUR.

Je vous demande ſi vous ſçavez la Poëſie, ſi vous êtes Poëte.

ARLEQUIN.

Si je ſuis Poëte ? ah, j'ay fait depuis peu une Comédie, à laquelle il arriva un grand malheur.

LE DOCTEUR.

Quoy donc ?

ARLEQUIN.

C'eſt que les Comédiens luy couperent la tête pour la garder, & jetterent ſon corps à la voirie.

LE DOCTEUR.

Comment donc entendez vous cela ?

ARLEQUIN.

C'eſt qu'ils ne jouérent que le titre de ma piéce, & laiſſerent tout le reſte, ſans en dire un ſeul mot : & enſuite, quand je voulus entrer *gratis* en qualité d'Autheur ; on me dit que je n'entrerois qu'à proportion de ma piéce ; c'eſt-à-dire, qu'il y auroit une place pour ma tête ; mais à condition que je laiſſerois mon corps à la porte.

LE DOCTEUR.

Mais, parlons, je vous prie de l'ouvrage que vous voulez me dédier & que vous avez dans votre poche.

ARLEQUIN (*tire un feuillet de sa poche.*)

Voicy le premier feuillet.

LE DOCTEUR.

Donnez le moy, que je le lise.

ARLEQUIN.

Ah point du tout, Monsieur. Il faut qu'un Auteur lise luy même son ouvrage, cela le fait plus valoir.... mais il a assez de mérite par luy-même pour se louer en dans la bouche d'un autre. Lisez donc, Monsieur.

LE DOCTEUR (*lit.*)

Liste generale des filoux, & leur distribution dans tous les quartiers de Paris...

ARLEQUIN (*luy arrachant le papier.*)

Monsieur, ce n'est pas cela...

LE DOCTEUR.

Vous êtes un fourbe: vous méritez, qu'au lieu que l'on a accourci le corps de votre Comedie, on allonge le votre: c'est à dire, pour parler plus clairement, que vous méritez la potence.

SCENE XVII.

ARLEQUIN (*seul.*)

DE quoy diable, me suis-je avisé, de faire un *qui-pro-quo* si dangereux! ma foy, de même qu'il faut que les menteurs ayent bonne mémoire, il faut aussi que les fourbes fassent de grandes attentions.... mais voicy mon maître.

SCE-

SCENE XVIII.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

OCTAVIO.

HE bien, as-tu réussi en quelque chose ?

ARLEQUIN.

Ma foy, Monsieur, avec le métier d'Autheur on ne fait guéres bien ses affaires. C'est le métier le plus ingrat de tous les métiers...

SCENE XIX.

COLOMBINE, OCTAVIO, ARLEQUIN.

COLOMBINE.

ARlequin, & vous, Monsieur Octavio, je viens vous donner avis que Monsieur le Docteur va sortir avec ma Maitresse, pour luy acheter quelques Livres, afin de la desennuyer, à ce qu'il dit. Vois, Arlequin, si tu ne pourras pas faire profiter ton Maître de cette occasion. Adieu. Je m'en vais, de peur qu'il ne me trouve icy avec vous.

SCENE XX.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

OCTAVIO.

HE....

ARLEQUIN.

Monsieur, je connois un Libraire icy proche, qui est extrêmement de mes amis. Allons chez luy ; je prendray sa place, & vous celle de son garçon de boutique, & j'amuseray le Docteur pendant que vous entretiendrez Isabelle.

OC-

OCTAVIO.

C'eſt bien dit, allons vîte.

SCENE XXI.

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

LE DOCTEUR.

JE ne ſuis pas ſi cruel envers toy que tu penſes, Iſabelle, tu vois que je cherche dequoy te deſennuyer. Allons acheter quelques Livres qui te puiſſent divertir.

ISABELLE.

Du moins, mon pere, laiſſez-m'en donc choiſir qui me plaiſent; j'eſpere qu'en cela, vous ne meſurerez pas mon goût ſur le votre: car vous aimez certains Livres barbares, qui regardent votre profeſſion, & qui ſeroient un tourment pour moy, ſi j'étois obligée d'en lire ſeulement une page.

COLOMBINE.

O que ſi, Mademoiſelle; Monſieur vous fera acheter la Diablotique d'Ariſtote pour vous divertir, ou l'ame qui cauſe de Pythagore.

LE DOCTEUR.

La Diablotique d'Ariſtote, & l'ame qui cauſe de Pythagore! (*il rit*) Tu veux dire la Dialectique d'Ariſtote, & la Metempſycoſe de Pythagore. Que tu es folle, Colombine! Non, non, elle prendra quel Livre elle voudra.

SCE-

SCENE XXII.

(*Le fonds du Théâtre s'ouvre & represente une Boutique de Libraire.*)

OCTAVIO (*garçon Libraire.*) ARLEQUIN (*Libraire.*) LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

ARLEQUIN.

MOnsieur, Monsieur, un Livre nouveau; voicy celuy que vous cherchez.

LE DOCTEUR.

Ah; arrêtons-nous chez ce Libraire. Bon jour, Monsieur, hé bien, comment va le trafic! imprimez-vous beaucoup?

ARLEQUIN (*hors de sa boutique & sur le devant du Théâtre.*)

Ma foy, Monsieur, nous sommes accablez d'Auteurs & de Copies. Il est plus aisé à present de faire des Livres que de les lire, & de les imprimer.

LE DOCTEUR.

Parlons d'autre chose. Avez-vous quelque Livre divertissant pour cette fille?

ARLEQUIN.

Oüy, Monsieur; (*à Octavio*) garçon, montrez à Mademoiselle les Livres les plus divertissans de la boutique.

(*Isabelle va dans la boutique, & en faisant semblant de chercher des Livres, elle s'entretient avec Octavio.*)

LE DOCTEUR.

Va, ma fille; pendant que je m'entretiendray avec Monsieur. (*à Arlequin.*) Hé-bien, Monsieur, avez-vous quelque chose de nouveau?

ARLEQUIN.

Voulez-vous voir le Catalogue des Livres que j'ay imprimez depuis peu?

LE DOCTEUR.

Volontiers.

ARLEQUIN (*tire un papier de sa poche & dit.*) Le voicy.

La maniére de bien faire un Fichu, par *Aristote.*

Traité de la Saignée, par un *Sous-Fermier.*

Secrets contre l'assoupissement, & contre le sommeil trop profond, par *un homme qui doit beaucoup.*

Du danger qu'il y a à frequenter les femmes. Ce Livre est dédié aux *petits Collets* de ce temps.

L'art de bien curer les puits, par *Démocrite.*

De l'invention de ramoner les cheminées, par *Agrippa.*

Comme on donne beaucoup à present dans les Lires en *ana*, comme Scaligeriana, Sorberiana, Thuana, Perroniana, Menagiana, & tout nouvellement Arliquiniana; on m'en a presenté un, qui pourra faire quelque comparaison avec ceux-cy, il s'appelle Polissoniana. (*il tire de sa poche un petit papier écrit.*) En voicy un petit échantillon.

Le mois auquel les hommes mangent le moins, est le mois de Février, parce qu'il n'a que 28. jours.

Pourquoy porte-t-on des drapeaux au combat? *Réponse.* Parce qu'il ne peuvent se porter eux-mêmes.

Quelle est la chose du monde la plus hardie? *R.* C'est la chemise d'un Meunier, parce qu'elle prend tous les matins un Larron au collet

Pourquoy bâtit-on des fours dans une ville? *R.* Parce qu'on ne peut bâtir la ville dans les fours.

Quand est-ce que les dents font mal aux loups? *R.* C'est quand les chiens les mordent au derriére.

Qui est-ce qui n'est jamais chez luy? *R.* C'est le Grand-Seigneur, parce qu'il est toûjours à la Porte.

Les meilleurs Astrologues sont les Lingéres, parce qu'elles voyent de près les toiles.

Quand un bas est percé, & qu'on voit un chaussón de toile par le trou; c'est la lingére qui regarde par la boutique du bonnetier.

Qui

Qui a fait le premier bouillir la marmitte à Paris ? *R.* C'eſt le feu.

Qui eſt-ce qui fait le ſoulier ? *R.* C'eſt le quartier, car ſans cela il ſeroit pantoufle.

Quelqu'un diſant : on prendroit ces flambeaux pour de l'argent ; un autre repliqua, je les prendrois bien pour rien, moy.

Je ne mange point entre mes repas : mais entre mes dents.

Qui eſt-ce qui a ſouvent le verre à la main & le ventre à la table ? *R.* C'eſt un Vitrier.

(*Il met ſon papier dans ſa poche, & dit :*)

Vous voyez par cet échantillon que tout l'ouvrage nous promet des recherches fort curieuſes. Outre les nouvelles decouvertes qu'on a faites dans le païs des Poiſſons, & qui ſeront dans cet ouvrage ; il contiendra encore toutes les poiſſoneries qui ſont répanduës dans les *ana*.

LE DOCTEUR.

Il contiendra donc bien des ſottiſes.

ARLEQUIN.

Et ce ſeront ces ſotiſes qui le feront bien vendre. J'eſpere qu'il me fera ma fortune, auſſi bien qu'un autre Livre nouveau que j'ay mis depuis quelques jours ſous la preſſe. Ah qu'il me ſent bon !

C'eſt un Livre rempli de queſtions fort curieuſes ; par exemple, on y demande, lequel eſt le plus ancien de l'œuf, ou de la poule ? ſi le monde eſt droit ou renverſé ? ſi les Peripateticiens uſoient plus de pantoufles à étudier, que d'eſcarpins à danſer ? ſi les épices des procès altérent autant les langues des Juges, que les bourſes des plaideurs ? s'il eſt vray que le Coloſſe de Rhodes ſe mariant avec la Tour de Babylone, il en fût né des pyramides ? pourquoy le vent eſt plus froid l'hyver que l'été ? pourquoy les pains ſont plus grands en Allemagne, qu'en France ? juſques où va la riviere de Seine ? quel eſt le re-

mêle le plus aperitif ? & ce qui eſt admirable & très-utile, c'eſt qu'on trouve dans ce Livre les reponſes à toutes les queſtions qui y ſont faites : par exemple, on répond que le vent eſt plus froid l'hyver que l'été, parce qu'il couche dehors, à cauſe qu'on a bien ſoin de fermer les portes & les fenêtres, pour l'empêcher d'entrer dans les chambres.

(*En cet endroit le Docteur tourne la tête vers la boutique, & voyant ſa fille Iſabelle parler bas avec le garçon, & que celuy-cy luy baiſe la main, il va doucement écouter ce qu'ils diſent ſans qu'eux ny Arlequin s'en apperçoivent, & Arlequin continue & dit :*)

Que les pains ſont plus grands en Allemagne qu'en France, parce qu'on y met plus de pâte ; que la riviére de Seine va juſqu'à Conſtantinople, parce qu'on lit au commencement de la Tragédie de Bajazet, *la Scéne eſt à Conſtantinople* ; que le remède le plus aperitif eſt un trouſſeau de clefs ; que....

LE DOCTEUR.

Ah, Monſieur le garçon Libraire, vous vous lâſſez, à ce que j'entens, d'être garçon, & vous voulez devenir homme aux frais & aux dépens de ma fille. Vous, Monſieur le Libraire, vous êtes un fourbe & fourbiſſime ; & vous ma fille, vous êtes une ruſée, retirez-vous d'icy, allons, venez avec moy, & vîte ; je veilleray ſur votre conduite plus que jamais.

SCENE XXIII.

OCTAVIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MOnſieur, je ne veux plus vous mêler dans mes intrigues, vous êtes un gâte-métier.

OCTAVIO.

Arlequin, la paſſion m'a fermé les yeux de telle ſorte,

ſorte, que je n'ay point veu le Docteur qui m'écoutoit quand je parlois à Iſabelle: je te prie de ne me pas abandonner: car je ſuis plus amoureux que jamais.

ARLEQUIN.

Retirez-vous ſeulement d'icy.

OCTAVIO.

Je t'abandonne tous mes intérêts.

ARLEQUIN.

Je devrois fermer les oreilles de ma compaſſion à vos priéres: mais j'ay pitié de vous. Laiſſez-moy faire. Retirez-vous & vîte.

SCENE XXIV.

ARLEQUIN (*ſeul.*)

JE veux abſolument faire réüſſir mon entrepriſe, je ne veux point en avoir l'affront. Je me ſouviens que le Magicien qui me donna ces bagues, me dit qu'avec elles, je ſerois auſſi grand Magicien que luy, & que je ferois paroître l'Enfer, ſi j'en avois envie. Si cela eſt vray, je n'ay qu'à aller faire un petit voyage dans ce païs là pour venir à bout de mes deſſeins: car l'Enfer étant plein de fourberies, parce qu'il y a bien des fourbes, j'y en trouveray apparemment quelqu'une qui m'accommodera: allons y ſans differer, voyons ſi mes bagues produiront l'effet que j'en attends.

(*Il ſe met les deux bagues, & après quelques poſtures Magiciennes, il demeure en une place, & dit d'un ton ferme & haut:*)

Je veux deſcendre dans les Enfers.

[*On voit des éclairs, on entend des tonnerres, & il s'abîme.*]

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

(Le fond du Théâtre s'ouvre & repreſente les Enfers.)

PLUTON, LES TROIS FURIES.

PLUTON.

CA voyons quelles ſont vos plaintes ?

LES TROIS FURIES (*enſemble.*)

Vous ſçavez, grand Pluton, Dieu de ces ſombres & triſtes demeures, vous ſçavez que nous ne reſpirons que la rage, la fureur, la cruauté, & le deſeſpoir.

PLUTON.

Oüy, je le ſçay, vous êtes trois furies que je ne tiens icy que pour cela.

LES TROIS FURIES (*enſemble.*)

Vous ſçavez que nous ne ſommes icy dans les Enfers que pour faire ſouffrir, pour tourmenter.

PLUTON.

Oüy je le ſçay & je le veux.

LES TROIS FURIES (*enſemble.*)

On n'y ſouffre pourtant plus. On ne fait qu'y rire. Depuis qu'un certain petit homme appellé Arlequin eſt arrivé icy de l'autre monde, ce ne ſont que ris, joyes & divertiſſemens. Titie ne fait que plaiſanter. Ixion ſe joüe ſur ſa roüe l'inſtrument de ſon ſupplice. Tantale en perd l'envie de boire & de manger. Les Danaïdes ne ſont que badiner avec leur tonneau. Siſyphe ne fait que chanter en portant ſon fardeau : enfin votre Royaume changera bien-tôt de face, ſi vous n'y prenez garde.

PLU-

PLUTON.

L'avis que vous me donnez mérite quelque attention, je vais consulter sur cela Minos, Eaque, & Rhadamante. allez, vos souhaits seront accomplis.

LES TROIS FURIES (*ensemble.*)

Sur tout décidez en faveur de la cruauté.

PLUTON.

Oüy.

LES TROIS FURIES (*ensemble.*)

En faveur des hurlemens.

PLUTON.

Oüy.

LES TROIS FURIES (*ensemble.*)

En faveur de la rage.

PLUTON.

Oüy.

LES TROIS FURIES (*ensemble.*)

En faveur du desespoir.

PLUTON.

Oüy, oüy, oüy, oüy, oüy, oüy.

LES TROIS FURIES (*ensemble.*)

Cruauté, fureur, rage, desespoir.

SCENE II.

PLUSIEURS AMES (*qui ne paroissent point appellent Arlequin.*)

ARLEQUIN (*sans paroître.*)

QUi est là?

PLUSIEURS AMES (*sans paroître éclatent de rire, & appellent encore Arlequin. Puis éclatent de rire.*)

ARLEQUIN (*sans paroître.*)

Voilà bien de quoy rire pour des gens qui n'en doivent pas avoir envie.

PLUSIEURS AMES (*sans paroître appellent encore Arlequin.*)

ARLEQUIN (*sans paroître.*)

Qui est-là, vous dis-je ? Eh, je vous prie, laissez-moy achever de faire mes affaires en patience. Voila un maudit pais, on n'y mange rien, & cependant on a toûjours envie d'aller à la chaise percée.

(*On entend encore les ames rire & appeller Arlequin.*)

SCENE III.

ARLEQUIN, LUCRECE.

Arlequin vient sur le Théâtre en racommodant sa culotte, & il est suivi de Lucréce à qui il dit.

ARLEQUIN.

HE fi, fi, Madame, laissez-moy donc me mettre en habit décent, vous me faites honte hé fi.

LUCRECE (*après avoir ri, dit ;*)

Tu ne sçais pas à qui tu parles.

ARLEQUIN.

Je sçay seulement qu'il faut que vous soyez bien effrontée, pour persecuter un homme en l'état où j'étois, Hé fi, fi.

LUCRECE (*après avoir ri.*)

Sçais-tu que tu parles à Lucréce ?

ARLEQUIN.

A Lucréce ! montrez-moy vos mains, voyons si vous n'avez point là quelque poignard ; car on dit que vous êtes bien dangereuse. C'est donc vous qui vous tuâtes, quand Tarquin...

LUCRECE.

Oüy c'est moi-même. Dis-moy un peu des nouvelles de l'autre monde, je te prie. Les femmes fuyent-elles généreusement les poursuites des hommes ?

ARLEQUIN.

Malepeste oüy. J'en ay veu qui pour fuir les hommes couroient jusques au moulin de javelle, aux Perdreaux,

dreaux, au grand Turc, & autres lieux où on fait bonne chére ; il eſt vray qu'à force de fatigues, elles s'arrêtoient-là ; & que les hommes les y attrapoient.

LUCRECE.

Appelles-tu cela fuir les hommes ?

ARLEQUIN.

Ouy-dà, hé c'eſt toûjours courir une petite lieuë pour le moins, ſelon les quartiers d'où elles partent. N'appellez-vous cela rien pour des femmes ?

LUCRECE (*après avoir ri.*)

Hé dis moy un peu, ſont-elles auſſi jalouſes de leur honneur que moy ? ont-elles bien ſoin de le garder ?

ARLEQUIN.

Diable oüy, il ne fait pas bon s'y joüer. Il y en a ſeulement qui ſont charitables, & qui le prêtent à des hommes pour quelque temps. Mais ces hommes leur rendent enſuite cet honneur.

LUCRECE.

Hé comment ces hommes peuvent-ils leur rendre leur honneur ?

ARLEQUIN.

Ils les épouſent.

LUCRECE.

Ah la plaiſante maniére de rendre l'honneur ! que cela eſt bouffon !

ARLEQUIN.

Plaiſante tant que vous voudrez. Mais enfin c'eſt l'uſage du païs. Je vous trouve bien plaiſante vous-même de vous en moquer.

LUCRECE.

Va, j'en feray bien rire nos Dames Romaines, adieu je m'en vais les trouver. (*elle ſort en riant.*)

SCENE IV.

ARLEQUIN, LES AMES (*sans paroître.*)

ARLEQUIN.

ON a bonne envie de rire icy. Ils me viennent tous rire au nez, comme si j'étois barboüillé.

(*Les Ames: appellent sans paroître, Arlequin.*)

Encore, çà en voicy un autre. C'eſt-là quelqu'oiſeau de mauvais preſage.

SCENE V.

ARLEQUIN, HIPPOCRATE.

ARLEQUIN.

C'Eſt le Seigneur Hippocrate! ah Ciel que je ſuis fatigué!

HIPPOCRATE.

Faites-vous ſaigner pour vous ſoulager.

ARLEQUIN.

Mon mal n'eſt pas dans le ſang, il eſt plutôt dans les humeurs; car les importunitez de tous les gens de ce pays-cy me mettent de ſi mauvaiſe humeur, que ..

HIPPOCRATE.

Purgez-vous pour évacuer ces mauvaiſes humeurs.

ARLEQUIN.

Je ne ſçaurois revenir de la peine que m'a fait cette femme, qui ne m'a pas donné le temps de faire mes affaires, je me ſuis retenu à cauſe d'elle, & j'apprehende ....

HIPPOCRATE.

Prenez un lavement pour vous tirer d'affaire.

ARLEQUIN.

Ah voila l'autre avec ſon ſang-froid. Faites-vous ſaigner, purgez-vous, prenez un lavement; à ce que

que je vois, les Médecins ont la même routine icy que dans l'autre monde.

HIPPOCRATE (*après avoir ri.*)

Ah qu'il eſt plaiſant !

ARLEQUIN.

C'eſt à faire à vous, vous êtes un plaiſant benêt de me venir rire au nez.

HIPPOCRATE.

Ah ſi vous vous fâchez, il faudra vous ſaigner pour vous rafraîchir le ſang, vous purger pour ôter la bille qui s'enflamme, & vous donner un lavement pour rafraîchir le bas ventre, qui étant échauffé excite la colére par les fumées brûlantes qu'il envoye dans la region ſuperieure...

ARLEQUIN.

Ma foy, c'eſt tout comme en France. En vérité, Seigneur Hippocrate, tous vos raiſonnemens me font pitié, & me donnent du chagrin pour l'amour de vous.

HIPPOCRATE.

Si vous êtes chagrin, faites-vous ſaigner pour ôter la craſſe du ſang, qui engendre la mélancolie ; purgez-vous pour évacuer la matiére gluante & terreſtre des humeurs, qui aſſoupiſſant les eſprits leur ôte cette agréable & remüante vivacité, qui réjoüit par les picottemens qu'elle excite dans les nerfs & dans les membranes de votre corps ; prenez des lavemens, afin que les inteſtins étant dégagez, vos ſens ſoient plus libres dans leurs fonctions, & par conſequent votre eſprit puiſſe plus facilement s'en ſervir pour goûter les plaiſirs.

ARLEQUIN.

Saignée, purgation, lavement ; ma foy encore une fois c'eſt tout comme en France ; trois remédes à tout maux. Ha que cela eſt drôle ! ah, ah, Seigneur Hippocrate, vous me ferez crever de rire avec vos remédes.

HIPPOCRATE.

Si vous êtes trop gay, faites-vous saigner, afin que la saignée vous affoiblissant, les esprits soient occupez à réparer vos forces, & non pas à vous faire rire : faites-vous purger, afin que la purgation poussant dehors plusieurs esprits vitaux avec les humeurs, il ne se fasse plus un si grand épanchement de ces mêmes esprits par tous les fibres de votre corps ; car c'est cet épanchement, qui par une espèce de démangeaison fait la trop grande joye. Prenez des lavemens, afin que les decoctions rafraîchissantes éteignent la matiére de ces mêmes esprits, en même temps qu'elles tireront en bas la matiére fecale par le boyau culier...

ARLEQUIN.

Hé fi, fi, Monsieur Hippocrate, vous me faites mal au cœur avec votre matiére fecale...

HIPPOCRATE.

Si vous avez mal au cœur, faites vous saigner, purger, & donner des lavemens; faites-vous saigner, afin...

ARLEQUIN.

Ah tous vos raisonnemens me font mal à la tête.

HIPPOCRATE.

Si vous avez mal à la tête faites-vous saigner, purger & donner des lavemens ; faites vous saigner, afin que...

ARLEQUIN. (*en colére.*)

Et moy, je souhaite que vous vous fassiez saigner jusqu'à la derniére goutte ; que vous ne mangiez jamais que Casse, Rubarbe, & Sené ; que vous preniez tant de lavemens, que votre cœur, votre foye, vos tripes & vos boyaux sortent avec votre matiére fecale par votre maudit boiau culier.

HIPPOCRATE.

Ah, ah, qu'il est plaisant ! Adieu, petit homme de piéces & de morceaux.

ARLEQUIN.

Adieu, figure composée de Casse, de Rhubarbe, & pêtrie de décoctions.

HIPPOCRATE.

Adieu, petit Perroquet d'Arcadie.

ARLEQUIN.

Adieu, oiseau de la mort.

SCENE VI.

ARLEQUIN (*seul.*)

QUe diable est-cecy! ce n'est pas assez que les Médecins de l'autre monde ne parlent que de saignées, de purgations & de lavemens, il faut encore qu'ils apportent ces sortes de tourmens-là jusques-icy.

(*Il entend les ames qui l'appellent, & entendant du bruit d'un côté, il s'en va de l'autre, en disant:*)

Il faut que je me retire de ce côté-cy pour éviter d'autres fâcheux, qui voudroient m'engager à les faire rire malgré moy ... Ah que vois-je? me voicy tombé de fiévre en chaud mal: d'Hippocrate en Galien. Mais prenons un ton plus serieux avec celuy-cy, pour voir s'il raisonnera comme les autres Médecins.

SCENE VII.

ARLEQUIN, GALIEN.

ARLEQUIN.

JE suis bien-aise, Monsieur Galien, de vous trouver icy pour vous consulter sur une incommodité qui m'inquiette beaucoup. C'est une indigestion d'estomach.

GALIEN.

Indigestion d'estomach! & où voudriez-vous donc que fût cette indigestion, au gras de la jambe?

ARLEQUIN.

Hé bien, Monsieur, d'une indigestion simplement, puisque vous le voulez.

GALIEN.

Tirez la langue. Chaleur. Donnez votre bras. (*il luy tâte le pouls.*) Chaleur. Mangez vous bien?

ARLEQUIN.

Non, je ne mange point.

GALIEN.

Chaleur. Allez vous bien à la selle?

ARLEQUIN.

Fort peu.

GALIEN.

Chaleur. Dormez vous bien?

ARLEQUIN.

Non. Mon sommeil est fort inquiet.

GALIEN.

Chaleur. Riez vous volontiers?

ARLEQUIN.

Oh non; je n'en ay point d'envie à present.

GALIEN.

Chaleur, chaleur, chaleur que tout cela.

ARLEQUIN.

Mais, Seigneur Galien, j'avois toûjours crû que l'indigestion venoit au contraire d'un defaut de chaleur.

GALIEN.

Cela est faux dans le sens que vous l'entendez; c'est un raisonnement de petite femmelette, & de toutes ces sortes de gens qui se mêlent de donner des remède sans être Médecins: Ils disent que c'est un defaut de chaleur, & nous, nous disons le contraire: & quand même notre opinion seroit fausse, nous ne laisserions pas de la soutenir, plutôt que d'être du sentiment de tous ces ce *pis-aller* de la Médecine.

ARLEQUIN (*d'un ton d'habile homme.*)

Mais, comment pouvez-vous que tout ce que je viens de vous dire est l'effet d'une grande chaleur?

GA-

GALIEN.

Ecoûtez mon raiſonnement, mais raiſonnement d'autant plus véritable, qu'il vous paroîtra extraordinaire. Il y a deux ſortes de chaleur, l'une naturelle qui nous fait vivre, l'autre accidentelle qui nous fait mourir. Ces deux chaleurs ſe trouvant dans l'eſtomach & dans les entrailles en même temps que la matiére de l'aliment y eſt entrée, elles combattent entr'elles pour en prendre poſſeſſion; mais parce qu'elles ont des forces égales, elles s'empêchent l'une & l'autre de s'emparer de l'aliment, de ſorte qu'il demeure ſans être digéré; c'eſt pourquoy l'on rend ordinairement les viandes comme on les a priſes. La langue eſt ſeiche, c'eſt à cauſe de la chaleur accidentelle qui conſomme l'humidité qui la devroit humecter. Le pouls eſt élevé, c'eſt parce qu'il eſt agité par le combat de ces deux chaleurs. On ne va pas bien à la ſelle, parce que la matiére de l'aliment ayant été long-temps balotée entre ces deux chaleurs, elle devient ſi dure & ſi ſeiche, que n'ayant point d'humidité pour luy ſervir de vehicule, elle ne peut s'évacuer par en-bas. Le ſommeil eſt inquiet, c'eſt à cauſe des eſprits agitez par le combat de ces deux chaleurs. On ne rit pas volontiers (écoutez bien cecy) on ne rit pas volontiers, parce que ces deux chaleurs occupant pendant leur combat beaucoup plus de place que ſi elles étoient tranquilles, elles preſſent les parties internes, & particuliérement la ratte dont la dilatation fait le ris; d'où vient qu'on dit d'un homme qui a bien ri, qu'il s'eſt épanoüi la ratte. Voilà ce qui s'appelle raiſonner; & ce que tous mes confréres ne vous diront pas. Je conclus donc que, pour vous guérir, il faut beaucoup vous rafraîchir; faites-vous premiérement tirer trois petites palettes de ſang, pour en rafraîchir la maſſe; purgez vous enſuite avec le petit laict & la caſſe pour expulſer, évacuer, emporter doucement la cauſe de la chaleur accidentelle; puis enfin prenez

des

des lavemens ſans miel, parce qu'il échauffe, des ptiſannes, le petit laict & le bain, pour détruire entiérement cette chaleur accidentelle, qui cauſe l'indigeſtion dont vous vous plaignez.

ARLEQUIN (*encore d'un ton d'habile homme.*)

Mais, Seigneur Galien, comment accorder tout ce que vous venez de dire avec une opinion généralement recuë, qui dit, que quand on meurt, c'eſt par une extinction de la chaleur naturelle?

GALIEN.

Cette opinion générale eſt fondée ſur mon opinion particuliére. On meurt par une extinction de chaleur: parce que ces deux chaleurs, dont je vous ay parlé, après avoir combattu long-temps avec des forces égales, ſe donnent enfin un coup fourré, qui les détruit toutes deux, & c'eſt ce qui fait la mort.

ARLEQUIN.

Seigneur Galien, ſi ce que vous dites n'eſt pas vray, il paroît du moins vray-ſemblable. Mais pour vous dire ſincérement ma penſée (car vous ſçavez qu'un malade ne doit rien celer à ſon Médecin) il me ſemble que tous vous autres Meſſieurs les Médecins, quoy-que vous ayez des ſentimens contraires entr'eux ſur une même matiére; cependant quand vous nous les expoſez, vous le faites avec tant d'adreſſe, que nous ſommes comme forcez à dire, cela eſt vray. Il faut pourtant qu'il n'y ait qu'un de ces ſentimens qui ſoit véritable.

GALIEN.

Eſt-ce pour diſputer avec moy que vous êtes venu?

ARLEQUIN.

Ah, j'en ſerois bien fâché: des Meſſieurs comme vous ſont trop à craindre.

GALIEN.

Des Meſſieurs comme nous ſont trop à craindre! comme l'entendez-vous?

ARLEQUIN (*d'un ton railleur.*)

Je l'entends, Seigneur Galien, comme tous Messieurs vos Confréres sont bien-aises que nous l'entendions; c'est-à-dire, que le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme, c'est d'être abandonné des Médecins. Jugez, Seigneur Galien, cela étant ainsi, si je voudrois en disputant contre vous, me mettre en danger d'encourir votre disgrace, & par consequent de n'avoir pas le secours que j'espere de vous contre mon incommodité.

GALIEN.

Hé bien, voulez-vous vous confier en moy; car, comme j'ay fort bien dit autrefois dans l'autre monde, la confiance au Médecin aide beaucoup le remède. *Ille plures sanat de quo plures confidunt.* Je vous le diray en Grec, si vous le voulez.

ARLEQUIN.

Je suis content du Latin. Ecoûtez aussi mon François, je vous prie. Soyez donc assuré que je feray aveuglément tout ce que vous m'ordonnerez, après que je vous auray encore dit deux mots sur ma maladie; c'est que je croy que mon indigestion vient de ce que depuis que je suis icy, je n'ay pas mis un seul morceau dans ma bouche: comment pourrois-je digerer quelque chose, si je n'ay rien mangé;

GALIEN.

Allez, vous êtes un badin, qui ne méritez pas de joüir de mon entretien.

(*Arlequin s'en va d'un autre côté en s'éclatant de rire.*)

SCENE VIII.

ORPHE'E, TERENCE.

ORPHE'E (*avec une guitarre.*)

AH ce petit homme plaisant nous échappe, Seigneur Terence.

TE-

TERENCE.

Apparemment, Seigneur Orphée, il retournera bien-tôt par icy. Si vous voulez cependant joüer un peu de cet instrument que vous portez, vous me ferez bien du plaisir.

(*Orphée joüe, & ensuite on entend les ames qui appellent Arlequin, & Arlequin qui dit, laissez-moy.*)

(*Terence.*) St, st, le voicy.

SCENE IX.

ARLEQUIN, ORPHE'E, TERENCE.

ARLEQUIN.

AH me voilà pris de ce côté-cy!

ORPHE'E & TERENCE (*rient.*)

Ah qu'il est plaisant! ah qu'il est plaisant!

ARLEQUIN (*se tournant du côté de Terence.*)

Qui êtes-vous donc le beau rieur?

TERENCE.

Je suis Terence.

ARLEQUIN.

Ah Terence le Comédien! vous me prenez apparemment pour quelque froid bouffon de vos Comédies.

ORPHE'E (*rit.*)

Ah le drôle de petit homme!

ARLEQUIN.

Et vous qui êtes-vous avec ce bel instrument pendu à votre ceinture?

ORPHE'E.

Je suis Orphée.

ARLEQUIN.

Ah, ah, celuy qui vint querir icy sa femme Euridice; ma foy il y en a bien dans l'autre monde, qui ne voudroient pas tant prendre de peine pour leurs femmes. De quoi, diable, vous avisiez-vous? est-ce que vous étiez trop aise?

ORPHE'E.

Il ne s'agit pas de cela. Dis-moy, je te prie, des nouvelles de la Musique de l'autre monde. Comment-va-t elle, est-elle en vogue?

ARLEQUIN.

Tant en vogue, qu'on la trouve par tout. Tout le monde s'en mêle, c'est le grand pis-aller de ceux qui ne sçavent que faire.

ORPHE'E.

Mais n'a t-on pas de l'estime pour elle?

ARLEQUIN.

Ah beaucoup! on la traitte dans le pays d'où je viens avec un respect qui vous surprendra. Mademoiselle la Musique va à l'Opera trois ou quatre fois la semaine; mais il faut voir de quelle manière elle y va. Elle est escortée d'une compagnie de Soldats, qui ont l'épée au côté, le mousquet sur l'épaule & la méche allumée. Il semble qu'on ait peur qu'on luy fasse rendre l'argent qu'elle emporte à bien des gens qui sont amoureux d'elle.

ORPHE'E.

Qu'est-ce que c'est que cet Opera où elle va?

ARLEQUIN.

C'est une grande personne, dans laquelle il y a un grand Théâtre, sur lequel plusieurs salles s'entretiennent en chantant.

ORPHE'E.

„ C'est une grande personne, dans laquelle il y a „ un grand Théâtre, sur lequel plusieurs salles s'en- „ tretiennent en chantant! qu'est-ce que cela veut dire?

ARLEQUIN.

Je n'ay pas dit cela; ou si je l'ay dit, j'ay voulu vous dire que l'Opera est une grande salle, dans laquelle il y a un grand Théâtre, sur lequel plusieurs personnes s'entretiennent en chantant.

ORPHE'E.

Dis-moy, je te prie, un de ces discours qu'on y chante.

AR-

ARLEQUIN.

En voicy un d'un Opera appellé *Armide*. Tenez voila *Armide* qui eſt amoureuſe de *Renaud*. Ce *Renaud* eſt un gaillard, mais fier comme un diable; il veut quiter la belle *Armide*, celle-cy luy dit en chantant: (*Il contrefait la Rochoüais.*)

Renaud! ciel! ô mortelle peine!
Vous partez! Renaud, vous partez!
Démons, ſuivez ſes pas, volez, & l'arrêtez.
Helas! tout me trahit, & ma puiſſance eſt vaine!
Renaud! ciel! ô mortelle peine!
Mes cris ne ſont pas écoutez!
Vous partez, Renaud! vous partez!

Enſuite ce fier *Renaud*, qui a un cœur de rocher, répond cruellement à cette pauvre affligée, (*Il contrefait du Meſnil.*)

Armide, il eſt temps que j'évite
Le peril trop charmant que je trouve à vous voir.
La gloire veut que je vous quitte,
Elle ordonne à l'amour de ceder au devoir.

ORPHE'E (*rit.*)

Ah, ah, que cela eſt plaiſant!

ARLEQUIN.

Quoy vous riez! vous m'étonnez. Sçavez-vous bien qu'on ne rit jamais à l'Opera; & que ſi on y rit, c'eſt tout au plus quand quelque machine a fait faux-bond.

ORPHE'E.

Apparemment on danſe à cet Opera?

ARLEQUIN.

Oh oüy; on y danſe auſſi par converſation. Voicy comment.

(*Il danſe & contrefait Pecour. Sur la fin de ſa danſe arrivent Pluton, Minos, Eaque & Rhadamante: Orphée & Terence ſe retirent.*)

SCE-

SCENE X.

PLUTON, MINOS, EAQUE, RHADAMANTE, ARLEQUIN.

PLUTON.

AH, ah, petit marmouſet, je n'ay que faire d'informations pour ſçavoir la vie que vous menez icy. En voila un aſſez bel échantillon.

ARLEQUIN.

Parle donc, hé, marouffle, tu ne me laiſſeras pas danſer? je te donneray ma foy ſur la gueule.

PLUTON.

Impie! ſçais-tu à qui tu parles?

ARLEQUIN.

Sçais-tu qui tu empêches de danſer?

PLUTON.

Sçais-tu que je ſuis Pluton?

ARLEQUIN.

Si tu es un Ploton, je ſuis une toupie, tiens, vois. (*Il danſe & tourne comme une toupie.*)

PLUTON (*rit.*)

Ah, ah, ah, eh comment mes ſujets ne riroient-ils pas à la veuë de ce petit magot, puiſque je ne ſçaurois moy même m'empêcher d'éclater de rire?

ARLEQUIN.

Je te donneray ma foy ſur la gueule, ſi tu m'appelles davantage magot.

PLUTON (*dit en riant, quelque effort qu'il faſſe pour s'en empêcher.*)

Mon amy, écoute, puiſque ta plaiſante petite figure de bamboche ne me permet pas de me fâcher contre toy; je t'ordonne cependant abſolument, quoiqu'en riant, de plier bagage, & d'être hors de mon Royaume avant qu'il ſoit un quart-d'heure; c'eſt moy qui ſuis le Dieu des Enfers qui te fais ce commandement. AR-

ARLEQUIN.

Vous êtes le Dieu des Enfers? & ces trois vendeurs de Mithridate que je vois-là avec vous, comment s'appellent-ils?

PLUTON.

Ce sont les Juges de ce pays-cy, ils s'appellent Minos, Eaque & Rhadamante.

ARLEQUIN.

Minon, Jacques, & Madame Anne!

PLUTON (*rit.*)

Ah, ah, ah, impertinent, qui me fais rire malgré moy, si je te vois davantage icy, je te feray précipiter dans le lieu le plus profond du Tartare. (*Le fond du Théâtre se ferme, & tous les Acteurs de cette Scène disparoissent.*)

SCENE XI.

OCTAVIO (*seul.*)

JE cherche Arlequin sans en pouvoir apprendre aucune nouvelle; ce miserable sera peut-être allé au cabaret; car c'est l'ordinaire rendez-vous de ses semblables. Il m'a fait de grandes promesses; mais j'ay grande peur de n'en voir aucun effet...

SCENE XII.

(*Il se fait un trou au Théâtre, & Arlequin en sort avec son bonnet de nuit dans la main, il est accompagné de flammes, & de fumées qui sortent du trou, par où il a passé.*)

ARLEQUIN, OCTAVIO.

OCTAVIO (*surpris.*)

ARlequin....

ARLEQUIN (*avec un bonnet de nuit.*)

Octavio.

OCTA-

OCTAVIO.

Arlequin, eſt-ce toy ?

ARLEQUIN (*imitant un endroit d'Armide chante ces trois mots.*)

C'eſt luy même.

OCTAVIO.

Hé d'où viens-tu ?

ARLEQUIN.

Je viens de l'Enfer y chercher quelque fourberie pour votre ſervice, Monſieur.

OCTAVIO.

Que veut dire ce bonnet de nuit ?

ARLEQUIN.

Ce bonnet de nuit eſt un effet de ma précaution & de ma prudence. Quand je vis que j'avois un voyage a faire dans le Royaume de Pluton, & qu'on m'aſſûra que c'étoit un pays de chagrin & de triſteſſe, je dis en moy même, il faut donc que quand j'y ſeray, je ſois triſte comme les autres, cependant je n'en ay guéres d'envie. Comment feray-je pour devenir triſte ? je rêvay quelque temps. Après avoir bien rêvé, je pris mon bonnet de nuit pour compagnie, afin qu'étant toûjours avec Monſieur mon bonnet de nuit, je partageaſſe ſa triſteſſe ; car, comme vous ſçavez, il n'y a rien de plus triſte qu'un bonnet de nuit. N'eſt-ce pas là une belle invention pour être triſte ?

OCTAVIO.

Hé-bien enfin as-tu trouvé dans l'Enfer ce que tu y étois allé chercher ?

ARLEQUIN.

Monſieur, quand j'y ay demandé quelques fourberies pour ſervir votre amour, on m'a répondu qu'il n'y avoit que les fourbes dans l'Enfer ; mais que leurs fourberies étoient reſtées ſur la terre.

OCTAVIO.

Nous voila bien avancez.

AR-

ARLEQUIN.

Monsieur, je viens d'un pays, où on ne sçait ce que c'est que de boire & de manger; jugez de mon appetit. Un peu de nourriture m'ouvriroit l'esprit, & me feroit trouver quelque bonne invention.

OCTAVIO.

Allons, viens manger un morceau & boire un coup, j'y consens; les peines que tu as prises méritent bien cette récompense.

ARLEQUIN.

Allons, Monsieur, & ensuite vous verrez merveilles; car un verre de vin ravive bien un homme.

SCENE XIII.

MEZZETIN (*voyageur, & seul.*)

MEZZETIN.

AH que les voyageurs trouvent de certaines journées bien longues! Enfin voicy celle cy bientôt finie. Il faut un peu me reposer & chanter quelque petite chansonnette pour me ragaillardir. Le chant fait paroître le chemin plus court. (*Il chante.*)

CHANSON.

Quelque lieu qu'on frequente,
Par tout on voit toûjours.
Et quoy!
Homme trompeur, femme qui tente,
Et peu de foy dans les amours.

Quelque loin qu'on voyage,
On voit toûjours par tout.
Et quoy?
Jeune étourdy, vieillard peu sage,
Et Pedant de très-mauvais goût.

Dans

Dans quelqu'endroit qu'on aille,
Toûjours par tout on voit.
Et quoy?
Riche ignorant, ſçavant ſans maille,
Et Muſicien qui ſouvent boit.

Mais voicy un homme qui me regarde & qui rit, n'eſt-ce point du *Muſicien* qu'il ſe divertit? Voyons s'il rira encore. (*il chante encore ce dernier couplet.*)

SCENE XIV.

ARLEQUIN, MEZZETIN (*Voyageur.*)

ARLEQUIN.

VOicy quelqu'étranger qui ſe divertit à petits frais.

MEZZETIN.

Bon jour, bonne ſemaine, bon mois, bonne année; & bon ſiécle, Monſieur.

ARLEQUIN.

Bonne heure, bonne demi heure, bon quart d'heure, bonne minute, & bon moment, Monſieur; vous voyez, Monſieur, que de votre ſcience & de la mienne, on pourroit faire un bon Calendrier.

MEZZETIN (*à part.*)

Cet homme-cy eſt bouffon.

ARLEQUIN.

Que faites-vous là Monſieur?

MEZZETIN.

Je ſuis un voyageur, & je me repoſe ici pour quelque temps. (*à part.*) Je luy en veux faire accroire.

ARLEQUIN.

De quel païs venez-vous?

MEZZETIN.

De l'Amerique, Monsieur.

ARLEQUIN.

D'une marmitte ? vous n'êtes pas à plaindre.

MEZZETIN.

Je dis de l'Amerique, une grand partie du monde. J'ay demeuré plus de dix ans, dans le païs des Toupinambous & des Margajats, j'y étois le favory du Roy : mais la vertu n'est point sans envie.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que ce païs des Toupinambous & des Margajats ?

MEZZETIN.

Le meilleur païs du monde, on n'y trouve que sucre, tabac, or, argent. J'y ay veu un chou si grand que deux mille hommes pouvoient s'y tenir dessous à l'abry de la pluye.

ARLEQUIN.

Ah, n'est-ce que cela ? J'ay veu un jour, moy qui vous parle, j'ai veu dans une petite chambre une marmitte si grande, que quand on y mettoit vingt Chaudronniers pour la racommoder, ils n'entendoient pas les uns les autres les coups de marteau que donnoient leurs voisins.

MEZZETIN.

Et fi, fi, vous vous mocquez de moy, hé à quoy pourroit servir une si grande marmitte ?

ARLEQUIN.

Pour y mettre cuire ce grand chou que vous avez veu .... Mais, dites-moy, je vous prie quelques particularitez du païs du ces Toup . . . . des Toupies .... des .... helas ....

MEZZETIN.

Des Toupinambous & des Margajats ?

ARLEQUIN.

Ouy, ouy, quels noms !

MEZ-

MEZZETIN.

Il y a une tour d'argent-vif qui eſt ſi haute, que quand on eſt monté juſques au haut, toute la terre ne paroît pas plus grande que la tête d'une épingle, & les hommes qui ſont deſſus, pas plus gros que des poids.

ARLEQUIN.

Cela eſt admirable!

MEZZETIN.

J'ay apporté de ce païs-là quatre raretez qu'on ne peut aſſez eſtimer.

ARLEQUIN.

Quoy donc?

MEZZETIN.

La premiére, eſt un rayon de la derniére Comète qui a paru dans le païs des Margajats. La ſeconde, c'eſt le Rat dont la montagne accoucha, & dont il eſt parlé dans l'Hiſtoire véritable des Fables. La troiſiéme, c'eſt la Pierre precieuſe que le Coq d'Eſope trouva dans un fumier; & la quatriéme c'eſt une côte du cheval de Troye Tout cela eſt au coche de ce pays-là pour les apporter ici. Le Roy vouloit les retenir, pour en faire un preſent de nôces à ſon fils, quand il le marieroit; mais j'ay voulu abſolument les garder. J'ay laiſſé dans ce même coche deux hommes de la Zone torride qui viennent pour voir ce païs-cy: ils ſont ſi pleins de chaleur, qu'ils n'éternuent que des bombes, des fuſées, des petards & des lances à feu; au lieu de roupies, ils ont des bottes d'allumettes pendues au bout du nez.

ARLEQUIN (*à part.*)

Le Royaume des Toupinambous & des Margajats.... Le Roy a un fils qu'il veut marier.... Le Docteur ne veut marier ſa fille qu'à un étranger des plus éloignez..... Ce Docteur eſt un homme facile à être duppé.... voila un homme qui ſçait ce que c'eſt que ce païs..... Cet homme-cy a beſoin d'ar-

gent, ou je suis bien trompé .... (*à Mezzetin.*) Mon amy, voulez-vous gagner cinquante pistoles en une heure?

MEZZETIN.

Ouy, Monsieur, & davantage si vous voulez en moins de temps.

ARLEQUIN.

Bon, vous êtes accommodant, cela me plaît. (*Il luy parle à l'oreille.*) M'avez vous bien entendu?

MEZZETIN.

Ouy, & j'executeray fidélement la conclusion de tout ce que vous venez de me dire. (*à part.*) Je connois cet homme-cy, & il ne me connoît pas. Quel plaisir! il est bon diable; comme il croit que j'ay bien vû du païs, & que par le moyen de cette crédulité, je pourray luy rendre service, je veux le servir généreusement. Une petite fourberie pour rendre deux amans heureux, ne m'exposera pas aux rigueurs de la Justice. (*On entend le Docteur qui dit, Colombine, je vais revenir.*)

ARLEQUIN.

J'entends notre homme qui vient, adieu. Je vais prendre l'occasion de son absence de sa maison pour apprendre à Isabelle notre fourberie, ensuite j'en avertiray mon maître, & dans un moment tout sera prêt.

SCENE XV.

MEZZETIN (*seul.*).

Cinquante pistolles sont bonnes à gagner en si peu de temps, & avec si peu de peine. Ah, ah, apparemment voicy l'homme dont il s'agit. (*il se met à chanter.*)

SCE-

SCENE XVI.

LE DOCTEUR, MEZZETIN.

LE DOCTEUR.

AH, voila, si je ne me trompe, quelque étranger. Bon jour, Monsieur, cherchez-vous quelqu'un ?

MEZZETIN.

Oüy, Monsieur. Je suis un voyageur, je viens de l'Amerique ! ah qu'il y a loin d'icy, Monsieur !

LE DOCTEUR.

De quel endroit de l'Amerique venez vous ?

MEZZETIN.

Du Bresil, j'ay demeuré plus de vingt ans dans deux Royaumes du Bresil. Ce sont les Royaumes des Toupinambous & des Margajats.

LE DOCTEUR.

Je connois cela, les gens de ce païs là ont de grosses têtes ....

MEZZETIN.

Oüy, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Qui vous a engagé à quitter ces païs, puisque vous y avez demeuré si long-temps ?

MEZZETIN.

C'est le Roy qui m'a envoyé icy, & voicy pourquoy. Il faut que vous sçachiez que ces peuples-sont extrémement barbares, mal policez, sans Loy, & presque sans raison (ce qui marque que les plus grosses têtes ne sont pas les meilleures. Je ferme la parenthèse, Monsieur.) Le Roy qui est un homme de grand sens a résolu de leur donner des Loix, de les conduire & de les

gouverner avec plus de raiſon qu'ils ne l'ont été juſqu'à preſent: pour executer plus aiſement ce deſſein, il a jugé à propos de prendre avec luy quelqu'habile homme, qui luy apportât du ſecours par ſes avis & par ſes conſeils; comme il ne pourroit jamais trouver cet habile homme parmy des peuples auſſi groſſiers que ſes ſujets, & comme il a ſçû par le commerce qu'il a avec ce païs-cy, qu'il y avoit icy un Docteur extrémement paſſionné pour les étrangers, que ce Docteur avoit une fille fort aimable qu'il ne donneroit jamais en mariage qu'à un étranger des Regions les plus éloignées; il ameine ſon fils icy pour la demander en mariage, & pour en mener en même temps ce Docteur dans ſon Royaume, quand les nôces ſeront faites.

LE DOCTEUR.

Le Roy des Toupinambous & des Margajats eſt en chemin, dites-vous, avec ſon fils pour la fille d'un Docteur? & comment nommez-vous cet heureux Docteur?

MEZZETIN.

Il s'appelle le Docteur Baloüarde, & c'eſt luy que je cherche, afin de l'avertir de ſe preparer à recevoir ces deux Princes ſelon leur mérite.

LE DOCTEUR.

N'allez pas plus loin, c'eſt moy qui ſuis le Docteur Baloüarde. Ah quel honneur pour la famille d'un Docteur!

MEZZETIN (*l'embraſſe.*)

Ah, Monſieur le Docteur, que je prens de part à vôtre joye! Adieu, Seigneur Docteur, je m'en vais au devant de ces Princes pour leur apprendre l'impatience avec laquelle vous attendez leur arrivée.

LE DOCTEUR.

Allez, & moy je vais appeller ma fille pour luy dire cette bonne nouvelle.

SCE-

SCENE XVII.

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

LE DOCTEUR (*appelle.*)

Isabelle.

ISABELLE.

Me voicy, mon pere.

LE DOCTEUR (*se met à danser de joye, puis il dit.*)

Cà, danſez, ma fille, & toy Colombine, danſe auſſi

ISABELLE.

Vous vous moquez, de moy, mon pere.

LE DOCTEUR.

Je me moque, dis-tu, d'être ſi gaillard? c'eſt pour l'amour de toy, friponne, que je ſuis gaillard. Je te vai marier.

COLOMBINE.

A qui donc, Monſieur?

LE DOCTEUR.

Au fils d'un grand Roy! (*Il danſe.*)

ISABELLE.

Au fils d'un grand Roy!

LE DOCTEUR.

Ce Roy l'ameine icy, tu le vas voir rentrer dans un moment; écoute, le voicy. (*On entend des Inſtrumens*)

SCENE DERNIERE.

(Le fonds du Théâtre s'ouvre, & fait voir une Décoration groteſque.)

ARLEQUIN (*Roy des Toupinambous,*)
OCTAVIO (*Fils du Roy des Toupinambous, & leur ſuite.*)

LE DOCTEUR, ISABELLE, COLOMBINE.

Ceux de la ſuite d'Arlequin ont de groſſes têtes, ſont peints de differentes couleurs, armez d'Arcs & de Fléches, ont des bonnets & des ceintures de plumes, des panniers plats aux pieds. Le Roy & ſon fils, je veux dire Arlequin & Octavio ſont couronnez de Tabac & portez ſur des chariots ornez de pains de ſucre.

ARLEQUIN *à ſa ſuite,*)

Allons ſaluer, Monſieur le Docteur

(*Ceux de ſa ſuite pourſuivent le Docteur à coups de fléches, pour le ſaluer; le Docteur court, ſe tourmente & dit.*)

LE DOCTEUR.

Ah, Meſſieurs, on vous dit de me ſaluer; & non pas de me tuer.

ARLEQUIN.

Cette maniére de ſaluer eſt l'uſage du païs.

LE DOCTEUR.

Seigneur, ſi l'on fait civilité de cette maniére dans vos Etats, comment s'y prend on donc pour faire une incivilité à quelqu'un?

ARLEQUIN.

Ah voulez-vous le voir; (*à ſa ſuite.*) Allons faites incivilité au Docteur.

(*Ils le prennent & le bernent en ſe le pouſſant & jettant les uns aux autres.*)

LE

LE DOCTEUR.

Voila des coûtumes assommantes.

ARLEQUIN.

Docteur, vous avez assez travaillé pour boire un coup. (*à sa suite.*) apportez à boire à la Doctrine. (*Un de sa suite apporte au Docteur un verre d'une liqueur fort noire.*)

LE DOCTEUR.

Qu'est-ce que cela, Seigneur.

ARLEQUIN.

C'est de l'encre, Monsieur le Docteur.

LE DOCTEUR.

De l'encre! hé pourquoy voulez-vous que je boive de l'encre?

ARLEQUIN.

Pour deux raisons. La premiére pour faire porter à votre ame le deuil de la mort de votre corps; la seconde, parce qu'il faut que votre corps meure, afin qu'il me serve de cornet d'où je tireray l'encre nécessaire pour écrire le Contrat de mariage de votre fille avec mon fils.

LE DOCTEUR.

Seigneur, j'en trouveray ailleurs, & de plus il n'y a rien qui presse l'écriture; votre consentement, le mien, & celuy des deux parties sont tout le nécessaire.

ARLEQUIN.

Vous consentez donc, Docteur, que celuy-cy present que j'appelle mon fils, épouse votre fille?

LE DOCTEUR.

Oüy, Seigneur.

ARLEQUIN (*à Octavio en montrant le Docteur.*)

Mon fils, voila votre laid pere.

LE DOCTEUR.

Vous voulez dire, Seigneur, que je suis son beau pere.

ARLEQUIN.

Un laid magot comme vous seroit un beaupere!

c'eſt moy, mon amy, qui ſuis le beaupere de votre fille. (*à Octavio.*) Allez, mon fils emmenez votre épouſe. (*au Docteur.*) Vous, parlez, dites moy, n'avez vous rien à me donner pour m'amuſer? n'avez-vous point quelque fille que je puiſſe auſſi épouſer.

LE DOCTEUR.

En voici une auprès de vous; mais ce n'eſt qu'une petite fille qui ſert la mienne.

ARLEQUIN.

Cela ne fait rien, Docteur, l'amour deſcend. (*à Colombine.*) Ma fille, je vous prens pour ma femme, le voulez-vous bien?

COLOMBINE.

Tout ce qu'il vous plaira, Monſieur.

ARLEQUIN.

Voila parler comme il faut.

(*Pendant qu'Arlequin parle le Docteur qui voit un bout de papier qui ſort de ſa poche le tire & lit:*)

LE DOCTEUR.

Liſte generale de tous les filoux & de leur diſtribution dans tous les quartiers de Paris....

Ah c'eſt le fourbe d'Auteur qui me vient de tromper! (*à Arlequin.*) Ah impoſteur, je te reconnois à preſent à ta figure & à ce papier, rends moy ma fille.

ARLEQUIN (*à part.*)

Ah, qu'ai-je fait? (*au Docteur.*) Demandez-la à Octavio, il en eſt à preſent le maitre, il n'y a plus moyen de s'en dedire. Allez, Docteur, pour vous conſoler je changeray quelque choſe dans mon Syſtême, je vous mettrai en la place du Capricorne.

Fin de la Comédie & du ſecond Tome.

UNIV. OF MICH.

APR 16 1914